
SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

HISTOIRE ANCIENNE

DES

PEUPLES DE L'ORIENT

JUSQU'AU

DÉBUT DES GUERRES MÉDIQUES,

MISE AU NIVEAU DES PLUS RÉCENTES DÉCOUVERTES,

à l'usage

DES ÉTABLISSEMENTS D'INSTRUCTION SECONDAIRE.

PAR FÉLIX ROBIOU,

ancien élève de l'École normale, Professeur agrégé d'histoire,
Docteur ès-lettres.

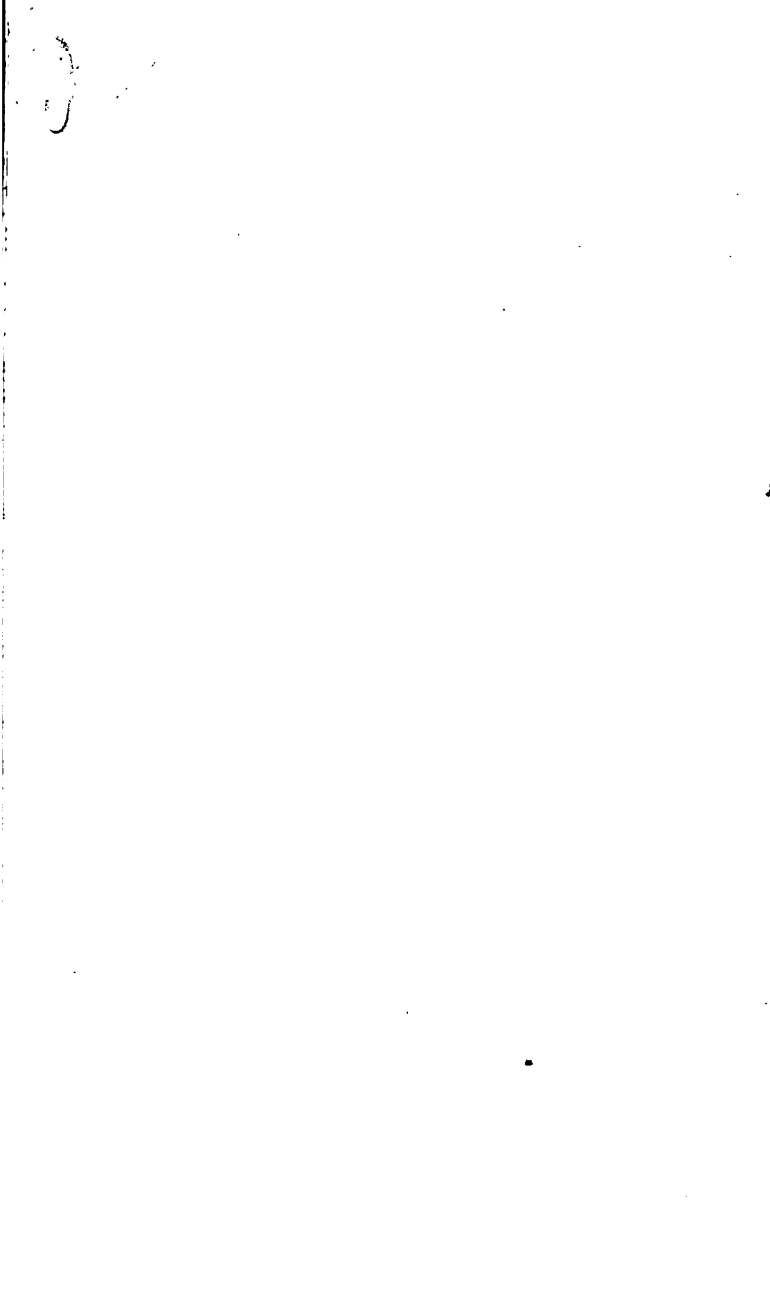


PARIS.

CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE TOURNON, 29.

1862



HISTOIRE ANCIENNE

DES

PEUPLES DE L'ORIENT.

HISTOIRE ANCIENNE

DES

PEUPLES DE L'ORIENT

JUSQU'AU

DÉBUT DES GUERRES MÉDIQUES,

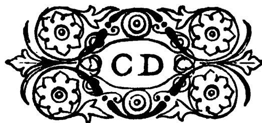
MISE AU NIVEAU DES PLUS RÉCENTES DÉCOUVERTES,

à l'usage

DES ÉTABLISSEMENTS D'INSTRUCTION SECONDAIRE.

PAR FÉLIX ROBIOU de la Tréhonnais

Ancien Élève de l'École normale, Professeur agrégé d'histoire, docteur ès-lettres.



PARIS

CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE TOURNON, 29.

1862

AVERTISSEMENT.

Les progrès immenses que la science archéologique a réalisés depuis moins d'un demi-siècle, et surtout depuis vingt ans, n'ont pas seulement *éclairé* cette partie de l'histoire que le programme de l'enseignement public, d'accord avec la chronologie, place avant celle de la Grèce et de Rome ; ils ont permis de *la refaire*, ou plutôt ils l'ont donnée ; car nous ne la possédions pas. Pour la première fois, l'histoire de ces premiers empires se trouve accessible à l'Europe dans les conditions aujourd'hui reconnues comme les seules garanties d'études historiques sérieuses, la connaissance des monuments originaux ; et l'on peut maintenant apprécier à leur juste valeur les notions confuses et informes que les écrivains les plus accrédités de l'antiquité classique nous ont transmises sur ces peuples, dont ils ignoraient

les langues et dont la tradition historique était déjà probablement bien altérée quand ils en recueillaient à l'aveugle quelques rares débris. On peut, on doit, aujourd'hui encore, parler avec respect de l'exactitude avec laquelle Hérodote a raconté ce que lui ont dit les Égyptiens et les Perses, avec sympathie du zèle que Diodore a montré pour les recherches de l'érudition; on peut et l'on doit faire entrer dans l'enseignement les traits de mœurs qu'ils ont recueillis. Mais reproduire l'ensemble des faits qu'ils racontent et le donner comme l'enchaînement des événements principaux dans l'histoire d'Égypte ou d'Assyrie, ce n'est pas donner de cette histoire une idée sommaire telle qu'elle conviendrait assurément à de très-jeunes esprits, c'est en *donner une idée absolument fausse.* Les récits d'Hérodote et de Diodore sur l'Égypte et l'Assyrie ne sont pas plus une histoire réelle que ne le serait, pour notre patrie, celle qui supprimerait l'invasion des barbares, la féodalité, la renaissance; qui ferait de Philippe-Auguste le prédécesseur de Charlemagne, de César l'adversaire du roi Arthur, et qui expliquerait les embarras financiers de Philippe le Bel par le contre-coup de la bataille de Pavie.

Et pourtant, faut-il le dire? c'est là qu'en sont encore, avec quelques corrections empruntées à Josèphe, beaucoup de livres classiques. Sans doute, il en est qui

tiennent compte du progrès de la science, qui ont éliminé de grossières erreurs; mais, au point où en sont les choses, quand l'histoire des peuples orientaux peut être racontée d'une manière suivie et précise, on ne doit pas s'en tenir à supprimer quelques énormités. Il n'y a plus de raison pour laisser de vastes lacunes, pour oublier des faits dignes d'un vif intérêt, et pour laisser, à côté de rectifications importantes, subsister des erreurs qui faussent l'ensemble de cet enseignement. Un savant, homme d'esprit, comparait, il y a peu d'années, nos études cantonnées en deçà de l'Inde et de la Chine à l'enseignement d'un professeur de géographie qui, après Colomb et Magellan, se serait obstiné à parler encore *des trois parties qui composent le monde;* il réclamait pour l'extrême Orient sa part dans l'histoire du genre humain. Je n'en demande pas tant ici : dans ma plus haute ambition pour l'*orientalisme rendu possible*, j'accepte le programme classique tel qu'il est, et j'ai calqué ma table des *chapitres* sur le programme du cours de sixième. Mais, si je doute qu'il soit convenable de l'élargir beaucoup, je crois qu'il est urgent d'y combler bien pis qu'une lacune; je crois qu'adopter un objet d'étude, c'est s'obliger à y remplacer l'erreur par la vérité lorsqu'elle est reconnue et démontrée.

A défaut donc d'un meilleur, j'offre ici mon travail, désireux de mettre enfin la jeunesse française au cou-

rant de cette connaissance modeste encore, mais déjà positive des antiquités orientales, qui ne laisse plus aucune place aux attaques du dix-huitième siècle contre les livres saints. D'ailleurs, parmi les jeunes gens appelés à prendre connaissance de ces résultats, quelques-uns peut-être se sentiront animés par les progrès de la science française à s'occuper sérieusement de recherches historiques, et ceux qui auront le goût de ces sortes d'études se féliciteront de n'avoir pas à oublier préalablement ce qu'ils auront appris au collége relativement aux peuples de l'Orient. D'autres ne toucheront plus à ces matières, et, si petit que demeure leur bagage, il est à souhaiter qu'il ne se compose pas d'erreurs. D'autres enfin, et ce seront probablement les plus nombreux, s'occuperont d'histoire par intervalles, sans se faire un plan suivi, sans y consacrer des recherches approfondies; et pour ceux-là, plus que pour tous les autres, il importe que des idées fausses ne composent pas le fond sur lequel ils auront à établir les notions acquises par eux sur des faits isolés.

Exposer et lier entre eux les résultats d'une importance réelle, y joindre les détails propres, en frappant de jeunes esprits, à graver les faits dans la mémoire, tel doit être le but d'un ouvrage de cette nature; tel est celui que j'ai tâché d'atteindre. Mais, tout en écartant des discussions qui ne seraient pas ici à leur place,

et que j'ai réservées pour un Appendice destiné surtout aux professeurs [1], j'ai cru devoir énoncer les faits nécessaires pour combler les lacunes autant que la science le permet, lors même qu'ils ne fourniraient pas matière à une narration proprement dite. Seulement j'ai eu soin alors de distinguer, par la différence du caractère typographique, ce que les élèves devront *lire* seulement de ce qu'ils devront *apprendre*. J'ai aussi indiqué de nombreux renvois aux textes, dans le double but de donner une garantie à des assertions qui paraîtront si souvent nouvelles, et de fournir les moyens de recherches plus étendues aux hommes qui ne dédaigneraient pas de s'initier dans ce petit Manuel à des découvertes si importantes en elles-mêmes et si honorables pour notre pays.

Je publie séparément un *Sommaire* qui, dans les classes de grammaire, devra être appris par cœur, et l'on pourra se procurer avec lui un *Questionnaire* destiné à faciliter l'enseignement, en fixant l'attention sur les principaux résultats constatés dans mon livre. Des cartes dressées par l'auteur dans le but spécial de servir d'éclaircissement à cet ouvrage seront aussi publiées dans le courant de l'été.

[1] Il paraîtra dans quelques mois.

HISTOIRE ANCIENNE

DES PEUPLES DE L'ORIENT

JUSQU'AU DÉBUT DES GUERRES MÉDIQUES.

I

DIVISION GÉNÉRALE DE L'HISTOIRE ANCIENNE.

La grande division de l'histoire en temps anciens, moyen âge et temps modernes est fondée en raison sur de grands événements survenus dans la vie politique et la civilisation des peuples européens. Mais la division de l'histoire ancienne elle-même en histoire de l'Orient, de la Grèce et de Rome, bien qu'elle laisse place à quelques difficultés de détail, présente aussi une classification naturelle et d'une véritable importance.

La première partie du cours d'histoire classique comprend les origines du genre humain, que nos livres sacrés, comme les traditions de divers peuples, placent à l'orient de l'Europe, c'est-à-dire, dans l'Asie occidentale. Elle comprend ensuite l'histoire, bien incomplète encore, et qui très-probablement le sera toujours, des vieux empires égyptien, babylonien, assyrien, persan, successivement établis autour du point d'où la race humaine s'est répandue sur le globe, ainsi que les faits relatifs aux principales contrées réunies plus tard à ces

empires eux-mêmes, jusqu'au temps où les peuples grecs, en commençant contre eux de longues guerres, mêlèrent leur propre histoire à celle de leurs aînés. L'Inde, qui n'a point d'histoire suivie jusqu'à l'approche des temps modernes, et la Chine, trop complétement séparée des autres peuples connus, se sont trouvées en dehors de la division communément adoptée pour l'enseignement.

L'histoire des premiers temps de la Grèce prépare naturellement, dans la seconde partie du cours, celle de l'époque où Grecs et Asiatiques se rapprochent pour se combattre. Après une lutte de deux siècles, la langue et la civilisation des Grecs se répandent, à la suite d'Alexandre, non-seulement sur les bords asiatiques de la Méditerranée, mais en Égypte et dans tout le sud-ouest de l'Asie (sauf la péninsule arabique) pour y obtenir une prépondérance qui n'a pas encore disparu partout. Enfin la troisième partie du cours d'histoire ancienne montre la puissance de Rome se formant avec lenteur, puis absorbant tour à tour l'Afrique du nord et l'Europe occidentale, la Grèce et l'Asie grecque elle-même, pour les tenir pendant des siècles sous une même domination, jusqu'à ce que de nombreux peuples barbares, sortis de l'Europe du nord, viennent à leur tour démembrer cet empire et préparer la formation des États modernes.

Sans doute ce plan est loin d'être complet. Mais il ne laisse en dehors aucun peuple dont le passage dans l'histoire ait laissé trace dans nos mœurs, nos idées et nos lois, aucun peuple dont l'histoire se mêle à celle de nos origines. Il peut dont suffire à déterminer le champ des études classiques et à préparer la jeunesse à comprendre les immenses progrès que la science historique poursuit et accomplit de nos jours.

II

GENÈSE. — HISTOIRE PRIMITIVE DU MONDE JUSQU'A LA DISPERSION DES PEUPLES. — FORMATION DES PREMIERS EMPIRES DANS LES VALLÉES DU NIL, DU TIGRE ET DE L'EUPHRATE.

§ 1. Le genre humain jusqu'au déluge.

Nous ne savons, sur l'histoire des premiers hommes jusqu'au déluge, que ce que nous enseigne l'Écriture sainte, bien que les principaux traits de cette histoire primitive se reconnaissent, mais altérés, dans les traditions de différentes contrées. Le premier livre de la Bible, la Genèse, ainsi nommée en Europe d'un mot grec qui signifie *naissance,* nous apprend que le premier homme, Adam, créé dans un état d'innocence et de bonheur, devint coupable et malheureux par sa faute, pour avoir mangé du fruit de l'arbre dont Dieu lui avait commandé de s'abstenir; mais que, même avant le péché, il était destiné au travail [1], devenu pénible et difficile en expiation de sa désobéissance [2]. La vie agricole et pastorale remonte aux premiers jours de la famille humaine [3]. L'un des fils d'Adam, Caïn, tua son frère Abel, par jalousie pour les bénédictions dont Dieu récompensait sa piété [4]; puis il s'expatria, dans le désespoir de ses remords, et fonda une ville [5]. La famille de Caïn inventa ou pratiqua des arts industriels [6], Dieu ayant créé l'homme avec les dons de l'esprit et du corps qui devaient le mettre en état de remplir le but de son exis-

[1] Genèse, ch. II, v. 15. — [2] *Ibid.*, III, 17-9. — [3] *Ibid.*, et IV, 3-4, 20. — [4] IV, 4-8. — [5] IV, 13-17. — [6] IV, 20-2.

tence, et par conséquent de former des sociétés régulières et civilisées; la musique même figure au nombre des connaissances de ces premiers âges.

Adam eut encore plusieurs enfants, dont le premier fut nommé Seth. La vie de ces premiers patriarches était extrêmement longue[1]; mais la corruption du genre humain lui attira, plusieurs siècles après la mort d'Adam, un châtiment terrible, le déluge, c'est-à-dire une inondation générale et miraculeuse, qui fit périr tous les hommes. Seul, le juste Noé, descendant de Seth, fut sauvé avec sa femme et ses fils Sem, Cham et Japhet, ainsi que leurs femmes. Ils s'étaient mis en sûreté dans une *arche*, ou grand vaisseau, que Dieu avait prescrit à Noé de construire pour sauver sa vie et celle des siens, ainsi que celle des animaux qui devaient conserver sur la terre les espèces destinées à la peupler. Après cent cinquante jours, les eaux commencèrent à décroître; mais les hauteurs mêmes ne furent découvertes que le dixième mois, et Noé ne sortit de l'arche qu'après un an de séjour[2] pour prendre possession de la terre enfin desséchée.

§ 2. Les hommes après le déluge. — Confusion des langues. — Dispersion des peuples.

Sortie, après la retraite des eaux, de l'arche qui s'était arrêtée sur les monts d'Arménie[3], la famille de Noé

[1] V. le chap. v de la Genèse. — [2] Gen., VII et VIII.

[3] Ce n'est pas le pays nommé plus tard Arménie, mais une autre partie de la même chaîne de montagnes, celle que l'on appelle le Caucase indien ou l'Indou-Kosch. M. Schœbel, dans son ouvrage intitulé *Bouddha et le Bouddhisme* (livre IV, ch. I), l'a montré par de savantes raisons, mais surtout par cette observation bien simple que, d'après le récit même de la Bible (Gen., XI, 2), ce fut en marchant de l'est à

se multiplia; mais, à partir de cette époque, la vie des hommes fut abrégée de beaucoup, bien que Sem (et probablement ses frères) ait encore vécu durant plusieurs siècles [1], et que la famille où naquit Abraham ait pû, grâce sans doute aux sobres habitudes de la vie patriarcale, dépasser de beaucoup la vie ordinaire d'alors [2].

Tous les hommes, issus d'une même famille, parlèrent d'abord la même langue; mais Dieu confondit leur langage pour punir le sentiment d'orgueil qui les avait portés à construire la tour de Babel, et ils furent obligés de se disperser, chaque famille ou groupe de famille emportant avec elle le langage distinct qu'elle parla dès lors [3], et d'où sont provenus les idiomes que la science classe aujourd'hui d'après leurs ressemblances. Le souvenir de la tour de Babel et de la séparation des langues s'était conservé, aussi bien que celui du déluge et de l'arche, chez les Babyloniens qui habitaient la contrée, jadis appelée Senaar, où s'est élevée cette tour [4].

On a retrouvé et traduit, il y a quelques années, une inscription du roi Nabuchodonosor, qui se vante de l'avoir réparée ou achevée en l'honneur d'un de ses dieux. Il l'appelle « la tour à étages, la maison éternelle, le

l'ouest que les descendants de Noé arrivèrent dans la pleine de Senaar, c'est-à-dire près de l'Euphrate. Sennaar, est, dit M. Oppert, un mot sémitique qui veut dire *le pays des deux fleuves* (le Tigre et l'Euphrate). (Annales de Philosophie chrétienne, févr. 1858.)

[1] Gen., XI, 10-11.

[2] Gen., XI. La comparaison des premieres dynasties égyptiennes avec la généalogie des patriarches ne permet pas de croire que la longue vie des ancêtres et des premiers descendants d'Abraham correspondît à la durée ordinaire de la vie humaine à cette époque. Cf. Gen. VI. 3.

[3] Gen., XI, 1-4, 7-9; cf. X, 5, 20, 31.

[4] Pour le déluge, qui d'ailleurs se retrouve dans les traditions de presque tous les peuples, on a le récit du prêtre chaldéen Bérose, extrait par Eusèbe et par Georges le Syncelle de son livre, aujourd'hui perdu, sur l'*Histoire de Babylone*, qui fut rédigé au troisième siècle avant Jésus-Christ.

« temple des sept lumières, auquel se rattache la mé« moire de Borsippa (ce qui, dans la langue du pays, « signifiait la tour des langues,) que le premier roi a « commencée, sans en achever le faîte. » Nabuchodonosor, ajoute : « Ils y avaient proféré en désordre l'ex« pression de leurs pensées. Le tremblement de terre et « le tonnerre avaient ébranlé la brique crue, avaient « fendu la brique cuite des revêtements. La brique crue « des étages s'était ébranlée en formant des collines [1]. » La dispersion générale des hommes eut lieu, d'après le sens le plus naturel d'un passage de l'Écriture [2], à l'époque de Phaleg, vers le temps de sa naissance, à ce qu'il paraît, puisque son nom lui fut donné en souvenir de cet événement, qui, du reste, n'interdit pas de penser que déjà quelques colonies s'étaient formées en dehors du centre commun.

Phaleg, grand-père du bisaïeul d'Abraham, était né six à à sept siècles avant ce dernier. C'est ici, en effet, c'est à ce point de départ commun de l'histoire des différents peuples qu'il convient de tracer les premiers traits de la chronologie ou science des dates, sans laquelle l'histoire du genre humain ne serait qu'un vaste chaos, mais dont les époques les plus anciennes présentent de grandes difficultés.

L'intervalle de la création de l'homme au déluge est de 1656 ans, selon les manuscrits hébreux que nous possédons, et de 2242 ans selon la traduction grecque de la Bible appelée *Version des Septante,* faite avant la venue de Jésus-Christ sur les manuscrits les plus corrects et par les hommes les plus versés dans l'interprétation des livres saints. Cette version des Septante est importante surtout pour l'époque comprise entre le déluge et la naissance d'Abraham, où la différence des chiffres avec les manuscrits des Juifs actuels est plus considérable encore,

[1] Traduction de M. Oppert, publiée dans les Annales de Philosophie chrétienne, novembre 1856.

[2] Eo quod in diebus ejus divisa sit terra. (Gen., x, 25. — I. Paralip., I. 19.)

mais où les différences sont faciles à comprendre par cette considération que les Septante corrigeaient en grec des abréviations de langage qui étaient claires pour les Juifs d'alors, accoutumés à la langue de Moïse, mais qui auraient été des causes d'erreur pour les étrangers, et le seraient pour nous si nous les prenions à la lettre.

Il ne faudra donc point s'étonner de voir adopter dans ce volume des chiffres qui ne s'accorderaient pas avec ceux que contiennent certains abrégés modernes d'histoire sainte, et qui pourtant résultent, au moins comme approximation, de l'histoire des anciens peuples. Les Septante donnent 1174 ans du déluge à la naissance d'Abraham, et il est aujourd'hui impossible d'admettre le chiffre de 294 qui résulte d'une autre version. Non pas du reste que ce chiffre 1174 se trouve nulle part dans la Bible, non plus que l'autre, non plus que ceux dont j'ai parlé ci-dessus; mais on y est arrivé par le calcul de l'âge des divers patriarches, depuis Adam jusqu'à Abraham, âge que les anciens Hébreux exprimaient souvent en supprimant le siècle qui formait le premier chiffre de l'âge de chacun d'eux au moment de la naissance de son fils [1]. En plaçant, comme je le ferai plus loin, la naissance d'Abraham en 2122, je me trouve conduit à placer le déluge en 3296.

Il est d'ailleurs important de faire remarquer ici que des générations ayant été omises dans certains passages ou certains manuscrits des livres saints, et les erreurs d'un copiste de manuscrits étant bien plus faciles à commettre et plus difficiles à rectifier pour des chiffres isolés que pour des mots, où le sens de la phrase répare aisément une inadvertance, les dates ainsi établies par voie indirecte peuvent, en certains cas, laisser place à des difficultés que les progrès de la chronologie générale peuvent atténuer ou résoudre graduellement. Mais ce serait une grande erreur que de confondre la copie plus ou moins exacte d'un chiffre avec l'inspiration divine qui a dicté les saintes Écritures pour nous éclairer sur notre origine, notre fin et nos devoirs.

[1] De même (on l'a fait observer déjà) que nous disons 89, 93 pour 1789, 1793.

§ 3. Ancienne répartition du genre humain sur le globe.

I. CHAM. — La race de Cham domina d'abord dans l'Asie occidentale et méridionale, comme en Afrique. Nemrod, fils de Chus et petit-fils de Cham, régna sur Babylone et fonda le plus ancien des empires[1]. Plusieurs des premiers Chamites, qu'il faut sans doute reconnaître sous le nom d'Éthiopiens, quelquefois donné à cette race, ont, selon M. d'Eckstein, occupé, près du berceau des races humaines, le pays bordé par l'Oxus (Gihoun) et qui s'étend vers le cours supérieur de l'Indus[2]. Tous les savants sont aujourd'hui d'accord pour reconnaître que les bords du Tigre, la Médie, la Perse, l'Inde même ont été peuplés par la famille de Chus, avant d'être occupés par les descendants de Sem et par les Aryas, issus de la race de Japhet[3]. Il y a aussi de sérieuses raisons de penser que les Cares et les Méoniens, premiers habitants de l'Asie Mineure, appartenaient à la race de

[1] Gen., x, 6, 8, 10. — I. Paralip., 1, 10. — Il possédait Arach, Achad et Chalanne dans le pays de Senaar. On a cru reconnaître ces villes à leurs noms défigurés ou à des restes de remparts, la première au sud-est, la deuxième un peu au nord-ouest de Babylone, près de l'Euphrate, la troisième sur le Tigre, au point où il se rapproche le plus de Babylone. — V. Bonomi, Nineveh ad its palaces, p. 40-1.

[2] J'avoue que pour mon compte je reconnaîtrais bien plutôt dans le Gihoun et le Phison de l'Écriture le Djihoun d'Asie Mineure et l'Araxe ou le Cyrus (Kour).

[3] V. *D'Eckstein*, Questions relatives aux antiquités des peuples sémitiques, §§ v, vi, vii, xi, xii, xv, xvii, et Les Cares ou les Cariens de l'antiquité, première partie iii, deuxième partie ii. — *Stark*, Gaza, pages 34, 49, 54. — *Oppert*, Rapport au Ministre de l'Instruction publique (sur les antiquités assyriennes de Londres), dans les Annales de philosophie chrétienne, novembre 1856. — *Schœbel*, mémoire sur le monothéisme primitif (Annales de philosophie chrétienne, janvier 1861).

Cham [1]. Le nom de Sidon, porté par un des fils de Chanaan, fils de Cham, fut celui de l'une des villes les plus fameuses de la Phénicie, et la Bible nous apprend que la race de Chanaan s'étendit dans la terre de ce nom, appelée aussi Palestine, depuis Sidon et depuis Gaza, jusqu'à Sodome et Gomorrhe [2], c'est-à-dire dans le pays compris entre la Méditerranée et la mer Morte. L'Arabie méridionale reçut aussi de très-bonne heure des colons de race de Cham [3].

Mais ce fut surtout en Afrique que fut solidement établie la domination de cette race. La famille de Mesraïm, frère de Chus [4], s'établit certainement en Égypte, car ce pays est appelé terre de Mesraïm ou de Misr. Les Nubiens étaient appelés race de Chus par les Égyptiens eux-mêmes; et le nom de Phuth, autre fils de Cham, est celui que l'ancienne Égypte donnait aux habitants de la Libye.

II. Sem. — A une époque très-ancienne aussi, quoique moins reculée, les descendants de Sem et ceux de Japhet acquirent en Asie une prépondérance marquée, ou plutôt se substituèrent presque partout au règne des enfants de Cham. La race du Sémite Élam donna jadis son nom à la Perse. La famille de Jectan, frère de Phaleg, se répandit dans une partie de l'Arabie, où elle se substitua aux Cuschites [5]; les descendants d'Ismaël, fils d'Abraham, s'établirent aussi dans cette péninsule, et la famille de Sem pénétra jusqu'en Abyssinie, où ses descendants se distinguent fort bien aujourd'hui des peuples nègres ou nubiens qui les environnent.

[1] V. D'Eckstein, les Cares, deuxième partie, §§ II et VI. — Questions, etc., §§ XI, XIII. — [2] Gen., X, 19. — [3] V. D'Eckstein, Quest. relat. aux ant. sém., VII, XII. — Stark, Gaza, p. 34, 49, 54. — [4] Gen., X, 6. — [5] V. D'Eckstein, *ubi supra*, §§ VII, XII. Oppert, Ann. de phil., fév. 1858, et le Quarterley Review, oct. 1844, traduit dans les Annales de 1845.

Aram, fils de Sem[1], fut la tige des Syriens. Les Hébreux s'emparèrent, comme on sait, de la Palestine sur la race de Chanaan, et ce furent sans doute le voisinage, la puissance, les colonies de ces deux peuples qui introduisirent en Phénicie la langue toute sémitique que présentent les monuments phéniciens. Lud, fils de Sem aussi, fut probablement la tige des Lydiens qui habitaient une partie de l'Asie Mineure[2]. Assur, son frère, était sorti du royaume fondé par Nemrod pour aller fonder, sur la rive du Tigre, Ninive, capitale de l'Assyrie, et avec elle deux autres villes encore, Resen et Chale[3].

Sans dire expressément qu'il s'agit du même personnage, la Bible nomme Assur parmi les enfants de Sem, et se sert ailleurs de ce nom pour exprimer le peuple assyrien. Si donc elle n'a pas voulu dire que la fondation de Ninive appartient au fils de Sem lui-même, il faut probablement l'entendre de ses descendants; il est d'ailleurs démontré aujourd'hui, par la lecture des inscriptions assyriennes, que la langue de ce pays était voisine de l'hébreu, et qu'ainsi le peuple de Ninive, tel que nous le trouvons à l'époque des rois de Juda, était un des rejetons de la tige sémitique.

III. JAPHET. — On reconnaît parmi les descendants de Japhet les Kimris et les Celtes, qui se répandirent successivement dans une grande partie de l'Europe et jusque

[1] Gen., x, 22. — D'Eckstein, *ubi supra*, §§ XI, XIV, XVI, etc.

[2] M. Oppert (Ann. de phil. chrét., févr. 1858) fait observer que, selon Hérodote, le plus savant des historiens grecs, le nom de Lydiens n'était pas le nom le plus ancien des habitants de cette contrée, et qu'il y fut apporté par une colonie étrangère : ce fut sans doute celle des descendants de Sem, venant remplacer ou assujettir ceux de Cham. Cf d'Eckstein, Quest. relat. aux ant. sém., §§ XI, XIII. — V. aussi, pour l'extension des populations sémitiques dans l'Asie Mineure, l'article de M. de Vogüé sur une antiquité d'Abydos, dans la Revue archéologique, janvier 1862. L'auteur renvoie aux travaux numismatiques de M. Waddington.

[3] Gen., x, 11, 12. On croit que ce royaume s'étendait dans toute la largeur de la Mésopotamie.

dans la France actuelle. Les Grecs descendent aussi de Japhet par son fils Javan [1]; les peuples d'Italie avaient avec les Grecs une communauté d'origine que la comparaison des langues établit clairement; il en est de même des populations qui ont rempli la Germanie et les péninsules scandinaves, et même des Slaves et Lithuaniens [2]. D'autre part, les Mèdes sont regardés comme les descendants de Madaï, l'un des fils de Japhet; les Arméniens et les peuples du Caucase tiennent à la même famille, et les peuples de la Perse, de l'ancienne Bactriane et de l'Inde, dont les langues avaient des rapports si étroits avec les langues européennes (surtout si l'on compare le sanscrit avec le grec et l'allemand), ne peuvent être classés dans une race différente de celle qui habite presque toute l'Europe.

Les Perses primitifs et les anciens Hindous, jadis réunis sous le nom d'Ariens ou Aryas, et certainement unis par une parenté fort étroite, comme le montrent jusqu'à l'évidence le rapprochement de leurs anciennes traditions et surtout la similitude de leurs langues, ont dû, avant de se séparer, habiter une contrée voisine à la fois de la Perse et de l'Inde. On pense que ce dut être sur le plateau de la Bactriane ou vers les sources de l'Indus. Mais les savants les plus compétents conviennent que ce point de géographie antique n'est pas bien éclairci [3]. M. Oppert paraît aussi admettre [4] que, malgré la pro-

[1] L'écriture hébraïque de ce nom peut se prononcer *Ion;* elle rappelle la race des Ioniens, si fameuse parmi les nations de la Grèce et tige du peuple athénien.

[2] V. le tableau des langues de cette famille, dans le discours prononcé à l'ouverture du cours de sanscrit à la Bibliothèque impériale, par M. Oppert (Ann. de phil. chrét., janv. 1858, pages 16, 19).

[3] V. Spiegel, traduction allemande de l'Avesta, t. I, introduction, p. 4-6. Weber, Esquisses indiennes, pages 6, 7, 16 de la traduction française. Cf. Oppert, même discours, p. 17, où une faute d'impression lui fait nommer le nord-est de la presqu'île au delà du Gange, au lieu du nord-ouest de la presqu'île en deçà. Et Ann. janvier 1862, pages 42 et 45.

[4] V. le discours d'ouverture, p. 16.

fonde diversité de leurs langues, les peuples tartares et finnois appartiennent au rameau japhétique. Ajoutons que, si l'on a pu résumer ici, d'après les progrès de la science contemporaine, les principaux traits de la filiation des premiers peuples, ce tableau est loin d'être complet, et peut-être ne le sera jamais.

§ 4. Formation du royaume d'Égypte.

Selon les anciens récits, conservés par les prêtres d'Égypte, le premier roi de cette contrée fut Menès ou Mena, que l'on a cru être Mesraïm lui-même [1], et qui, du moins, appartenait à sa famille. Il fonda, dit-on, la ville de Memphis, près du lieu où le fleuve du Nil, qui traverse l'Égypte du sud au nord, se divise en plusieurs branches pour aller se jeter dans la mer.

L'époque de cette fondation ne peut être fixée. Il est certain, en effet, que les chiffres transmis aux Grecs par les anciens Égyptiens ont été trop inexacts ou trop défigurés par les copistes des manuscrits, avant l'invention de l'imprimerie, et sont quelquefois trop en désaccord avec des inscriptions authentiques pour qu'on puisse y ajouter foi, quand ils ne sont pas confirmés par des inscriptions égyptiennes contemporaines des événements; or il n'y en a pas pour les temps les plus reculés. Comme d'ailleurs ce peuple n'avait point d'ère fixe à laquelle il rapportât les événements de son histoire, comme il se bornait à mettre à la suite la durée des gouvernements de chacun de ses rois, recommençant à chaque règne à numéroter les années, on n'a aucun moyen de corriger les erreurs ou les lacunes introduites pour telle ou telle époque, les dates égyptiennes des époques voisines étant sans aucun rapport avec celles-là [2]. Mais il est sûr du moins que la fon-

[1] Il serait *possible* que, rattachant à l'histoire de leur pays même celle des ancêtres de leur race, les Égyptiens aient compté leur première dynastie depuis Mesraïm, et que la colonie chamitique se soit établie un peu plus tard sur les bords du Nil.

[2] Nous n'avons, écrivait en 1855 M. de Rougé, *aucun moyen* de mesurer l'âge des pyramides.

dation de l'empire égyptien est extrêmement ancienne. Le nombre des événements que l'histoire de ce pays fait connaître avant l'époque déjà reculée où l'on trouve une chronologie authentique, ne permet pas d'en douter. L'Égypte eut plusieurs dynasties de rois avant l'histoire d'Abraham, et le règne du fondateur de Memphis ne peut être bien éloigné du déluge.

Nous ne savons rien de positif sur les premiers successeurs du roi Menès, qui régnèrent, à ce qu'on croit, les uns à Memphis même, les autres à This, dans la haute Égypte ou Égypte méridionale. Il est impossible de rien affirmer ni sur la durée de leur domination ni sur son étendue; on ne sait pas même si la plupart de ces princes régnèrent à la fois sur la haute et la basse Égypte, ou si les royaumes de This et de Memphis furent séparés et subsistèrent en même temps. Des noms de rois très-probablement défigurés, un très-petit nombre de faits sans liaison entre eux, fort peu authentiques et quelquefois plus qu'invraisemblables, comme l'eau du Nil mêlée de miel pendant plusieurs jours et la lune changeant de dimensions, voilà tout ce que l'antiquité nous a transmis sur cette période [1]. On s'aperçoit cependant que les Égyptiens des époques moins anciennes aimaient à attribuer à ces vieilles familles de rois les coutumes politiques et religieuses suivies par eux-mêmes, et qu'ils se représentaient ces ancêtres de leur nation comme les modèles, soit de leurs princes, soit de leurs docteurs. Ainsi leur crédule imagination, non contente de diviniser le fondateur de leur monarchie [2], se figurait le successeur de Menès comme auteur de *livres*

[1] V. les Extraits de Manéthon dans Eusèbe et le Syncelle.

[2] M. J.-J. Ampère, dans un rapport au Ministre sur son voyage en Égypte, raconte qu'il a vu au Caire un sarcophage dont l'inscription fait connaître qu'il a renfermé le corps d'un nommé Sneb, prêtre de divers dieux égyptiens et entre autres du roi Menès.

d'anatomie, et un roi de la deuxième dynastie comme ayant institué le culte du bœuf Apis.

Par une aberration d'un autre genre, les Grecs se sont figuré plus tard que les Égyptiens, ou du moins leurs premiers rois, étaient venus de la Nubie, ou, comme ils l'appelaient, de l'Éthiopie, en descendant le Nil; mais c'est là une supposition qui ne repose sur aucune raison sérieuse, que tout contredit au contraire, et que le savant Lepsius a nettement réfutée[1]. C'en est assez sur l'*origine* du royaume d'Égypte; nous en reprendrons l'*histoire*, après avoir parlé de la formation des premiers empires dans l'Asie occidentale et de l'ancienne histoire du peuple hébreu.

§ 5. Antécédents de l'empire assyrien.

La fondation de Babylone appartient, nous l'avons vu, à une époque voisine de celle du déluge. Ce fut la race de Cham qui, dans la personne de Nemrod et de ses héritiers, régna d'abord dans ce pays, et l'Ecriture nomme, avec la capitale de ce premier des empires, les villes d'Arach, d'Achad et de Chalanné, dans la terre de Senaar, c'est-à-dire dans la Chaldée. Des calculs ingénieux ont montré que les traditions des anciens Chaldéens attribuaient près de onze siècles à ce premier État babylonien, dont ils faisaient remonter l'origine jusqu'à l'époque de Cham lui-même. Ils semblent en effet avoir confondu l'époque du déluge avec celle de la tour de Babel, et l'on peut ici admettre, avec un degré de vraisemblance de plus, ce me semble (puisque Nemrod a régné aux lieux où se dispersèrent les premiers peuples),

[1] *Briefe aus Ægypten*, etc., p. 267.

ce que j'ai soupçonné déjà pour l'Égypte, un peuple faisant entrer dans l'histoire propre de sa nation des temps qui appartenaient encore aux origines communes du genre humain [1]. Cette époque des Chuschites fut sans doute signalée par cette culture industrielle et ces progrès scientifiques, liés à des idées et à des traditions superstitieuses et mythologiques, que l'on a reconnus chez les anciens peuples de cette race, dans les différentes contrées où ils ont porté leurs établissements : agriculture, exploitation des métaux usuels et précieux, commerce par mer et par terre [2].

La race de Japhet régna ensuite sur les vallées du Tigre et de l'Euphrate, s'il en faut croire les traditions chaldéennes, qui mentionnent des rois Mèdes (ou Bactriens), en tête desquels on fait figurer un Zoroastre, peut-être le même que le législateur religieux des Mèdes et des Perses. Cette période fut beaucoup plus courte que la précédente, et les Chaldéens ne lui attribuaient guère que deux siècles; mais elle a beaucoup d'importance dans l'histoire de l'Asie, s'il faut croire que, dès cette époque, la religion de Zoroastre, sur laquelle nous reviendrons plus loin, fut apportée à Babylone et commença à se combiner avec celle du pays. Mais il faut avouer que, si les traditions des anciens Perses nous apprennent que les doctrines de Zoroastre furent répandues par lui en Bactriane, qui devint le berceau de cette croyance, elles ne nous apprennent rien de positif ni sur la patrie de Zoroastre lui-même, ni surtout sur l'époque où il vécut [3].

[1] V. Oppert, rapport cité (Ann. de phil. chrét., oct. et nov. 1856). C'est aux fragments de Bérose qu'est empruntée la succession de dynasties dont il est question dans ce paragraphe.

[2] V. D'Eckstein, §§ VI et VII.

[3] V. Spiegel, dans sa traduction allemande de l'Avesta : introduction du premier volume, 41-3; introduction du deuxième volume,

Un événement d'une autre nature fut amené par la domination, pourtant assez courte, des Scythes ou Touraniens, qui venus, à ce qu'il semble, des bords de la mer Caspienne ou du lac d'Aral, se rendirent maîtres de la Babylonie. Ce fut ce peuple en effet qui, selon de fortes apparences, apporta dans la Babylonie et l'Assyrie ce singulier système d'écriture qu'on appelle cunéiforme, parce que chaque caractère est formé de traits ayant la forme d'un coin ou d'un clou.

Ce système a été déchiffré seulement depuis quelques années. Les caractères qui le composent représentent quelquefois des mots et souvent des syllabes. Ils offraient, aux époques les plus anciennes, le dessin grossier ou l'image symbolique, bien altérée depuis, de l'objet exprimé ou rappelé par cette syllabe, *non dans la langue assyrienne elle-même,* mais dans celle de peuples aujourd'hui voisins des monts Ourals. Et c'est précisément d'après la langue dans laquelle ce système d'écriture a dû être primitivement conçu, que M. Oppert [1] a reconnu à quelle race appartenaient ces conquérants, dont les fragments de Bérose ne font pas connaître le nom [2]. Ainsi *Dieu* se rend en assyrien par le mot *Ilou.* Mais le caractère qui le représente, et qui avait primitivement la forme d'une étoile rayonnante, se prononée *An* dans d'autres mots, parce que,

VII-IX, CVII-IX; dissertation à la fin du deuxième volume, 207-9. M. Spiegel incline à croire que Zoroastre était né en Médie. M. Oppert, en écrivant (Ann. de phil. chrét., janvier 1862) : « Zoroastre vivait à une époque très-reculée, selon nous vers 2,300 avant J.-C., en Bactriane, » semble le reconnaître, sinon pour le chef de la dynastie mède qui régna sur Babylone, du moins pour contemporain de cette domination.

[1] V. le rapport cité (Ann. de phil. chrét., sept. et oct. 1856).

[2] S'il m'était permis cependant d'exprimer ici une conjecture, je demanderais si cette langue, toute différente de l'assyrien et du persan, si cette écriture même ne remonteraient pas aux anciens Chamites, à ce premier empire de Babylone, dont je parlais il n'y a qu'un instant. Les habitants de l'Oural pourraient appartenir à la même race. C'est à cette idée que revient la conjecture émise par le baron d'Eckstein, quelques mois avant la publication du mémoire de M. Oppert.

dans la langue scythique, Dieu se traduisait par *Annap*. Ainsi encore, le caractère qui signifie *aller* se retrouve ailleurs avec la prononciation *mat*, parce que les Scythes exprimaient par *mit* le même verbe.

Si ces différentes dynasties, qui nous conduisent dans l'histoire du genre humain jusqu'à l'époque d'Abraham, ont joué un grand rôle dans l'Orient, les détails de leur domination nous sont tout à fait inconnus; et nous n'en savons pas davantage touchant des Sémites (Chaldéens et Arabes) qui, d'après Bérose, les suivirent pendant plusieurs siècles encore [1]. Mais il ne faut pas les confondre avec les Assyriens proprement dits, avec la race d'Assur, qui finit par relever son empire, longtemps comprimé ou ruiné par ces dynasties étrangères, empire dont nous aurons à nous occuper plus loin avec quelque détail.

[1] 2017-1314, selon le calcul de M. Oppert.

III

LE PEUPLE DE DIEU. — VOCATION D'ABRAHAM. — LES ISRAÉLITES EN ÉGYPTE. — MOÏSE.

§ 1. Abraham.

Les diverses tribus qui composaient le genre humain oublièrent peu à peu les grands souvenirs de leur histoire primitive, ou du moins n'en retinrent pour la plupart que des traits épars qui se mêlèrent aux rêves de leur imagination; et l'idée même de Dieu s'obscurcit graduellement dans leurs âmes. « Les hommes ensevelis dans la chair et dans le sang, dit Bossuet [1], avaient pourtant conservé une idée obscure de la puissance divine, qui se soutenait par sa propre force, mais qui, brouillée avec les images venues par leurs sens, leur faisait adorer toutes les choses où il paraissait quelque activité et quelque puissance. Ainsi le soleil et les astres, qui se faisaient sentir de si loin, le feu et les éléments dont les effets étaient si universels, furent les premiers objets de l'adoration publique. »

Avant que l'idolâtrie eût complétement envahi la terre, Dieu désigna une famille destinée à devenir, en se multipliant, un peuple fameux, et qu'il chargea de conserver intact le dépôt de ses préceptes et des promesses qu'il avait faites au genre humain. Tharé, descendu d'Arphaxad, l'un des fils de Sem, habitait Ur, dans le pays des Chaldéens. Il eut trois fils, Abram, Nachor et

[1] Hist. univ., deuxième partie.

Aran. Celui-ci mourut du vivant de son père, tandis que sa famille habitait encore cette résidence, et laissa un fils nommé Lot. Mais Dieu commanda à Abram, né, selon les Septante, 1174 ans après le déluge, et destiné à être la tige des croyants, de s'éloigner d'Ur; et cette famille, excepté Nachor, se transporta d'abord à Haran, en Mésopotamie, où Tharé mourut [1]. Mais ce n'était pas là que Dieu avait fixé la demeure future d'Abram. Il lui commanda, en lui promettant de le rendre père d'un grand peuple et de le combler de bénédictions, d'aller s'établir dans la terre qu'il lui montrerait, et ce fut celle de Chanaan, appelée dans la suite Judée. Abram vint s'y fixer avec sa femme Saraï, plus tard appelée Sara, et Lot son neveu; il avait alors 75 ans [2].

La vie pastorale et nomade, qui subsiste encore dans une grande partie de l'Asie, était celle d'Abram et de Lot. Une foule de serviteurs héréditaires erraient comme eux d'un pâturage à l'autre, à mesure qu'il était épuisé, avec les troupeaux de leurs maîtres ou plutôt de leurs seigneurs, car chaque famille patriarcale formait une sorte de petit état, où probablement une partie des pasteurs tenait au chef de la tribu par des liens de parenté plus ou moins éloignés. Les troupeaux immenses de l'oncle et du neveu rendirent difficile le pacage commun; leurs serviteurs se prirent de querelle à ce sujet, et il fallut se séparer [3]. Lot habita vers la vallée infé-

[1] Gen., XI, 27-32. Act. VII, 2-4.

[2] Gen., XII, 1-5. Le P. Petau démontre clairement (*Rationarium temporum*, deuxième partie, l. II, ch. 2), par le rapprochement de divers passages de l'Écriture, que le premier établissement d'Abraham dans la terre de Chanaan eut lieu lorsque Tharé vivait encore, mais qu'il revint à Haran à l'époque de la mort de Tharé et retourna de nouveau dans la Palestine, devenue sa patrie, après avoir réglé la succession paternelle.

[3] Gen., XIII, 5-9.

rieure du Jourdain, dans le pays de Sodome, et Abram resta dans la terre de Chanaan[1], que Dieu lui promit de donner à sa descendance[2].

Cependant Chodorlahomor, roi des Élamites, c'est-à-dire de la tribu sémitique qui habitait autrefois le pays nommé plus tard la Perse, avait établi sa domination sur la contrée où Lot s'était fixé. La treizième année qui suivit cette conquête, les petits rois de cette région, voyant Chodorlahomor et ses alliés occupés de guerres dans le nord de l'Arabie, crurent pouvoir secouer le joug; mais le roi des Élamites revint sur eux avec Amraphael, roi de Sennaar (de Babylonie) et deux autres princes. La bataille se livra dans un lieu nommé la *vallée sauvage,* où se trouvaient des puits de bitume; les indigènes furent mis en déroute, Sodome et Gomorrhe furent pillées et Lot fut emmené captif[3]. Abram en fut instruit par un fuyard. Il habitait alors la vallée de Mambré et avait fait alliance avec le prince de ce pays. Il part avec son allié, les deux frères de celui-ci et 318 serviteurs et se met à la recherche des ennemis, qu'il atteignit à Dan, ville de la Palestine septentrionale. Une surprise nocturne lui donna la victoire; les quatre rois furent poursuivis jusqu'aux environs de Damas; Lot fut délivré et tout le butin repris[4]. C'est alors qu'Abram reçut la bénédiction de Melchisédech, roi de Salem et prêtre du Très-Haut, car, comme je l'ai dit, le polythéisme ne régnait pas encore complétement sur la terre. Les faits que nous venons de voir nous montrent aussi combien étaient généralement faibles de population et quelquefois d'étendue les États qui environnaient, dans ces siècles reculés, les empires fondés à Babylone et à Memphis.

[1] Gen., XIII, 10-12. — [2] Gen., XIII, 14-17. — [3] Gen., XIV, 1-12. — [4] *Ibid.*, 14-16, 24.

La vie des hommes qui conservaient l'existence active et frugale des patriarches était encore fort longue, quoique très-inférieure à ce qu'elle était avant le déluge, et Abram, qui reçut de Dieu le nom d'Abraham, signifiant qu'il serait père d'une immense postérité, nom sous lequel il est resté connu, ne devint père d'Isaac qu'à l'âge de cent ans [1]. C'est à cette époque que Sodome et Gomorrhe furent détruites par un feu venu du ciel, en punition des crimes de leurs habitants.

Environ quarante ans après la naissance d'Isaac, Abraham perdit Sara, et elle reçut la sépulture dans une caverne qu'Abraham acheta pour cet effet avec le champ où elle était située, pour 400 sicles d'argent : l'usage de la monnaie à cette époque, dans le pays de Chanaan, se trouve ainsi constaté [2]. Ce fut à Hébron, appelé aussi Mambré et Arbee [3], que Sara mourut et fut ensevelie; Éphron, le propriétaire du terrain, habitait dans le pays des enfants de Heth, peut-être les Chétas, dont il sera si souvent question dans l'histoire d'Égypte, et ce fut en présence du peuple (*audientibus filiis Heth*) que la vente fut conclue : tel avait été sans doute le mode ordinaire de garantie établi pour les transactions privées, à une époque où l'usage de l'écriture était loin d'être général.

[1] Gen., XXI, 5.

[2] Gen., XXIII, 15, 16. La Vulgate dit : *Quadringentos siclos argenti probatæ monetæ publicæ*. Les textes orientaux remplacent le mot *sicle* par celui d'*agneau*, mais le nom de l'animal dont la figure servait d'empreinte se prenait pour la monnaie elle-même. — V. Annales de phil. chrét., février 1843. En latin, *pecunia* vient de *pecus*.

[3] Gen., XXIII, 2, XXXV, 27.

§ 2. Isaac et Jacob.

Abraham eut plusieurs enfants d'une autre épouse nommée Cétura [1]; l'un d'eux fut Madian, qui fut sans doute la tige des Madianites. Ismaël, père d'une partie des Arabes, était fils d'Abraham et d'Agar [2]. Lorsque Abraham se vit très-avancé en âge, il voulut marier Isaac, qui devait être le père du peuple élu, et envoya son serviteur Éliézer en Mésopotamie, pour lui choisir une épouse de sa race. Éliézer se mit en route avec dix chameaux et des présents, et il arriva près de la ville de Nachor, ainsi nommée peut-être à cause du frère d'Abraham; Bathuel, fils de Nachor, l'habitait alors. Éliézer s'arrêta près d'une fontaine, et aperçut une jeune fille d'une grande beauté, qui était venue y puiser de l'eau. Comme elle s'en retournait avec son urne remplie, Éliézer lui demanda à boire. Elle inclina l'urne pour la lui présenter, et, s'offrant d'abreuver aussi ses chameaux, elle retourna puiser d'autre eau qu'elle leur donna. A ce trait de mœurs gracieuses et naïves, Éliézer reconnut le signe qu'il avait demandé au Seigneur pour connaître l'épouse destinée à l'héritier des promesses divines; il apprit d'ailleurs que cette jeune fille, nommée Rébecca, était fille de Bathuel, neveu de son maître. Il accepta l'hospitalité qui lui fut offerte chez Bathuel, fit connaître la mission qu'il avait reçue, et Rébecca partit avec les bénédictions de sa famille [3].

A l'âge de soixante ans, Isaac eut deux fils, Ésaü, qui fut surnommé Édom, et Jacob, plus tard nommé Israël [4].

[1] Gen., XXV. — [2] Gen., XVI et XXV. — [3] Gen., XXIV.

[4] Gen., XXV, 26, 30; XXXII, 28. — La naissance de Jacob est antérieure de 130 ans à son arrivée en Égypte et par conséquent, comme on le verra plus loin, je la place en 1962, celle d'Isaac en 2022, celle d'Abraham en 2122 (avant J.-C.).

Jacob, en butte à la fureur de son frère, parce qu'il avait reçu à sa place la bénédiction paternelle, après avoir acheté d'Ésaü le droit que celui-ci y avait d'abord, s'enfuit en Mésopotamie, près de Laban, frère de Rébecca, sur le conseil de sa mère elle-même et sur l'ordre d'Isaac, qui, à l'exemple d'Abraham, ne voulait pas donner à l'héritier de sa race une épouse chananéenne [1]. Arrivé dans la terre orientale, il rencontra des pasteurs de Harran, et ils lui montrèrent Rachel, une des filles de Laban, qui faisait paître elle-même les troupeaux de son père. Jacob se fit connaître et fut reçu amicalement par Laban; mais celui-ci ne voulut lui accorder sa fille Rachel qu'après qu'il l'eût servi plusieurs années et qu'il eût épousé Lia, sœur aînée de Rachel [2]. Plus tard il revint se fixer dans la terre de Chanaan, et Ésaü se réconcilia avec lui [3]; une circonstance de ce voyage nous apprend que l'idolâtrie existait chez Laban [4].

Jacob, outre une fille nommée Dina, eut douze fils qui furent ancêtres des douze tribus d'Israël. Ce furent Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Dan, Nephthali, Gad, Aser Issachar, Zabulon, Joseph, et Benjamin : ces deux derniers étaient seuls fils de Rachel. Joseph était haï de ses frères aînés, jaloux de l'affection que lui témoignait leur père, et irrités du récit de deux songes par lesquels Dieu avait voulu annoncer la grandeur future de Joseph. Un jour Jacob l'envoya savoir des nouvelles de ses frères qui erraient avec leurs troupeaux. Le voyant seul, ils conçurent le dessein de le tuer; néanmoins Ruben détourna les autres de souiller leurs mains du sang de Joseph et

[1] Gen., XXVII, XXVIII. — [2] Gen., XXIX. — [3] Gen., XXXIII. — Néanmoins la multitude de leurs troupeaux les obligea de se séparer, comme autrefois Abraham et Lot. Esaü vint résider au mont Séir et devint la tige des Édomites. Les Amalécites étaient une branche de ce peuple (V. Gen., XXXVI).

[4] Gen., XXXI.

leur persuada de le descendre dans une citerne sans eau. Il voulait le rendre à son père, mais, en son absence, des marchands Ismaélites vinrent à passer, qui se rendaient en Égypte : Juda décida ses frères à leur vendre Joseph, et ceux-ci à leur tour le vendirent à Putiphar, officier des troupes d'un roi d'Égypte que l'Écriture désigne seulement par son titre de Pharaon [1]. L'on fit croire à Jacob qu'une bête féroce avait dévoré son fils.

§ 3. Joseph en Égypte.

Cependant Joseph acquit les bonnes grâces de son maître, qui lui confia l'intendance de sa maison. Mais, calomnié par l'épouse de Putiphar, il fut mis en prison [2], et là, Dieu lui révéla le sens des songes mystérieux de deux compagnons de captivité. L'un d'eux, échanson du roi, rentra bientôt en faveur auprès de son maître, comme Joseph le lui avait prédit, et oublia d'abord le fils de Jacob [3]; mais, deux ans plus tard, le roi, à son tour, ayant vu en songe sept vaches maigres et sept épis maigres qui dévoraient sept vaches grasses et sept beaux épis, son esprit en fut fort agité, et il demanda qu'on lui interprétât cette vision. Alors l'échanson lui fit connaître la faveur divine dont Joseph était l'objet. On l'envoie chercher dans sa prison ; il est présenté au roi et lui annonce que sept années de stérilité succéderont bientôt à sept années d'abondance [4].

Le Pharaon, frappé de cet avis, jugea que personne ne pouvait mieux combattre le fléau qu'un homme si

[1] Phe Ouro, le roi, ou Phe Ra, le soleil (en égyptien). La désignation honorifique de soleil appliquée aux rois se retrouve à chaque instant sur les monuments de l'ancienne Égypte. — Le récit sur Joseph et ses frères est du chapitre XXXVII de la Genèse.

[2] Gen., XXXIX. — [3] Gen., XL. — [4] Gen., XLI.

favorisé du ciel. Il lui mit au doigt un anneau, au cou un collier d'or (marque d'honneur retracée ou mentionnée plusieurs fois sur les monuments de l'Égypte), le revêtit d'une robe de lin et le fit monter sur un char, accompagné d'un héraut qui annonçait à tout le peuple qu'on eût à fléchir le genou devant lui, car il était choisi pour administrer tout le royaume. Le roi le décora d'un nom qui signifiait sauveur du monde, c'est-à-dire sauveur du pays, car, en égyptien le pays (le pays par excellence, l'Égypte) et le monde s'expriment par le même mot (To). Le nouveau ministre épousa Aseneth [1], fille d'un prêtre d'Héliopolis, nommé Putiphar comme son ancien maître [2] : il eut deux fils, Manassès et Éphraïm [3].

Joseph recueillit une partie de la moisson surabondante des années de fertilité et la vendit, au nom du roi, aux Égyptiens, pendant les années de disette [4]; il put même en vendre aux habitants des contrées voisines où la famine se faisait sentir [5]. C'est alors que ses frères vinrent en Égypte dans ce but; à leur second voyage, il se fit connaître d'eux, leur pardonna et appela toute sa famille à résider en Égypte [6]. Jacob s'y rendit en effet avec tous les siens [7]; il était alors âgé de cent trente ans;

[1] C'est-à-dire la précieuse Neith : Neith était une déesse des Égyptiens.

[2] La prononciation égyptienne est Pet-ph-ra, c'est-à dire qui appartient au soleil.

[3] V. la Gen., ch. XLI.

[4] En retour de la prévision et des secours qui les avaient sauvés, Joseph exigea des Égyptiens qu'ils cédassent au roi ce que les jurisconsultes appelleraient le haut domaine de leurs terres, avec redevance d'un cinquième des produits. Les prêtres en furent exceptés, parce qu'ils recevaient leur nourriture (*statuta cibaria,* dit la Bible) des greniers publics. Un semblable usage existait encore bien des siècles plus tard. — V. Hérodote, liv. II, ch. 37 et 168. Pour ce récit, v. Gen., XLVII, 20, 22, 24, 26.

[5] Gen., XLI, 55-57; XLII, 1, 2. — [6] Gen., XLI-XLV. — [7] Gen., XLVI.

en conséquence ceci se passait 290 ans après la naissance d'Abraham, on 1464 ans après le déluge, d'après les chiffres des Septante, adoptés dans cet ouvrage. Le Pharaon les accueillit avec faveur et les établit dans la terre de Gessen[1] que l'on croit avoir été le territoire de la ville actuelle de Belbéis, au N. N.-E. de Memphis et de la ville moderne du Caire[2]. Les Hébreux ou Israélites, c'est-à-dire les descendants d'Israël, y continuèrent leur vie pastorale, sans se confondre avec les Égyptiens qui l'avaient en aversion[3].

§ 4. Les Hébreux en Égypte (1832-1532).

Les Hébreux se multiplièrent extrêmement durant le temps qu'ils passèrent en Égypte. Les manuscrits des versions diverses ne s'accordent pas sur le chiffre de leur séjour, mais il me semble que, bien interprété, le passage des Septante représente une durée de trois siècles, depuis l'arrivée de Jacob jusqu'au départ sous la conduite de Moïse, et c'est à ce nombre que je m'arrêterai.

Cependant l'existence des Israélites dans cette contrée fut loin d'être toujours aussi heureuse qu'elle l'était d'abord. A la suite des changements politiques qui seront racontés ailleurs[4], il s'éleva, dit l'Écriture, « un roi nouveau qui ne connaissait point Joseph; » les services rendus par lui au royaume ayant été mis en oubli, les descendants de Jacob, considérés comme dangereux

[1] Gen., XLVII, 1-12. — [2] V. Quatremère, Mémoires géographiques sur l'Égypte, article Belbéis.

[3] Gen., XLVI, 31-34; XLVII, 1-6, 11.

[4] V. plus loin n° V, § 7. Cf. § 10. Comme je l'expliquerai dans l'appendice, le sens le plus naturel du texte des Septante donne 300 ans, et non 430 ni 215 au séjour en Égypte. Au sujet de la date de l'Exode, v. mes observations chronologiques à la fin du 4e § du n° IV.

à cause de leur nombre et de leur origine, furent en butte aux plus injustes et aux plus cruelles persécutions. On les accabla de travaux, on les obligea à bâtir deux villes; mais, leur nombre continuant de s'accroître, l'ordre fut donné de jeter dans le Nil tous les enfants mâles qui naîtraient aux Hébreux[1].

C'est alors que naquit Moïse, de la tribu de Lévi. Sa mère le cacha pendant trois mois; enfin, ne pouvant plus dissimuler son existence, elle l'exposa sur le bord du fleuve dans une corbeille enduite de bitume et de poix. Découvert par la fille du roi, il fut recueilli par elle et élevé dans le palais. Mais lors qu'il fut devenu homme, il retourna parmi les Israélites, et, indigné des mauvais traitements qu'on leur faisait subir, il tua un jour un Égyptien qui frappait un Hébreu. Poursuivi pour cette action, il s'enfuit dans l'Arabie Pétrée, où il se maria et demeura longtemps[2].

Enfin, après la mort du roi d'Égypte qui avait voulu faire mourir Moïse, Dieu, touché des gémissements de son peuple[3], ordonna au fugitif de se présenter devant le nouveau Pharaon, avec Aaron son frère, pour délivrer les Hébreux et les conduire dans la terre de Chanaan[4]. Mais bien qu'ils n'eussent réclamé pour leurs compatriotes que la liberté d'aller sacrifier dans le désert, leur demande fut repoussée avec mépris, et, loin d'accorder le moindre relâche au peuple d'Israël, un surcroît de travaux lui fut imposé[5]. Alors Dieu, par le ministère de Moïse et d'Aaron, frappa le pays de divers fléaux, si célèbres sous le nom des dix plaies d'Égypte. Les eaux du Nil changées en sang, divers animaux nuisibles, la mortalité des animaux, des ulcères, un orage furieux, des ténèbres surnaturelles vinrent tour à tour affliger les

[1] Exode, I. — [2] Ex., II, 1-23. — [3] Ex., II, 23-5. — [4] V. les ch. III et IV. — [5] Ex., V.

Égyptiens [1]. Plusieurs fois, le roi, touché de repentir ou de crainte, pria les deux frères d'obtenir de Dieu la cessation de ces désastres ; mais, lorsque le fléau avait cessé, il revenait à l'endurcissement de son cœur. Enfin, la mort de tous les premiers-nés du royaume et du fils même du roi brisa sa résolution, et il laissa partir les Israélites [2].

Cependant il voulut encore les poursuivre, et, les ayant presque atteints sur les bords de la mer Rouge, déjà les fugitifs s'abandonnaient au désespoir, quand Moïse leur promit, de la part du Tout-Puissant, une délivrance éclatante. En effet, ayant étendu sa main sur la mer, un vent violent la dessécha jusqu'au fond pour livrer passage au peuple d'Israël, qui s'y engagea entre deux remparts liquides [3]. Les Égyptiens voulurent les suivre par ce chemin nouveau, mais Dieu renversa leurs chars, et, Moïse ayant de nouveau étendu la main, les eaux revinrent à leur place et engloutirent l'armée infidèle, fugitive à son tour [4].

§ 5. Les Hébreux au Sinaï (1532).

A leur départ d'Égypte, les Israélites étaient au nombre de six cent mille, sans compter les femmes ni les enfants, ni une multitude de gens du peuple qui les avait suivis [5] : c'étaient, selon toute apparence, des tribus étrangères au peuple égyptien, qui, opprimées aussi, avaient saisi cette occasion pour se soustraire à la servitude. Cette foule immense, que l'on ne peut guère évaluer à moins de trois millions d'âmes, se trouvait conduite, avec des troupeaux nombreux, dans un désert

[1] Ex.. VII-X. — [2] Ex., XI-XIII. — [3] Ex., XIV. — [4] Ex., XIV, XV. Josué, XXIV, 7. — [5] Ex., XII, 37-8.

où à peine quelques tribus d'Arabes trouvent de loin en loin un peu d'eau et de paturages [1]. Dès les premiers jours, Dieu pourvut à la vie de son peuple en faisant adoucir par Moïse l'eau amère de Mara; puis, lorsqu'ils se furent éloignés des fontaines d'Élim pour se rendre, à travers le désert de Sin, au canton de Raphidim, près du mont Horeb, Dieu fit sortir de l'eau du rocher [2], prodige qu'il renouvela encore plus tard [3] pour sauver son peuple d'une mort infaillible. C'est alors aussi que Dieu commença à faire tomber la manne, qui nourrit les Hébreux durant les quarante années [4] qu'ils furent retenus dans le désert en punition de leur peu de foi. La manne tombait chaque matin dans le camp; chacun en recueillait promptement (car elle fondait aux premiers rayons du soleil) la quantité nécessaire à la consommation du jour, mais non davantage, car le lendemain elle était corrompue; cependant la veille du sabbat on pouvait, sans qu'elle se corrompît, en amasser pour deux jours, afin d'observer exactement le jour consacré au Seigneur [5].

Les Israélites étaient encore à Raphidim, lorsqu'ils furent combattus par les Amalécites. Dieu accorda la victoire à son peuple, qui fut conduit au combat par Josué [6], le futur conquérant de la terre promise. Partis de Raphidim, les Hébreux arrivèrent, le troisième mois depuis leur sortie d'Égypte, au pied du mont Sinaï, où Dieu leur donna sa loi, annoncée par le bruit du tonnerre, la lueur des éclairs, les nuées et la fumée qui couvrirent la montagne [7]. Il promulgua d'abord les de-

[1] V. entre autres descriptions, le 29e chapitre des Voyages de Rüppel dans la Nubie, le Kordofan et la presqu'île de Sinaï (1829, en allemand).

[2] Ex., XV, fin. XVII, init. — [3] Nombres XX, 2-13. — [4] Ex., XVI, 35. Cf Nombres XXI, 5. Deut., II, 7. Jos., V, 12. — [5] Ex., XVI, et spécialement 16-29, et Nombres XI, 7-9. — [6] Ex., XVII. — [7] Ex., XIX, 1-2, 16-25.

voirs fondamentaux de l'homme envers Dieu, son prochain et lui-même; c'est ce qu'on nomme le décalogue, ou les dix commandements[1]. Beaucoup de préceptes plus détaillés furent ajoutés à ceux-là, et le peuple promit d'observer la loi du Seigneur[2].

Mais, tandis que Moïse était retourné sur le Sinaï, où il disparut aux regards, enveloppé d'une nuée, et demeura quarante jours et quarante nuits[3], écoutant les ordres que Dieu lui donnait pour la célébration de son culte[4], le peuple léger et grossier d'Israël n'eut pas la patience de subir cette première et facile épreuve de sa fidélité à cette loi suprême, qui allait être sa grande institution nationale, le principe même de sa constitution. Durant la courte absence du prophète, il oublia et la majesté du Dieu qui l'avait tiré de servitude et ses propres engagements; il dit à Aaron : « Faites-nous des dieux qui nous précèdent. » Aaron leur fabriqua un veau d'or, peut-être en imitation du culte égyptien d'Apis, et les Hébreux dirent en le voyant; « Voilà tes dieux, Israël, qui t'ont fait sortir de la terre d'Égypte. » Aaron lui éleva un autel et l'on offrit des victimes à ce honteux simulacre[5]. Moïse intercéda près du Seigneur pour qu'il n'anéantît point ce peuple perfide, mais, dans le transport de son indignation, il lança et brisa contre terre les tables de pierre où Dieu lui-même avait tracé sa loi; il jeta au feu l'idole et envoya la tribu de Lévi fondre sur les infidèles, rebelles à la loi divine, loi de la nation elle-même, que Dieu avait miraculeusement affranchie et créée pour ainsi dire. Un grand nombre tomba sous le glaive[6]. D'autres tables de pierre furent

[1] Ex., XX. — [2] Ex., XXI-XXIV. — [3] Ex., XXIV. — [4] Ex., XXV-XXXI. — [5] Ex., XXXII, 1-6. — [6] Ex., XXXII.

taillées par Moïse d'après l'ordre du Seigneur et les dix commandements y furent de nouveau tracés [1].

§ 6. La loi de Moïse.

I. Principes. — C'est ici le lieu de faire connaître les traits principaux de la législation dictée en différentes fois à Moïse par la parole divine et destinée à enseigner au peuple Hébreu les principes de croyance, les lois de la morale, la forme de son culte et les institutions politiques et civiles qui devaient en faire un peuple à part parmi les nations. Je me plais à rapporter les idées principales de ce paragraphe aux belles et savantes leçons que nous faisait, à l'École normale, M. Wallon, aujourd'hui professeur à la faculté de Paris et membre de l'Institut [2].

La loi de Moïse offre le spectacle, unique dans l'histoire du monde, d'une législation complète dès l'origine d'une nation et subsistant durant de longs siècles, malgré des infractions fréquentes, mais toujours réparées, quoique, par sa beauté même, elle fût profondément antipathique aux inclinations grossières du peuple qu'elle régissait. Celui-là seul pouvait l'imposer aux Hébreux qui pouvait écrire en tête du livre : « Je suis le Seigneur ton Dieu, » et confirmer cette parole par quarante années de miracles.

Il y a, il est vrai, dans ce code, des traits qni ne sont pas directement empruntés à la perfection divine; c'est-à-dire qu'on y mentionne des coutumes imparfaites ou regrettables, sans doute antérieurement existantes chez

[1] Ex., XXXIV, 1, 4, 28, 29. Et Deut., X, 1-5.

[2] V. aussi le premier volume de son Histoire de l'esclavage dans l'antiquité, et Guenée, Lettres de quelques Juifs, quatrième partie, lettres I, II, IV, VI, X, XI, XII, XIII.

un peuple qui avait vécu au milieu de l'Égypte, et que la loi tolère en partie, se bornant à prescrire des règles pour en restreindre l'application. Mais, quelque éloignée qu'elle soit de la perfection évangélique, réservée pour une époque où l'exemple du Sauveur et l'institution des sacrements devaient apporter au genre humain une force morale inconnue jusque-là, la loi de Moïse dépasse encore de la distance du ciel à la terre les institutions de tous les peuples anciens, sans en excepter ceux qui surpassèrent les Hébreux par la vivacité de l'intelligence ou l'élévation du caractère.

Le principe fondamental de cette législation, c'est l'autorité de Dieu sur les Juifs. Il est, dans le sens littéral du mot, leur souverain, et toute autre autorité est subordonnée à l'exercice permanent de la sienne, même dans l'ordre politique ou civil; du reste les autres pouvoirs sont institués par Dieu pour administrer conformément à ses lois, mais ne sont pas d'ordinaire choisis parmi les prêtres, descendants d'Aaron, ni dans la tribu de Lévi, consacrée aux diverses fonctions du culte.

Chaque tribu avait ses autorités civiles, bien que certaines causes fussent réservés à un tribunal suprême [1], mais l'unité de la nation reposait surtout sur l'unité de croyance et de culte, sur les grands souvenirs rappelés chaque année par des fêtes solennelles, savoir : *la Pâque* (sortie d'Égypte), la Pentecôte (promulgation de la loi), et la fête des Tabernacles (commémoration du séjour dans le désert). Le Tabernacle unique, où s'offraient des sacrifices solennels et où reposait l'arche, symbole de de l'alliance formée entre Dieu et son peuple [2], était le

[1] V. Deut., XVI, 18-20; XVII, 8-10.

[2] Elle contenait un peu de manne, les tables du Sinaï, la verge ou baguette d'Aaron, et, peu avant sa mort, Moïse y déposa le texte original de la loi qu'il venait d'écrire. — Ex., XVI, 33-4; Nombres, XVII, 10-11. Deut., X, 5; XXXI, 24-6. Hebr., IX, 4.

le centre politique comme le centre religieux de la nation.

II. Détails. — Les loi pénales des Juifs ne connaissaient ni les supplices recherchés ni la *question* par laquelle (triste héritage du droit romain), les nations modernes cherchaient encore, il y a un siècle, à arracher dans les tourments les aveux d'un accusé. On ne devait point prononcer la peine de mort sur la déposition d'un seul témoin, et, contrairement aux mœurs politiques de l'Asie, le supplice du père ne pouvait jamais entraîner celui des enfants[1]. Mais l'idolâtrie qui, dans ces contrées, comme partout ou presque partout ailleurs, s'alliait à d'affreuses débauches, l'idolâtrie, qui était à la fois un outrage à la divinité même et une attaque formelle contre le principe constitutif de la nation, contre la condition de son unité, aussi bien que contre la raison, emportait la peine de mort.

La propriété de la terre était soumise à des conditions, à des restrictions qui, dans leur bienfaisante sagesse, devaient rappeler souvent à l'Israélite le don direct et spécial que Dieu lui en avait fait, en chargeant son peuple de châtier la dépravation des Chananéens et lui abandonnant leur territoire. Non-seulement la dîme du revenu, sorte d'impôt perçu au nom de Dieu même, souverain du peuple d'Israël, était destinée à l'entretien des Lévites, exclus par la loi de toute part à la possession des champs et pourvus seulement de certaines villes avec une étroite banlieue[2]; mais, chaque septième année, ou année sabbatique, la terre se reposait et les productions qu'elle rendait sans culture devaient être

[1] Deut., XXIV, 16. — [2] Lévit., XXV, 32-4; Nombres, XVIII, 20-4; XXXV, 2-8. Deut., XIV, 27-9; XVIII, 1-8. Cf Josué, XIII, 14, 33 et tout le chapitre XXI. L'étranger, la veuve et l'orphelin devaient avoir part à la dîme. Deut., XXVI, 11-13.

partagées avec les serviteurs et les étrangers [1]. De plus, l'année jubilaire [2], c'est-à-dire la cinquantième année ou peut-être la septième année sabbatique (qui représente la cinquantième, en comptant celle du point de départ, selon l'usage de divers peuples anciens [3]) devait rétablir chaque famille en possession de l'héritage qui lui serait assigné lors de la conquête. Ainsi la vente des biens ruraux ne pouvait jamais être qu'un engagement de la terre pour les années qui restaient à écouler jusqu'à la prochaine année jubilaire; en sorte que l'imprévoyance, la prodigalité ou la mauvaise conduite d'un père ne pouvait compromettre que temporairement le sort de sa famille : au bout d'un terme fixe, elle recouvrait son ancienne aisance, et cela sans que les droits de personne fussent compromis. Le père ne pouvait non plus, comme chez les Romains, exercer un droit de vie et de mort sur ses enfants.

Mais ces années sabbatique et jubilaire avaient une autre portée encore et un but plus élevé : elles rendaient la liberté aux esclaves hébreux. Sans doute le sort de l'esclave ne ressemblait presque en rien chez les Juifs à ce qu'il était chez les peuples les plus policés de l'ancienne Europe. La loi de Moïse punissait de mort le maître meurtrier de son serviteur et affranchissait (sans indemnité aucune) celui que son maître avait blessé [4]. Le repos du sabbat et des fêtes lui appartenait comme à l'homme libre : C'est pour eux aussi que ce repos est

[1] Sur le sol de la Palestine, les semailles, une fois faites, produisent encore l'année qui suit la récolte. Sur l'année sabbatique, voir le XXV[e] chap. du Lévitique. 1-7, 20-2.

[2] *Ibid.*, 8-16, 23-34.

[3] Cependant la première interprétation me paraît plus vraisemblable, à cause de la distinction faite entre l'année jubilaire et l'année sabbatique. — V. Lev. XXV, 4-5 et 11.

[4] Ex., XXI, 20, 26.

institué, disait la loi; et elle ajoutait cette raison touchante : « Souvenez-vous que vous avez été vous-mêmes esclaves en Égypte. » Mais cette servitude si adoucie, et qui n'avait d'ailleurs pour origine que la punition d'un crime ou l'acquittement d'une dette par le travail dans une famille autrement insolvable [1], cette servitude ne devait, en aucun cas, dépasser l'espace de six ans, puisqu'à la septième année par laquelle il faut, selon toute apparence, entendre l'année sabbatique, l'Hébreu esclave redevenait libre, s'il ne s'y refusait lui-même, auquel cas il était réduit à une servitude perpétuelle. Il est vrai qu'en apparence les esclaves étrangers étaient exclus de cette bienfaisante disposition, les Juifs usant envers eux du droit des gens que les étrangers pratiquaient eux-mêmes. Mais, en se déclarant prosélyte, en ouvrant les yeux à la lumière et embrassant la loi divine du Sinaï, tout étranger paraît admis à l'égalité avec l'Israélite [2], et sans doute il n'y avait pas d'exception pour les serviteurs.

La charité la plus entière était d'ailleurs prescrite aux Juifs envers les étrangers, contrairement aux mœurs de tous les peuples antiques : « Que l'étranger soit chez vous comme l'indigène, disait la loi, et vous l'aimerez comme vous-mêmes, car vous aussi vous avez été étran-

[1] Il s'agit du capital et non de l'intérêt, le prêt étant gratuit entre Hébreux. — V. Lévit., xxv, 35-8. Cf Deut., xv, 7-11. — Un père dans la détresse pouvait engager le travail de ses enfants.

[2] V. Lévit., xix, 33-4. Et Nombres xv, 13-4. Pour la loi de la septième année, Ex., xxi, 2. Deut., xv, 12-8. D'après un texte du Deutéronome (xxxi, 10), on voit que cette septième année ou année de rémission revenait périodiquement; ainsi les six ans de servitude étaient un maximum. Cependant celui qui s'était vendu lui-même restait esclave jusqu'au jubilé, s'il n'était racheté ou ne se rachetait. Mais le rachat paraît forcé pour le maître, et encore le prix n'en doit-il être estimé que d'après les années restant à courir jusqu'à l'année jubilaire. V. Lévit., xxv, 39-55.

gers sur la terre d'Égypte. [1] » Il avait part aux dîmes et il était associé à l'orphelin et à la veuve dans le droit de glaner la gerbe oubliée, droit formellement établi par la loi [2]. La loi sur les gages est d'une admirable délicatesse [3], et des préceptes particuliers, en prohibant des actes de dureté envers les animaux, devaient accoutumer l'Hébreu à la douceur envers les hommes.

§ 7. Séjour dans le désert [4] (1531-1493).

Partis du Sinaï, les Israélites avaient d'abord marché vers le nord, à travers le désert de Pharan; puis, se rabattant vers le sud ou plutôt le sud-est, ils avaient atteint Asiongaber, situé à l'extrémité du golfe d'Akaba, autrefois golfe Élanitique, au nord-est de la mer Rouge; de là ils s'étaient portés dans un second désert de Sin, à Cadès [5]. C'est là que les nouvelles de l'exploration faite dans la terre promise causèrent leurs murmures de défiance et de découragement; ils s'abandonnèrent à un lâche désespoir et songèrent même à retourner en Égypte. [6]. Leur peu de foi dans les promesses divines fut puni d'un séjour prolongé dans le désert. Durant tout ce temps, on l'a vu plus haut, la nourriture miraculeuse ne leur manqua point; leurs vêtements même ne s'usèrent pas [7]; mais ils furent retenus quarante an-

[1] Lévit., XIX, 34. Et Ex., XXII, 21. Deut., XXIV, 17-8.

[2] Deut., XXIV, 19-22. — [3] Ex., XXII, 26. Deut., XXIV, 10-13.

[4] Voyez sur les marches des Hébreux dans le désert le travail de M. de Laborde, dont les Annales de la philosophie chrétienne contiennent des extraits considérables (numéro de juin 1843), et la dissertation de M. Schœbel (*ibid.*, mars 1859).

[5] V. Nombres XXXIII, 16-36. Il y avait treize mois qu'ils étaient sortis d'Égypte, quand eut lieu le départ du Sinaï. Cf. Ex., XII, 2, 18, 31 et Nombres X, 11-3.

[6] Nombres, ch. XIII, XIV. — [7] Deut., VIII, 4; XXIX, 5.

nées en Arabie, loin de la patrie nouvelle destinée aux descendants de Jacob, et, sauf Caleb et Josué, qui s'étaient montrés intrépides et fidèles, aucun de ceux qui avaient alors accompli leur vingtième année n'entra dans la terre de Chanaan.

La nuée miraculeuse qui avait guidé le peuple à sa sortie d'Égypte le guidait encore dans le désert. Reposant sur le tabernacle et brillant comme le feu pendant la nuit, elle donnait par son mouvement le signal de la marche, et marquait par son repos la prolongation du séjour que prescrivait dans telle ou telle station la volonté divine [1].

Ce fut à Cadès et dans Cadès-Barnée que se passèrent les trente-huit années de cet obscur et malheureux séjour [2].

C'est, avec le Sinaï, la partie la moins stérile de la contrée; des tribus nomades peuvent même, pendant certains mois de l'année, y vivre avec leurs troupeaux [3]. Au commencement de ce séjour, aussitôt après l'arrêt prononcé, à ce qu'il semble, le peuple croyant n'y voir qu'une menace et pensant avoir évité le châtiment par ses marques de repentir, voulut forcer le passage et gravir les hauteurs qu'occupaient les Amalécites et les Chananéens. Mais Dieu ne prêta point son assistance aux Israélites, qui furent vigoureusement repoussés, et les ennemis, descendant à leur poursuite dans la vallée, en firent un grand carnage [4]. Les Hébreux ne demeurèrent pas constamment immobiles durant ces 38 années; mais leurs mouvements furent peu étendus [5]; il n'y a pas d'ailleurs d'in-

[1] Ex., XIII, 21-2, et Nombres, IX, 15-23. Deut., I, 32-3.

[2] Nombres, XIV, 28-38; XXXII, 13. Deut., I, 3, 46, II, 14, cf Jos., XIV, 7-10.

[3] Delaborde, *ubi supra*, p. 457-8, 461-3 du septième volume des Annales (troisième série). L'objection faite par M. Schœbel sur la position de Cadès me paraît reposer sur un malentendu.

[4] Nombres XIV, 39-45. Deut.. I, 40-6.

[5] V. Nombres, XXXII, 13. Deut., I, 40, 46 et II, 1, 14. Le Cadès Barnée où ils errèrent est, selon M. de Laborde (p. 457), le Ouadi

dice qu'ils y aient été troublés par des attaques d'aucune sorte. Dieu leur avait prescrit de revenir en arrière et de se diriger vers une contrée déserte par la route de la mer Rouge. Comme l'ont fait observer MM. Delaborde et Schœbel, les stations diverses de cette période ne sont point énumérées dans l'Écriture ; il y a lacune presque complète dans cette histoire presque sans événements. C'est alors toutefois que la révolte de Coré, Dathan et Abiron fut punie par un châtiment surnaturel [1], et qu'un autre prodige confirma le sacerdoce d'Aaron [2]. Plusieurs ordonnances divines sont aussi rapportées [3] dans l'intervalle qui s'étend du récit de la défaite des Israélites à celui des événements qui vont de nouveau nous présenter une histoire suivie.

Ce fut au commencement de la quarantième année depuis la sortie d'Égypte que mourut à Masera, sur la montagne de Hor, le frère de Moïse, Aaron. Il était alors âgé de cent vingt-trois ans, et le souverain sacerdoce fut transmis à Éléazar son fils [4]; mais l'entrée de la terre promise lui fut refusée ainsi qu'à Moïse, parce qu'ils venaient de chanceler dans leur foi, quand Dieu leur avait prescrit de commander au rocher de Cadès de donner de l'eau à son peuple [5]. Le mont de Hor se trouve sur la frontière du pays alors occupé par les Édomites ou descendants d'Ésaü, à qui Moïse venait de demander le passage, en faisant appel aux souvenirs de leur commune origine et aux marques visibles de la protection dont Dieu avait couvert les Israélites. Il avait promis que le peuple ne s'écarterait point de la route frayée et paierait l'eau qu'il pourrait boire. Édom refusa, et le peuple d'Israël, à qui Dieu avait défendu de com-

Araba, longue vallée qui s'étend de la mer Morte au golfe d'Akaba, le Cadès proprement dit serait le Ouadi Djeraji, vallée qui s'embranche avec celle-là, en se dirigeant au nord-est. V. p. 457, 458 et la carte de l'auteur.

[1] Nombres, ch. XVI. — [2] *Id.*, ch. XVII.

[3] *Id.*, ch. XV, XVIII-XIX. — [4] *Id.*, XX, 22-30 et XXXIII, 37-9. — [5] *Id.*, XX, 8-13, et Deut., XXXII, 48-52.

battre ses frères, prit un détour vers le sud-est, par la route du golfe d'Akaba, pour tourner ensuite au nord [1]. Attaqués dans leur marche par les Chananéens d'Arad, les Hébreux furent d'abord vaincus, puis prirent une éclatante revanche; mais les Édomites les laissèrent défiler sur leur frontière. Dieu leur défendit également d'attaquer les Moabites et les Ammonites, tous deux descendants de Loth, et ils suivirent la lisière du désert jusqu'au torrent de Zared, puis gagnèrent celui d'Arnon, qui formait la frontière des Moabites et des Amorrhéens [2]. Le torrent d'Arnon se jette dans la mer Morte, vers le milieu de la côte orientale de cette mer, et celui de Zared, sur la même côte, plus au sud.

§ 8. — Conquête du pays à l'est du Jourdain (1497).

Une ambassade pacifique fut alors adressée à Sehon, roi des Amorrhéens, pour demander le passage, en promettant encore de ne pas s'écarter de la route et de ne faire aucun dommage. Sehon, loin d'y consentir, réunit ses troupes et s'avance dans le désert pour combattre les Israélites. Complétement vaincus, les Amorrhéens se voient enlever toutes leurs villes, dont la capitale était Hésébon, et le peuple de Dieu arrive aux frontières des Ammonites [3]. Après une nouvelle victoire sur le royaume de Basan, les Juifs vinrent camper dans les plaines de Moab, à gauche du Jourdain, vis-à-vis de Jéricho, sans que le peuple de ce pays osât y apporter d'obstacle [4]. Ce contact devint funeste à beaucoup d'entre eux [5], qui se laissèrent entraîner à l'idolâtrie et furent énergiquement

[1] Nombres XX, 14-22, XXI, 4. Deut., II, 4-8. — [2] Nombres XXI, 10-15. Deut., II, 9, 13, 18-9. — [3] Nombres XXI, 18-26.
[4] Nombres XXII, 1-3. — [5] Nombres XXV, 1-3.

châtiés. On fit ensuite le dénombrement des familles d'Israël, et il donna 601,730 hommes en état de porter les armes [1]. De nouveaux préceptes furent ajoutés à la loi des Hébreux [2], et Josué fut désigné par Dieu comme successeur de Moïse, mais avec ordre de consulter le grand prêtre Éléazar dans les déterminations qu'il aurait à prendre [3].

Enfin, le moment de franchir le fleuve approchant, les tribus de Ruben et de Gad, fort riches en troupeaux et charmées de l'abondance des pâturages que présentait la contrée qui venait d'être conquise, prièrent Moïse de leur permettre de s'y établir. Moïse leur reprocha de semer ainsi le découragement parmi le peuple, mais ces deux tribus ayant promis de prendre part aux combats de la conquête de Chanaan, sans y réclamer de part, le prophète consentit à leur demande, et ils occupèrent, avec des descendants de Manassé, fils de Joseph, le territoire des Amorrhéens et de Basan [4]. Moïse donna ses dernières instructions au peuple [5], désigna le grand prêtre Éléazar et Josué pour faire entre les Hébreux le partage de la terre promise [6] et mourut enfin sur le mont Nébo, dans la terre de Moab, après avoir vu de ses yeux, mais non touché de ses pas, la nouvelle patrie qui allait appartenir aux Hébreux.

[1] Nombres XXV et spécialement 2-51.
[2] *Id.*, XXVII, XXX. — [3] *Id.*, XXVII, 18-23. — [4] *Id.*, XXXII.
[5] V. les trois derniers chapitres des Nombres et tout le Deutéronome.
[6] Nombres XXXIV, 17.

IV

ÉTABLISSEMENT DES ISRAÉLITES DANS LA TERRE PROMISE.— LES JUGES. — LES ROIS : SAUL, DAVID, SALOMON. — SCHISME DES DIX TRIBUS.

§ 1. Conquête de la terre sainte. — Josué. — Période de repos (1492-1434).

Enfin, quarante ans après la sortie d'Égypte, Josué franchit, à la tête des tribus d'Israël, le Jourdain, dont les eaux s'entr'ouvrent pour leur livrer passage [1], et les murs de Jéricho s'écroulent devant eux [2]. Les habitants de Haï (à l'est et près de Bethel), attirés dans une embuscade, succombent à leur tour [3]. Josué élève sur le mont Hébal un autel au Seigneur et y inscrit le texte du Deutéronome rédigé par Moïse [4].

Cependant une coalition générale se formait contre les Hébreux. Les Héthéens, les Jébuséens, les Amorrhéens, qui habitaient les montagnes, les Chananéens proprement dits, qui vivaient dans les plaines voisines de la mer et du Jourdain, se réunirent pour les combattre [5]. Les Hévéens de Gabaon ayant traité [6], Adonisédec, roi de Jérusalem, appela à lui les peuples d'Hébron, de Jérimoth, de Lachis et d'Églon, et les cinq tribus amorrhéennes vinrent attaquer Gabaon, qui implora le secours de Josué [7]. Celui-ci se mit en marche de Galgala, avec toute son armée, et remporta une grande vic-

[1] Josué, III. — [2] *Ib.*, VI. — [3] *Ib.*, VIII. — [4] *Ib.*, *ib.*
[5] *Ib.*, IX, 1-2; cf Nombres XIII, 30. — [6] Josué, IX cf XI, 19.
[7] *Ib.*, X, 1-6. Les Héthéens, les Jébuséens, les Amorrhéens, les

toire. Les fuyards furent accablés par une grêle de pierres que Dieu fit pleuvoir sur eux, et il signala sa puissance par un prodige plus frappant encore, en arrêtant la marche apparente du soleil pour donner aux Hébreux le temps d'achever la poursuite et leur victoire [1]. Plusieurs villes, entre autres Lachis, Églon, Hébron, tombèrent à leur tour, et tout le midi de la Palestine, toutes les montagnes, depuis Cadès-Barnée jusqu'à Gaza, se trouvèrent conquis [2].

Une seconde coalition se forma, comprenant les Chananéens de l'est et de l'ouest, les Amorrhéens, les Héthéens, les Phérézéens de la montagne, les Hévéens enfin qui habitaient au pied de l'Hermon; ou plutôt la coalition précédemment formée, mais dont une partie seulement avait combattu, mit sur pied les forces dont elle disposait encore [3]. Mais Dieu avait résolu de châtier les crimes des nations chananéennes. Josué est encore victorieux et poursuit l'ennemi jusqu'auprès de Sidon; la conquête du midi et celle de l'ouest s'achèvent, et Israël devient maître des montagnes qui prirent son nom [4]. Après une résistance acharnée, la Palestine est au pouvoir des Hébreux [5], depuis Baalgad, au pied de l'Hermon [6], dans la plaine du Liban [7], jusqu'aux montagnes qui se rattachent à celles de Séir, c'est-à-dire jusqu'au pays des Édomites. Elle fut partagée entre les diverses tribus [8]. Cependant quelques villes, quelques peuplades échappèrent à la conquête.

Au sud-est restèrent indépendantes les villes de Gaza, Geth, Azoth, où il paraît, par la comparaison des textes, que les

Hévéens étaient issus de Chanaan, comme il résulte du dixième chapitre de la Genèse (15-19) cf xv, 16, 18-21.

[1] Josué, x, 7-14. — [2] *Ib.*, x. — [3] x, 1-4. — [4] xi, 7-17.

[5] *Ib.*, 18-21. — [6] xiii, 5. — [7] xii. 7.

[8] V. les ch. xv, xix et xxi-ii.

Enacim, poursuivis par Josué dans les montagnes, leur ancien territoire, trouvèrent asile chez les Philistins [1]. Les Jébuséens conservèrent Jérusalem dans le territoire que Juda [2] reçut depuis le désert de Sin et les frontières des Édomites, la mer Morte et l'embouchure du Jourdain jusqu'à la Méditerranée auprès d'Accaron. Des Chananéens restaient encore sur le territoire d'Éphraïm [3] et sur les terres que la demi-tribu de Manassé obtint en deçà du Jourdan [4]. Le pays qui fut ainsi donné aux descendants de Joseph allait du Jourdain auprès de Jéricho jusqu'à la mer auprès de Gazer. Éphraïm s'étendait au nord et au midi de cette fraction de Manassé, mais possédait des villes enclavées [5]; tous deux touchaient au rivage [6]. Au nord de cette contrée était la tribu d'Azer, et à l'est celle d'Issachar [7], avec des enclaves données à Manassé, entre autres Mageddo [8]. Zabulon fut établi au nord d'Issachar, entre la côte occupée par la tribu d'Aser et le territoire de Nephthali, un peu plus reculé vers l'est; celui-ci côtoyait le Jourdain depuis sa source jusqu'au lac de Génazareth et suivait le bord occidental de ce lac même. Siméon obtint des villes d'abord destinées à Juda : il occupait l'extrémité sud-ouest de la Palestine, sur la frontière des Philistins, et avait au nord la tribu de Dan. Comme je l'ai dit ailleurs, les lévites n'eurent point de territoire à part, mais seulement des villes répandues dans les diverses tribus [9].

Se voyant arrivé à une extrême vieillesse, Josué réunit à Sichem le peuple d'Israël et lui fit promettre obéissance aux préceptes du Seigneur : il mourut à l'âge de cent dix ans. Tant que vécurent les vieillards contemporains de Josué et témoins des merveilles que Dieu avait faites pour son peuple, celui-ci demeura fidèle, mais son ignominieuse inclination à l'idolâtrie reparut ensuite et lui attira de nouveaux châtiments.

[1] Jos. XI, 21-2, XIII, 3. — [2] XV, 63 et II R., V, 5-9. — [3] XVI, 10.
[4] XVII, 12-13. — [5] XVI, 9, XVII, 9-10. — [6] XVI, 1-7. — [7] XVII, 10.
[8] Mageddo fut une des villes que les Chananéens conservèrent.
[9] V. le ch. XXI et, pour tout ce partage, D. Calmet, Histoire de l'Ancien Testament, III, 9.

§ 2. **Les servitudes et les Juges. — De l'invasion de Chusan à celle des Ammonites (1434-1193).**

Après la mort de Josué, les tribus de Juda et de Siméon attaquèrent les restes des Chananéens [1]. Une première victoire fit tomber entre les mains des Juifs le prince Adonibézec, qui avait réduit soixante-dix chefs à recueillir sous sa table les restes de ses repas, avec les extrémités des pieds et des mains coupées. Il fut mutilé de même [2] et les guerriers de Juda s'emparèrent une première fois de Jérusalem, où les Jébuséens restèrent cependant, mêlés à la tribu de Benjamin; ils conquirent encore quelques autres districts [3]; Gaza, Ascalon, Accaron, dans le pays des Philistins, furent même temporairement conquis [4].

Les descendants de Joseph firent aussi de nouvelles conquêtes dont les habitants (Chananéens) ne furent ni exterminés ni chassés, mais demeurèrent comme tributaires. La ville de Mageddo, qui joue un grand rôle dans les guerres des Égyptiens, figure dans ce nombre [5]. Il y avait aussi des Chananéens tributaires de Zabulon [6]; d'autres dans le territoire de Nephthali [7]; la tribu d'Aser surtout [8] conserva les habitants d'un grand nombre de villes ou de districts, parmi lesquels on remarque ceux d'Acco (aujourd'hui Saint-Jean d'Acre) et de Sidon; en sorte que la côte resta, du moins en grande partie, entre les mains des indigènes. Ceci n'est pas inutile à noter pour comprendre comment les grandes guerres de l'Égypte, au quinzième et au treizième siècle, ne parais-

[1] Juges, I, 1-4. — [2] *Ib.*, 5-7. — [3] *Ib.*, 8, 21.
[4] *Ib.*, 18; cf III, 3. — [5] I, 22-9. — [6] *Ib.*, 30. — [7] *Ib.*. 33.
[8] *Ib.*, 31-2.

sent point se mêler à l'histoire des Juifs. Le livre des Juges nous apprend encore que les Amorrhéens resserrèrent dans la montagne la tribu de Dan et se maintinrent dans la plaine [1], où sans doute ces chars de guerre, que nous verrons employer contre les Égyptiens vers la même contrée, leur donnèrent l'avantage contre un peuple qui ne mérita pas toujours l'assistance du Seigneur. Il restait aussi des Hévéens dans le Liban [2].

Après la génération devant laquelle s'était ouvert le Jourdain et que Josué avait introduite dans la terre de Chanaan, il s'en éleva une autre qui servit Baal et Astaroth, idoles des Phéniciens [3]. Dieu, pour châtier les Hébreux, les livra aux mains de Chusan, roi de Mésopotamie, qui les tint asservis pendant huit années. Touché de leurs supplications, le Seigneur suscita pour leur délivrance Othoniel, neveu de Caleb, qui les remit en liberté, et ils s'y maintinrent pendant quarante ans [4]. C'est là le commencement de ces alternatives de servitude et de délivrance qui répondirent, durant la longue période des Juges, aux alternatives d'infidélité et de retour vers Dieu; mais on tomberait dans une grande erreur historique, et on se jetterait dans des difficultés chronologiques inextricables (aussi bien pour la chronologie des Hébreux que pour celle des peuples voisins), si l'on croyait que ces années de servitude et d'indépendance s'étendirent *toujours* à *tout* le peuple d'Israël. C'est là un point depuis longtemps éclairci, et, s'il reste des obscurités pour la science, c'est seulement quand il s'agit de déterminer exactement la limite géographique de *chacune* de ces invasions [5]. Quant à celle de Chusan,

[1] Juges, I, 34. — [2] *Ib.*, III, 3. — [3] *Ib.*, II, 10-11, III, 7.
[4] *Ib.*, III, 8-11.
[5] J'avertis une fois pour toutes que, pour cette chronologie des Juges, j'ai fait grand usage de la dissertation, fondée sur le système de Marsham, qui se trouve dans la Bible de Vence.

je ne vois aucun motif de la borner aux contrées qui sont à l'est du Jourdain et qui durent se présenter à lui les premières. Outre que la chronologie ne trouve point d'embarras à faire entrer ces huit années de servitude et ces quarante années de repos dans l'histoire générale de la nation juive, un peuple qui vient châtier l'adhésion au culte *phénicien* par les tribus d'Israël a dû envahir aussi la Palestine *occidentale*, d'où ce culte avait sans doute pénétré dans les tribus de l'Orient.

Après un intervalle de quarante ans, commence l'invasion d'Églon, roi des Moabites, unis aux peuples d'Ammon et d'Amalec, et qui tint sous le joug pendant dix-huit ans les Israélites prévaricateurs [1]. Cette grande coalition ne se borna pas non plus à envahir les contrées de l'Est, voisines des Ammonites. Le territoire de Moab était au S.-E. de la mer Morte et celui d'Amalec au S. de la terre promise elle-même : ces peuples avaient dû attaquer la tribu de Juda, et d'ailleurs les circonstances du soulèvement montrent assez que l'ennemi s'était établi au cœur du pays. En effet, Aod ayant frappé Églon d'un coup mortel et appelé le peuple à prendre les armes, les Israélites occupèrent les gués du Jourdain qui formaient la voie la plus directe de communication entre la Palestine centrale et le territoire de Moab, et ils tuèrent dix mille soldats Moabites qui essayaient de regagner leur pays [2]. Mais on ne peut appliquer aussi à la Palestine entière les quatre-vingts ans de repos qui furent obtenus par là.

En effet, c'est après ce succès des Israélites que l'Écriture mentionne la résistance opposée par Samgar aux

[1] Juges, III, 12-14.
[2] *Ib.*, *ib.*, 28-30. D. Calmet pense (l. III, ch. 19) que plusieurs tribus avaient échappé aux Moabites.

Philistins [1], et elle ajoute ensuite qu'Israël s'étant corrompu après la mort d'Aod, le Seigneur livra son peuple aux mains de Jabin, roi des Chananéens, qui les contint par la crainte de ses chars armés de faux, et les opprima vingt ans [2]. Ces deux fléaux de l'attaque des Philistins au sud-ouest et de la domination des Chananéens au nord [3], sont assurément contemporains des années de repos dont jouirent les tribus orientales. C'est en effet avec les seules forces de Nephthali et de Zabulon, avec 10,000 combattants seulement [4], que, sur l'ordre de la prophétesse Débora, Barac prit l'initiative de la guerre, et gagna la bataille du torrent de Cison. Si je comprends bien les passages qui suivent, Barac reçut ensuite l'assistance des Benjaminites, de la tribu d'Issachar et de celle d'Éphraïm ; mais Ruben se divisa, une partie de ses chefs refusant de prendre part à la guerre [5]. Le pays de Galaad, au delà du Jourdain, demeura immobile, et les tribus maritimes de Dan et d'Aser, bien voisines pourtant du théâtre de la guerre, demeurèrent attachées à leurs occupations pacifiques [6]. C'est là, un des plus frappants exemples de ces divisions ou de cette timide et apathique indifférence entre les tribus, qui, résultant du relâchement de la foi commune, put être plus d'une fois funeste aux Hébreux : Dieu se sert souvent de nos vices mêmes pour nous en infliger le châtiment.

Quarante années de paix suivirent cette lutte [7]; mais

1 Juges, III, 31, cf. X, 11-12. — 2 *Ib.*, IV, 1-3.

3 Domination qui néanmoins ne paraît pas avoir empêché le pouvoir judiciaire, exercé sous un palmier par la prophétesse Débora, dans les montagnes d'Éphraïm. IV, 4-5. On voit aussi combattre Amalec, V, 14.

4 *Ib.*, *ib.*, 6-7, 14-16 cf. V. 18-22.

5 *Ib.*, IV, 23-4, V, 14-16. D. Calmet (l. III, ch. 20) incline à croire que Juda et les tribus voisines furent en dehors de ces événements.

6 *Ib.*, V, 17, cf. 23. — 7 *Ib.*, V, 32.

les crimes d'Israël lui attirèrent un autre fléau, et il fut livré sept ans à la tyrannie des Madianites. Les Amalécites (au sud de Juda) et diverses tribus de l'est se joignirent aux Madianites et répandirent chez les Juifs une affreuse désolation. Chaque année, après que ceux-ci, réfugiés dans les lieux les plus forts de leurs montagnes, s'étaient hasardés à descendre dans la plaine pour y faire leurs semailles, l'ennemi venait, ravageait les moissons en herbe jusqu'aux confins de Gaza, égorgeait les troupeaux et, remplissant tout, dit l'Écriture, comme une nuée de sauterelles, rendait désert tout ce qu'il avait touché[1]. Le peuple humilié implora l'assistance de Dieu, et Dieu fit appel par la voix d'un ange à la foi et au courage de Gédéon. A la première nouvelle du mouvement, les Madianites et leurs alliés se mirent en campagne. Gédéon, appelant à lui les tribus de Manassès, d'Aser, de Zabulon et de Nephthali, qui vinrent le rejoindre[2], se prépara à combattre, mais Dieu ne voulut pas que son peuple attribuât la victoire au nombre des combattants. Par ses ordres, Gédéon mit à part trois cents hommes seulement; tout le reste fut renvoyé. Ces trois cents guerriers d'élite surprirent de nuit, partagés en trois corps, le camp des Madianites; ils s'étaient armés de trompettes et de lampes renfermées dans des vases qu'ils brisèrent en criant : L'épée du Seigneur et de Gédéon!

Les ennemis, saisis de trouble et croyant sans doute voir un Israélite dans chacun de ceux qu'ils rencontraient, se massacrèrent les uns les autres; les hommes de Nephthali, d'Aser et de Manassès se mirent à leur poursuite; les Éphraïmites occupèrent les bords du Jourdain et Gédéon poursuivit jusqu'au delà du

[1] Juges, VI, 1-6. — [2] *Ib.*, 33-5.

fleuve ceux qui avaient échappé : l'armée ennemie fut exterminée [1].

Gédéon refusa la royauté que lui offraient les Israélites, mais il administra le peuple durant quarante années qui furent paisibles [2]. Malheureusement la fidélité à la loi divine, déjà au moins ébranlée sous sa direction [3], disparut tout à fait après sa mort, et Baal fut adoré chez le peuple de Dieu [4]. L'un des fils de Gédéon, Abimélech, soutenu par les habitants de Sichem, recruta des misérables et des vagabonds, avec lesquels il égorgea presque tous ses frères et obtint un pouvoir qui dura trois ans ; il périt alors dans une guerre civile [5]. Thala, son cousin, fut reconnu juge d'Israël durant vingt trois années et, après lui, Jaïr de Galaad pendant vingt ans [6]. Nous ne savons quelles furent les particularités de leur gouvernement, mais l'Écriture nous apprend qu'Israël s'étant adonné au culte des idoles de Sidon, de Moab, d'Ammon et des Philistins [7]. Dieu le livra de nouveau à ses ennemis, trois siècles environ après les premières conquêtes des Israélites [8].

Ce chiffre confirme pleinement ce que nous avons vu plus haut du synchronisme à établir entre la paix des tribus orientales et la domination temporaire des Chananéens. En effet, les 95 ans, comptés de l'invasion des Madianites à celle que nous allons voir présentement, joints aux 146 ans qu'il faut compter de l'invasion de Chusan à celle des Madianites, si l'on admet l'explication que je présente, déduits de ces trois siècles, qui ne comprennent pas les 18 années de domination ammonite, laisseront 59 ans pour l'époque même de la conquête et la vie de vieillards qui avaient vu les merveilles opérées dans le désert, ce qui s'accorde fort bien avec le texte de l'Écriture, tandis qu'en y joignant 20 années de servi-

[1] V. chap. VII et VIII. — [2] VIII, 22-3, 28-9, cf. VII, I et VIII, 35.
[3] VIII, 27. — [4] *Ib.*, 33. — [5] V. ch. IX. — [6] X, 1-3. — [7] *Ib.*, 6.
[8] *Ib.*, 7-9, XI, 26.

tude sous les Chananéens, en étendant à tout Israël les 40 années de paix qui suivirent, et les ajoutant à celles qu'Aod avait conquises, on arriverait à des contradictions dont la science ne se tirerait guère, même en se donnant les plus larges licences pour interpréter comme un *nombre rond* le chiffre de 300 ans. Peut-être même faut-il entendre par les années de *repos* l'état régulier qui suit une délivrance et non le temps de désordre qui provoque un nouveau châtiment. Il y aurait ainsi lieu d'ajouter quelques années à certaines périodes.

§ 3. Les servitudes et les Juges. — De l'invasion des Ammonites au sacre de Saül (1193-1095).

Les Ammonites opprimèrent durant dix-huit ans le pays de Galaad, au delà du Jourdain, et poussèrent leurs incursions jusque sur les terres de Juda, de Benjamin et d'Éphraïm. Les supplications des coupables touchèrent pourtant le Seigneur, qui voulut bien assister son peuple, et la guerre commença[1]. Jephthé fut reconnu pour chef[2], et les négociations qu'il tenta d'ouvrir n'ayant point abouti[3], il remporta sur les Ammonites de grands avantages qui délivrèrent le pays opprimé par eux[4]. C'est alors que, par suite d'un vœu coupable et insensé, Jephthé sacrifia sa propre fille. Les Éphraïmites, qui n'avaient point pris part à la guerre, eurent honte de leur conduite, et, s'en prenant à Jephthé, ils lui reprochèrent de ne les avoir pas appelés à combattre; ils en vinrent même aux mains avec les habitants de Galaad, qui en firent un grand carnage[5]. Après six ans d'une administration si agitée, Jephthé mourut, et il eut pour successeurs Abesai de Bethléem, le Zabulonite Ahialon, et enfin Abdon de Pharathon, en Éphraïm, dont les ju-

[1] Juges, x, 16-17, xi, 4-5. — [2] xi, 6-11. — [3] *Ib.*, 12-28. — [4] *Ib.*, 32-3. — [5] xii, 1-6.

dicatures comprennent ensemble un espace d'environ vingt-cinq ans [1].

Mais ces événements ne concernent pas directement les contrées de l'ouest, et surtout du sud-ouest. Si quelqu'un des successeurs de Jephthé y put être considéré comme l'autorité légitime et nationale, cet intervalle concourut au moins avec une partie de la domination que les Philistins exercèrent dans ces contrées. En effet, le texte [2] semble indiquer que l'invasion de ce peuple et celle des Ammonites commencèrent dans le même temps. Les Philistins dominèrent durant quarante années, nombre qui, comme l'expression de *siècle* chez nous, se prenait, à ce qu'il paraît, chez les Hébreux, pour un temps approximatif destiné à marquer la durée d'une génération : on a remarqué, en effet, qu'on trouve des exemples de cette locution dans les langues des Phéniciens et des Arabes, si voisines de l'hébreu [3]. Le pouvoir des Philistins durait déjà quand Dieu fit naître de la tribu de Dan [4], l'homme extraordinaire qui devait, sinon le ruiner, du moins l'humilier et montrer à son peuple comme à ses ennemis la puissance du Dieu d'Israël. Samson, par une suite d'exploits étonnants, répandit l'effroi parmi les infidèles [5]. Il fut reconnu pour chef par ceux des Israélites qui voulaient se soustraire à leur joug et les jugea pendant vingt ans, jusqu'à ce que la trahison d'une femme l'eût livré sans défense à ses ennemis; mais cet espace de temps est évidemment

[1] Sept pour le premier, dix pour le second et huit pour le troisième; mais il faut remarquer que la première année d'une judicature ou d'un règne peut se confondre avec la dernière du précédent. On peut donc réduire cet intervalle à vingt-trois ans; et c'est environ quarante-sept ans qu'il faut compter de l'invasion des Ammonites à la mort d'Abdon.

[2] Juges, X, 6-8. — [3] Stark, Gaza, p. 152. — [4] V. Juges, XIII.

[5] V. ch. XIV, XVI.

compris dans les quarante années dont je parlais tout à l'heure, puisqu'il est dit que Samson jugea vingt ans Israël *durant les jours des Philistins*[1]. Ce fut là un temps rempli de luttes et de périls, et, comme le fait observer Stark[2], Samson fut avant tout un défenseur du peuple, un héros qui lui offrit un centre d'unité dans une localité déterminée, bien plutôt qu'il ne forma un grand établissement politique.

A vrai dire, le peuple Philistin, qui joue un rôle si peu considérable durant les premiers siècles de l'établissement des Hébreux, était devenu le plus redoutable et le plus opiniâtre de leurs ennemis. Des hostilités acharnées, fréquemment renaissantes et plusieurs fois désastreuses pour les Juifs, se renouvelèrent presque périodiquement depuis la double invasion jusqu'au règne de David[3]. On voit cependant qu'après la mort de Samson leur autorité, si fortement ébranlée par lui, s'affaiblit, s'évanouit peut-être, mais ils n'y avaient pas renoncé sans doute. Ils marchèrent de nouveau contre les Israélites, qui, depuis quarante ans, vivaient sous l'administration du grand prêtre Héli. Une première défaite coûta environ quatre mille hommes au peuple de Dieu. On fit alors venir au camp l'arche d'alliance, mais une nouvelle et plus terrible épreuve attendait encore les Hébreux : trente mille hommes furent tués avec les deux fils d'Héli, et l'arche fut prise; Héli, à cette dernière nouvelle, tomba de son siége, se brisa la nuque et mourut[4].

[1] XV, 20. — [2] Page 157, cf. p. 160.

[3] V. D. Calmet, l. III, ch. 30. M. Stark note encore (pages 148-9) qu'ils étaient demeurés timides, tant que subsista l'état de choses institué par Josué, mais qu'ils prirent l'avantage après qu'Israël eût oublié son unité religieuse et politique.

[4] Premier livre des Rois (autrement appelé premier livre de Samuel), chapitre IV. Il semble au premier aspect que les quarante ans

Cependant la main de Dieu s'appesantit sur les Philistins, qui avaient déposé l'arche dans le temple de leur dieu Dagon. Ils reconnurent le châtiment encouru par cette profanation, et, après quelque hésitation, ils rendirent l'arche aux Israélites [1], mais ils ne renoncèrent pas pour cela au pouvoir qu'ils prétendaient exercer sur le peuple vaincu.

Cette crise redoutable et la longue servitude qui paraît en avoir été la suite [2] émurent enfin Israël, qui renonça au culte d'Astaroth et de Baal pour revenir franchement au Seigneur. Samuel, élève d'Héli et favorisé dès sa première jeunesse du don de prophétie [3], fut reconnu juge du peuple à Masphath [4] (sur le territoire de Gad). Les Philistins s'indignèrent de cet acte d'indépendance de la part d'une nation qu'ils croyaient assujettie pour toujours et se mirent en campagne ; mais Dieu les effraya par un orage; à leur tour ils furent vaincus et n'osèrent tenter de réparer leur défaite; tant que gouverna Samuel, ils furent tenus en échec par la main du Seigneur [5]. Ils rendirent même, de la frontière de Geth jusqu'à celle d'Accaron, les villes qu'ils avaient occupées et réunies à leur territoire; la paix subsistait aussi ou

d'Héli devraient se compter depuis la fin de Samson ou depuis celle d'Abdon; mais nous verrons bientôt pourquoi il faut plutôt admettre qu'il jugeait à Silo, pendant que Samson jugeait dans le sud.

[1] V. chap. v et vi. Elle avait été portée dans la ville d'Azoth. Cette ville, Gaza, Ascalon, Geth et Accaron étaient les principales cités du pays. V. 3, vi, 16-17.

[2] En comparant les versets 2, 3, 6 et 7 du septième chapitre, je crois pouvoir conclure que, depuis la mort d'Héli jusqu'à la judicature de Samuel, il s'est écoulé vingt ans pendant lesquels Israël subit la peine de son infidélité. Cf. Stark, p. 160. Il résulte de ses observations géographiques (p. 160-1) que le désastre avait eu lieu dans la partie septentrionale de la terre sainte. Ce fait et ce que nous verrons se passer sur le territoire de Gad ne permettent plus de voir ici une invasion partielle.

[3] V. chap. iii. — [4] vii, 5-7. — [5] *Ib.*, 7-13.

s'était rétablie entre Israël et les Amorrhéens, et tout prouve que la fidélité aux lois divines, le repos du pays et l'autorité de Samuel [1] s'étendirent aux douze tribus.

§ 4. Saül (1095-1056)

Enfin Samuel, étant devenu vieux, se déchargea sur ses fils des soins de la judicature; mais ceux-ci n'imitèrent pas ses vertus; ils se laissèrent corrompre par l'avarice, et leur administration devint odieuse au peuple. Les anciens d'Israël se réunirent et vinrent trouver Samuel à Ramatha pour le prier de leur donner un roi [2]. En vain le Seigneur exprima à son prophète l'indignation que lui causait le vœu d'un peuple rejetant une constitution dont Dieu était l'auteur, constitution qui ne reconnaissait que Dieu lui-même pour souverain d'Israël. En vain il fit représenter aux Hébreux par Samuel l'abaissement auquel sont réduits les peuples orientaux sous la domination d'un maître qui ne reconnaît ni la liberté des personnes ni l'inviolabilité des biens [3]. Le peuple ne voulut rien écouter; il exigea un roi comme ceux des autres nations, pour le juger et le conduire à la guerre [4]. Dieu alors les châtia, comme fait souvent sa providence, en exauçant leurs désirs insensés : Saül, de la tribu de Benjamin, fut désigné par lui, sacré par Samuel, puis reconnu par une partie des Hébreux [5].

[1] Stark conclut néanmoins (page 163), des postes philistins mentionnés aux chap. X et XIII du même livre, que les ennemis avaient toujours conservé dans les montagnes des positions menaçantes : la conclusion est douteuse; on ne peut nier pourtant qu'elle ne reçoive une certaine vraisemblance du tribut dont l'entière cessation est mentionnée au second livre des Rois, VIII, 1. Il est vrai qu'il pourrait dater de la mort de Saül. Dans tous les cas, nous verrons que certains résultats de l'invasion durèrent assez longtemps.

[2] VIII, 1-5. — [3] *Ib.*, 7-18. — [4] *Ib.*, 19-20. — [5] V. le chap. X.

Peu de temps après, Naas l'Ammonite vint menacer la ville de Jabès-Galaad. Quand la nouvelle en vint à Saül, qui résidait encore à Gabaa, dans sa maison, et ramenait alors une paire de bœufs du labourage, il frappa ces animaux, les mit en pièces, et, envoyant des messagers dans tout Israël, il fit dire au peuple : Quiconque ne se mettra pas en campagne pour suivre Saül et Samuel verra de même traiter ses bœufs. Tout le peuple le suivit ; trois cent mille Israélites furent passés en revue ; trente mille hommes étaient fournis par la tribu de Juda, car, pour de très-courtes campagnes, une levée en masse était parfaitement praticable. L'ennemi, attaqué de grand matin, fut taillé en pièces, et les restes de son armée furent entièrement dispersés [1]. Israël, saisi d'enthousiasme, voulut faire périr ceux qui avaient refusé d'abord de reconnaître Saül ; mais celui-ci, par une modération qu'il ne devait pas conserver toujours, ne voulut point souiller sa victoire : Personne, dit-il, ne sera mis à mort en ce jour, parce que le Seigneur a donné le salut à Israël. Son règne fut alors inauguré solennellement à Galgala par Samuel et par le peuple [2].

Deux ans après, Saül et son fils Jonathas, avec 3,000 hommes choisis, marchèrent contre les Philistins. Jonathas et 1,000 soldats battirent l'ennemi au poste que celui-ci avait occupé (ou peut-être conservé) à Gabaa, dans la tribu de Benjamin [3]. Les Philistins alors mirent en campagne une armée immense. Les Hébreux, saisis de terreur, commencèrent à se cacher dans les cavernes et à s'enfuir au delà du Jourdain. Une foule considérable se rassembla autour de Saül à Galgala, et c'est alors qu'ayant vainement attendu Samuel pendant sept jours, Saül, pour empêcher le peuple de se disperser,

[1] V. le ch. XI. — [2] X (fin) et XI. — [3] XIII, 1-4.

usurpa une fonction qui paraît avoir été, en cette occasion, réservée au prophète. Il offrit lui-même le sacrifice, au lieu d'attendre avec confiance le secours de Dieu, qui avait tant de fois sauvé Israël. Ce manque de foi déplut au Seigneur, qui lui fit connaître par Samuel qu'une autre famille royale serait substituée à la sienne [1].

Cependant Saül s'approcha des ennemis, mais il avait un bien cruel désavantage; les Philistins avaient depuis longtemps détruit l'industrie des armuriers et forgerons en Judée, en sorte que le peuple se trouva désarmé, ou du moins n'avait pour combattre que des instruments de labourage, qu'il fallait même faire réparer chez les Philistins [2]. Aussi, complétement découragé, ne fournit-il que 600 hommes au roi pour sa marche hardie. Cependant Jonathas, seul avec son écuyer, escalada un poste de Philistins, entre Machmas et Gabaa. Troublés par cet exploit, comme autrefois les Madianites, ils tournèrent leurs armes les uns contre les autres; les Hébreux, qu'ils avaient recrutés, les abandonnèrent pour rejoindre leurs compatriotes, et ceux qui s'étaient cachés dans les montagnes d'Éphraïm sortirent de leurs retraites. Saül se trouva à la tête de 10,000 hommes; l'ennemi fut poursuivi jusqu'à Béthaven [3].

Divers succès contre Moab, Ammon, Édom, les rois de Soba, les Philistins et Amalec suivirent cette délivrance; mais le peuple philistin, refoulé dans ses frontières, n'en demeura pas moins en guerre contre les Israélites, tant que vécut Saül [4]. C'est dans une de ces campagnes que le jeune David, secrètement sacré par Samuel, à qui Dieu l'avait désigné comme héritier du royaume, combattit et tua un Philistin d'une taille gigantesque, nommé Goliath. Les ennemis, épouvantés de

[1] XIII, 5-14. — [2] *Ib.*, 15-22. — [3] XIV, 4-23. — [4] *Ib.*, 46-52.

ce résultat inattendu, s'enfuirent et furent poursuivis jusqu'aux portes d'Accaron et de Geth [1]; mais cet exploit de David, en excitant chez le peuple un enthousiasme extrême, lui attira la jalousie de Saül, qui chercha à le faire périr. Sauvé à différentes reprises par Michol, sa femme, fille de Saül, par Jonathas, à qui il s'était lié d'une inaltérable affection, et par le grand prêtre Achimélec [2], David se vit contraint de fuir chez le prince de Geth, où il contrefit l'insensé pour échapper à la vengeance des Philistins [3]. Mais il n'y demeura pas; il réunit autour de lui quelques centaines de désespérés et reparut dans la terre de Juda, sans néanmoins provoquer la guerre civile. Errant de retraite en retraite pour sauver sa vie, plus d'une fois trahi dans son malheur, et trahi par ceux mêmes qu'il avait sauvés, avec le secours des siens, d'une incursion ennemie, il épargna cependant la vie du roi qu'il eut deux fois en son pouvoir [4], et se vit contraint encore une fois de se retirer à Geth, dont le prince Achis lui donna la ville de Siceleg. De là, David fit des incursions sur les terres des Amalécites; mais, quand Achis entra en campagne contre Saül et amena David avec lui, celui-ci se trouva dégagé, par les défiances des chefs philistins, de la pénible alternative de trahir l'attente de son bienfaiteur ou de combattre ses compatriotes [5].

Les Philistins s'étaient avancés jusqu'à Sunam, dans la Palestine septentrionale; Saül, à la tête de son armée, avait pris position à Gelboé, en vue des ennemis [6]. C'est là que s'engagea une bataille où les Israélites furent taillés en pièces. Saül, ayant perdu Jonathas et deux autres de ses enfants, se jeta sur son épée pour ne

[1] XVII, 23-52. — [2] XVIII-XXI. — [3] XXI.
[4] V. chap. XXII, XXVI. C'est à cette époque que mourut Samuel.
[5] XXVIII, XXIX.— — [6] XXVIII, 4-5.

pas recevoir la mort de la main des Philistins. Les ennemis lui coupèrent la tête et déposèrent ses armes dans le temple d'Astaroth [1].

Il avait régné quarante ans [2].

D'après un passage du IIIe livre des Rois [3], il s'est écoulé 480 ans depuis la sortie d'Égypte jusqu'aux premiers travaux de la construction du temple (1013). Comme la mort de Saül est séparée par quarante-quatre ans de ces travaux, c'est en 1057 et en 1097 [4] qu'il faut fixer respectivement l'élévation de la royauté de Juda dans la personne de David et le commencement du régime monarchique chez les Hébreux. Si, comme il est démontré à mes yeux, l'opinion du P. Pétau [5], qui, rappelant un passage connu de l'Écriture, fait courir ces 480 ans non du passage de la mer Rouge, mais de celui du Jourdain, doit être acceptée par la chronologie, en déduisant les trois siècles mentionnés plus haut [6], et les 84 ou 82 ans à compter de l'avénement de Saül à la quatrième année de Salomon, il resterait 98 ans de l'invasion des Philistins à l'avénement de Saül. Si l'on se rappelle les chiffres notés plus haut pour les périodes de cet intervalle et le chiffre non déterminé, mais certainement assez élevé du gouvernement de Samuel, on comprendra pourquoi je n'ai pas compté *tout* le gouvernement d'Héli après la judicature de Samson.

§ 5. David (1056-1017).

David reparut alors dans son pays et fut proclamé roi à Hébron par la tribu de Juda, qui était la sienne; mais les autres tribus reconnurent Isboseth, fils de Saül. Cependant Isboseth ne survécut que deux ans [7], et sa mort amena bientôt l'unité du peuple hébreu [8]. Les Philistins paraissent s'être montrés d'abord assez favorables à Da-

[1] XXXI, cf. Stark, 168-9.. — [2] Act., XIII, 21. — [3] VI, 1.

[4] Ou plutôt 1056, 1095, la dernière année de Saül étant la première de David et la dernière de David la première de Salomon.

[5] *Rationarium temporum*, deuxième partie. — [6] V. fin du § 2.

[7] II R., II, 10, cf. IV. — [8] V. 1-3.

vid. Embarrassés eux-mêmes par des guerres contre les Syriens, les Phéniciens et d'autres peuples [1], ils avaient vu avec plaisir la division éclater parmi les Hébreux, et pouvaient croire que David leur subordonnerait son peuple, en souvenir de son exil et de l'hospitalité d'Achis [2]. Mais il n'en fut plus de même quand ils le virent unanimement reconnu par les Hébreux. Ils vinrent l'attaquer, et par deux fois ils se montrèrent dans la vallée de Raphaïm, près de Jérusalem; mais par deux fois aussi ils furent mis en pleine déroute [3].

David continua de séjourner dans Hébron jusqu'au milieu de la huitième année de son règne [4]; mais alors il se transporta à Jérusalem, qu'il avait enlevée aux Jébuséens, et l'acropole de Sion fut nommée la *cité de David* [5]. La puissance de ce prince croissait de jour en jour [6]. Hiram, roi de Tyr, pays renommé dans l'art des constructions, lui envoya des ouvriers pour lui construire un palais [7]. De nouveaux succès sur les Philistins assurèrent la fin du tribut que le peuple d'Israël leur payait, au moins en certains lieux et par intervalles; Geth et les bourgs de son territoire furent même conquis [8]. Les Moabites furent écrasés et devinrent tributaires. Les Syriens de Soba furent vaincus à leur tour; ceux de Damas, ayant voulu les secourir, furent réduits à payer tribut, et le roi d'Émath, ennemi du prince de Soba, envoya son propre fils féliciter David de sa victoire. A l'autre extrémité du royaume, l'Idumée fut assujettie [9].

Une insulte, faite aux ambassadeurs de David par le roi des Ammonites, amena une guerre qui paraît avoir

[1] V. Jos. ap. Stark. — [2] V. Stark, 169-70. — [3] V. 17-25.
[4] II, 11, v. 5. — [5] V. 5-9. I Paral., XI, 1-8. — [6] *Ib.*, 10, cf. Paral., *ib.*, 9. — [7] *Ib.*, 11. — [8] VIII, 1. I Paralip., XVIII, 1.
[9] V. le chap. VIII du deuxième livre des Rois et le dix-huitième du premier livre des Paralipomènes.

été plus difficile. Ce roi appela de Syrie des mercenaires qui vinrent renforcer son armée; mais Joab et Abisaï, son frère, généraux de David, leur livrèrent bataille. Joab, opposé aux Syriens, remporta le premier succès, et les Ammonites, voyant fuir leurs alliés, prirent la fuite à leur tour [1]. Une prise d'armes des Syriens, tentée pour réparer cette défaite, échoua complétement, réprimée par David en personne. Rabbath, capitale des Ammonites, fut assiégée et succomba [2].

Ce fut pendant ce siége que David, resté dans son palais, enleva Bethsabée, femme d'Urie, l'un des braves officiers qui servaient devant Rabbath, et fit exposer celui-ci aux coups de l'ennemi. Cette conduite odieuse lui fut sévèrement reprochée par le prophète Nathan, et David en exprima un repentir sincère et profond [3], dont plusieurs de ses psaumes portent le témoignage. Mais Dieu ne voulut pas que ce cruel abus du pouvoir demeurât impuni. David, qui avait si indignement méconnu les droits sacrés de la famille, se vit châtié par l'ingratitude de l'un de ses propres enfants.

Absalon, son fils, se souleva contre lui et le contraignit à fuir de Jérusalem [4]. Absalon fut, il est vrai, vaincu et tué par Joab, bien que David eût expressément recommandé d'épargner la vie de son fils coupable [5]; mais la paix intérieure ne fut point affermie pour cela. En effet, la jalousie des tribus d'Israël contre celle de Juda, qu'elles accusaient de vouloir usurper les bonnes grâces du roi, et l'aigreur de celle-ci amenèrent une nouvelle commotion. Séba fit soulever les Israélites; mais Joab marcha contre lui, l'assiégea dans Abela, et les habitants lui jetèrent la tête du rebelle. La guerre

[1] V. le ch. X, et I Paral., XIX. — [2] II R., X-XII. — [3] *Ib.*, XII.
[4] *Ib.*, XV, XVI. — [5] *Ib.*, XVIII.

civile se trouva ainsi étouffée[1], et, malgré quelques campagnes encore contre les Philistins, le règne de David s'acheva assez paisiblement. La population s'accrut même dans une proportion considérable; mais il paraît que le repos l'avait amollie et corrompue, car le Seigneur jugea son peuple digne de châtiment[2], et permit que David attirât sur lui et sur ses sujets un fléau terrible. L'orgueil, ou peut-être le désir d'accroître ses trésors par des impositions nouvelles, poussa le roi à ordonner un dénombrement général. Onze cent mille hommes, sans les enfants ni les femmes, furent trouvés dans Israël, et quatre cent soixante-dix mille dans Juda; encore Lévi et Benjamin ne furent-ils pas recensés[3]. Une peste terrible frappa la Judée; mais à peine avait-elle duré trois jours, que Dieu, touché de la misère du peuple et de la douleur du roi, qui s'humiliait devant lui, arrêta l'ange de sa justice.

David mourut, âgé de soixante-dix ans, trente-trois années après avoir transporté le siége de son royaume à Jérusalem[4]; il désigna Salomon pour son successeur. Une armée organisée, des chefs qui servaient à tour de rôle, un mois chaque année, avec vingt-quatre mille soldats, des gouverneurs de tribus, un service des finances réparti dans les villes et les bourgs, des ministres chargés de surveiller chaque branche de l'agriculture, soit pour la levée des taxes, soit peut-être pour l'exploitation des domaines royaux, des conseillers d'État, un commandant général des troupes[5], nous laissent entrevoir

[1] II R., XX. — [2] *Ib.*, XXIV, 1.

[3] I Paral., XXI. Le livre des Rois dit 500,000, en nombres ronds, et pour Israël : *octingenta millia virorum fortium qui educerent gladium.* La différence porte apparemment sur les vieillards et les infirmes.

[4] II R., V. 4-5. III R., II, 11. I Paral., XXIX, 27.

[5] I Paral., XXVII.

combien l'exercice du pouvoir s'était modifié depuis le jour où Saül, proclamé roi d'Israël, ramenait lui-même ses bœufs du labourage.

§ 6. Salomon (1017-977).

Le règne de Salomon fut pacifique. Il conserva les habitudes d'administration générale et régulière dont je viens de parler, comme on le voit, par ce passage du IIIe livre des Rois[1], qui nomme des scribes du roi, un secrétaire d'État (*a commentariis*), un commandant en chef de l'armée ou ministre de la guerre (*super exercitum*), un chef du conseil ou peut-être un grand chambellan (*super eos qui assistebant regi*), un *ami* du roi (nom que l'on voit usité beaucoup plus tard, en Asie et en Égypte, pour désigner un titre ou une fonction de la cour), un intendant de la maison du roi et un ministre des revenus publics; enfin douze officiers, qui servaient à tour de rôle pendant un mois, pour les approvisionnements du roi et de sa maison. La paix intérieure fut complétement et constamment maintenue. « Juda et Israël habitaient sans nulle crainte, dit l'Ecriture; chacun vivait sous sa vigne et son figuier de Dan à Bersabée (c'est-à-dire du nord au midi du royaume), durant tous les jours de Salomon[2]. »

Hiram, roi de Tyr et allié de David, envoya une ambassade pour renouveler avec son fils ces liens d'amitié, et Salomon en profita pour se procurer des ouvriers habiles dans l'art de tailler la pierre et de travailler le bois, art où les Israélites étaient alors peu experts, mais pour lequel les Phéniciens étaient renommés[3]. Ce fut

[1] IV, 1-8. — [2] *Ib.*, 25. — [3] V. 1-9.

aussi un tyrien, mais fils d'une mère israéliste [1] que Salomon fit venir pour exécuter des ouvrages d'airain, de fer, d'or, d'argent, de marbre et des teintures de pourpre, d'hyacinthe et d'écarlate. Il put ainsi accomplir avec une grande magnificence le projet formé par son père d'élever un temple au Seigneur. Ce temple fut commencé la quatrième année du règne de Salomon et était achevé sept ans plus tard avec tous les objets relatifs au culte dont il devait être pourvu [2]. Il n'a pas rendu le nom de Salomon moins célèbre que la sagesse merveilleuse dont Dieu l'avait comblé, sagesse que la reine de Saba vint éprouver et admirer de cette lointaine contrée [3], et que les Arabes, avec leur imagination désordonnée, se sont depuis figurée comme douée d'un pouvoir magique.

Salomon épousa une princesse d'Égypte [4] et fit élever des palais pour lui-même et pour elle [5], des fortifications pour Jérusalem [6] et d'autres places encore ; c'est lui qui fonda Palmyre [7], dans le désert qui s'étend entre l'Anti-Liban et l'Euphrate. Il amena à lui payer tribut tout ce qui restait encore des Amorrhéens, et des divers peuples (Héthéens, Phérézéens, Hévéens, Jébuséens) [8], que nous avons vus en guerre contre Josué. Il étendit ses États de l'Euphrate aux frontières de l'Égypte [9]; enfin il entreprit le premier, parmi les Hébreux, la navigation des mers du Midi. Il fit en effet construire à Asiongaber, près d'Élath, sur le golfe Élanitique, une flotte qui fut montée en partie par des Juifs, en partie par des Phéniciens, sujets de Hiram, c'est-à-dire par les naviga-

[1] De la tribu de Dan et veuve d'un Nephthalite (III R., VII, 14. II Paral., II, 14).
[2] III R., VI. — [3] III R., X et II Paral., IX. — [4] III, 1. — [5] VII.
[6] IX, 15. — [7] *Ib.*, 18. — [8] IX, 20-21, cf. II Paral., VIII, 4-8.
[9] II Paral., IX, 26.

teurs les plus habiles, les plus hardis et les plus fameux de l'antiquité. Cette flotte, pénétrant jusqu'à Ophir, où quelques-uns ont cru reconnaître l'Inde, d'autres dans l'Afrique orientale [1], apporta à Salomon une grande quantité d'or [2]. Tous les trois ans, les flottes unies de Salomon et de Hiram faisaient le voyage de Tharsis (c'était, à ce qu'il me paraît, la côte occidentale d'Afrique [3]), et en rapportaient de l'or, de l'argent et de l'ivoire [4].

L'opulence incalculable d'un royaume où l'argent était devenu chose vulgaire [5] contribua sans doute à corrompre le monarque; il finit par se laisser gagner aux exemples pernicieux de femmes étrangères pour lesquelles il avait conçu une passion désordonnée, malgré la loi de Dieu qui prohibait ces sortes d'alliances, et elles lui firent oublier jusqu'à la majesté incommunicable du Créateur. Il adora Astarthé, déesse des Sidoniens, Moloch, idole des Ammonites, et Chamos, dieu de Moab [6]. Dieu, pour le punir, lui suscita, aux deux extrémités de son empire deux sujets, sinon de grands périls, du moins de continuelles inquiétudes pour son pouvoir, dans l'Iduméen Adad et Razan, qui fut roi de Damas [7]. Ayant de plus appris qu'un prophète avait annoncé à Jéroboam la possession d'une grande partie du royaume, et celui-ci ayant, à ce qu'il semble, essayé de hâter l'accomplissement de cette prédiction, Salomon voulut le mettre à mort, et Jéroboam s'enfuit auprès de Sésac, roi d'Égypte, où il demeura jusqu'à la mort du fils de David [8], qui eut lieu après quarante ans de règne [9], c'est-à-dire vers l'an 977.

[1] V. Roscher. — [2] III R., IX, 26-8.
[3] Où les Carthaginois, venus de la Phénicie, eurent des établissements.
[4] III R., X, 22. — [5] III R., X, 27. II Paral., IX, 20.
[6] III R., XI, 5, 8, 33. — [7] *Ib.*, 14-25. — [8] *Ib.*, 26-40. — [9] *Ib.*, 42-3.

§ 7. Schisme des dix tribus. — Royaumes de Juda et d'Israël, jusqu'à l'avénement d'Athalie (976-883).

I. ROBOAM ET JÉROBOAM. — ROBOAM, fils de Salomon, se présenta pour prendre possession du pouvoir à la mort de son père; mais son orgueil lui fit préférer le conseil de jeunes téméraires à l'expérience des vieillards, lorsque Jéroboam, revenu dans sa patrie, vint, au nom du peuple assemblé pour proclamer le nouveau roi, réclamer l'allégement de la rude autorité que Salomon avait fait peser sur eux, du moins dans ses derniers jours. La hauteur avec laquelle Roboam repoussa cette demande amena le soulèvement d'une grande partie des Hébreux [1] et le préposé aux tributs, Aduram, fut massacré [2]. La tribu de Juda demeura, il est vrai, attachée au petit-fils de David; celle de Benjamin se réunit ensuite à elle, mais le peuple du reste de la Palestine, réuni en assemblée générale, reconnut pour roi Jéroboam [3]. Roboam essaya de résister; il mit sous les armes 180,000 hommes pour dompter les tribus séparées; mais Dieu leur fit dire par un prophète que cet événement s'était accompli d'après l'ordre de sa providence et qu'ils ne devaient pas combattre contre leurs frères. L'armée se dispersa, et la séparation demeura ainsi consommée [4]: les deux États furent appelés royaumes d'Israël et de Juda; Roboam s'occupa à construire ou à fortifier différentes villes dans le territoire qui lui était resté [5].

Cependant Jéroboam ne sut point user de la position qui lui était faite. Loin de se conduire en prince élu de Dieu, loin d'appuyer son nouvel état sur la puissance

[1] III R., XII, 1-15. — [2] *Ib.*, 18. — [3] *Ib.*, 17, 20-1. — [4] *Ib.*, 22-4. — [5] II Paralip., XI, 5-10.

de la vocation divine, il se laissa séduire par un sentiment étroit et bas de politique méfiante, et il devint apostat. Craignant que les Israélites, s'ils allaient sacrifier au temple de Jérusalem, ne rentrassent sous l'autorité de Roboam et ne le fissent périr lui-même, il fit deux veaux d'or, qu'il plaça l'un à Béthel, l'autre à Dan, et dit aux siens : « Voilà tes dieux, Israël, les dieux qui t'ont tiré de l'Égypte. » Le peuple se laissa gagner au culte facile de ces dieux muets; des temples furent élevés sur les hauts lieux et des prêtres créés pour cette nouvelle religion [1]; les prêtres véritables et les lévites, repoussés par Jéroboam, abandonnèrent leurs possessions et vinrent se fixer dans le royaume de Juda [2]; et les Israélites demeurés fidèles au vrai Dieu continuèrent à venir immoler leurs victimes dans son temple [3].

Du reste le peuple de Juda ne se montra pas longtemps docile aux prescriptions du Seigneur. Au bout de trois ans, l'infidélité, la dépravation se répandirent parmi eux; aussi, dès la cinquième année du nouveau règne, Dieu les abandonna-t-il aux mains du roi d'Égypte, Sesac ou Sesonkh, qui, à la tête d'une armée innombrable, s'empara des villes fortes de Juda, pénétra jusqu'à Jérusalem et enleva les trésors du temple et du palais [4]. Cependant le royaume se releva, Roboam conserva son indépendance et put même entretenir des luttes incessantes entre Jéroboam [5]. Il ne mourut qu'après un règne de dix-sept ans [6].

La guerre entre Juda et Israël se prolonge durant le règne d'Abiam, fils de Roboam; ce règne fut court, mais signalé par une brillante victoire. Jéroboam fut mis en déroute et plusieurs de ces villes, Béthel même, furent

[1] III R., XII, 26-33. — [2] II Paralip., XI, 13-15. — [3] *Ib.*, 16, cf. Tob., I, 6. — [4] III R., XIV, 21-4. II Paralip., XII, 1-11. — [5] III R., XIV, 30.
[6] II Paralip., XII, 13.

prises par les vainqueurs [1]. Asa, fils d'Abiam, se montra bien plus religieux que son père et son aïeul [2]: il s'appliqua durant son règne à faire disparaître du milieu du peuple l'idolâtrie et la corruption des mœurs.

II. DÉSORDRES ET REVERS DANS LE ROYAUME D'ISRAEL. — Cependant Jéroboam était mort après vingt-deux ans de règne [3], et, deux ans après, son fils Nadab fut tué en trahison par Baasa, de la tribu d'Issachar. Tandis que l'armée israélite assiégait Gebbeton, ville des Philistins [4], Baasa, vers la fin de son règne, commença la construction d'une forteresse qui devait tenir en respect la frontière de Juda [5]. Asa voulut alors attirer contre son rival une diversion redoutable, mais d'un bien dangereux exemple. Au lieu d'avoir recours à Dieu, qui déjà l'avait sauvé d'une redoutable invasion d'Ethiopiens [6], il décida par des subsides Benadad, roi de Damas en Syrie, à faire envahir par ses troupes les terres du roi d'Israël, qui interrompit ses travaux pour rentrer dans sa capitale; les hommes de Juda vinrent les détruire; ils avaient déjà fait la conquête de plusieurs cités d'Éphraïm [7]. Baasa mourut après un règne de vingt-quatre ans, sans avoir, ce semble, reparé cette humiliation que lui avaient méritée ses crimes [8]; mais, à son tour, Asa devint, au moins temporairement, un cruel despote, lorsqu'un prophète lui reprocha sa politique [9].

Israël fut tristement agité durant les dernières années du règne d'Asa. Révolution de palais, révolution militaire, guerre civile, se succédèrent rapidement [10];

[1] II Paralip., XIII, 3, 13-20. Ce règne fut de 3 ans. *Ib.*, 2 et III R., XV, 2. — [2] III R., XV, 3-4-11-15. II Paralip., XII, 14; XIV, 2-5, cf. XV. Il régna 40 ans. (III R., XV, 10). — [3] III R., XIV, 20. — [4] *Ib.*, XV, 25-8.— [5] II Paralip., XVI, 1. — [6] *Ib.*, XIV, 9-13, cf. XVI, 8.— [7] III R., XV, 16-22. II, Paralip., XV, 8. XVII, 2. — [8] III R., XV, 33-4.
[9] II Paralip., XVI, 7-10. — [10] III R., XVI.

enfin, après trois règnes assez obscurs, dont l'un ne dura que sept jours et se termina par un suicide, le fameux Achab monta sur le trône.

III. ACHAB, JOSAPHAT ET LEURS ENFANTS.—Achab épousa la cruelle Jézabel, fille du roi des Sidoniens, et adopta le culte de Baal [1]. On croit aussi qu'il voulait étendre jusque dans la vie civile l'abandon des lois de Moïse, lorsqu'il demanda à Naboth de lui vendre son héritage (à perpétuité sans doute); et, comme celui-ci n'y consentait pas, Jézabel suborna de faux témoins qui le firent condamner à mort [2]. Le prophète Élie avait été réduit à prendre la fuite.

Achab ne chercha jamais, ce semble, à reprendre les hostilités contre le royaume de Juda : ce fut contre les Syriens qu'eurent alors à combattre les Israélites. Benadad, roi de Syrie, vint, avec de nombreux princes, vassaux ou alliés, assiéger Samarie, qui avait succédé à Thersa comme capitale du royaume [3], et, malgré la soumission extrême dont usait envers lui le roi d'Israël, il poussa si loin l'insolence que, sur le conseil des anciens, Achab se résolut à résister [4]. Dieu lui fit dire par un prophète : « Voici ce que dit le Seigneur : tu as vu cette multitude immense ! eh bien, je la livrerai aujourd'hui en tes mains, pour que tu saches que c'est moi qui suis le Seigneur. » Sentant sa foi se ranimer dans le péril, il ordonna une sortie de 7,000 hommes, qui mit l'ennemi en pleine déroute [5]. Mais les serviteurs du roi de Syrie, voulant consoler leur orgueil ou celui de leur maître, dirent à Benadad : « Les dieux des montagnes sont leurs

[1] III R., XVI, 31-2, cf. XXI, 25-6. Néanmoins il s'humilia à la voix d'Élie, après le crime qui va être rapporté.

[2] III R., XXI, 1-19. — [3] *Ib.*, XVI, 21-5 et 29. XX, 1. — [4] *Ib.*, XX, 2-11. — [5] *Ib.*, XX, 16-20.

dieux; c'est pour cela qu'ils nous ont vaincus; il vaut mieux que nous combattions les Israélites en plaine, et nous l'emporterons sur eux. » Il se laissa persuader de remplacer les hommes, les chevaux, les chariots qu'il avait perdus, et rentra en campagne l'année suivante, avec des troupes incomparablement supérieures en nombre à celles d'Achab. Mais Dieu montra qu'il savait confondre les blasphèmes des ennemis d'Israël : cent mille Syriens furent taillés en pièces et Benadad rejeté dans son pays [1]. Ces événements se passaient la dix-huitième et la dix-neuvième année d'Achab. Après un intervalle de trois ans, dans lequel se place l'histoire de Naboth, Achab entraîna Josaphat, fils et successeur d'Asa, à entreprendre avec lui de nouvelles hostilités contre la Syrie, mais il fut tué dans un combat, après vingt-deux ans de règne, et l'armée fut licenciée [2].

Josaphat, qui régnait alors depuis dix-huit à dix-neuf ans, surpassait en piété Asa son père [3]. Il s'était même enhardi à supprimer le culte schismatique rendu sur les hauts lieux, qu'Asa avait laissé subsister et que lui-même n'avait pas attaqué d'abord. La paix et la richesse abondaient de nouveau dans le royaume de Juda; Israël avait été contraint de le respecter; les Philistins et les Arabes lui payaient tribut, et, quand il fut attaqué par les peuples d'Ammon, de Moab et d'Édom, il fut sauvé par l'intervention éclatante du Seigneur [4]. De grands travaux de fortifications signalèrent ce règne, et Juda eut jusqu'à 1,160,000 hommes en état de marcher à l'ennemi [5].—Josaphat ne s'appliqua pas avec moins de zèle à procurer à son peuple une exacte administration de la justice [6].

[1] III R., XX, 22-9. — [2] *Ib.*, XXII. II Paralip., XVIII. — [3] III R., XXII, 41-3. II Paralip., XVII, 3-10. — [4] II Paralip., XVII, 10-11, et pour cette invasion, XX. — [5] *Ib.*, 12-19. — [6] II Paralip., XIX, 4-11.

Il voulut aussi reprendre la navigation vers Ophir et Tharsis [1]; mais des navires furent fracassés dans le port même d'Asiongaber et cette entreprise n'eût pas de suite.

Achab eut pour successeur Ochozias, puis Joram, ses deux fils, dont le premier ne fit guère que passer sur le trône. Joram renouvela l'alliance de son père et de son frère avec Josaphat et rejeta le culte de Baal, qu'avaient observé ses deux prédécesseurs, sans néanmoins être vraiment fidèle à la loi de Dieu [2]. Les deux alliés portèrent la guerre aux Moabites, qui avaient refusé à Joram le tribut accoutumé [3]. Le roi de Moab, conformément aux affreuses superstitions de plusieurs peuples orientaux, immola son propre fils sur la muraille, à la vue des assiégeants, qui s'éloignèrent saisis d'horreur. Joram fut ensuite assiégé dans Samarie par les Syriens, et la ville réduite à une si affreuse famine qu'une mère mangea son propre enfant. Néanmoins Dieu voulut encore sauver le peuple d'Israël et lui donner une occasion éclatante de se souvenir des merveilles prodiguées à ses pères et à lui-même. Il fit entendre à l'armée assiégeante un bruit miraculeux; elle s'enfuit dans les ténèbres, et le pillage de leur camp par les Israélites ramena subitement l'abondance dans Samarie, comme le prophète Élisée l'avait prédit [4].

Quelque temps après, Jéhu, sacré par ordre du prophète, fut proclamé roi, renversa et tua Joram et fit périr Jézabel ainsi que les fils d'Achab, qui se trouvaient à Samarie [5]. Cette race disparut ainsi d'Israël, mais, en même temps, elle s'empara momentanément du trône de Juda. En effet Joram, fils et successeur de Josaphat,

[1] II Paralip., XX, 36-7, cf. III R., XXII, 49. — [2] III R. XXII; IV R., I-III. — [3] IV R., III. — [4] *Ib.*, VI-VII. — [5] *Ib.*, IX-X.

avait épousé une fille d'Achab, la fameuse Athalie [1], et leur fils Ochozias était l'allié de son oncle contre les Syriens. Les frères d'Ochozias avaient péri avant leur père dans une invasion des Philistins et des Arabes qui, suivant l'exemple donné par l'insurrection des Édomites, avaient attaqué Juda et puni les crimes du roi et du peuple [2]. Lui-même périt dans la révolution qui donna le pouvoir à Jéhu, et Athalie fit égorger alors les enfants de son fils pour demeurer seule et à toujours maîtresse du pouvoir [3].

§ 8. Royaume de Juda et d'Israël depuis le règne d'Athalie jusqu'à la mort d'Ozias (883-756).

Une sœur d'Ochozias, Josabeth, sauva l'une des victimes qu'avait dévouées à la mort l'ambition d'Athalie, le petit Joas, nouvellement né, et il resta caché dans le temple pendant six années, inconnu de tous, à l'exception du grand prêtre Joïada, qui, la septième année d'Athalie et de Jéhu, le fit proclamer par des Lévites qu'avaient réunis à cet effet des chefs dont il était sûr. Athalie l'apprenant, arrive au temple pour étouffer le mouvement, mais elle est saisie et mise à mort. Le peuple, qui déjà autour d'elle avait acclamé le nouveau

[1] L'Écriture (IV R., VIII, 26 et II Paralip. XXII, 2), l'appelle fille d'Amri, qui était le père d'Achab : j'ai déjà fait observer cette particularité du style hébraïque, et il est peu vraisemblable qu'Achab, dont le règne coïncide presque en entier avec celui de Josaphat, ait donné au fils de ce prince, non sa fille, mais sa sœur, qui aurait dû être bien plus âgée que Joram, né environ quatre ans après l'avénement de son père, et par conséquent quinze années seulement avant la mort d'Achab.

[2] II Paralip., XXI, 8-18. Ceux que Jéhu fit mourir et qu'on appelle frères d'Ochozias étaient des parents moins proches, comme l'a vu D. Calmet (V. 27), et comme le laissent entendre les usages de la langue des Juifs. — [3] IV R., XI, 1-2.

roi, se porta au temple de Baal, le détruisit et reconnut avec enthousiasme l'héritier de David [1].

Le règne de Joas dura quarante ans. Il fut fidèle à la loi tant que vécut Joïada, qui parvint à une extrême vieillesse [2]; mais, après sa mort, le roi se laissa gagner aux adulations des principaux de Juda; à leur exemple, il abandonna les préceptes de la religion, et le peuple les déserta avec eux. Zacharie, fils de Joïada, ayant publiquement flétri cette conduite de Juda, fut lapidé par le peuple, d'après l'ordre du roi lui-même [3]; mais ces crimes ne demeurèrent pas impunis. Une année s'étant écoulée, les Syriens pénétrèrent dans le royaume avec des forces peu nombreuses, mais devant lesquelles ne put néanmoins tenir une multitude qui avait délaissé le Seigneur et que le Seigneur délaissait à son tour. Joas acheta la paix du roi de Syrie Hazaël, au prix d'argent amassé dans le temple et dans le palais; il fut assassiné ensuite par deux de ses propres serviteurs et enseveli hors du sépulcre des rois [4]. La souillure que son ingratitude envers le fils de son bienfaiteur avait attachée à sa mémoire est probablement la cause qui l'a fait rayer de la généalogie de saint Joseph.

Amasias, fils de Joas, régna ensuite pendant vingt-neuf ans. Il punit les meurtriers de son père et se montra quelque temps docile à la loi de Dieu. Il consentit même, sur l'avis qu'il en reçut, à licencier des mercenaires du royaume d'Israël, dont l'exemple impie était à craindre pour son peuple, et il obtint sans eux des avantages signalés sur les ennemis de Juda; mais lui-même

[1] VI R., XI. II Paralip., XXIII. — [2] IV R., XII, 1-3. II Paralip., XXIV, 1-2, 15. — [3] II Paralip., XXIV, 17-22. — [4] *Ib.*, 23-6, cf. IV R., XII, 17-21. Les récits sur cette guerre étant non contradictoires, mais différents dans ces deux passages, il n'est pas certain qu'il s'agisse d'une seule campagne.

imita le culte idolâtrique du pays d'Édom; aussi, dans une guerre contre Joas, petit-fils de Jéhu et roi d'Israël, vit-il fuir son armée; il tomba entre les mains des ennemis, qui pénétrèrent dans la ville sainte et en enlevèrent des trésors. Amasias survécut néanmoins à son adversaire, mais il mourut enfin de mort violente [1]. Son fils Ozias, autrement appelé Azarias, lui succéda.

Ozias fit rebâtir Élath, qu'il avait recouvrée, et fit des conquêtes sur les Philistins : il reprit Geth, que les Juifs avaient perdu, et s'empara même d'Azoth qu'il fortifia. Il battit aussi les Ammonites, auxquels il fit payer tribut, et les Arabes de Gurbaal, fit exécuter des travaux de fortification et d'agronomie [2]. Son règne fut un des plus heureux et un des plus longs parmi tous ceux des rois hébreux. Ozias avait longtemps observé les lois divines; dans ses derniers jours cependant, il voulut remplir une fonction sacerdotale, malgré les représentations des prêtres, et Dieu l'en punit en le frappant sur l'heure d'une lèpre qu'il conserva jusqu'à sa mort. Il lui fallut laisser l'exercice de l'autorité à Joathan, son fils, qui lui succéda ensuite [3].

Ozias avait été longtemps contemporain de Jéroboam II, roi d'Israël, dont le règne fut aussi fort long, mais dont les deux premiers successeurs disparurent presque aussitôt et moururent de mort violente. Enfin Manahem, qui régna dix ans à Samarie, pendant la vieillesse d'Ozias, contracta une alliance onéreuse avec le roi d'Assyrie [4], exemple qui paraît d'ailleurs avoir été donné par Jéhu, si l'on a bien compris l'inscription du fameux

[1] IV R., XIV, 1-20. II Paralip., XXV. — [2] Paralip., XXVI, 1-15, cf. IV R., XIV, 21-2; XV, 1-4. — [3] II Paralip., XXVI, 4-5, 16-23, cf. IV R., XV, 3-5. — [4] IV R., XV, 19.

obélisque de Nimroud [1]. Dès lors l'histoire d'Israël, et bientôt celle de Juda, vont se trouver intimement mêlées à celle des grands empires de l'Asie; nous l'interrompons donc ici pour la reprendre avec celle de ces puissants voisins.

[1] V. Bonomi, Nineveh aud its palaces, p. 390, 405-6. MM Hinks, Rawlinson et Oppert sont d'accord là dessus.

V

L'ÉGYPTE. — LE NIL ET SES INONDATIONS. — PRINCIPAUX ROIS.

§ 1. Géographie physique de l'Égypte. — Le Nil. — Ses inondations.

L'Égypte est cette contrée, allongée du sud au nord, qui occupe l'angle nord-est de l'Afrique, ou, comme le disaient les anciens, de la Libye, là où elle communique avec l'Asie par l'isthme de Suez. Au nord, l'Égypte est bornée par la Méditerranée ; à l'est par l'isthme et par la mer Rouge ; au sud par la Nubie, que le Nil traverse avant d'entrer en Égypte aux cataractes de Syène ; à l'ouest enfin par des déserts semés de quelques oasis, ou terres habitables fertilisées par des fontaines. Le désert s'étend jusqu'auprès de la mer, au nord-ouest de l'Égypte comme dans les parages de la mer Rouge.

Mais de plus il pénètre bien loin dans l'intérieur de l'Égypte même. Tout ce qui n'est pas arrosé par les inondations annuelles du Nil est inhabitable et ne produit ni moissons, ni légumes, ni arbres, ni herbe même; l'eau ne s'y rencontre point : tout au plus trouve-t-on de loin en loin quelques puits, plus ou moins exposés à tarir sous une atmosphère constamment embrasée. Dans la haute Égypte ou Égypte méridionale, la pluie est un phénomène extrêmement rare [1] ; des sables ou des rochers occupent tout le sol, excepté la vallée du Nil, vallée qui jusqu'à sa bifurcation, c'est-à-dire dans plus des trois

[1] Constaté par tous les voyageurs. V. aussi Malte-Brun, Géogr. univ., l. 156.

quarts de la longueur de l'Égypte, ne dépasse point une largeur moyenne de quatre ou cinq lieues; en certains cantons, elle est bien loin de l'atteindre [1].

Presque partout cette vallée est resserrée entre deux chaînes de montagnes, nommées *Arabique* à l'est et *Libyque* à l'ouest. Ces montagnes, surtout vers le sud, se rapprochent quelquefois jusqu'à former de véritables défilés. Cependant la province actuellement appelée Fayoum, à l'ouest du Nil, dans la moyenne Égypte, un peu au-dessus de l'emplacement de Memphis, est fertilisée par des canaux et par un lac. L'Égypte, qui depuis les cataractes n'était autre chose qu'un vallon, occupe dans cette province une certaine largeur. Puis, un peu au-dessous de la ville du Caire, capitale actuelle de l'Égypte et située près des restes de Memphis, le Nil se partage en deux branches dont l'une (celle de Rosette) se dirige au nord-ouest, et l'autre (celle de Damiette) vers le nord, puis vers le nord-est [2]. C'est ce qu'on appelait autrefois les branches Bolbitine et Phatnique; mais les anciens en connaissaient cinq autres, qui depuis se sont comblées ou du moins sont devenues impropres à la navigation. C'étaient 1° la branche Canopique, à l'ouest de la Bolbitine, dont elle est un embranchement : Hérodote pensait que c'était l'ancien lit de ce canal et que l'embouchure Bolbitine était artificielle [3]; 2° la Sébennytique, détachée à l'ouest de la Phatnique; 3° la Mendésienne et 4° la Tanitique, qui se détachent à l'est de la même branche; enfin 5° la Pélusiaque, la plus orientale de toutes et qui a d'abord une partie commune avec la Tanitique : ces cinq canaux

[1] Malte-Brun, Géogr. univ., l. 156.

[2] Rosette et Damiette sont des villes modernes situées à l'embouchure de ces branches.

[3] Hér., II, 17.

prennent leurs noms de villes situées près de leurs embouchures. Un grand nombre de canaux secondaires découpent l'intérieur de la basse Égypte; mais, le terrain y étant peu solide et fort détrempé par les inondations, le cours naturel ou artificiel des eaux y a beaucoup changé dans la durée des âges [1] et change encore souvent.

Le Nil forme, près de la mer, plusieurs grandes lagunes, fermées par des langues de terre ou de sable et communiquant avec la Méditerranée par des coupures. Les principale sont : le lac Menzhaleh, à l'est, qui ne paraît pas de formation très-ancienne, à l'issue des branches Tanitique et Mendésienne; le lac Bourlos, contenant l'ancien lac Bouto, dans la partie centrale de la côte, et tenant à la mer par un reste de la branche Sébennytique [2]; enfin, à l'ouest, près de la fameuse Alexandrie, fondée par Alexandre le Grand au lieu déjà habité qui portait le nom de Rachotis, le lac connu des anciens sous le nom de Maréotis. L'espace compris entre les branches les plus éloignées est ce qu'on appelle le *Delta,* à cause de sa forme presque triangulaire qui l'a fait comparer à un delta majuscule.

Chaque année, au solstice d'été, c'est-à-dire vers les derniers jours de juin, le Nil commence à se gonfler, par suite des pluies tombées en Abyssinie et dans la Nubie supérieure. Peu à peu ses eaux atteignent et dépassent la hauteur de ses bords, et alors elles se répandent subitement dans toute la vallée, attendu que celle-ci est généralement plus basse que les rives du Nil. On est aussi parvenu, par un arrosage artificiel, à étendre un peu au delà de l'inondation proprement dite le bienfait qu'elle apporte au sol. A la fin de septembre, les

[1] V. Malte-Brun, l. 156. — [2] Malte-Brun, l. 158.

eaux atteignent leur plus grande hauteur, la conservent quelques jours seulement, puis commencent à décroître, et, au mois de décembre, elles sont rentrées dans leur état premier. Les semailles commencent et se continuent à mesure que les eaux baissent, c'est-à-dire dès la première moitié d'octobre pour la haute Egypte, et quinze jours plus tard pour le Delta, la baisse comme la crue des eaux retardant d'autant plus que l'on s'éloigne davantage du lieu où sont tombées les pluies périodiques. La récolte se fait en mars[1]; les opérations du labourage sont faciles dans une terre fertile et bien préparée. Pendant le débordement du fleuve, les habitants retirés dans les villes et villages situés sur des élévations de terrains naturelles ou artificielles et formant comme des îles au milieu d'un vaste lac, attendent avec anxiété le moment où ils pourront juger à quelle hauteur s'élèvera l'inondation de l'année, car de là dépend l'abondance des moissons.

§ 2. Premier empire égyptien. — Quatrième dynastie. — Construction des pyramides.

L'histoire d'Égypte ne commence à s'éclaircir un peu qu'au temps où furent fondées les grandes pyramides (appelées aujourd'hui pyramides de Giseh), près de l'ancienne Memphis. Ces prodigieux monuments ont fourni à la science moderne des preuves de leur antiquité reculée dans des inscriptions appartenant à leur époque même et portant les noms des rois qui les ont bâties, rois dont la place relative dans l'histoire d'Égypte est

[1] V. le Mémoire de M. Girard sur l'agriculture et le commerce de l'Égypte (Descrip. de l'Égypte, t. VI), cité par M. Biot dans ses Recherches sur l'année vague des Égyptiens.

connue par les extraits de l'annaliste égyptien Manéthon. Deux de ces rois, en effet, se reconnaissent comme appartenant à la quatrième dynastie; ce sont : Khoufou [1], le Chéops d'Hérodote, auteur de la première, c'est-à-dire de la plus élevée, et Menkéra [2] que les Européens ont appelé Mycerinus, dont la troisième fut le tombeau. La seconde a été fondée par Schafra [3], le Khéphren des Grecs, dont le nom est aussi bien authentique. Sa place dans la chronologie n'est pas connue aussi nettement, mais tous les récits s'accordent à mettre ce règne dans un temps rapproché des deux autres; seulement il y a de fortes raisons de douter qu'il se trouvât entre les deux, comme l'ont cru les Grecs.

Un grand nombre de tombeaux voisins rappellent par leurs inscriptions les noms de ces princes, sous le règne desquels vécurent les personnages qui y furent ensevelis. On a donc, indépendamment des inscriptions trouvées dans les pyramides elles-mêmes, des preuves certaines et nombreuses que la langue et l'écriture égyptiennes étaient dès lors, dans ce qu'elles ont de fondamental, et malgré de nombreuses variations, ce qu'elles furent aux époques les mieux connues de cette monarchie.

La construction de la grande pyramide est racontée par Hérodote (qui, du reste, en ignorait l'antiquité) des détails curieux et intéressants pour l'histoire, dignes d'une grande attention, surtout si, comme l'a dit M. Brugsch, « les restes de cette immense digue en pierre (élevée pour le transport des matériaux) sont encore visibles aujourd'hui [4]. » Hérodote raconte, en

[1] Khou-w-oua signifierait *sa gloire* (est) *unique* dans la langue des époques mieux connues.

[2] Men-ké-ra, immuable essence du soleil.

[3] Scha-w-ra, son diadème (est) le soleil.

[4] Hist. d'Égypte sous les rois indigènes, p. 35.

effet [1], que l'on employa dix ans aux travaux préparatoires, tels que la chaussée, des excavations, un fossé communiquant avec le Nil, puis vingt ans à élever l'édifice lui-même [2]. Cent mille hommes, dit-il, y travaillaient pendant trois mois et étaient ensuite relevés par cent mille autres. Toute la population était requise pour cette corvée gigantesque. Des sommes énormes, dont le chiffre était inscrit sur la pyramide, furent dépensées seulement à fournir des légumes aux travailleurs [3]. Ces travaux avaient été d'autant plus pénibles que, n'ayant à leur disposition que des câbles et des rouleaux, puisque les machines étaient encore inconnues, on avait dû traîner ou rouler les pierres sur des levées pour les conduire à la hauteur où il fallait les élever. C'est là, en effet, le récit de Diodore, et l'on doit ici le préférer à celui d'Hérodote, qui suppose l'emploi des machines, car on n'en trouve, ainsi que le fait observer M. Ampère [4], dans aucune de ces représentations si variées de la vie publique et privée des anciens Égyptiens que nous offrent les monuments de l'art : des rouleaux et des câbles sont seuls employés pour le transport des colosses.

Aussi Chéops, qui avait imposé de si rudes obligations à son peuple, avait-il laissé un souvenir odieux. On disait même qu'il n'avait pas seulement opprimé les Égyptiens dans les conditions matérielles de leur existence, mais encore fermé les temples et empêché les sacrifices [5], conduite également reprochée à l'auteur de

[1] L. II, ch. 124.
[2] Le règne fut de soixante ans, d'après les chiffres de Manéthon.
[3] Hérodote, II, 124-5. Diodore (I, 63), dit que la réquisition fut de 360,000 hommes.
[4] Rev. des Deux-Mondes, 15 nov. 1846.
[5] Hérodote, II, 124.

la deuxième pyramide[1]. Cependant il est permis de croire qu'il y a au moins exagération dans ces récits provenant de sources si lointaines. Le tombeau d'Eimaï, « *prêtre royal* et intendant des constructions du roi Khoufou, » tombeau découvert dans le voisinage du monument[2], montre que cette entreprise n'a pas coïncidé avec l'abolition de tout culte; on a aussi trouvé la sépulture d'un *prêtre* qui fut fonctionnaire public sous le roi Schafra[3]. D'autre part, on a reconnu par l'étude des matériaux que le corps de la pyramide avait été emprunté au sol même qui la porte, les revêtements extérieur et intérieur ayant seuls été apportés des carrières de Tourah, situées de l'autre côté du fleuve[4], tandis qu'Hérodote le disait de la masse tout entière.

Il semble aussi que ce règne ne fut pas sans gloire extérieure. Non-seulement Chéops a régné sur le pays des mines de cuivre, dans la presqu'île de Sinaï, où l'on trouve des inscriptions de son règne; mais on y voit encore la mention d'une victoire remportée par lui ou en son nom[5]. Néanmoins, il demeura ou devint en horreur au peuple. Il paraît même qu'on ne l'ensevelit pas dans le monument orgueilleux qu'il s'était préparé, et que ni

[1] Hérodote, II, 128.

[2] J.-J. Ampère, Rapport au Ministre de l'Instruction publique.— Cf. Lepsius Briefe aus *Ægypten*, etc., p. 37. — M. Lenormant (Éclairciss. sur le cerc. de Mycerinus, note C) dit qu'Éimaï portait le titre de « prêtre royal, chargé de la grande demeure de Khoufou, » ce qu'il entend de la pyramide elle-même.

[3] V. Ampère, Rev. des Deux-Mondes, 15 nov. 1846.

[4] *Id., ib.* Il cite le colonel Howard Vyse, auteur de grands travaux de recherches dans les pyramides.

[5] A Ouadi-Magara .. se lisent les cartouches de Khoufou et de Snéfrou, et un bas-relief curieux représente la victoire du premier de ces Pharaons sur les *Pennou.* (Maury, Rev. des Deux-Mondes, 1er sept. 1855). Cf. de Rougé, Notice sur les mon. égyp. du Louvre, 1855, p. 8; et Brugsch, p. 36.

lui, ni Khéphren « ne purent, comme l'a dit Bossuet, jouir de leur sépulcre. » Du moins, Hérodote le fait entendre du premier [1], et Diodore le dit formellement de tous les deux, en ajoutant que le peuple menaçait d'en arracher leurs cadavres, s'ils y étaient déposés [2]. Si le nom de Khoufou a été trouvé dans la grande pyramide, ce n'est point sur le sarcophage, ni même dans la salle que ce monument occupait; c'est sur des pierres du revêtement, où des ouvriers l'avaient tracé pendant leur travail [3]. Le nom de Schafra ne se trouve pas non plus dans sa pyramide, où pourtant on lit des caractères égyptiens : il se trouve sur un tombeau du voisinage avec l'épithète de *grand par la pyramide* ou roi *de la grande pyramide* [4]. Plusieurs de ses statues ont été récemment retrouvées, et, dans une lettre que la *Revue archéologique* a publiée en 1860, M. Mariette exprime hautement l'admiration que lui inspire l'art des Égyptiens à cette époque si reculée.

Le nom de Menkéra, au contraire, se lit dans une inscription que porte son cercueil, trouvé dans sa pyramide avec des ossements de ce prince et transporté au musée britannique. Quant au sarcophage lui-même, que la mer a englouti tandis qu'on le transportait en Europe, il ne portait pas plus d'inscription que le cénotaphe de

[1] II, 127. — [2] I, 64.

[3] « Ces hiéroglyphes, dit M. Lepsius (lettre à M. Lenormant), n'étaient point destinés à orner précisément les chambres où ils se trouvent, car ils ne présentent pas de suite et ne composent pas de véritables inscriptions d'une certaine étendue. Dans la plupart, ils ne se trouvent même pas dans leur position naturelle, mais sans dessus dessous ou couchés.... Il est bien évident que ces signes furent tracés sur les blocs dans les carrières mêmes. » Cf. Journal des Savants, 1841 et 1844.

[4] Lenormant, Éclairc. sur le cerc. de Mycérinus, note M. — J.-J. Ampère, Rapport au ministre. — R. Rochette, Journal des Savants, mars 1844.

Khoufou; mais il est certain, moins par le témoignage d'Hérodote que par les honneurs divins qui lui furent rendus depuis [1] (fait très-rare pour les pharaons de ces temps anciens), que son souvenir était demeuré en Égypte entouré de respect et d'affection. Rien n'empêche de croire que la coutume fameuse de juger les hommes et même les rois après leur mort, pour leur accorder ou leur refuser les honneurs de la sépulture, n'ait existé dès lors et n'ait sanctionné la différence du jugement populaire à l'égard de ceux-là.

Un fait historique très-digne d'attention, c'est que les nombreuses découvertes de tombeaux voisins et contemporains des pyramides ont montré, dans les personnages qui y furent ensevelis et dans leurs familles, mentionnées avec eux par les inscriptions funéraires, une série de fonctionnaires dont les emplois et les titres sont assez variés. Un savant allemand, qui a eu la plus grande part à ces découvertes, M. Lepsius, a pu dire en les examinant qu'il se trouvait en état de dresser l'*Almanach royal du temps de Chéops* [2]. On le voit donc : rien ne ressemble moins aux grossiers éléments d'une société naissante que ces premiers temps de l'empire égyptien. Il ne faut pas oublier, en effet, que ce pays n'a jamais passé par l'état sauvage, et que, si les croyances révélées aux patriarches étaient déjà altérées dans la race de Cham, il leur restait assez de lumières pour ne pas se borner à la satisfaction journalière des besoins matériels : nous en verrons tout à l'heure des preuves d'une autre espèce.

[1] V. de Rougé, Ann. de phil. chrét., janvier 1847. — Brugsch Hist. d'Égypte, p. 37.

[2] Briefe aus Ægypten, etc, p. 24.

§ 3. — Intervalle entre l'époque des grandes pyramides et l'avénement de la douzième dynastie.

L'histoire de la cinquième dynastie est encore fort obscure; mais du moins on ne peut plus douter que, quoiqu'on l'ait appelée dynastie d'Éléphantine (nom d'une petite île du Nil, sur les frontières de Nubie), elle n'ait régné sur Memphis [1]; probablement aussi elle conserva les possessions de la quatrième dans la presqu'île du Sinaï. Il y a de fortes raisons de croire qu'il faut compter parmi les derniers rois de cette dynastie, Assa-Tetkera [2], sous lequel fut composé, par un vieillard nommé Phtah-Hotep, un petit traité de morale que nous possédons encore en entier [3], mais dont la lecture est très-difficile, attendu que l'on a fort peu de textes d'une antiquité si reculée pour étudier les nuances du langage que l'on parlait chez les petits-neveux du roi Chéops. Dans sa partie la plus intelligible, ce livre contient surtout de pressantes invitations à l'obéissance filiale. La docilité envers l'autorité paternelle, la fidélité aux traditions des ancêtres était déjà présentée comme la vertu par excellence dans cet âge primitif du monde. « Le fils qui reçoit la parole de son père, dit Phtah-« Hotep, deviendra vieux à cause de cela. Aimée de « Dieu est l'obéissance; la désobéissance est haïe de « Dieu [4]. »

[1] Briefe aus Ægypten, p. 35. — V. aussi de Rougé Ann. de phil. chrét., janvier 1847, et Raoul Rochette, Journal des Savants, avril 1846.

[2] V. de Rougé *ubi suprà*, p. 53, sur ces deux noms attribués au même roi. Cf. Brugsch, Hist. d'Égypte, p. 41 et fig. 40.

[3] Traduit en partie par M. Chabas dans la Revue archéol, 29e volume de la 1re serie. — V. aussi Brugsch, 30-2.

[4] Voici quelques autres passages de ce curieux manuscrit :

Les idées qui dominent dans cet écrit sont bien certainement des échos de la tradition patriarcale; je dis pour les croyances comme pour les préceptes moraux, car la mythologie égyptienne s'y laisse à peine entrevoir. Osiris, il est vrai, est invoqué dans la préface; Phtah figure dans le nom de l'auteur; mais il semble que ce soient là des épithètes de la divinité plutôt que des êtres distincts, car le mot *Dieu* se retrouve assez souvent au singulier, sans désignation particulière, tandis qu'on n'y voit nulle part qu'il soit question des *dieux* [1]. Sans doute, la croyance au Dieu unique, que les descendants de Noé avaient reçue de leur père, subsistait ou, si l'on veut, flottait encore, au milieu de doctrines déjà vacillantes et confuses, dans le temps du vieux Phtah-Hotep [2].

Dans la sixième dynastie, figure le roi Apap, dont le nom est inscrit et dans la haute Égypte sur les rochers de la vallée de Kosseir, et dans l'Égypte moyenne, aux grottes de Scharône, et dans la presqu'île du Sinaï. Ce prince portait aussi le nom ou plutôt le surnom de Méri-ra ou Maïra (aimé du soleil), dont on croit que les Grecs ont fait Mœris : c'est lui en effet, selon M. de Rougé, qui fit

« L'obéissance d'un fils envers son père, c'est la joie..., il est cher à « son père et sa renommée est dans la bouche des vivants qui mar- « chent sur la terre. Le rebelle voit la science dans l'ignorance, les « vertus dans les vices; il commet chaque jour avec audace toute « sorte de fraudes, et en cela il vit comme s'il était mort. Ce que les « sages savent être la mort, c'est sa vie de chaque jour; il avance dans « ses voies chargé d'une foule de malédictions. Un fils docile au ser- « vice de Dieu sera heureux à la suite de son obéissance.... Ce qu'il a « dit au sujet des enfants, ah! que leurs enfants le redisent. »

[1] Ce dernier mot est pourtant inscrit dans la préface, mais le sens du passage et le génie de la langue permettent de soupçonner qu'il s'agit là d'hommes portant l'épithète de divins.

[2] Phtah-Hotep signifie Phtah paisible ou sérénité de Phtah; plus tard on voit des rois nommés Amenhotep (Ammon paisible ou sérénité d'Ammon).

creuser le fameux lac Mœris, destiné à corriger les inondations du Nil, en recevant le trop plein des eaux, quand la crue était excessive, et y suppléant par le moyen d'écluses, quand elle n'était pas suffisante. Ce lac est aujourd'hui comblé par les sables. On l'a confondu avec un lac subsistant encore dans le Fayoum, mais le niveau de celui-ci est trop bas pour qu'il ait pu servir à cette irrigation. On reconnaît même les vestiges de la chaussée qui fermait autrefois le lac de Mœris [1], Apap et d'autres souverains de la même époque élevèrent aussi des pyramides, et il fut l'objet d'un culte. L'Égypte, ou du moins sa colonie de la presqu'île sinaïtique, eut sous ce règne à combattre contre ses voisins d'Asie : un tableau (sculpté sans doute) de la vallée qui porte aujourd'hui le nom de Wadi Maghara le représente frappant à mort un ennemi.

D'après toutes les listes de rois qui nous sont demeurées de l'ancienne Égypte, Apap a régné environ 100 ans; ce fait, comme l'âge de 110 ans, auquel Phtahhotep signa son livre, nous rappelle la longue vie d'Abraham et de Jacob; cependant il est certain que c'était dès lors une exception en Égypte. Phtahhotep se plaint amèrement des infirmités de la décrépitude; et si, comme je l'ai dit plus haut, la vie patriarcale pouvait se prolonger beaucoup, la vie devait être abrégée par une civilisation déjà raffinée et par le séjour d'une cour opulente.

La sixième dynastie se termine, d'après Manéthon, par une

[1] V. sur ce lac, Raoul-Rochette (Journ. des Sav., février 1848), qui cite les travaux de l'ingénieur Linant et l'opinion de M. Lepsius. V. aussi les lettres de ce dernier (en allemand), p. 80, 81. Pour les inscriptions portant le nom d'Apap, v. le rapport de Nestor L'Hôte au ministre, Journ. de l'instr. publique, 10 et 17 juillet 1841, 5 fév. 1842. — Cf de Rougé, Notice sur le musée du Louvre, p. 9, et Lenormant, Éclairc. sur le cercueil de Mycérinus, note M. Cependant M. Lepsius tire le nom du lac Mœris d'un mot égyptien qui veut dire inondation, et comme Brugsch, il en attribue la création à l'auteur du labyrinthe. — Briefe aus Ægypten, p. 65-67; Hist. d'Ég., p. 67-8. — *Non nostrum inter eos....*

femme : il a supprimé les règnes forts courts [1] qui suivent celui-là dans la liste d'anciens rois que présentent les fragments, conservés à Turin, d'un antique manuscrit en langue égyptienne; la reine dont je parle est appelée Nitokris par les Grecs, mais la forme égyptienne de ce mot est Neth-Aker, la sage Athéné ou Athéné victorieuse, Ἀθηνᾶ νικηφόρος, comme traduit Eratosthène, car le mot *aker* a les deux sens. *Neith*, c'est encore une personnification de la sagesse divine, qui finit par être adorée en Égypte comme une déesse. Nitokris répara ou plutôt acheva [2] les travaux de la troisième pyramide de Gizeh, et l'on croit qu'elle la destina à sa propre sépulture, sans néanmoins s'approprier la salle funèbre de Mycérinus [3]. Nitokris avait hérité d'un frère, mort victime d'une conjuration, et dont, suivant une tradition égyptienne racontée par Hérodote [4], elle punit les meurtriers en faisant inonder un souterrain où elle les avait attirés par une ruse; elle se donna, dit-on, la mort pour échapper à la vengeance de leurs amis.

L'histoire, si cruellement mutilée qu'elle soit pour l'époque suivante, induit à croire du moins que l'Égypte entre alors dans une longue série de déchirements, de démembrement et d'abaissement politique. La septième dynastie compta, selon un récit, cinq rois en moins de trois mois; et, suivant une autre tradition plus expressive encore, soixante-dix rois en soixante-dix jours.

Toujours est-il que les listes de Manéthon n'ont pas même conservé (à l'exception d'un seul) les noms des souverains de cet empire morcelé, et les monuments sont presque muets sur cette période. Durant les dernières années, une famille thébaine, connue sous le nom de onzième dynastie, s'élève graduellement vers la souveraine puissance sur l'Égypte en-

[1] V. Brugsch, Hist. de l'Égypte sous les rois indigènes, p. 44-6. — Cf. un article de M. Mariette dans le onzième volume de la Revue archéologique.

[2] V. de Rougé, Ann. de phil. chrét., mars 1847.

[3] V. de Rougé, Ann. de phil. chrét., mars 1847. — Cf Lenormant, Éclairc. sur le cercueil de Mycérinus, note L, *sub finem*. — Peut-être fit-elle alors graver l'épitaphe de Mycérinus. M. Maury en trouve la forme trop peu ancienne pour la quatrième dynastie; la mythologie en semble déjà un peu compliquée.

[4] II, 100.

tière[1]. Le cercueil d'un de ces rois, nommé Nantef, ou Antef, a été retrouvé à Thèbes en 1827[2]. Un autre prince du même nom, mais dont l'épithète de *grand* (Aα) faisait corps avec son nom même, comme quand nous disons *Charlemagne,* fut apparemment celui qui réunit l'Égypte en un seul état, et prépara ainsi la grandeur de la douzième dynastie. La lettre citée plus haut de M. Mariette parle d'une liste de rois sculptés au temps de Ramsès II, et qui, présentant la série d'un choix de souverains, passe brusquement de la sixième dynastie à la onzième, preuve nouvelle que l'ancienne Égypte considéra comme une époque d'abaissement ou d'anarchie les temps dont il est question ici.

§ 4. La douzième dynastie.

S'il n'est pas possible de fixer avec certitude l'époque où régna cette famille, l'accord de divers documents nous permet du moins d'affirmer que sa durée totale fut d'environ deux siècles, pendant lesquels il semble que la puissance et l'éclat de la monarchie égyptienne ne se sont jamais éclipsés. Peut-être faut-il en chercher la cause dans la coutume, fréquente à cette époque, d'associer à la dignité royale l'héritier de la couronne[3], lorsque l'âge avancé du roi ne lui permettait plus d'exercer avec la même vigilance les devoirs de souverain. Mais ce qui fut moins dépendant de la volonté personnelle des princes, ce fut la splendeur des arts[4],

[1] V. Rev. archéol., douzième vol. (de Rougé) et Ann. de phil. chrét., mars 1847.

[2] V. Rev. archéol., vol. 6 (Prisse d'Avesne). — D'après l'ingénieux travail de M. Brugsch (pages 47-9), il ne se serait pas écoulé tout à fait deux siècles de la mort de Nitokris au commencement de la douzième dynastie.

[3] V. de Rougé, lettre à M. Leemans, Revue archéol., douzième vol., et Raoul-Rochette, Journal des Savants, avril et mai 1848.

[4] V. de Rougé, Notice sur les monuments égyptiens de la galerie du Louvre. — Introduction.

qui n'a peut-être pas été surpassée même à des époques plus fameuses de l'histoire d'Égypte. Quoique le temps et les barbares aient grandement ravagé ces monuments, il en reste assez pour garantir à nos yeux la perfection qu'atteignit au moins la sculpture. Les désordres des siècles précédents n'avaient pas non plus anéanti les traditions administratives, indispensables surtout dans un pays dont la nature singulière ne permet à une population très-nombreuse d'y vivre et d'y prospérer, que grâce à des travaux d'irrigation et d'endiguement dirigés par une autorité publique [1].

La domination de l'Égypte au dehors fut rétablie ou maintenue et très-probablement agrandie. Un prince dont le règne appartient au commencement de cette dynastie (et qui fut même associé au pouvoir de son fondateur, Amenemha), Sésourtasen Ier, l'auteur du fameux obélisque d'Héliopolis et premier fondateur du temple de Karnak à Thèbes, continué, agrandi depuis par tant de rois, « gravait en même temps sur la stèle de Wadi-Halfa, au fond de la Nubie et sur les rochers du Sinaï le souvenir de ses exploits [2]. »

Un gouverneur de province, qui avait pris part à la campagne d'Éthiopie [3], raconte avec détail les résultats heureux et pour le trésor et pour le pays de son zèle administratif [4]. Cette

[1] Un monument du musée de Leyde nous montre, au commencement de cette période, une famille qui, durant plusieurs générations consécutives, exerçait la fonction de *chargé du partage des eaux* dans le district d'Abydos. V. de Rougé, Revue archéol., vol. 12, lettre à M. Leemans. Dans le Catalogue raisonné du musée de Leyde, rédigé par M. Leemans, ce monument est coté section v, nº 3.

[2] De Rougé, Ann. de phil. chrét., mars 1847. (La stèle est une pierre isolée où l'on gravait une sculpture et une inscription.) Cf Brugsch, Hist. d'Égypte, p. 56-7. — Les statues colossales de ces deux princes, avec la coiffure d'Osiris, viennent d'être trouvées à Tanis.

[3] Dans l'intendance, à ce qu'il paraît, car il parle sans cesse de trésors ou de butin escortés par lui. — V. Brugsch, p. 55.

[4] V. Brugsch, p. 56. En voici quelques passages : « Tous les travaux

inscription est gravée sur les parois intérieures de la grotte sépulcrale de Béni-Hassan, l'un des plus magnifiques monuments de l'art égyptien, et dont la décoration semble avoir servi de modèle à l'ordre dorique des Grecs [1]; la civilisation politique et la culture intellectuelle de ce siècle reculé se produisent ainsi dans un même monument.

La politique de conquête en Éthiopie fut continuée ou reprise avec succès pendant les règnes d'Amenemha II [2]. Les peintures qui ornent le tombeau de Chnoum-hotep, l'hôte principal de cette grotte funéraire, élevé à la dignité de gouverneur par ce prince [3], nous instruisent encore d'un fait assez curieux : c'est l'émigration en Égypte d'une famille asiatique qui fut accueillie par ce fonctionnaire, la sixième année du règne de Sésourtasen II[4].

Mais les deux règnes les plus fameux de ces siècles mémorables furent ceux de Sésourtasen III et d'Amenemha III. Le premier, que Manéthon nomme Sésostris et dont un surnom semble avoir été emprunté comme un titre de gloire par Ramsès II (le Sésostris d'Hérodote), est connu surtout comme conquérant. Il s'empara, dit Manéthon, de toute l'Asie en neuf ans et de l'Europe jusqu'à la Thrace, grava partout le souvenir de ses victoires et fut regardé par les Égyptiens comme tenant le premier rang après Osiris. On doit faire assurément la part de l'emphase orientale et de l'ignorance

« pour la maison royale furent faits par mon bras.... Des remercîments « me furent donnés de la part de la maison royale pour le tribut « amené en gros bétail. Rien ne fut volé dans mes ateliers. J'ai tra- « vaillé, et le nome entier (la province) était en pleine activité. « Jamais petit enfant ne fut affligé par moi, jamais veuve ne fut « maltraitée par moi; jamais je n'ai troublé pêcheur, jamais je n'ai « empêché pasteur.... Jamais disette ne fut à mon temps, jamais « affamé sous mon gouvernement, s'il y eut des années de famine.... « Je n'ai pas préféré le grand au petit dans ce que j'ai donné. »

[1] V. Brugsch, p. 54, et Champollion-Figeac, Égypte ancienne.

[2] Brugsch, p. 57.

[3] *Ib.*, p. 58. Chnoum était l'esprit divin dans la mythologie égyptienne.

[4] *Ib.*, p. 63-4.

en géographie dans cette prétendue conquête de toute l'Asie; mais des monuments de la première moitié de son règne, qui dura plus de trente ans, trouvés de nos jours au centre de la Nubie, au sud de la seconde cataracte du Nil[1], et le temple qui lui fut dédié plusieurs siècles plus tard[2], temple où deux autres dieux lui servaient en quelque sorte d'assistants, témoignent encore de la réalité de sa puissance et de l'impression profonde que la gandeur de ce règne avait laissé dans le pays. Amenemha III, son successeur, fut le fondateur de ce célèbre labyrinthe, où M. Lepsius a retrouvé son nom et son tombeau[3]. D'autres inscriptions sont datées du commencement de ce règne : l'une vante sa victoire sur les noirs ; l'autre constate que le pays asiatique des mines de cuivre lui appartenait toujours[4]. Un dernier Amenemha et la reine Ra Sevek Nofréou terminent cette dynastie.

§. 5 Le moyen âge égyptien. — La treizième dynastie.

On donne quelquefois le nom de *moyen âge égyptien* à cette époque longue et obscure, qui s'étend depuis la fin de la douzième dynastie jusqu'au commencement de la dix-huitième, époque qui n'est réellement pas sans analogie avec le moyen

[1] A Semneh et à Koummé : « Le roi fit construire des forteresses sur les deux rives du fleuve. Ce qui en reste aujourd'hui porte les noms de Semne et Koummé, dénominations dont l'origine paraît être d'autant plus ancienne que les noms Samina et Koummou, tracés en caractères grecs, se retrouvent dans une inscription du temple de Semne. » Brugsch, p. 64. — V. sur le nom de Sesourtesen, autrefois lu Osortasen, la lettre de M. de Rougé à M. Maury, Revue archéol., vol. 8.

[2] *Ib.*, p. 65-6, cf. Lepsius, Briefe aus Æg., p. 259, et de Rougé, Annales, mars 1847.

[3] De Rougé, *ib.* Lepsius, douzième lettre. Brugsch., p. 68 Cf. R. Rochette, Journ. des Sav., mai 1848.

[4] Brugsch, p. 68-9.

âge européen, puisquelle est marquée aussi par une invasion d'étrangers, que les Égyptiens considérèrent comme barbares, par leur longue domination sur le sol de l'empire égyptien, par des dévastations nombreuses, par de cruels déchirements, et qu'elle se termine par une renaissance des institutions et des arts antiques. A vrai dire même, l'histoire de l'ancienne Égypte peut être comparée, pour la durée, à toute celle de l'Europe avec ses grandes divisions, puisque, sans entrer dans les discussions inextricables sur les dates précises de l'ancien empire égyptien, le temps écoulé depuis sa fondation jusqu'au moment où il fut réuni à celui des Perses, ne peut être inférieur de beaucoup à celui qui nous sépare des siècles de Lycurgue et de Romulus.

Il y a lieu de penser que la décadence du royaume d'Égypte commença à se faire sentir peu après la fin de la douzième dynastie, car la treizième ne figure que par un chiffre total d'années dans les extraits de l'historien Manéthon, et les monuments, peu nombreux d'ailleurs, qui nous restent de ce temps, n'ont point constaté jusqu'ici de faits bien éclatants. Les savants ne sont pas d'accord entre eux sur le temps pendant lequel cette dynastie sut garder intactes les limites de l'empire. Il paraît que, tandis qu'elle régnait encore à Thèbes, la basse Égypte se sépara de la haute pour former le royaume de Xoïs [1]. Mais il est certain que la domination égyptienne en Éthiopie, fondée par les Sesourtasen, fut maintenue ou rétablie par leurs successeurs; c'est, en effet, dans ce pays, aussi bien qu'en Égypte, qu'on a trouvé les monuments où sont inscrits les noms de divers princes de cette époque, et qui permettent d'en rétablir, quoique très-incomplétement, la série. Au midi, la limite la plus reculée que l'on puisse reconnaître alors à l'empire, c'est l'île d'Argo, formée par le Nil au-dessus de la troisième cataracte. On suit, en descendant le fleuve, les traces du règne de ces princes, à Semneh, en Nubie, près de la deuxième cataracte, sur les rochers de Syène, à Abydos, à Si-out; enfin à Tanis, dans le Delta, où la *Revue archéologique* vient d'annoncer (numéro de mai 1862), la découverte de la statue d'un roi de la troisième dynastie, Sevek-hotep III, surnommé Ra-scha-Nefer; et d'un autre,

[1] V. Brugsch, Hist. d'Égypte sous les rois indigènes, p. 78 (1859), et aussi le § 6 ci-dessous. — Au commencement de 1859, j'avais déjà énoncé cette opinion dans les Annales de philosophie chrétienne.

Sevek-hotep encore [1]. Il paraît aussi que l'Égypte eut à cette époque de paisibles relations maritimes avec l'Arabie, et un des rares monuments qui nous en restent a été trouvé sur la route de Kosseir, port situé sur la mer Rouge, au lieu que j'ai désigné sur la carte par le nom de Port-Blanc, que lui ont donné les Grecs. On ne trouve nulle part de grands travaux remontant à la treizième dynastie, qui fut longue cependant; mais bien des monuments ont pu disparaître lors de la grande invasion des Hyksôs, invasion sans doute encouragée et favorisée par l'état d'affaiblissement et de division qui se laisse alors entrevoir en Égypte [2].

§ 6. Invasion et domination des Hyksôs.

I. L'INVASION. — Cette invasion est ainsi racontée par le prêtre égyptien Manéthon, du troisième siècle avant Jésus-Christ, écrivain très-versé dans les antiquités de son pays et dont l'historien Josèphe nous a conservé des fragments assez étendus, non compris dans les listes de rois et les notes abrégées que d'autres en ont extraites.

« Nous eûmes, dit-il, un roi nommé Timaos, sous le « règne de qui le souffle de la colère de Dieu s'éleva

[1] Ce nom, qui signifie Sevek le paisible, ou sérénité de Sevek (Sevek est un dieu à tête de crocodile), ne s'est rencontré jusqu'ici que dans la treizième dynastie. Pour les autres monuments de cette famille, v. Brugsch, p. 73-75, et de Rougé, Ann. de phil. chrét. juin 1847. Ra scha nefer signifie le lever bienfaisant du soleil.

[2] M. Mariette, dans la lettre citée plus haut, montre que, d'après la liste trouvée à Memphis, « la douzième dynastie forme avec la onzième et la treizième un groupe qu'il est impossible de désagréger; » mais rien ne donne à penser qu'il en soit de même de la quatorzième et qu'elle ait simplement hérité des rois thébains. Il y a plus, non-seulement l'histoire, comme nous le verrons tout à l'heure, parle de plus d'un état en Égypte quand arriva l'invasion, mais un ancien manuscrit égyptien cité par M. Chabas (tome 29 de la Rev. archéol.) et par M. Brugsch (p. 78), dit qu'au temps de l'invasion *il n'y avait point de roi*, ce qui signifie sans doute point de roi qui gouvernât *le pays tout entier*, comme l'expriment si souvent les titres des monarques égyptiens.

« je ne sais pourquoi, contre nous. Contrairement à « toute attente, des hommes obscurs, venant du côté « de l'Orient, s'enhardirent à faire une invasion dans « notre pays, dont ils s'emparèrent à main armée, faci- « lement et sans combats. Ils assujettirent *les chefs* qui « y commandaient, brûlèrent cruellement les villes et « renversèrent les temples des dieux; ils firent à tous « les habitants tout le mal possible, égorgeant les uns « réduisant en esclavage les femmes et les enfants des « autres. Enfin ils firent roi l'un d'entre eux, nommé « *Salatis*. Celui-ci, qui résidait à Memphis, soumettait « au tribut la haute et la basse région, laissant garnison « dans les lieux les plus convenables. Ils se fortifia sur- « tout du côté de l'Orient, prévoyant que les Assyriens, « alors plus puissants que lui[1], viendraient envahir son « royaume. Trouvant, dans la province de Saïs[2], une « ville très-convenable à son dessein, et nommée Ava- « ris, d'après une ancienne tradition religieuse, il la « rebâtit, la fortifia beaucoup et y plaça, pour garder le « pays, une colonie de 240,000 hommes complétement « armés. C'est là qu'il résidait pendant l'été, distri- « buant à ses soldats le blé et la solde, et les exerçant « avec soin aux armes, par crainte des ennemis du « dehors. » Et après avoir nommé les premiers succes- seurs de Salatis, Josèphe ajoute : « Toute cette race fut « appelée Hyk-sôs, c'est-à-dire *rois pasteurs*, car dans « la langue sacrée, *hyk* signifie *roi*, et *sôs* signifie *pas-* « *teur* dans le dialecte commun[3]. »

[1] Nous verrons, quand nous arriverons à l'Assyrie (et on a pu d'ailleurs comprendre par le n° II), que l'empire assyrien dont parle Hérodote n'existait pas encore, ce qui ne veut point dire qu'il n'y eût pas sur le Tigre et l'Euphrate d'état considérable.

[2] C'est-à-dire de Tanis, au nord-est de l'Égypte. Cette erreur de nom ou d'orthographe s'explique aisément par l'écriture égyptienne du nom.

[3] Jos. contre Apion, I, 14. — M. Brugsch croit que ces pasteurs ou

II. L'ÉGYPTE AU TEMPS DES HYKSÔS. — L'étude des monuments atteste la réalité d'affreuses dévastations. A l'exception d'un seul[1], tous les temples antérieurs à l'invasion ont disparu, du moins on n'en retrouve que des débris épars, dans la basse et la moyenne Égypte : il y a quatre ans on eût dit dans l'Égypte entière. Cependant les tombeaux furent respectés, car, sans parler des pyramides, on en trouve beacoup qui sont antérieurs à cette invasion[2]; et les rois pasteurs ne détruisirent pas les images de leurs prédécesseurs, car on en a reconnu plusieurs à Tanis. Il est d'ailleurs certain qu'ils ne furent pas maîtres absolus de l'Égypte entière. Le royaume de Xoïs (quatorzième dynastie) paya tribut sans aucun doute et reconnut l'autorité des envahisseurs, mais il contiua de subsister, comme nous le verrons par le récit de l'expulsion des étrangers. Le royaume de Thébaïde subsista aussi ; les quinzième et seizième dynasties sont appelées thébaines et précédèrent la délivrance de l'Égypte (on a compté pour la dix-septième les rois pasteurs eux-mêmes). Les rois thébains conservèrent encore des possessions en Nubie, comme on le voit par divers passages des lettres de M Lepsius. Beaucoup de patriotes y émigrèrent pendant la domination étrangère, et ce dut être leur retour, après la délivrance du pays, qui donna lieu chez les Grecs a la fable de l'Égypte peuplée par des colons éthiopiens[3].

Sôs ne sont autres que les Schasou, nomades de l'Arabie septentrionale, que nous retrouverons dans l'histoire d'Égypte. Les extraits de Manéthon les appellent *Phéniciens* et *pasteurs*, ce qui nous indique des nomades du voisinage de la Syrie. Sur le pays des Schasou, v. Brugsch, Géogr. des Égyp., t. II, p. 51, 54-5. Cf Chabas, Revue archéologique, vol. 30.

[1] Celui qui se trouve près du sphinx de Gizeh.

[2] V. de Rougé, Ann. de phil. chrét., juin 1847. Maury : Des travaux modernes sur l'Égypte ancienne, § 3. Et ci-dessus, § 2.

[3] V. Leps. Briefe aus Ægypten, p. 97-8, 220-1, 253-4, 267.

Les pages bien rares des écrivains de l'antiquité grecque ou égyptienne qui sont parvenues jusqu'à nous concernant cette époque ne nous ont fait connaître aucun détail sur l'administration ou l'histoire des royaumes subsistant à Thèbes et à Xoïs. Il est seulement certain qu'ils devinrent tributaires des Hyksôs et ne furent pas en guerre continuelle avec eux. Ceci serait évident, quand même nous n'aurions pas ce témoignage un peu vague, mais assez clair de Manéthon, que je viens de citer. En effet, la domination des pasteurs, qui subsista pendant des siècles, bien que les interprètes modernes ne soient pas d'accord sur les limites de sa durée, ne peut avoir été continuellement exercée par le pillage, le meurtre et la dévastation : des siècles de guerre acharnée sur un terrain aussi étroit n'auraient pu qu'amener la dépopulation du pays ; barbares et indigènes se seraient réciproquement exterminés.

D'ailleurs les découvertes qui se poursuivent actuellement sur l'emplacement de Tanis ou Avaris, devenue la capitale des pasteurs, ont montré qu'ils finirent par adopter eux-mêmes certaines habitudes propres à leur concilier les habitants du pays. On y a trouvé une statue sur laquelle le roi Hyksôs Apophis ou Apepi, connu par le manuscrit dont je parlais tout à l'heure [1] comme ayant résidé dans cette ville, avait gravé son nom avec des titres égyptiens, qui sont un hommage au culte des vaincus et à leurs coutumes nationales. Ce roi s'est fait aussi représenter plusieurs fois, à l'imitation des rois égyptiens, sous la figure d'un sphinx (ou lion à tête humaine), dont l'inscription, quoique fort mutilée, plus tard s'est laissée reconnaître à l'œil exercé de M. Mariette, pour identique à celle de la statue ou tout au moins de même origine, et dont les traits manifestent une race étrangère dans le principe qui leur a servi de modèle, quoique les procédés de la sculpture fussent tout égyptiens.

[1] A la dernière note du § précédent. Ce manuscrit ajoute que tout le pays lui payait tribut et qu'il n'adorait pas (pour son compte) les divers dieux de l'Égypte. — [2] V. la Rev. archéol. de 1861.

III. Synchronisme. Joseph. — Quant au royaume de Xoïs, l'histoire, je le repète, est muette sur ses vicissitudes. On ne sait pas même si une seule famille ou plusieurs ont successivement régné dans ce pays, ni si sa demi-indépendance fut ou non interrompue par une soumission complète aux Pasteurs[1]. Néanmoins il est un fait qui peut jeter beaucoup de lumière sur l'état de la basse Égypte à une certaine époque de cette obscure période. C'est l'histoire de Joseph. Les détails que la Genèse donne à cette occasion sur l'administration, le gouvernement, la cour des rois d'Égypte, sont minutieusement conformes à l'étude approfondie que l'on fait aujourd'hui des antiquités égyptiennes; les noms des personnages sont purement égyptiens. J'ai cru devoir en conclure[2] que c'était un roi égyptien et non un hykôs qui avait accueilli sur les bords du Nil la famille de Jacob, et, comme d'autre part la chronologie me semble établir pour Joseph le synchronisme avec le règne des pasteurs[3], j'ai pensé qu'il avait été ministre d'un roi de Xoïs; je dis de Xoïs et non de Thèbes, puisqu'il est question dans cette histoire d'un prêtre d'Héliopolis. Que l'on soutienne, si l'on veut, que le pharaon de Joseph était un des rois pasteurs qui eurent envers le peuple égyptien le plus d'égards, et que celui-là avait complétement adopté les coutumes égyptiennes, qu'il s'était même entouré de gens du pays, je ne le contredirai pas absolument, mais quelle que soit l'explication qu'on adopte, on reconnaîtra du moins, que sous la domination des Hyksôs, il y eut en Égypte, et même dans la basse Égypte, un temps où le pays jouit du

[1] V. Lepsius, Königsbuch der alten Ægypter, p. 24, 59.
[2] Recherches sur la quatorzième dynastie (1859).
[3] Ce point sera discuté dans l'appendice.

repos et où les coutumes indigènes furent en pleine vigueur.

§ 7. Le nouvel empire. — Expulsion des Hyksôs. — Règne d'Amosis (commencement du dix-septième siècle).

Enfin l'heure de la délivrance arriva. « Les rois de la « Thébaïde et ceux de l'autre partie de l'Égypte, dit « Josèphe d'après Manéthon (à la suite du texte précé- « dent), s'élevèrent contre les pasteurs et une guerre « longue et terrible éclata. Sous un roi nommé Alis- « phragmouthosis, les pasteurs, vaincus par lui, furent « chassés du reste de l'Égypte et renfermés dans un ter- « rain de dix mille aroures (mesure de surface), nommé « Avaris. Ce terrain avait été entouré par les pasteurs « d'un mur haut et solide, pour y garder en sûreté « leurs richesses et leurs butins. Le fils d'Alisphrag- « mouthosis, nommé Thoummosis, essaya de prendre « la ville par force et l'assiégea avec 480,000 hommes; « mais, désespérant d'y réussir, il traita à ces condi- « tions : que les ennemis abandonneraient l'Égypte et « se retireraient en sûreté, où ils voudraient. Ils se re- « tirèrent donc, emportant leurs biens; leur nombre « montait à 240,000, et ils prirent par le désert la route « de Syrie. Mais craignant la puissance des Assyriens, « alors dominateurs de l'Asie, ils s'arrêtèrent dans le « pays qu'on nomme aujourd'hui Judée. »

Ici encore l'autorité de Manéthon est appuyée, non pour le détail, il est vrai, mais pour l'ensemble des faits, par la science archéologique, et spécialement par l'inscription funéraire d'un officier égyptien, Ahmès, chef des nautoniers, qui prit part à cette guerre. Voici les principaux traits de ce récit[1] :

[1] V. Brugsch, p. 80-1, et le beau mémoire de M. de Rougé (Acad. des Inscr.).

« Lorsque je suis né dans la forteresse d'Eilithyia, dit le « défunt dans son épitaphe, mon père était lieutenant du feu « roi Raskenen[1]... Je fis le lieutenant tour à tour avec lui « dans le vaisseau nommé le *Veau*, au temps du feu roi *le* « *Soleil seigneur de vaillance*... J'allai à la *flotte* du Nord pour « combattre. J'avais le service d'accompagner le souverain « lorsqu'il monta sur son *char*[2]. Et l'on assiégea la forteresse « de Tanis (Avaris), et je combattis sur mes jambes devant « Sa Majesté. Voici que je m'approchai du vaisseau nommé « l'*Intronisation de Memphis*. On fit la guerre sur l'eau qui porte « le nom d'eau de Tanis[3]... La louange du roi me fut accor- « dée, et on me donna le collier d'or pour la bravoure... Le « combat se fit dans la partie sud de la forteresse... On prit la « forteresse de Tanis, et j'en ai enlevé un homme et deux « femmes, en tout trois têtes, que Sa Majesté m'accorda « comme esclaves. »

Ce récit, parfaitement authentique, nous fait connaître le véritable nom du roi qui chassa les ennemis; car il est certain que le Soleil seigneur de vaillance, c'est Amosis[4] ou Aahmès, le chef de la dix-huitième dynastie. Ce nom d'Alisphragmouthosis, ou plutôt Misphragmouthosis est, dans le passage de Josèphe, une bévue de copiste qu'on s'explique assez facilement en jetant les yeux sur la série des rois de cette famille qui est mentionnée au chapitre suivant. Quant au prince Thoummosis, ou plutôt Thoutmosis (Thot-mès, enfant du dieu Thot), il commandait sans doute au nom de son père, puisque ce fut bien sous Aahmès que l'ennemi fut chassé d'Avaris.

Le roi victorieux, Aahmès, se dirigea aussi vers l'Éthiopie et battit les montagnards Nubiens[5] qui avaient pu profiter de cette guerre du nord pour se soulever contre la monarchie égyptienne. Mais les travaux de la paix ne furent pas non plus oubliés sous ce prince;

[1] Nommé aussi dans un papyrus. V. Brugsch, p. 78.
[2] Il s'agit donc d'un pays coupé de canaux.
[3] Branche tanitique.
[4] Le titre, c'est son prénom officiel.
[5] Même inscription.

les captifs enlevés dans ces expéditions durent y être employés, et, après des siècles de guerre et d'oppression, l'Égypte avait sans doute beaucoup à réparer chez elle. Une inscription de la montagne appelée aujourd'hui Mokattam, près du Caire et par conséquent près de l'ancienne Memphis, nous apprend qu'Aahmès y fit ouvrir des carrières, dans la vingt-deuxième année de son règne, pour élever ou relever des temples à Memphis et à Thèbes [1].

La chronologie elle-même se débrouille ici en même temps que l'histoire. La liste produite par Josèphe et contenant la durée des règnes depuis Thoutmès Ier jusqu'à Ramsès II peut, malgré quelques erreurs généralement faciles à rectifier dans l'état actuel de la science, nous conduire assez près du règne de Ramsès III, fixé par un monument astronomique au commencement du treizième siècle avant notre ère. Il en résulte que la dix-huitième dynastie commence à peu près avec le dix-septième siècle : c'est la date qu'il faut donner à l'expulsion des Hyksôs.

§ 8. Les premiers successeurs d'Amosis (dix-septième siècle).

Les premiers successeurs de ce prince, Amenotp ou Amenhotep (sérénité d'Ammon), nommé Aménophis par les Grecs, puis Thoutmès ou Thoutmosis Ier et Thoutmès II continuèrent sa politique belliqueuse, tantôt en Éthiopie, tantôt en Mésopotamie, tantôt en Arabie ou en Syrie. Diverses inscriptions nous l'apprennent [2], et

[1] V. Brugsch, p. 85.

[2] Un certain Ahmès, surnommé Pen Souwan (c'est-à-dire celui qui appartient à la déesse Souvan), nous apprend dans son épitaphe qu'il a combattu en Mésopotamie au service de Thoutmès Ier et fait, sous

malgré l'exagération qu'on a trop souvent le droit de reprocher aux éloges décernés soit dans les écrits, soit dans les monuments publics aux monarques orientaux, on ne peut nier que la domination égyptienne ne se soit étendue à une grande distance vers le midi, quand on trouve aujourd'hui encore, vis-à-vis de l'île de Tombos, presque aussi haut que celle d'Argo, une inscription de la deuxième année de Thoutmès Ier [1]; un temple commencé par Thoutmès II se reconnaît aussi à Semneh [2]. D'autre part tout s'accorde à désigner le pays de Naharim, c'est-à-dire la Mésopotamie, comme la limite septentrionale des exploits fréquemment accomplis par les Égyptiens durant cette dynastie, pour maintenir leur domination, fondée en Asie presque aussitôt après l'expulsion des Hyksôs. Un passage de la grande inscription de Thoutmès III à Karnak rappelle cette conquête de Thoutmès Ier [3].

A l'intérieur, on reconnaît aujourd'hui les constructions d'Amenhotep Ier et de Thoutmès Ier dans l'immense monument de Karnak (à Thèbes, rive droite) : là, comme dans les fameux édifices de Medinet-Habou (à Thèbes, rive gauche), et à Eilithya dans la haute Égypte se retrouve

Thoutmès II, un grand nombre de captifs au pays des Schasou (Bédouins). Il avait aussi combattu en Éthiopie au service d'Amenhotep Ier et du premier Thoutmès. Ahmès, le capitaine de navire, nous dit encore : « J'ai conduit le vaisseau du roi Amenhotep lorsqu'il « fit l'expédition contre l'Éthiopie, pour élargir les frontières d'Égypte. « Sa Majesté enleva captif le (chef) montagnard au milieu de ses guer- « riers. »

[1] V. Lep., Briefe, p. 254.

[2] *Ib.*, p. 259.

[3] V. la Notice de M. de Rougé sur les fragments nouvellement découverts, p. 17-8. 24-6, cf Birch, Obs. sur les mêmes fragm. — Que le Naharim ou Naharina soit réellement la Mésopotamie, on n'en peut douter après avoir lu l'Étude sur une stèle de la Bibliothèque impériale (par M. de Rougé) et Brugsch, Géogr., II, 30-1.

le souvenir de Thoutmès II [1]. L'histoire politique intérieure de cette époque n'est pas non plus sans intérêt. On y voit le gouvernement d'une femme, la régente Hatasou, surnommée Amentsé (la fille d'Ammon), fille du premier Thoutmès, sœur et régente du second, qui put même communiquer à son second époux la dignité royale dont elle se trouvait investie : il est vrai que plus tard le nom de ce dernier fut martelé sur les monuments; mais la régente et lui avaient pris une grande part à la construction de ces magnifiques édifices de Thèbes [2] qui remplissent aujourd'hui les voyageurs d'une enthousiaste admiration. On a trouvé tout récemment à Thèbes la trace d'expéditions heureuses dirigées en Arabie, sous la régence de Hatasou [3].

§ 9. Thoutmosis III (vers 1600, règne d'environ un demi-siècle).

I. Conquêtes. — Après la mort de Thoutmosis II, nous voyons se produire de nouveau le gouvernement de la régente Amentsé-Hatasou, qui prit le surnom royal et officiel de Ma-ké-phra [4], et gouverna l'Égypte avant de laisser le pouvoir à son fils (et selon d'autres à son frère) Thoutmosis III, qui sans doute était encore enfant lors de la mort de son père. Les Égyptiens aimaient à faire remonter au berceau de leur monarchie ce droit des femmes à occuper le pouvoir suprême, et il est certain que les femmes égyptiennes ont eu, même dans la vie privée, une liberté d'action étrangère aux coutumes de beaucoup de peuples orientaux.

[1] Champoll., lettres 12 et 18. L'Hôte, appendice. Cf Leps., Briefe, p. 272, 282.
[2] V. Champoll., lettres 15 et 18.
[3] *Moniteur*, 3 juillet 1860, 7 sept. 1861.
[4] Justice, substance du soleil.

Cette régence fut longue : elle paraît s'être prolongée une vingtaine d'années, ce qui réfuterait l'opinion d'après laquelle Thoutmès III [1] serait un frère cadet de Thoutmès II et de Hatasou. Il raconte lui-même, dans les annales de son règne que l'on a trouvées à Karnak et où le sculpteur le fait parler à la postérité, qu'il a fait sa première expédition de conquête, l'année vingt-deux de son règne (évidemment en y comprenant sa minorité). Il est sans doute bien difficile et quelquefois même impossible, malgré les beaux travaux de MM. Brugsch, Birch et de Rougé [2], de reconnaître quel est, dans la géographie des peuples européens, l'équivalent véritable des noms de villes ou de peuples qui se trouvent successivement rappelés dans l'histoire des guerres de Thoutmès. Mais on en connaît assez aujourd'hui pour se faire une idée exacte et certaine de l'ensemble : j'emprunte à ces savants la traduction et l'interprétation du monument que j'analyse ici et qui, malgré quelques lacunes encore, représente la série des expéditions de ce règne : c'est ce qu'on appelle les annales de Thoutmès III, ou encore le *mur numérique* de Karnak, à cause du grand nombre d'indications numériques qu'il contient sur les prisonniers faits ou le butin enlevé. Ces chiffres précis et modestes sont pour nous un garant inappréciable de la sincérité d'une relation pour ainsi dire officielle et statistique, où l'emphase superbe des monarques orientaux ne se retrouve pas.

L'armée égyptienne entra en Asie et eut bientôt affaire à la forteresse de Scharouhan, située dans la Palestine

[1] Surnommé Ra-men-cheper, soleil stable et créateur.

[2] V. Brugsch, Géographie des Égyptiens, t. II (en allemand) ; Birch, divers travaux sur les monuments de Thoutmès III ; de Rougé, *passim* et surtout Étude sur divers monuments du règne de Thoutmès III (Rev. arch., 1861).

méridionale[1] : le nouveau roi va être obligé de recommencer les conquêtes de ses prédécesseurs. C'est par là seulement qu'on apprend qu'elles étaient perdues[2], car les monuments égyptiens ne racontent pas les désastres.

Au printemps de l'année 23, le 3 ou le 4 du mois de Pachons[3], le roi est à Gaza. Le 5, une forteresse voisine est obligée de se rendre[4], et Thoutmès se porte aussitôt en avant. Il apprend, le 16 du même mois, que les princes Syriens, confédérés contre lui, sous la conduite du prince de Kadesch, sont en marche et s'approchent de Mageddo. Rejetant le conseil de suivre un chemin plus long pour tourner les hauteurs qui le séparaient de l'ennemi, et éviter le danger de les aborder en sa présence, le prince Égyptien marche droit aux Syriens, campe le 19 sur les premiers escarpements, à l'entrée d'un col difficile, où l'on n'eut pas soin de le prévenir avec des forces assez nombreuses; il le franchit malgré tous les obstacles, et le 20, il est avec ses troupes sur les bords du ruisseau de Kina, qui sépara plus tard les tribus de Manassès et d'Éphraïm, et qui traverse la plaine au sud de Mageddo. Les annales de Karnac contiennent ici une courte proclamation

[1] M. Brugsch fait observer (p. 81, à propos du règne d'Ahmès) que cette ville est nommée dans le livre de Josué, comme donnée à la tribu de Siméon; Aahmès l'avait déjà conquise.

[2] Cette insurrection avait eu lieu, selon toute apparence, pendant la minorité de Thoutmès et la régence de sa mère; il semble même, d'après le texte de Karnak, que cet événement était tout récent. — V. Brugsch, 95.

[3] Le 1er pachons était censé correspondre au solstice d'été, ce qui eut lieu effectivement en 1785 et en 280 avant J-C; mais l'année égyptienne étant de 365 jours, sans années bissextiles, on perdait 97 jours en 400 ans sur l'année vraie, et, sous Thoutmès III, le 1er pachons tombait vers le milieu de mai.

[4] M. de Rougé pense que Gaza même n'avait pas été perdu.

adressée par le pharaon à ses troupes, à la veille d'engager la bataille[1].

«Le 21 pachons, à l'aube du jour, continue M. de Rougé, dans son intéressante analyse, il dispose son armée pour l'attaque; il appuie sa droite au ruisseau de Kina, sa gauche s'étend jusqu'au nord-ouest de Mageddo : le roi commande le centre en personne. Les ennemis culbutés s'enfuient vers Mageddo, mais les défenseurs de la place, saisis d'effroi, ont fermé leurs portes, et les chefs sont obligés de se faire hisser sur les remparts à l'aide de cordes pour échapper à la poursuite des Égyptiens. Mageddo fut bientôt forcé de se rendre, et, comme tous les princes s'y étaient réfugiés, ce fait d'armes décida du succès de la campagne. Les nombres très-modérés que le texte nous donne pour les morts et les captifs annoncent un grand esprit de véracité qui rehausse pour nous l'intérêt de ce récit.... 83 morts et 340 prisonniers sont seulement énumérés après la bataille de Mageddo[2]; mais la prise de 2,132 chevaux et de 924 chars de guerre atteste l'entière déroute des Asiatiques; le

[1] V. de Rougé, Étude, etc., p. 37-9 du tiré à part, combiné avec la traduction suivie mais très-mutilée donnée par M. Brugsch, p. 95-97 de son Histoire. V. aussi le t. II, p. 32-4 de sa Géographie des Égyptiens (en allemand).

[2] La poursuite avait cependant été vive, car le texte dit qu'au moment où les chefs ennemis gagnaient Mageddo, « les guerriers de Sa Sainteté (ou Sa Majesté, c'est-à-dire du pharaon) ne firent pas attention pour saisir les choses qui étaient tombées, » ce qui ne les empêcha pas ensuite de prendre et de compter les chariots d'or et d'argent. Le petit nombre des morts peut s'expliquer par le voisinage des montagnes, où le mouvement des Égyptiens refoula les vaincus. Chez les anciens, à cause de leurs armes défensives et de l'absence d'armes à feu, la déroute était bien plus meurtrière que le combat. Du reste, ce nombre 83 ne représente que les *mains coupées*, trophée barbare dont il était déjà question dans l'épitaphe d'Ahmès ; ce moyen de compter les morts ennemis pouvait n'être pas toujours exact.

butin fut d'ailleurs considérable. Les deux versants des montagnes furent ouverts à Thoutmès par cette victoire : on le voit plus loin ramener 2,500 prisonniers; après avoir ravagé toute la côte, il se saisit des trois principales villes des Ratennou. »

Ce peuple, qui exerçait alors une espèce de domination depuis les monts Zagros jusqu'à la Méditerranée et dans lequel il est certain aujourd'hui qu'il faut reconnaître les peuples d'Assyrie [1], se trouvait être le véritable centre ou du moins le point d'appui de cette ligue : c'était certainement leur pays, extrême limite des conquêtes de cette dynastie, que l'inscription mentionnait comme la patrie des rebelles des extrémités du monde.

Les résultats de la victoire de Mageddo furent, on l'a dit, prompts et décisifs. Beaucoup de chefs se soumirent; une multitude de forteresses ouvrirent leurs portes ou furent enlevées. Il paraît même qu'avant d'achever cette campagne, le pharaon avait incorporé dans son armée un certain nombre de soldats pris parmi les vaincus. Dès l'année suivante (et peut-être la même année,) il reçoit les tributs du roi de Ratennou, et du roi d'Assur, c'est-à-dire de Ninive, dont la population formait alors un état distinct, sinon séparé de l'empire des Ratennou [2].

C'est dans la Phénicie ou plutôt la Cœlésyrie (pays de Tsahi) que le roi d'Égypte triompha la vingt-neuvième année de son règne : le vin, le blé, les bestiaux, le miel, le fer, l'étain, figurent dans le tribut qu'il en exige. Tounep, que l'on croit appartenir au territoire de Damas, et Aratou

[1] V. Brugsch, Géogr. des Égyp., II, 31, 34-5 et surtout 37-9. De Rougé, Étude, etc., p. 36 et 40. — Cette époque correspond à la dynastie sémite chaldéenne de M. Oppert (du XX[e] au XVI[e] siècle).

[2] Pour ces faits, Brugsch, Hist. d'Égyp. sous les rois indigènes, p. 98-100; cf de Rougé, *ubi suprà,* et sa Notice sur les nouveaux fragments de Karnak, p. 9 du tiré à part.

(Aradus), au nord de la côte phénicienne, sont au nombre des villes alors conquises. L'année 30, une expédition victorieuse, désignée comme la sixième de ce règne, est dirigée vers l'empire des Ratennou; elle est signalée, outre la nouvelle soumission d'Aradus, par la prise de Kadesch dont la position a été déterminée par de solides raisons sur le fleuve Oronte, un peu au-dessus de l'ancienne Émèse[1]. Les princes Assyriens firent encore un acte de soumission mentionnée en des termes qui nous éclairent beaucoup sur la nature du pouvoir exercé par l'Égypte dans ces contrées : « Voici qu'on amena les « fils des princes et leurs frères, pour être remis au pou- « voir du roi et emmenés en Égypte. Si quelqu'un des « chefs venait à mourir, Sa Majesté devait faire partir « son successeur pour occuper sa place. » Chaque contrée conservait donc un gouvernement national. Ce fut dans les mêmes régions que Thoutmès parut l'année suivante, puisqu'il reçut les hommages des rois Assyriens[2]. A son retour en Égypte, il reçut aussi les tributs de diverses contrées africaines : on y voit figurer l'ivoire, l'ébène, les peaux de panthère[3]. Dans les années suivantes, Thoutmès se montre en Mésopotamie, faisant des captifs, élevant une stèle ou pierre commémorative « pour avoir élargi les frontières de l'Égypte. » Ninive, Sangar et Babylone font partie de son empire[4]. Il

V. de Rougé, p. 15. Brugsch, p. 100-1. Pour la position de Kadesch (ou Atesch), v. Brugsch, Géogr. des Égyp., II, 48. Chabas, Rev. arch. 30e vol. De Rougé, Étude, etc., p. 44. — Pour le Tsahi, v. *ib.*, p. 24, et sa Notice sur les fouilles de M. Greene (Athenæum français du 3 nov. 1855), p. 7-13 du tiré à part. V. aussi Birch, *ubi infrà*, p. 5.

[2] V. de Rougé, Notice sur les nouv. fr. de Karnac, p. 15-16. Brugsch, Hist., p. 101. — La traduction anglaise de M. Birch (Observations on the newley discovered fragments of the statistical Tablet of Karnak) n'en diffère nullement; le fait doit être accepté comme certain.

[3] De Rougé, *ib.*, 17. Brugsch, *ib.*, 102. Birch, *ib.*, p. 5 du tiré à part.

[4] Année 33. Cependant on se bat encore l'année 37 en Mésopo-

prend aussi des forteresses dans le pays de Tsahi et perçoit des tributs en Nubie, peut-être même en Nigritie[1]. Dans les dernières années, il perçoit le tribut de Remenen ou Armenen qui paraissent être les Arméniens.

II. Puissance et gouvernement. — On sait d'autre part que l'Égypte avait alors une marine qui parcourait les côtes de la Méditerranée; le résumé des conquêtes de Thoutmès III, incrit sur une stèle qu'ont traduite et commentée MM. Birch et de Rougé, comprend à l'ouest, non-seulement les peuples libyens, limitrophes de l'Égypte, mais, à ce qu'il paraît, des nations appartenant aux îles de Chypre et de Crète, et peut-être aux côtes de l'Asie mineure ou même de la Grèce[2].

D'autres faits nous attestent la réalité de la domination exercée alors en Éthiopie. Une grotte d'Ibrim, dans la basse Nubie, nous montre un *gouverneur des terres méridionales*, présentant à ce pharaon, selon l'inscription de ce monument lui-même, les tributs en or, en argent et en grains, provenant de ces contrées[3]. C'est Thoutmès III qui fonde et qui dédie au soleil le temple d'Amada[4]. A Semneh, il relève ou restaure le temple où l'on adorait le roi Sesourtasen; Kommé, vis-à-vis de Senneh, le mont Dosche et l'île de Saï, entre cette ville et l'île de Tombos, et, plus près de l'Égypte, Korte, Pselkis, Talmis, nous ont aussi conservé sa mémoire[5]. Mais bien que 115 prisonniers des contrées du midi défilent devant lui à Karnak avec 115 prisonniers asiatiques[6] portant chacun le nom d'une tribu que l'Égypte prétend soumise, bien que le pays de Wawa, mentionné dans ses annales représente, dit-on,

tamie. — Pour Sangar, v. Brugsch, II, 31. 40. — Damas, Hamath, Hesebon (?), Rabbath, Joppé figurent dans le tableau de l'empire. V. de Rougé, Etude, etc., p. 47-48, 53, 55, 59.

[1] V. de Rougé, p. 17-22, cf Brugsch, Hist., p. 103. — Pour les Armenen, v. Brugsch, Géogr. II, p. 38-9, et de Rougé, Étude, etc., p. 30.

[2] V. de Rougé, Étude, etc., p. 27-28-29, et Birch, *ubi suprà*, p. 7 et 9.

[3] V. la onzième lettre de Champollion.

[4] Champoll., *ib.*

[5] Leps., *ib.*, p. 256-257, 259. — Cf Champollion, lettres 9 et 11.

[6] V. de Rougé, Étude, etc., p. 33-5.

une partie du Soudan [1], il n'est pas bien sûr qu'il ait possédé les contrées de l'intérieur éloignées de la vallée du Nil. La flatterie officielle a pu présenter comme des tributs de simples objets de commerce, que les caravanes amenaient dans la Nubie égyptienne ou dans la Thébaïde. L'exploitation des mines de cuivre dans la presqu'île du Sinaï est mentionnée par une inscription de l'année 25 [2].

Est-il besoin d'ajouter que de nombreux monuments s'élevèrent alors en Égypte ? Memphis, Héliopolis, plusieurs villes de la Thébaïde, et surtout Thèbes elle-même, en conservent les témoignages. Thoutmès achève et dédie, dans sa capitale, un temple sur lequel on écrit en son nom : « La vie ! « l'Horus puissant, aimé de Phra, le souverain de la haute et « de la basse région, grand chef de toutes les parties du « monde, l'Horus resplendissant, grand par sa force, celui « qui a frappé les neuf arcs (les peuples barbares), le Dieu « gracieux, le seigneur du monde, soleil stabiliteur du monde, « le fils du soleil, Thoutmosis, bienfaiteur du monde, vivifié « aujourd'hui et à toujours, a fait exécuter ces constructions « en l'honneur de son père Ammon-Ra, roi des dieux; il lui « a érigé ce grand temple dans la partie occidentale du Thoutmoséion d'Ammon, en belle pierre de grès : c'est ce qu'a « fait le (roi) vivant à toujours [3]. »

Thoutmès III s'est illustré de plus d'une manière; mais, s'il m'était permis de produire un synchronisme, qui n'a pas jusqu'ici autorité dans la science, mais qui m'a paru appuyé sur des motifs sérieux [4], je dirais que ce conquérant devrait avoir dans l'histoire une célébrité bien différente : il serait, en effet, l'auteur de cet édit de cannibale qui prescrivit de mettre à mort les garçons nés chez les Hébreux. Du moins, si l'incertitude de dates précises pour cette famille peut faire douter que ce monstre fut Thoutmosis et non l'un de ses plus prochains successeurs, il est certain à mes yeux que cette cruelle persécution fut exercée sous la dix-huitième dynastie. Là se trouvait assurément ce « roi nouveau qui ne connaissait pas Joseph, » et qui, oubliant les services rendus à une

1 Brugsch, Géogr. II, 12-13.
2 V. Brugsch, Hist., p. 109-10.
3 Dix-huitième lettre de Champollion.
4 V. mes Recherches sur la quatorzième dynastie, et l'appendice.

famille autre que la sienne, soupçonnait peut-être dans les Hébreux de secrets alliés des pasteurs.

§ 10. Derniers rois de la dix-huitième dynastie (seizième siècle).

I. Aménophis II et Thoutmosis IV. — Aménophis ou Amenhotep II, successeur de Thoutmosis III, réprima une tentative de la Mésopotamie pour échapper au joug de l'Égypte, et reçut la soumission de Ninive [1]. Une inscription trouvée dans le temple d'Amada raconte qu'il battit les ennemis dans le pays des Assyriens, que sept rois succombèrent sous ses coups et furent tous portés (leurs corps embaumés j'imagine) en Égypte, où six d'entre eux furent pendus sous les murs de Thèbes, et le septième à Napata, dans la haute Nubie, « pour « que les nègres pussent voir ses victoires durant l'éternité, « parmi toutes les terres et tous les peuples du monde, de- « puis qu'il prit possession des peuples du Sud et châtia les « peuples du Nord [2]. »

Une grotte d'Ibrim, au fond de laquelle la statue du roi siégeait sans façon entre les dieux du pays, contient aussi une inscription offrant le titre de *prince des terres méridionales* et la mention des tributs qu'il apportait au Pharaon [3]. Mais il paraît que ce règne fut court. Les annales extraites de Manéthon n'en parlent pas; les inscriptions seules le font connaître. Celui de Thoutmès IV, qui lui succède, n'est pas long non plus. Les annales ne lui donnent que neuf ans, et l'on n'en connaît pas d'inscription au delà de l'an VII; elle représente ce prince comme vainqueur des noirs [4]. Dans un autre monument, cité par M. Maury, il reçoit les tributs de la Mésopotamie : les limites de l'empire se maintenaient.

II. Aménophis III. — Enfin Aménophis ou Amenhotep III monte sur le trône. On connaît une date de sa trente-sixième année [5] et l'on pourrait faire une longue

[1] Brugsch, Hist., p. 110-11. — [2] *Ib.*, 111.
[3] Champollion, lettre 11. — M. Lepsius a trouvé son nom jusque dans l'île de Saï (Briefe, p. 257).
[4] Brugsch, Hist , p. 114.
[5] V. Ann. de phil. chrét., juin 1847 (art. de M. de Rougé).

énumération des contrées asiatiques et africaines qui, de gré ou de force, lui ont été soumises [1]. Il faut avouer néanmoins que les expéditions de ses troupes n'étaient pas toujours fort chevaleresques et semblent avoir eu pour but de se procurer des esclaves, si l'on en juge par une inscription de Semneh, où il est question de 740 prisonniers, dans la moitié sont des femmes et des enfants [2]. Il fonda le temple de Louxor, et une inscription non moins emphatique que celle de Thoutmès y fut gravée en son honneur [3]. Mais ce n'est ni par des conquêtes ni par des édifices qu'il a obtenu sa grande célébrité; ce n'est pas même sous son véritable nom : c'est par la statue qui lui fut érigée à Thèbes et que l'on y voit encore aujourd'hui, statue qui, sous le nom de Memnon, a tant occupé l'imagination des Grecs et des Romains aux deux premiers siècles de l'empire. Ils croyaient y voir ou plutôt y entendre Memnon l'Éthiopien, l'un des héros défenseurs de Troie, saluant sa mère l'Aurore. Un savant mémoire de M. Letronne, s'appuyant sur les observations physiques de M. de Rosière, a complétement expliqué ce prétendu prodige. Le bruit était produit par le crépitement de la pierre qui forme ce colosse, lorsque les premiers rayons du soleil la frappaient tout imprégnée de la rosée de la nuit, qui pénétrait dans les fissures de cette roche poreuse. C'est un phénomène d'histoire naturelle bien constaté; il ne se produisit dans cette statue que depuis le tremblement de terre qui, vers le temps de Tibère, en abattit la partie supérieure et découvrit ainsi des pierres plus sensibles

[1] V. Champoll., lettres 11 et 16. Lepsius, p. 256-9. Cf Brugsch, Géogr., II, 8, 9, 10.
[2] Brugsch, Hist., p 115.
[3] V. Champoll., lettre 12. — V. encore sur ses monuments les lettres 13 et 16, et Leps., p. 239, 256-7, 259, 288.

à l'action de la rosée; il cessa lorsque la statue fut réparée et mise dans l'état où elle se trouve aujourd'hui.

III. Khou en Aten. — La prospérité du règne d'Amenhotep dura-t-elle autant que ce règne lui-même? Il y a lieu d'en douter. Il est du moins avéré qu'entre son avénement et la mort de Horus, son fils, se place une époque d'agitation et peut-être de démembrement. Du vivant d'Amenhotep III, selon une conjecture assez plausible, un personnage du même nom que lui, mais dont l'origine reste obscure, tenta et même opéra momentanément une immense révolution religieuse dans cette Égypte ordinairement si attachée au culte de ses traditions et de ses dieux. Il déclara une guerre implacable à la grande divinité de Thèbes, au dieu Ammon [1], il en fit effacer le nom sur tous les monuments et ne l'épargna pas même dans les premières syllabes du mot Amenhotep. A plus forte raison changea-t-il son nom à lui-même; il prit celui de Bekh en Aten-Ra (serviteur du *disque solaire*) ou plutôt, suivant la lecture de M. Brugsch, Khou en Aten-Ra (splendeur du *disque solaire*) et rendit un culte exclusif à cet objet. On voit encore dans les grottes de Tell-Amarna, ou Psinaula [2], dans la moyenne Égypte, un disque rayonnant adoré par ce prince et sa famille; les rayons se terminent par des mains, comme pour signifier que tous les bienfaits viennent de cet astre. Mais ce culte et la famille de Khou en Aten disparurent promptement.

IV. Horus. — Horus (Hor) ne fut pas le seul fils d'Aménophis III. Il eut un compétiteur dans son frère Amontouônkh, qui régna certainement dans la Nubie su-

[1] V. Brugsch, v, p. 118-23.

[2] Pour ces monuments, v. surtout la troisième lettre de L'Hôte.

périeure, puisque son nom se trouve, avec celui de son père, sur le socle de l'un des fameux lions du mont Barkal, aujourd'hui au Musée Britannique [1]. Son règne à fleuri à Thébes[2]; il a aussi régné à Memphis[3]; en un mot on le retrouve partout en Égypte, si ce n'est peut-être dans le Delta. Il a reçu une ambassade des Assyriens[4]; on sait même qu'un fils de ce prince a régné en Éthiopie[5]; mais Horus fut seul regardé, dans la suite, comme héritier légitime de son père Aménophis III; il figure seul sur les listes sculptées[6].

Cependant son règne est rempli d'obscurité, j'ai presque dit de mystère. Le début en est brillant. Une inscription de sa deuxième année accompagne à Silsilis le tableau de son triomphe, lorsqu'il revient vainqueur des Éthiopiens. Un chef Égyptien reproche aux captifs d'avoir refusé d'entendre celui qui leur disait: « Voici que « le lion s'approche de la terre d'Éthiopie (de Kousch).» Et ailleurs l'inscription dit du roi : « Le dieu gracieux « revient, porté par les chefs de tous les pays,.... ce roi, « directeur des mondes, approuvé par Phré, fils du « soleil... Le nom de Sa Majesté s'est fait connaître dans « la terre d'Éthiopie que le roi à châtiée conformément « aux paroles que lui avait adressées son père Ammon[7].» Puis, après cette deuxième année, silence complet dans son histoire, bien qu'il ait régné trente-six à trente-sept ans; on connaît seulement un petit nombre de monu-

[1] V. Rev. archéol., 6e vol. (M. Prisse d'Avesne), 7e vol. (M. de Rougé), 8e vol. (M. Leemans).
[2] Brugsch, Hist., p. 122-3.
[3] Mariette, Athen. fr., juin 1855.
[4] Brugsch, Hist., p. 122. Géogr., II, 37.
[5] V. Leemans, *ubi suprà*.
[6] Pour toute cette période, v. aussi le Journal des Savants, août 1848 (Raoul-Rochette).
[7] V. Champollion, lettre 12.

ments qui furent érigés par ses ordres. Il y a là quelque chose d'étrange et qui laisse soupçonner de grands désastres. Nous avons déjà entrevu, dans ces trente-sept années, des luttes domestiques où Horus n'aurait pas toujours été heureux. Des personnages inconnus jusqu'ici surgissent l'un après l'autre des fouilles archéologiques pour réclamer, durant cette époque, une part ou un jour de royauté [1]; les listes de Manéthon, si on les compare aux listes sculptées, laissent entrevoir aussi une singulière confusion. Tout ce désordre n'aurait-il pas son origine dans une grande catastrophe, et serait-il impossible d'en deviner la nature?

Qu'il me soit permis de proposer mon explication touchant un fait que la science n'a pas éclairci encore. Des calculs chronologiques m'induisent à reconnaître dans Horus le dernier pharaon, persécuteur des Hébreux, celui dont l'armée périt dans la mer Rouge, en les poursuivant, mais dont l'Écriture ne dit pas qu'il ait péri avec elle, en sorte que l'ébranlement du royaume causé par cet événement a pu se prolonger pendant une partie de son règne. Horus ne laissa point de fils, mais seulement une fille ou une sœur, que M. Lepsius a désignée comme l'épouse du prêtre-roi Ascherei ou Aï [2] et qui fut probablement la mère de Ramsès Ier. Celui-ci régna pendant quatre à cinq ans tout au plus et fut la tige de la dix-neuvième dynastie, la plus illustre de toutes celles qui ont occupé le trône sur les bords du Nil.

[1] V. Brugsch, Hist., 122, cf Mariette, *ubi suprà*, sur cette confusion.

[2] Sur ce dernier, v. le travail de M. Prisse d'Avesnes dans le quatrième vol. de la Rev. archéol.

§ 11. Dix-neuvième dynastie. — Séti Ier (quinzième siècle).

Bien qu'il soit constaté aujourd'hui que Séti Ier ou Séthos le Grand était fils de Ramsès Ier [1], la brièveté, l'obscurité du règne de celui-ci ont conduit les annalistes à dater de Séti la dix-neuvième dynastie. Séti, surnommé Méri-en-Phtah ou Maïenphtah (chéri de Phtah) [2], fut le fondateur à Thèbes d'un magnifique palais, celui de Kournah, ainsi appelé aujourd'hui d'un village moderne bâti en partie dans la cour même de cet édifice [3]. Il fut aussi auteur, dans Abydos, d'un autre palais qui était une des merveilles de l'Égypte [4]. Mais le plus éclatant des souvenirs qu'il a laissés, c'est la fameuse *salle hypostile* ou salle des colonnes, dans cet immense palais de Karnak, à Thèbes, auquel tant de générations ont travaillé, salle pour laquelle les voyageurs de nos jours ont épuisé le langage de l'admiration.

Les exploits de Séti lui-même sont représentés par les sculptures de cet édifice. Un de ces tableaux, toujours ornés d'inscriptions, représente Séti attaquant les Arabes du désert, les Schasou, que nous connaissons déjà. Ailleurs un autre peuple, les Armenen, que le roi a domptés avec leurs voisins d'Assyrie, coupent des arbres dans leurs forêts comme pour lui en ouvrir le passage. Les Assyriens sont taillés en pièces; les Syriens, qui s'étaient unis à eux et aux Bédouins, se soumettent à payer tribut. Enfin le roi reparaît en Égypte avec de

[1] Bas-relief de Médinet-Habou. V. Journal des Savants, août 1848.

[2] C'est pour cela que Champollion et ses premiers disciples le désignaient par le nom de Ménéphtah Ier.

[3] V. Lepsius, Briefe aus Ægypten, etc., p. 285. — Champollion, lettre 20.

[4] V. de Rougé, Ann. de phil. chrét., juin 1847 (à la fin de l'article), et Brugsch, Géogr., I, 208. — Hist., 135.

nombreux captifs. Il est accueilli sur la frontière par les grands de son empire, puis il présente au dieu Ammon, dans Thèbes, ses prisonniers assyriens [1].

Ainsi la plus belle œuvre d'art de cette époque est en même temps un monument historique d'une très-haute importance et contribue largement à nous faire connaître l'histoire politique de ce long règne. En combinant ces tableaux et leurs inscriptions avec les inscriptions trouvées ailleurs, on arrive aux résultats dont je vais présenter l'esquisse.

Séti repoussa, la première année de son règne, une nouvelle invasion des Schasou, ou Bédouins de l'Arabie septentrionale, qui étaient venus attaquer la ville de Zal, désignée comme capitale de la quatorzième province de la basse Égypte, et que l'on a reconnue pour l'Héroopolis des Grecs, dans le voisinage des lacs Amers (un peu au nord-ouest [2].) Le pharaon les battit, les rejeta hors de l'Égypte. Ensuite, pénétrant en Syrie, il en vint aux mains avec les Khétas [3], qui commencent à cette époque leur rôle prépondérant dans cette contrée, où, depuis les exploits de la dix-huitième dynastie, la domination des Assyriens était ébranlée, si elle n'avait pas encore succombé [4]. Séti s'empara de Kadesch, la plus célèbre forteresse de la confédération Khéta, et située sur un territoire alors peuplé par les Amoréens, probablement frères des Amorrhéens que les Hébreux trouvèrent un peu plus au sud. De là l'expédition se porta contre les Rotennou eux-mêmes; ils furent défaits à leur tour et les Armenen subjugués [5].

Rien ne prouve que Séti ait renouvelé plus tard ses

1 V. Brugsch; Hist. d'Égypte, p. 128-32.
2 V. Brugsch, Géogr., I, 59, 264, et Malte-Brun, I. CLVII.
3 Probablement les Khettim de la Bible. V. Brugsch, G., II, 20.
4 V. Brugsch, G., II, 37, 39.
5 V. Brugsch, G., I, 59, II, 38-40. — Hist., 128-32.

expéditions en Asie [1] et que les tableaux de Karnak représentent plus d'une guerre. La terreur inspirée par ce prince avait suffi peut-être pour maintenir les peuples dans la soumission durant sa vie, ou il a pu, dans sa vieillesse, se résigner à ne pas conserver des conquêtes si lointaines. Mais les listes des peuples soumis par lui [2] représentent une étendue de pays pour le moins égale aux plus brillantes conquêtes de Thoutmès III. Non-seulement les Khétas, et en général les Syriens, mais la Mésopotamie, avec l'état de Sangar, les hauts et bas Rotennou y sont inscrits [3]. En Afrique, outre les montagnards de Nubie (Anou-Kens) et les Libyens (Tahennou) on y trouve les pays de Bouk et de Barbar, dans lesquels la science a cru devoir reconnaître ceux de Bega ou Bischari, et des Barabras [4]. Dans les sculptures d'un temple construit vers les frontières de la Nubie, à l'est du lieu nommé présentement Radesieh, le roi est représenté tenant par la chevelure un certain nombre de prisonniers éthiopiens [5] ; cette figure est destinée sans doute à exprimer avec énergie que les habitants de cette contrée sont réduits à sa discrétion. On retrouve encore son nom à cent lieues au sud de l'Égypte [6].

D'après un récit de Diodore [7], les peuples d'Éthiopie furent soumis en son nom par son fils, le fameux Ramsès-Sésostris. Bien que celui-ci ait été roi fort jeune, ce récit, qui le fait combattre déjà du vivant de son père, n'est pas à repousser absolument, si, comme on l'a dit,

[1] V. Brugsch, G., II, 50.
[2] *Ib.*, Brugsch, G., II, 7-8, 18-20, 31, 40-2, 45, 50-55.
[3] *Ib.*, II, 7-12, 18-20, 30-1.
[4] *Ib.*, II, 7-8. Cf Birch, Observat., etc.
[5] *Ib.*, I, 59. — Lepsius, Denkm., III, 138-40.
[6] *Ib.*, I, 60.
[7] *Ib.*, 53.

non sans vraisemblance, Ramsès II fut associé au pouvoir royal par Séti [1]; dans tous les cas, on ne trouve plus de date de Séti Ier à partir de sa trentième année, bien qu'il ait régné plus de cinquante ans d'après tous les extraits de Manéthon [2]. Il semble donc que nul grand événement ne se soit produit durant la dernière partie de son règne et que l'Égypte ait joui d'un repos laissé par elle aux autres nations.

Ce qui est certain, c'est que des courses sanglantes et des constructions somptueuses n'ont pas seules occupé la monarchie égyptienne à cette époque. Sachant que des mines d'or, situées dans le désert au midi de l'Égypte, étaient d'un accès difficile et d'un séjour plus difficile encore, à cause de l'extrême sécheresse du pays, Séti Ier ordonna, la neuvième année de son règne, d'y creuser un puits (un puits artésien peut-être), et l'eau y vint en abondance. Encouragé par ce succès, le roi résolut de fonder là une forteresse et un temple, où il vint adorer ses dieux : on avait eu soin de le placer lui-même en leur compagnie, comme étant l'une des divinités du lieu [3]. Mais quelque importante qu'ait pu être la création d'un lieu habitable au milieu du désert, un fait d'une bien autre valeur nous est signalé par un monument d'une autre espèce. Le tableau qui représente Séti revenant de ses conquêtes et rentrant dans son pays offre l'image de plusieurs villes ou châteaux du Delta oriental ou de l'isthme de Suez, qui se trouvaient sur son passage. Or l'une de ces villes, Tsalou, ou Tsal, est représentée sur un canal contenant des crocodiles et débouchant dans une grande masse

[1] V. Scheuchzer, dans le Zeitschrift der D. M. G., 1860.
[2] V. de Rougé, *ubi suprà*.
[3] V. Chabas, Une inscr. hist. du règne de Séti Ier.

d'eau, probablement un lac. M. Brugsch [1] en décrivant cette curieuse figure déclare nettement qu'à ses yeux c'est là le fameux canal du Nil à la mer Rouge passant par un lac, qu'on nomme aujourd'hui, dans le pays, lac des Crocodiles. Il rappelle que, dans les âges postérieurs, la tradition confiée aux Grecs a confondu ensemble les deux grands règnes de Séti et de son fils, et l'on sait que Sésostris a passé pour le premier auteur de cette magnifique entreprise que les rois grecs d'Égypte reprirent plus tard et menèrent à bonne fin; mais qui, ruinée par la barbarie d'une autre époque, renaît aujourd'hui grâce au génie d'un Français.

§ 12. Ramsès II (fin du quinzième et première moitié du quatorzième siècle.)

I. Débuts du règne. — premières campagnes. — La raison la plus sérieuse que l'on puisse alléguer en faveur de cette opinion, que Ramsès II, on Ramsès le Grand [2], ait été reconnu roi du vivant de son père, comme associé à la couronne, c'est l'extrême longueur de ces deux règnes, qui forment ensemble une durée d'environ 130 ans, si on les met complétement à la suite l'un de l'autre. Mais, si l'on admet que pendant dix ou vingt ans les deux rois ont siégé ensemble, il faudra admettre aussi qu'à cette période n'appartient aucun monument, aucun événement dont la date nous soit restée, et qu'elle dut être consacrée seulement à l'administration courante du pays. Il faudra noter de plus que les dates inscrites sur les monuments du règne de Ramsès furent quelquefois comptées de la mort de Séti [3], puisque nous allons voir Ramsès, dès sa cinquième année, accomplir des faits qui supposent un

[1] Géogr., I, p. 262, 264.

[2] Surnommé Meïamoun ou Méri-amen, c'est-à-dire chéri d'Ammon. Ra-messès veut dire enfant du soleil.

[3] Comme il était arrivé probablement pour Thoutmès III, par rapport à la régence.

homme en pleine possession du pouvoir, et sorti de cette extrême adolescence où il était encore quand il fut couronné [1].

Ramsès-Meïamoun a été célèbre en Europe bien avant notre siècle, bien avant que les monuments de l'Égypte aient été intelligibles pour nous. Hérodote l'avait appelé Sésostris et le nom avait fait fortune, mais l'écrivain grec ne l'avait pas inventé. Ramsès portait, peut-être en souvenir de Sesourtesen, les surnoms populaires de Sestesou et Sesou, qui, joints au mot Ra (soleil), qualification ordinaire des rois d'Égypte a du produire un son, accommodé plus tard aux oreilles grecques par la prononciation *Sésostris*.

Le début de son gouvernement fut signalé par la répression d'une révolte dans les possessions égyptiennes du midi, et il imposa aux vaincus les tributs accoutumés d'or, d'ivoire et d'ébène [2]. Mais ce n'était pas là seulement que la mort de Séti ou sa vieillesse avaient encouragé des pensées d'indépendance. Une grande partie de l'Asie occidentale se ligua contre l'Égypte sous la conduite des Khétas, et, la cinquième année de son règne, Ramsès se mit en campagne pour les combattre. De tous les faits de son histoire, c'est celui dont les détails ont été conservés avec le plus d'étendue. Un récit gravé deux fois sur des édifices de ce règne, à Ibsamboul, en Nubie, et dans le palais qu'on a nommé le Rameseum, à Thèbes, récit qui a été traduit littéralement et commenté par M. Chabas [3], raconte le début de cette campagne; et un poëme, faisant partie peut-être de ces chants qui transmettaient le souvenir du héros égyp-

[1] Inscription de la troisième année. V. l'inscription de Dakkeh citée par Brugsch, Hist., p. 137.
[2] V. Diod., I, 55.
[3] V. le trentième volume de la Revue archéologique.

tien[1] fait connaître l'issue de l'entreprise; l'auteur en est contemporain de Ramsès et même de cette guerre, car il écrit *deux ans* après l'événement. Il a été traduit en 1856 par M. de Rougé; je vais analyser les faits qui résultent de ces deux pièces historiques et faire ressortir ou citer textuellement les particularités les plus propres à peindre ces temps reculés.

C'était (dit l'inscription), la deuxième expédition victorieuse de Ramsès; c'était par conséquent la première après celle d'Éthiopie. Le roi était déjà parvenu dans le Tsahi, près de Kadesch, et il s'approchait de la forteresse de Schabtoun, quand deux Bédouins-Schasou se présentèrent. Ils se disaient envoyés par leurs chefs pour rejoindre l'armée égyptienne et lui apporter des nouvelles certaines des Khétas, qui les avaient fait marcher avec eux. Ils assuraient que l'ennemi effrayé avait commencé un mouvement rétrograde, dans une direction qu'ils indiquèrent. Mais c'était là une perfidie : les Khétas et leurs nombreux alliés s'étaient mis en embuscade à quelque distance au nord-ouest de Kadesch. Ramsès, trompé par le rapport des faux transfuges, marchait sans défiance de ce côté, tandis que le gros de son armée continuait à s'en éloigner, quand deux hommes, saisis par les serviteurs du roi, furent amenés devant lui. Ils avouèrent que, loin de s'enfuir, les Khétas étaient pleins de confiance dans le nombre de leurs troupes et de leurs alliés, parmi lesquels figuraient des peuples de Mésopo-

[1] V. Diod., I, 53 (cité par Brunet de Presle). — On peut noter, en faveur de l'opinion qui conserverait la domination de Séti durant toute sa vie, une inscription de la deuxième année de Ramsès (citée par M. de Rougé, Poëme de Pentaour, p. 6), et suivant laquelle Sengar et les Khétas se courbent alors devant le pharaon, mais il faut ajouter, avec l'inscription elle-même, qu'il *marche* vers les peuples du nord; il semble donc qu'il songeait déjà à les combattre et que l'inscription se bornait à annoncer sa victoire.

tamie (Naharaïn), et qu'ils étaient près de là pour le surprendre. Les généraux Égyptiens, mandés par Ramsès, furent très-déconcertés de s'être laissé tromper par le premier rapport et de l'avoir ainsi entraîné lui-même dans une erreur si dangereuse; et je croirais très-facilement, vu les mœurs de toutes les cours, dans l'Orient surtout (quand même l'inscription officielle ne le dirait pas), qu'ils n'eurent point la hardiesse de rejeter sur le roi la faute de leur crédulité. On envoya en toute hâte courir après l'armée pour la rappeler vers le lieu où se trouvait l'ennemi. Mais il paraît qu'avec la bravoure téméraire de la jeunesse, Ramsès resta lui-même au poste qu'il occupait avec son état-major et peut-être sa garde, tandis que l'ennemi marchait au midi de Kadesch pour tomber sur les Égyptiens, dont il ignorait le changement de direction.

S'il en faut croire l'inscription, la cavalerie égyptienne qui devait promptement dégager son maître, perdit la tête et n'osa pas avancer ou même prit la fuite. Le roi resta seul avec quelques serviteurs ou soldats, mais n'en courut pas moins sur les ennemis dont il fit un grand carnage, et précipita de nombreux cadavres dans l'Oronte. Ici se termine le récit officiel qui, du reste, affecte à la fin des allures épiques, et c'est au moment de cette attaque que débute la poésie de cour.

Il est impossible d'en prendre les assertions à la lettre, quand elle nous représente Ramsès pénétrant six fois, seul ou avec son écuyer, au cœur de l'armée ennemie qui comptait 2,500 chars de guerre, montés chacun par trois hommes, et là semant la mort autour de lui. On peut croire néanmoins que Ramsès fut abandonné par une partie des siens dans une lutte si inégale, et qu'avec une faible escorte il soutint ou prévint par des charges impétueuses le premier choc des Khétas, en

sorte que l'armée eut le temps d'accourir pour le tirer du péril : au moment des événements on exagère sans doute, surtout quand on est poëte ou courtisan, mais on n'invente pas [1]. Mais il est surtout ici intéressant de recueillir, dans ce poëme d'un contemporain, des détails sur la manière d'agir et de combattre de ces antiques nations. Nous venons de voir l'usage des chars de guerre chez les Khétas, comme chez les héros d'Homère. D'autre part Ramsés, invoquant son Dieu Ammon au moment du danger, proteste qu'il s'est mis en campagne sur l'ordre d'Ammon lui-même, c'est-à-dire apparemment d'un oracle. Parmi les alliés du peuple Khétas, quelques-uns se laissent reconnaître. Aradus était une ville de Phénicie, Karchemisch était sur l'Euphrate [2]. Le poëme nous dit aussi que déjà, c'est-à-dire tout au début du règne, les flottes égyptiennes apportaient le tribut de divers peuples, et que Ramsès avait commencé à construire des temples pour Ammon ; mais il nous apprend d'autre part qu'à la suite de rapports si multipliés et si longs avec les peuples d'Asie, le culte de certaines divinités étrangères s'était introduit en Égypte et même à la cour [3].

Le poëte raconte aussi, après ce premier combat, les reproches que le roi fit aux généraux et aux soldats qui l'avaient abandonné dans le danger. Dans la soirée ou dans la nuit, l'armée se trouvait tout entière réunie sur le champ du carnage qu'avait fait l'invincible Ramsès. « Aussitôt que la terre s'éclaira, dit l'écrivain, il fit « recommencer la bataille et s'élança au combat comme

[1] On pourrait même se demander si Pen-ta-our (c'est ainsi que M. de Rougé nomme son poëte) est beaucoup plus loin de la vérité *stratégique* que Boileau dans son fameux Passage du Rhin.

[2] V. de Rougé, Poëme de Pentaour, p. 12, 15.

[3] *Ib.*, p. 14. Le roi se compare à Baal. Ce n'est pas d'ailleurs un fait isolé.

« un taureau qui se précipite sur des oies. — Les braves « à leur tour entrèrent dans la mêlée comme l'épervier qui fond sur sa proie. — Le grand lion qui marchait auprès des chevaux du roi combattait avec lui... « Quiconque s'approchait tombait renversé : le roi s'emparait d'eux ou les tuait sans qu'on pût échapper. — « Le chef des misérables Khétas envoya invoquer le « grand nom de Sa Majesté. »

Cet envoyé annonçait que l'armée ennemie se rendait à discrétion, et, sur le conseil de ses généraux qu'il eut la courtoisie de consulter après son triomphe, Ramsès accorda la paix aux vaincus. « Il retourna paisiblement « en Egypte, dit le poëme, avec ses princes et son armée, (laissant) tous les peuples terrifiés par ses exploits... Le terre entière s'est rangée sous son nom, et « les princes se prosternent en adorant sa face... Sa Majesté arriva dans la ville de Ramsès-Meiamoun, grande « image de Phra et se reposa dans ses doubles pylônes « royaux, dans une vie sereine, comme le soleil dans « sa double demeure. (Le dieu, son père) glorifia son « image en disant : Salut à toi, notre fils chéri... « Reste à jamais sur le trône de ton père Toum [1], et que « tous les barbares soient écrasés sous tes sandales. »

II. Nouvelles guerres. — Mais le poëte s'était trop hâté d'annoncer une soumission complète et définitive : la guerre d'Asie recommença bientôt. La huitième, la neuvième, la onzième année du règne, et probablement plusieurs autres encore, furent marquées par des succès. Il paraît que des peuples chananéens, qui, comme nous l'avons vu, continuèrent d'habiter une partie de la Palestine, et spécialement vers le nord-ouest, après la conquête de Josué, furent alors battus par les troupes

[1] Un des noms du soleil, comme dieu des Égyptiens

égyptiennes [1]. Mais les Khétas donnèrent aussi matière à de nouvelles victoires ; c'est apparemment à cette période qu'appartiennent d'autres sculptures du Ramesseum, décrites par Champollion dans sa quatorzième lettre. Dans l'une, qui est détruite en partie, on voit encore « le roi, après un grande bataille, recevant des « principaux officiers le compte des ennemis tués, dont « les mains coupées sont entassées à ses pieds. » Dans un autre tableau, il paraissait donner à des chefs indigènes le gouvernement du pays conquis, comme l'avait fait Thoumès III, comme lui-même le fit en Nubie [2]. Enfin, dans un autre encore, qui appartient certaine- à une époque un peu avancée du règne, puisque plusieurs de ses fils y figurent déjà, deux de ces derniers sont à la poursuite des Khétas mis en déroute et fuyant vers une ville que déjà assiégent d'autres fils de Ramsès, qui se préparent à livrer l'assaut.

III. Paix avec les Khétas. — Enfin, la vingt et unième année du règne de Ramsès II, fut conclu avec ce peuple un traité de paix dont le texte, brisé en quelques endroits, a été retrouvé à Thèbes et traduit par M. Brugsch [3]. On y lit que le roi d'Égypte reçut, dans la forteresse qui portait son nom, la visite du roi des Khétas lui-même, qui vint lui proposer les conditions de la paix. Elle stipulait amitié et alliance perpétuelle entre les deux nations en des termes qui supposent que toutes deux traitent sur pied d'égalité. Les formules qui interdisent le retour de toute hostilité, soit directe, soit indirecte, sont les mêmes de part et d'autre ; les deux rois se promettent réciproquement de ne pas donner asile aux

1 V. Brugsch, Hist., p. 145-6. Le nom d'Ascalon figure aussi parmi ces conquêtes.

2 V. *infrà*. — 3 Pages 146-8.

serviteurs ou sujets qui voudraient changer de patrie ; seulement il semble que Ramsès se réserve seul le droit de réclamer l'assistance de son nouvel allié contre les attaques du dehors. Mais il épousa la fille du roi khéta, qui prit un nom égyptien, signifiant bienfait du grand soleil de la justice ; et il y a lieu de croire que, pendant le reste du règne de Ramsès, c'est-à-dire pendant près d'un demi-siècle peut-être, la sécurité de l'Asie ne fut plus troublée par des hostilités entre les deux peuples.

IV. Étendue réelle ou probable de l'empire de Ramsès II. — Tout cela paraît d'une sage politique ; mais nous voilà loin des vastes conquêtes attribuées par les Grecs à Sésostris. Hérodote raconte que ce prince traversa l'Asie, soumettant tous les peuples qu'il rencontrait sur son passage, pénétra jusqu'en Europe où il dompta les Scythes et les Thraces, et revint par la Colchide où son armée laissa une colonie[1]. Il ajoute, il est vrai, que les monuments de ces victoires, laissés par Sésostris dans les régions conquises, avaient disparu pour la plupart, et il laisse entendre qu'il ne peut répondre, à cet égard, que de ce qu'il a vu en Syrie[2]. Mais, dit M. Brugsch, « nous ne possédons aucune indication authentique que Sésostris ait mis le pied sur les parties intérieures de l'Asie. » Aucun peuple inconnu au temps de ses prédécesseurs n'est cité sur les listes des peuples vaincus par lui[3]. Ce savant va plus loin encore dans le deuxième volume de sa géographie des Égyptiens[4], où

[1] II, 102-6.

[2] Il s'agit apparemment ici de ce tableau égyptien que l'on voit encore près de Beyrouth. Un roi d'Égypte y présente des prisonniers à Ammon, et, dans l'inscription hiéroglyphique presque détruite à présent, on distingue encore le nom de Ramsès.—V. Lettre du P. Ryllo à M. Lepsius (Bolletino dell' Instituto di Correspondenza archeologica, nov. 1837).

[3] Brugsch, Hist., p. 153-4.

[4] P. 46.

il dit nettement que Ramsès n'est jamais allé jusqu'en Mésopotamie, que ses guerres furent concentrées dans la Syrie septentrionale. Cependant il faut avouer qu'il peut y avoir ici un peu d'exagération en sens contraire des exagérations anciennes. Il est reconnu en ce moment que le Taneter, ou terre sacrée, souvent cité dans les inscriptions de Ramsès, comme nous l'apprend M. Brugsch lui-même [1], n'est pas le pays de Chanaan, mais une contrée plus à l'Est, probablement vers le golfe persique [2], et, quant au peuple de Naharaïn, Ramsès en a combattu l'empire, s'il n'en a pas traversé le territoire [3]. Il n'est pas non plus hors de toute vraisemblance que ce prince, après avoir vaincu les Khétas, soit entré dans l'Asie mineure, qu'il ait même laissé vers la mer Noire des colons égyptiens, et qu'il ait vaincu dans ces contrées des peuples arrivés plus tard en Thrace, ou ayant avec les Thraces une étroite parenté. Mais quand Diodore [4] ajoute au récit déjà très-brillant d'Hérodote que Sésostris est allé par terre plus loin qu'Alexandre, et qu'il a soumis en neuf années les nations comprises dans cet immense parcours, il faut renvoyer ces fables aussi peu sensées que patriotiques des prêtres égyptiens du temps de César, à côté de leur description imaginaire des exploits et du tombeau du fabuleux Osymandias [5].

Entre les témoignages peut-être incomplets ou du moins obscurs en certains endroits, souvent emphatiques, mais précis et directs des monuments contem-

[1] Géogr., II, 18.
[2] De Rougé, Étude sur div. mon. de Toutmès III, p. 25.
[3] Br., Géogr., II, 41.
[4] I, 55. Comme Sesourtesen dans Manéthon, qui nomme celui-ci Sésostris. Nouvel exemple de confusion entre des personnages distincts dans les traditions égyptiennes.
[5] V. sur ce dernier point, le spirituel et savant mémoire de M. Letronne.

porains et les échos confus de la tradition orale, dont les Grecs furent les interprètes auprès de l'Europe civilisée, se placent les annales égyptiennes, mais comparativement récentes de Manéthon, dont l'historien Josèphe nous a conservé quelque chose. Manéthon conduisait Ramsès en Chypre, en Phénicie, contre les Assyriens et les Mèdes, au delà du Tigre par conséquent, et lui faisait conquérir tous ces pays tantôt par force, tantôt sans combat et comme par sa seule présence. Il dit même que, gonflé de ses succès, il se dirigea plus loin encore vers l'Orient, sans dire jusqu'où il y pénétra, et il raconte, comme Hérodote, la conspiration du frère de Sésostris déjouée par son retour. Mais Manéthon écrivant en grec, pour des Grecs, postérieur à Hérodote et même à Alexandre, peut bien être soupçonné d'avoir accepté sans critique, pour son illustre compatriote, la réputation que depuis longtemps lui accordaient ces étrangers et l'avoir même un peu enflée, pour qu'elle ne s'abaissât pas trop devant les exploits récents et parfaitement authentiques du conquérant macédonien.

Ce qui est bien plus avéré, c'est la puissance exercée par Ramsès en Ethiopie. Non-seulement on a trouvé partout, dans la Nubie inférieure et surtout dans les magnifiques monuments d'Ibsamboul, les traces de ce règne [1], mais M. Lepsius a reconnu jusqu'à Barkal un temple d'Ammon construit sous Ramsès le Grand, le seul des pharaons dont le règne dans une si lointaine contrée lui paraisse démontré.

Ici encore la politique fut jointe à la force des armes pour en modifier ou en compléter les résultats. « Il est fort remarquable, dit Champollion, dans sa dixième lettre, datée d'Ibsamboul, que je n'aie trouvé jusqu'ici,

[1] V. les lettres de Champollion, celles d'Ampère, etc.

sur les monuments de la Nubie, que des noms de princes Éthiopiens et Nubiens, comme gouverneurs du pays, sous le règne de Ramsès le Grand et de sa dynastie. » D'autre part, on transportait dans les provinces du nord des nègres captifs, et en Nubie des prisonniers asiatiques, afin de rendre plus difficiles les évasions ou les révoltes [1]. Ramsès en conserva aussi beaucoup en Égypte, s'il est vrai qu'il ait fait exécuter par eux, et par eux seuls, d'immenses travaux [2].

Ce qui est certain, c'est que nul règne égyptien ne présente une aussi grande quantité de monuments de toute espèce, et en Nubie et en Égypte, à Thèbes surtout [3]. Rien n'empêche de croire qu'il ait, comme le veut Hérodote, employé ses prisonniers à de grands travaux de canalisation, mais il avait probablement pour but plutôt l'irrigation des terres ou le commerce, que des obstacles à créer aux envahisseurs étrangers. On sait aussi qu'à l'exemple de son père, il fit creuser un puits dans le désert, à Kouban [4]. Et, à vrai dire, il est probable que ce grand nombre de monuments et d'inscriptions, accumulés pendant un règne de plus de soixante années, la ressemblance de son nom avec celui de Ramsès Hik-Pen, dont les exploits durent se confondre avec les siens, son surnom même, qui rappelait les Sesourtesen, furent pour bien près de moitié dans cette réputation colossale qui lui est faite parmi la longue série des pharaons.

[1] Brugsch, Hist., p. 154. — [2] Diod., I, 56.
[3] V. Champoll., lettres 9, 10, 11, 12, 14, 18, 20. Leps., Briefe, p. 112, 115, 239, 253, 265, 274, 278, 285.
[4] V. dans Brugsch, Hist., 150, la traduction de l'inscription, qui est du commencement de ce règne.

§ 13. Fin de la dix-neuvième dynastie. — Seconde invasion des pasteurs (quatorzième siècle).

Ramsès le Grand eut pour successeur son fils Maïen-phtah ou Meri-en-Phtah (chéri de Phtah), qu'on a nommé en Europe Menephta ou Menephtès. Ses monuments et inscriptions se trouvent surtout à Memphis, ville fameuse par le culte du Dieu Phtah, et peut-être y avait-il transporté sa résidence. Il eut, au commencement de son règne, à combattre des peuples libyens et conserva l'Éthiopie[1]. La durée de son pouvoir fut de beaucoup inférieure à celle du règne de Ramsès, et elle fut brusquement interrompue par un événement désastreux accompagné, d'après les annales égyptiennes, de circonstances très-bizarres, aussi propres à intéresser la curiosité du lecteur que les études de l'historien. Le nom d'Aménophis donné par cette narration au roi qui gouvernait alors l'Égypte, peut inspirer quelque doute sur la date réelle de ces faits, mais il ne faut pas trop s'effaroucher d'une différence de transcription entre deux noms quelque peu semblables, quand il s'agit d'un extrait fait par un Juif helléniste, d'un Égyptien écrivant en grec.

« Manéthon raconte, dit l'historien Josèphe[2], qu'A-« ménophis voulant contempler les dieux comme l'avait « fait Horus, l'un de ses prédécesseurs, fit connaître « son envie à un autre Aménophis, fils de Paapis, qui « passait pour initié à la nature divine, à cause de sa « sagesse et de sa connaissance de l'avenir. Cet homme « lui dit qu'il pourrait voir les dieux, s'il purgeait l'É-

[1] Brugsch, Hist. d'Égypte sous les rois indigènes, p. 172.
[2] Contre Apion, I, 26.

« gypte de tous les lépreux et les impurs. Le roi, joyeux,
« fit réunir tous les infirmes, au nombre de 80,000, et
« les fit jeter dans des carrières à l'orient du Nil, pour
« les y faire travailler avec les habitants de ce pays.
« Quelques prêtres savants, atteints de la lèpre, se trou-
« vèrent parmi eux. Cependant Aménophis le devin
« craignait pour lui-même et pour le roi la colère di-
« vine, si les dieux étaient vus contre leur gré. Il dé-
« clara que d'autres gens viendraient en aide aux impurs
« et seraient maîtres de l'Égypte pendant treize ans;
« mais il n'osa le dire lui-même au roi, il le lui écrivit
« et se tua. Aménophis demeura fort abattu.

« Après qu'il se fut passé quelque temps, continue
« Manéthon (dont Josèphe reproduit désormais les
« propres paroles), ces malheureux supplièrent le roi
« de mettre fin à leurs peines et de leur donner un
« asile; il les réunit dans l'ancienne ville des Pasteurs,
« Avaris, alors déserte. Cette ville, selon la haute théo-
« logie, est consacrée à Typhon. Ils y entrèrent donc et
« commencèrent là à se soulever, ayant pour chef un
« prêtre d'Héliopolis nommé Osarsiph, à qui ils jurè-
« rent d'obéir en tout. Il leur donna pour première loi
« de n'adorer aucun dieu de l'Égypte et de n'épargner
« aucun des animaux regardés comme sacrés; mais de
« les immoler et de les détruire, et de n'avoir aucune
« relation qu'avec les gens de leur parti. Après leur
« avoir donné cet ordre et d'autres encore tout con-
« traires aux coutumes égyptiennes, il leur dit de ré-
« parer les murs de la ville et de se préparer à la guerre
« contre le roi Aménophis. Lui-même, s'associant
« d'autres prêtres du nombre des impurs, envoya des
« députés à Jérusalem vers les pasteurs qu'avait chassés
« Touthmosis; leur remontrant l'injure que ses compa-
« gnons et lui avaient reçue, il les pria de marcher avec

« eux contre l'Égypte. Il leur promit de les faire entrer « d'abord dans Avaris, la ville de leurs ancêtres, de « leur fournir des provisions abondantes, de combattre « à leurs côtés quand il le faudrait et de leur soumettre « facilement le pays. Ceux-ci partirent tout joyeux et « pleins d'ardeur, au nombre de 200,000, et arrivèrent « bientôt à Avaris. — Le roi d'Égypte, apprenant cette « invasion, fut fort troublé, car il se rappelait la pré- « diction du fils de Paaphis. Ayant donc rassemblé une « multitude d'Égyptiens et délibéré avec leurs chefs, il « se fit amener les animaux sacrés que l'on honorait « dans les temples, prescrivit aux prêtres de toutes les « provinces de cacher de leur mieux les statues des di- « vinités et envoya vers un allié [1] son fils Séthos, âgé « de cinq ans, qu'il avait aussi appelé Ramessès, du « nom de Rampsès son père. Lui-même, avec les autres « Égyptiens, au nombre de 300,000 braves guerriers, « ne combattit point les ennemis qui s'avançaient ; mais, « craignant de lutter contre la volonté des dieux, il se « replia rapidement sur Memphis, emmena le bœuf « Apis et les autres animaux sacrés qu'il y avait fait « réunir, et avec toute son armée, avec la masse du « peuple égyptien, il remonta le Nil. Le roi d'Éthiopie « lui était tout dévoué. Il l'accueillit avec tous les siens « et l'Éthiopie les nourrit; il leur assigna pour treize « ans des villes et des villages en nombre suffisant et « fit garder la frontière par une armée éthiopienne. — « Voilà ce qui se passait au midi. Mais ceux de Solyme, « unis aux impurs, exercèrent envers les habitants de

[1] C'était, comme on va le voir, celui d'Éthiopie, ou plutôt un de ces princes vassaux qui jouaient en Nubie le rôle de gouverneurs au nom des monarques égyptiens. On sait positivement que l'un de ceux qui avait exercé ces fonctions sous Ramsès les conserva sous Maïenphtah. V. Brugsch.

« l'Égypte la plus cruelle et la plus sacrilége tyrannie. « Non-seulement ils brûlèrent villes et bourgs, pillèrent « et saccagèrent les statues des dieux, mais ils firent « cuire les animaux sacrés, obligeant leurs prêtres et « leurs prophètes à les immoler eux-mêmes, et chas- « sant ces prêtres après les avoir dépouillés. On dit que « cet Osarsiph, prêtre héliopolitain d'Osiris, qui boule- « versa ainsi les coutumes de l'Égypte, changea son « nom en celui de Moyse [1]. »

Au chapitre suivant, Josèphe raconte, toujours d'après Manéthon, qu'Aménophis et son fils revinrent d'Éthiopie, combattirent les pasteurs et les impurs, en tuèrent beaucoup et poursuivirent le reste jusqu'aux frontières de la Syrie.

Ces événements ne furent assurément pas inventés par les Égyptiens, dont ils ne devaient pas flatter l'orgueil national; ils y ont seulement ajouté des circonstances merveilleuses pour expliquer le succès facile de l'invasion; encore est-il possible que des motifs superstitieux aient réellement détourné le roi d'opposer une résistance énergique. Mais il est certain que cette conquête ne fut pas de longue durée et que Séti II, dont les monuments constatent l'existence, régna réellement sur l'Égypte. Seulement cette époque est restée fort obscure pour la science. Séti II paraît avoir eu des rivaux; l'ordre de succession des princes qui gouvernent entre Maïenphtah et Ramsès III n'est guère mieux connu que leur histoire, et l'un d'eux au moins fut considéré ensuite comme usurpateur [2]. On sait du moins qu'un règne fort

[1] Cette confusion entre deux faits si différents, mais se rapportant tous deux à des hostilités de religion et de race, s'explique d'autant mieux chez les Égyptiens qu'elle leur donnait le moyen de dissimuler l'humiliante issue de leur tyrannie à l'égard des Israélites.

[2] On sait aussi qu'il dut le pouvoir à sa femme, la reine Taouser. C'est un nouvel exemple, et ce ne sera pas le dernier, de l'importance

court, celui de Necht-Séti (Séti le victorieux) sert de transition entre cette dynastie et la suivante, étant, comme Ramsès Ier, rangé dans celle qui finit, quoique tige de celle qui commence. Necht-Séti est le père de l'autre Ramsès le Grand, de Ramsès III Hyk-Pen [1], dont il nous reste maintenant à étudier les exploits.

§ 14. Vingtième dynastie. — Ramsès III (commencement du treizième siècle).

Ce conquérant trouva d'abord une tâche bien difficile à remplir. Les troubles et les revers de l'époque précédente avaient plus que compromis la prépondérance égyptienne en Asie; les frontières de l'empire étaient attaquées, et il fallut reprendre sur de nouveaux frais les conquêtes des deux précédentes dynasties; cependant le théâtre de ces expéditions paraît toujours reporté à quelque distance de l'Égypte proprement dite.

Dès la cinquième année de son règne, Ramsès qui était monté fort jeune sur le trône [2], avait obtenu des succès sur un peuple Libyen (les Lobou) [3], et de concert avec les Tsakkaro, peuple des îles ou des côtes de la Méditerranée [4]; mais les détails de cette première lutte sont peu connus [5]. Au contraire une inscription très-

politique des femmes dans les dynasties égyptiennes. Pour ces années confuses de la dix-neuvième dynastie, voir Brugsch, Hist. d'Égypte sous les rois indigènes, p. 178-181, et de Rougé, Étude sur une stèle de la Bibliothèque impériale, p. 285-8.

[1] C'est lui que Champollion appelait Meiamoun, parce que, bien que Hyk-Pen soit son surnom officiel, l'épithète de Meiamoun était liée à son nom propre.

[2] V. de Rougé, Notice sur les textes publiés par M. Greene, Athén. fr. du 3 nov. 1855, p. 6 du tiré à part.

[3] Brugsch, Hist., p. 189. — V. Champ., lettre 18.

[4] V. *infrà.*

[5] Trois tableaux la représentent, mais le texte historique est peu développé.

longue, datée de la neuvième année de Ramsès [1], nous transmet le récit d'une expédition importante et prolongée dans l'Asie antérieure. Les ennemis s'étaient portés vers le pays de Tsahi, qui comprenait, comme nous l'avons vu, la Cœlésyrie et s'étendait vers la mer. Les Khètas reparaissent encore ici; avec eux sont le peuple d'Aratou (les Phéniciens d'Aradus), les Tsakkaro, qui avaient fait défection, les Pulsata (probablement les Philistins) et d'autres peuples encore.

Ramsès courut à l'ennemi et remporta une victoire signalée. L'inscription correspondant aux tableaux de cette campagne dans le palais de Médinet-Habou porte à plus de 12,000 hommes la perte des confédérés [2], et le roi fit construire, près du lieu de ce combat, dit-on, une forteresse appelée : Tour de Ramsès, qui a repoussé les Tamahou [3].

Une autre campagne fait suite à celle-là dans les inscriptions et dans les tableaux militaires de Médinet-Habou. Cette fois, ce furent principalement les Tsakkaro qui portèrent le poids de la défaite, mais ce fut chez les Tsahi que les confédérés se réunirent encore. « Le roi, « dit l'inscription [4], part pour le pays des Tsahi, comme « l'image du dieu Month, pour fouler aux pieds les peu« ples qui ont violé les frontières. Les soldats sont « comme des taureaux qui se précipitent sur des mou« tons; les chevaux comme des éperviers au milieu de « petits oiseaux. »

On aborda l'ennemi, et voici quelques lignes de la lettre où Champollion décrit les monuments qui retra-

[1] De Rougé, *ubi suprà*, p 4.
[2] *Ib.*, 12. — Brugsch, p. 184, cf 187 et dix-huitième lettre de Champollion.
[3] De Rougé, *ibid.*
[4] *Ib.*, p. 12.

cent-cette campagne. « Troisième tableau : Défaite des Fekkaro[1] et de leurs alliés. Les fantassins égyptiens les mettent en fuite sur tous les points du champ de bataille. Méïamoun[2], secondé par ses chars de guerre, en fait un horrible carnage; quelques chefs ennemis résistent encore, montés sur des chars traînés soit par deux chevaux, soit par quatre bœufs. — Quatrième tableau : Après cette première victoire, l'armée égyptienne se met en marche, toujours dans l'ordre le plus méthodique et le plus régulier;.. elle traverse des pays difficiles, infestés de bêtes sauvages; sur le flanc de l'armée, le roi attaqué par deux lions, vient de terrasser l'un et combat l'autre. — Cinquième tableau : Le roi et ses soldats arrivent sur le bord de la mer, au moment où la flotte égyptienne en est venue aux mains avec la flotte des Fekkaro, combinée avec celle de leurs alliés, les Schairotanas, reconnaissables à leurs casques armés de deux cornes. Les vaisseaux égyptiens manœuvrent à la fois à la voile et à l'aviron, et leur proue est ornée d'une tête de lion. Déjà un navire fekkarien a coulé[3] et la flotte alliée se trouve resserrée entre la flotte égyptienne et le rivage, du haut duquel Rhamsès-Méiamoun et ses fantassins lancent une grêle de traits sur les vaisseaux ennemis. Leur défaite n'est plus douteuse; la flotte égyptienne entasse les prisonniers à côté de ses rameurs. » — « Les vaisseaux, dit l'inscription traduite par « M. de Rougé, étaient garnis de la poupe à la proue

1 C'est ainsi que ce mot se lisait alors. M. de Rougé a prouvé dans sa Notice sur les fouilles de M. Greene que le signe initial était une variante d'un caractère bien connu d'ailleurs et que je rends par *Ts*, dans l'impuissance où sont les alphabets européens d'en exprimer rigoureusement le son.

2 Nous avons vu pourquoi Champollion nommait ainsi Ramsès Hyk-Pen.

3 Ou plutôt : chaviré.

« de braves guerriers... Les fantassins étaient comme « le jeune lion rugissant sur les montagnes.... Les che- « vaux eux-mêmes semblent réunir leurs forces pour fou- « ler aux pieds les barbares. Quant à moi (dit le roi) j'é- « tais vaillant comme le dieu Month.... Ceux qui se sont « approchés de mes frontières ne moissonneront plus « en ce monde; le temps de leur âme est compté pour « l'éternité. »

Le pays infesté de bêtes féroces que les Égyptiens traversent avant leur victoire navale est, suivant M. de Rougé, l'un des contreforts du Liban; ce combat ne fut livré ni sur le lac de Génésareth ni sur l'Oronte : il le fut sur la Méditerranée, la *Grande mer*, comme l'appelaient les Égyptiens [1]. L'inscription dit encore que les navires ennemis étaient venus des îles de la mer, sans doute de Crète ou de Chypre, ou encore de quelque contrée toute maritime, comme le pays des Philistins. C'est près de la tour de Ramsès que le roi est représenté recevant ses prisonniers. Les deux campagnes du nord avaient donc eu lieu, selon M. de Rougé, dans le même pays.

D'autre bas-reliefs de Medinet-Habou représentent encore des combats livrés par les Égyptiens à des Asiatiques, l'assaut donné à une forteresse et Ramsès marchant contre les Khétas [2]; divers combats se rapportant à la huitième, la onzième et peut-être la douzième année du règne sont désignés dans les monuments comme autant de victoires remportées sur divers peuples tant d'Asie que de Libye. Une autre inscription affirme à la postérité que les chefs du sud apportaient leurs tributs à l'Égypte : « J'accorde, dit aussi le dieu Harmachou, « s'adressant au roi dans ce texte, que des peuples qui

[1] De Rougé, Notice, p. 13.
[2] V. l'Égypte anc. de Champollion-Figeac, p. 160.

« ne connaissaient pas l'Égypte viennent chez toi.. char-
« gés d'or, d'argent, de lapis-lazuli, de toutes les pierres
« précieuses et des meilleures choses de Taneter[1]. » « Dans
« l'est, les Arabes apportaient leurs tributs; dans l'ouest,
« c'est-à-dire en Libye, les Tahennou, grand peuple mentionné dès le temps de Toutmès III et représentant peut-être toutes les tribus berbères[2], présentaient au roi leurs hommages. Un tableau du même règne [3] *permet de distinguer parmi les peuples soumis*, les Schasou, les Éthiopiens et des nègres à côté des Lobou et de ceux dont il a été question dans la guerre d'Asie; mais ici encore il convient de se rappeler que les vieux Égyptiens sont suspects de nommer tributaires tous les peuples qui commerçaient avec eux ou envoyaient des députés dans leur pays. Quoi qu'il en soit, après l'an XII, on ne connaît plus d'expédition militaire de Ramsès, mais sa puissance lui survécut. L'édifice de Médinet-Habou, œuvre des Thoutmosis, mais accru et orné par lui témoigne de la splendeurs des arts sous son règne, aussi bien que son tombeau, vaste édifice souterrain, creusé sans doute de son vivant, selon l'usage des rois d'Égypte. La date absolue de ce règne est la première qui soit directement donnée par un monument : un fait astronomique signalé par une inscription nous fait connaître, en effet, quelle était alors la discordance entre l'année égyptienne et l'année vraie, et l'on a pu conclure rigoureusement que Ramsès III était roi dans les premières années du treizième siècle [4].

[1] V. Brugsch, p. 190.
[2] V. sur ce nom de Rougé, Étude de div. mon. de Toutmès III, p. 23.
[3] Brugsch, 191.
[4] V. Biot, Mém. de l'Acad. des sciences.

§ 15. Fin de la vingtième dynastie. — Vingt-unième dynastie (du treizième siècle au commencement du dixième).

Plusieurs fils de Ramsès III régnèrent après lui, peut-être simultanément sur diverses contrées de l'Égypte [1]; mais aucun d'eux n'a laissé un nom illustre, et bientôt on vit s'élever à côté, puis au-dessus de leur pouvoir, l'autorité politique des grands prêtres d'Ammon (le dieu principal de Thèbes). Au dehors, la sûreté, la grandeur même de la monarchie ne reçurent pas d'atteinte. Sous Ramsès IV (le nom de Ramsès est patronymique dans cette famille), les Assyriens payaient encore tribut, aussi bien que des Aamou, peuples asiatiques qui semblent de race mongole [2]. On sait même [3] que sous Ramsès-Mériamen II appelé aussi Ramsès XII, bien que son ordre généalogique ne soit pas encore nettement connu, les peuples de Mésopotamie payaient régulièrement tribut à l'Égypte et ce prince ne paraît pas avoir trouvé de rivaux à son pouvoir. Mais, fort peu après lui, à ce qu'il paraît, le grand prêtre Her-Hor exerce la puissance suprême, et c'est alors que se montre la dernière trace de la puissance des pharaons en Asie [4].

Vers ce temps en effet (au douzième siècle), s'élevait dans cette contrée la puissance de Ninive, et bientôt il ne fut plus question, entre le Tigre et l'Euphrate, d'autre domination que de celle-là. Dans l'intérieur de l'Égypte, Her-Hor (l'Horus suprême) après avoir uni à son titre sacerdotal ceux de chef des travaux et de chef des troupes, finit par prendre, sur les monuments, le titre

[1] De Rougé, Étude sur une stèle de la Biblioth. imp., p. 190.
[2] V. *ibid.*, p. 206. — [3] *Ibid.*, *sub init.*
[4] De Rougé, p. 207, 215. — Brugsch, 215.

et les marques de la royauté, tout en conservant le sacerdoce[1]. Le titre de grand prêtre est seul accolé au nom de son fils; mais bientôt les dénominations royales reparaissent dans cette famille, qui s'allia, dit-on, par mariage aux descendants d'un rival de Séti II[2].

Cependant une autre dynastie s'élevait dans la basse Égypte, à Tanis. On croit en effet qu'elle possédait déjà depuis quelque temps cette contrée quand les Ramsès régnaient encore de nom, et les prêtres d'Ammon de fait, dans la ville de Thèbes. Les rois Tanites parvinrent ensuite à régner sur l'Égypte entière; l'un deux, contemporain de Salomon, lui donna sa fille en mariage; mais rien ne donne à penser que cette dynastie ait essayé de recouvrer l'ancienne puissance de la monarchie égyptienne, et elle ne régna pas en tout beaucoup plus d'un siècle. Elle eut pour héritière une autre famille, également venue de la basse Égypte, de Bubaste.

§ 16. Vingt-deuxième, vingt-troisième et vingt-quatrième dynasties (dixième, neuvième et huitième siècles).

Il est remarquable que, dans la série des rois de la vingt-deuxième dynastie, et même parmi les ancêtres paternels de son fondateur, presque tous les noms indiquent une origine asiatique[4]. La manière dont cette famille étrangère arriva au trône d'Égypte n'est plus tout à fait obscure aujourd'hui. Un certain Osorkhon, père de Scheschonk Ier, le fondateur de la dynastie, avait épousé la fille d'un roi, qui fut, selon M. Brugsch, l'avant-

[1] De Rougé, p. 194-5, 197-8. — [2] *Ib.*, 197. Cf Brugsch, 215-17.
[3] V. Brugsch, p. 213.
[4] V. Brugsch, Hist. d'Égypte, p. 219-20, et M. Mariette, Athén. franç., nov. 1855.

dernier et, selon M. de Rougé [1], le dernier de la dynastie Tanite. Le petit-fils, adopté par son aïeul maternel, fut d'abord régent de l'empire, et gouverna plus tard comme roi.

Ce roi Scheschonk, ou Sésac, comme l'ont appelé les Hébreux [2], donna asile à Jéroboam fugitif, et, quand celui-ci se fut mis à la tête des dix tribus [3], Sésac, suivant la même politique, envahit le royaume de Juda. La cinquième année de Roboam, nous l'avons vu, c'est-à-dire vers 972, il lança sur ce pays 1,200 chars, 60,000 cavaliers et une foule innombrable de soldats Égyptiens, Libyens, Éthiopiens et Troglodytes; il pénétra jusqu'à Jérusalem et enleva les trésors du temple et ceux du monarque [4]. Ces conquêtes sont retracées sur un grand bas-relief de Karnak, daté du règne de Sésac lui-même, et où l'on reconnaît parmi les villes prises par les Égyptiens un grand nombre de noms bibliques [5], spécialement celui de Juda, qui représente apparemment la capitale du royaume.

La durée exacte du règne n'est pas connue d'une manière certaine, mais on sait du moins qu'il atteignit sa vingt-unième année. L'histoire d'Osorkhon Ier, fils de Scheschonk Ier, est fort obscure, du moins pour nous. On a seulement lieu de penser que ce fut sous lui ou son successeur qu'un roi d'Éthiopie traversa l'Égypte et alla porter en Palestine une guerre malheureuse pour les envahisseurs, avec une armée composée d'Éthiopiens proprement dit et de Libyens. Cette invasion fut repoussée par Asa le petit-fils de Roboam [6]. Étourdis sans

[1] Étude sur une stèle de la Biblioth. impér., p. 204.
[2] Ils n'écrivaient pas les voyelles, ce dont les Égyptiens se dispensaient souvent aussi, et la même lettre peut représenter en hébreu S ou *Sch*.
[3] V. le chap. IV. — [4] *Ibid.* — [5] V. Brugsch, Géogr., II.
[6] V. le chap. IV.

doute de cette défaite, les Éthiopiens ne paraissent pas avoir tenté de réduire l'Égypte; mais ces provinces nubiennes qui, au temps de Sésac, fournissaient encore un contingent au pharaon, sont dès lors séparées de l'empire et ne rentreront plus en son pouvoir.

La généalogie et la chronologie de la dynastie Bubastite, quoiques élaborées avec succès depuis quelques années, ne nous arrêteront pas. Disons seulement qu'elle se prolongea plus d'un siècle encore après d'Osorkhon Ier, et que des règnes se sont suivis par voie d'association, de manière à occuper un intervalle très-inférieur à la somme qui résulterait de leur addition totale [1]. La vingt-troisième dynastie, Tanite comme la vingt-unième, ne compte dans Manéthon que quatre rois, dont trois se retrouvent sur les monuments connus [2]; elle nous conduit jusqu'au milieu du huitième siècle avant Jésus-Christ, et il y a lieu de penser que le système d'association y fut suivi comme dans la précédente [3]. Aucun grand souvenir historique ne s'attache aux noms de ces rois. Enfin la vingt-quatrième dynastie ne se compose que d'un seul prince, Bocchoris, qui paraît n'avoir pas régné au delà de six ans, et dont la vie fut abrégée par la conquête éthiopienne.

§ 17. Les rois éthiopiens (715-665).

Sabacon (Schabaka), roi d'Éthiopie, prit, dans la deuxième moitié du huitième siècle, une éclatante revanche des conquêtes que les anciens Égyptiens avaient souvent faites dans ce pays. Il envahit l'Égypte, s'en empara et put la léguer à ses premiers successeurs. Il fit brûler vif, s'il faut en croire Manéthon, le roi Bocchoris; néanmoins cet acte de barbarie n'effraya pas assez les indigènes pour que la domination des Éthiopiens fût

[1] V. Brugsch, 229-35. — [2] *Ib.*, 237.
[3] *Ibid.*, cf 237, 242.

partout et toujours incontestée. Alors, comme au temps des Hyksôs, une royauté nationale continua à vivre et à protester contre la conquête, dans certains cantons du royaume. La famille qui forma ensuite la vingt-sixième dynastie (dite de *Saïs*) exerça, selon toute apparence, l'autorité dans le Delta occidental, pays de défense assez facile dans une guerre de partisans. Nous y avons déjà rencontré la quatorzième dynastie, et Hérodote[1] nous met ici sur la voie, en nous parlant d'un roi refugié dans les marais pendant le règne des Éthiopiens. Il dit aussi que le premier Néchao, père du Psammétichus que nous allons rencontrer, fut tué par Sabacon, nom sous lequel il comprend toute la dynastie éthiopienne[2]. Et nous savons par Manéthon que ce Néchao était compté pour le troisième roi de sa race.

Néanmoins ces résistances partielles n'empêchèrent pas la dynastie éthiopienne d'obtenir au dehors une grande considération. Sabakon, le Sua de l'Écriture[3] fut appelé par Osée, roi d'Israël, à son aide contre les Assyriens. Cet appel fut inutile à Osée, mais il paraît que le pharaon fit une expédition, lorsqu'il fut trop tard pour secourir Samarie, car, sur un monument de Karnac[4], la flatterie lui attribue la Syrie comme tributaire. Le troisième roi de cette dynastie, Tharaka, n'étant encore que prince d'Éthiopie[5], mais envoyé sans doute par son parent le roi d'Égypte Sevékos (Sabataka), mar-

[1] Brugsch, II, 137.
[2] V. sur tout ceci M. de Rougé, Notice sur les textes de Greene, p. 36-8.
[3] On a cru que c'était Sevékos, le second roi de la dynastie, mais des calculs plus précis ne permettent guère de le reporter si haut; d'ailleurs l'orthographe *égyptienne* de ce nom ne peut expliquer celle des Hébreux comme le ferait celle de Sabacon. Cf Brandis, ubi infra.
[4] V. Brugsch, Hist., p. 244.
[5] V. Brandis, Rerum assyriarum tempora emendata, p. 42-3. Cf IV, R., XIX, 9.

cha contre Sennachérib lorsque ce roi de Ninive envahit Juda, et il passa pour avoir porté ses armes jusqu'au détroit de Gibraltar[1], à l'extrémité nord-ouest du continent Africain. Il figure dans les bas-reliefs de Medinet-Habou, tenant d'une main les chevelures réunies de plusieurs vaincus qu'il menace de sa masse d'armes[2]. Tharaka possédait aussi la haute Nubie, car on a trouvé au mont Barkal une inscription de sa vingtième année[3]. Du reste les souvenirs de ce temps ne sont pas tous belliqueux. Hérodote[4] attribue à Sabacon l'abolition de la peine de mort, à laquelle il substitua les travaux forcés. Diodore parle de nombreux canaux[5] et Hérodote de terrassements destinés à exhausser les monticules où s'élevaient les villes au-dessus des eaux débordées, travaux qui seraient dus à la dynastie éthiopienne. M. Leemans pense que cette législation et ces travaux ne conviennent point au caractère violent du meurtrier de Bocchoris et qu'il faut les rapporter à quelqu'un de ses successeurs; mais, sans se demander si Bocchoris n'avait pas commis quelque crime atroce, on peut dire, avec l'auteur de l'Égypte ancienne, que les travaux relatifs à l'inondation du Nil sont d'urgente nécessité et qu'on dut s'y appliquer promptement pour remédier au désordre apporté par la conquête. On voit aussi[6], à Louxor, Sabacon faisant des offrandes aux dieux du palais et de Thèbes. Il adopta, comme ses successeurs, un prénom tout égyptien[7].

Enfin les Éthiopiens rentrèrent dans leur pays. Cette retraite est expliquée, dans Hérodote, par un songe de Sabacon; un motif superstitieux a pu y contribuer sans

1 Brugsch, Hist., 245. — 2 Champollion-Figeac, 364. — 3 Brandis, p. 42. — 4 II, 137. Cf Diod., I, 60, 65. — Leemans, lettre à Salvolini, p. 117. — 5 Liv. I, chap. 65. — 6 Champollion-Figeac, p. 363. — 7 V. Brugsch, Hist., p. 244.

doute, mais elle put aussi être décidée par une énergique attaque des petits princes de l'Égypte. Hérodote affirme d'ailleurs que le royaume fut partagé alors en douze principautés alliées, mais indépendantes, avant d'être réuni sous les ordres de Psammétichus.

§ 18. Les rois Saïtes. (665-527).

La bonne intelligence entre les douze rois ne dura pas toujours. Un oracle, s'il en faut croire Hérodote [1], les avait avertis que celui qui ferait les libations dans un vase d'airain deviendrait seul roi d'Égypte. Psammétik, l'un d'eux, s'étant un jour par mégarde servi de son casque pour cet usage, fut dépossédé par les autres; mais la colère anima son ambition; il prit à son service des aventuriers Grecs et Cariens et s'empara de tout le pays.

Il ne se borna pas, pour affermir son trône, à s'appuyer sur des étrangers, à établir en Égypte des colons grecs [2], tout dévoués à un prince qui, le premier, leur avait ouvert son royaume. Il eut soin d'épouser la princesse Schap en Ap qui, par sa mère, appartenait certainement au sang royal de l'ancienne Égypte, bien que son père fût peut-être Éthiopien [3]. Néanmoins un très-grand nombre de guerriers égyptiens, blessés de la faveur que Psammétik accordait aux Grecs, abandonnèrent le camp qu'ils occupaient à Éléphantine et émigrèrent en Éthiopie [4], dont le souverain les établit sur le haut Nil; ils y portèrent la civilisation égyptienne et furent sans doute les premiers instituteurs de cet art

[1] II, 151, cf Diod., I, 66. — [2] *Ib.*, 152.
[3] V. de Rougé, Notice sur les textes de M. Greene, p. 45-8.
[4] Hérodote, II, 30, cf 154, et Diod., I, 67.

égyptien qui, plusieurs siècles après, était si manifeste dans les monuments qu'on élevait à Méroé [1]. Psammétik ne renonça point pour cela à conserver avec les Grecs des rapports d'amitié. C'est lui qui confia de très-jeunes Égyptiens à ceux qui s'étaient établis dans son royaume, pour les instruire de la langue grecque [2], et il se forma ainsi une caste d'interprètes héréditaires, pour conserver entre les deux peuples des rapports permanents. Les Grecs, avides de commerce, n'avaient garde de s'y refuser. C'est à partir de là seulement qu'ils connurent l'Égypte et que la chronologie égyptienne d'Hérodote est à peu près acceptable.

Mais le royaume paraît avoir reçu, dans son organisation militaire et sa puissance, un coup funeste par l'émigration de 200,000 soldats. Une guerre très-longue et cependant presque sans résultat dans le pays des Philistins [3], c'est tout ce que l'histoire nous a transmis à cet égard touchant le fondateur de la dynastie de Saïs. Il est vrai que Néchao, son fils, essaya de reprendre les redoutables traditions de Thoutmosis et de Ramsès; il essaya de renouveler les grandes guerres d'Asie, et il obtint en effet à Mageddo un avantage considérable contre le roi de Juda, Josias, qui avait voulu s'opposer à son passage. Mais le roi de Babylone lui fit éprouver un échec décisif; Néchao dut regagner son pays, attirant sur l'Égypte de terribles représailles [4]. Il avait aussi voulu ouvrir (ou rouvrir) un canal de communication entre le Nil et la mer Rouge; mais, après y avoir vu périr un nombre immense d'ouvriers, frappés sans doute d'épidémie par suite d'exhalaisons provenant des terres remuées, il se désista de cette entreprise, sur l'annonce

[1] Lettres de Lepsius, *passim*. V. l'Appendice.
[2] Hérodote, II, 154.
[3] Hér., II, 157. — [4] V. *infrà*, chap. VIII.

d'un oracle qu'il travaillait là pour ouvrir le chemin aux barbares [1]. Son fils, Psammétik II (le Psammis de l'historien grec), n'aurait guère de place dans l'histoire de son pays, si l'on n'avait à noter [2] qu'il épousa sa propre tante, fille de Schap en Ap, pour se rattacher plus étroitement à l'ancienne lignée des rois égyptiens.

Apriès, ou plutôt Ouah pe-Ra-het (le soleil agrandit son cœur), eut un sort funeste. Après une guerre contre les Phéniciens, les Égyptiens ayant éprouvé un désastre dans une expédition contre Cyrène, crurent, dit Hérodote [3], que leur roi les avait, de propos délibéré, envoyés à la boucherie. Le roi députa vers l'armée insurgée un certain Amasis, avec mission de l'apaiser. Amasis se laissa proclamer chef des mécontents. Apriès alors part de son palais de Saïs, avec ses soldats Ioniens et Cariens, pour combattre les rebelles, mais il succombe à la bataille de Momemphis; les insurgés s'emparent de sa personne et, quelque temps après, le mettent à mort [4].

Cependant sa dynastie ne disparaît pas entièrement de l'histoire. Amasis épousa une fille de Psammétik II, en imitation de la politique de ses devanciers [5]. Il les imita aussi dans les relations amicales qu'il entretint avec les Grecs. Il attira de Péluse à Memphis la colonie établie par Psammétik Ier et forma un nouvel établissement grec à Naucratis [6]. Il fonda aussi à Saïs un célèbre édifice en l'honneur de Neith, spécialement adorée dans cette ville [7]; mais ses soins ne profitèrent point à son fils, qui ne lui survécut que pour être témoin de l'asservissement de sa patrie [8].

[1] Hér., II, 159. — [2] V. de Rougé, *ubi suprà*, p. 49-52.
[3] Hér., II, 161. — [4] *Ib.*, 162-3, 169.
[5] De Rougé, *ubi suprà*, p. 53. — [6] Hér., II, 154, 179.
[7] *Ib.*, 175. — [8] V. le chapitre sur Cambyse.

VI

MONUMENTS ET CIVILISATION DE L'ÉGYPTE.

§ 1. Monuments.

I. Pyramides. — Les monuments de l'Égypte les plus imposants par leur masse, les plus curieux par leur antiquité sont sans contredit les grandes pyramides. Nous avons déjà vu quels travaux immenses leur construction avait dû coûter, mais on s'en fera peut-être une idée plus précise, quand on saura que la pyramide de Chéops se compose de plus de deux cents assises ou couches de blocs et que, malgré la chute des deux ou trois dernières, elle mesure encore une hauteur de près de cent quarante mètres[1]; sa largeur à la base est bien plus considérable encore. Pour soulager du poids immense qu'elle devait porter la chambre destinée au sarcophage royal, on a ménagé au-dessus, dans la masse du monument, des vides formant quatre chambres au moins[2]. Une seconde chambre, outre celle du sarcophage, est aussi connue depuis longtemps dans la seconde pyramide : ici la salle sépulcrale est taillée dans le roc et non ménagée dans la construction même; on a trouvé aussi, en fouillant autour de la base, les restes du revêtement en blocs de granit de Syène, qui a disparu des flancs restés visibles[3]. La pyramide de Mycérinus renferme aussi

[1] V. Champ.-Fig., Égyp. anc., p. 279.

[2] V. Journal des Savants, avril 1841, art. sur les travaux du colonel Howard Vyse, et J.-J. Ampère, Revue des Deux-Mondes, 15 nov. 1846.

[3] Journ. des Sav., mars 1844. — J.-J. Ampère, *ibid.*

plusieurs pièces; celle qui contenait le tombeau du roi était entièrement construite en granit. Or, pour trouver cette sorte de roche, il faut remonter le Nil jusque vers la première cataracte : c'est donc de là qu'on avait dû l'apporter sur des bateaux. Cette pyramide aussi avait un revêtement extérieur, mais un peu moins ancien, paraît-il, que le monument lui-même [1].

Le sphinx colossal [2] qu'on a trouvé au pied des pyramides est un monument du roi Khéphren, et l'on connaît aussi tout près de là un temple de la même époque [3]. Outre Gizeh, plusieurs localités plus ou moins voisines de Memphis possèdent des pyramides, moins considérables, il est vrai. M. Lepsius constatait, en mai 1843, que l'on en avait dessiné soixante-sept [4]. A Gizeh même, il y en a neuf en tout [5], et l'on en voit d'autres à Zowiet el Arrian, à Abouzir, au S. S. E. de Gizeh, avec revêtement tiré des carrières de Tourah (l'une d'elles porte inscrits les noms de trois rois de la cinquième dynastie ; puis à Sakkara au S. S. O. d'Abouzir, et en quelques autres lieux ; enfin, près du village arabe de Dashour, on en voit cinq, dont une est en briques crues. Un portique la précède, dont M. Birch croit que les sculptures remontent plus haut que la douzième dynastie ; la hauteur de la plus grande pyramide en pierre construite au même lieu, est encore de 326 pieds (anglais ?) ; encore y manque-t-il quelques assises du calcaire qui la compose [6].

II. Labyrinthe. — Le labyrinthe fondé, comme on le sait aujourd'hui, par un roi de la douzième dynastie,

[1] V. Journ. des Sav., *ibid.* Cf Lenormant, Éclairc., etc., note H, et Maury : Les travaux modernes sur l'Égyp. anc., § 3 (Revue des Deux-Mondes, 1er sept. 1855).

[2] Il a 90 pieds de long, et la tête en a 26 du menton au sommet ; il est taillé dans le rocher. — V. J.-J. Ampère, *ubi suprà.*

[3] V. Mariette, lettre à M. de Rougé, Rev. archéol. 1860. Cf le vingtième vol. de la première série, et Maury, *ubi suprà*, et *Moniteur* du 8 sept. 1861.

[4] Briefe aus Ægyp., 65.

[5] Journ. des Sav., mai 1844.

[6] *Ibid.*, juin et juillet.

mais peut-être achevé ou réparé après le départ des Éthiopiens, avait, presque autant que les pyramides elles-mêmes, attiré l'attention et la surprise des anciens Grecs. Hérodote [1] le place même au-dessus, et le dépeint comme formé de « douze cours couvertes, opposées « l'une à l'autre par leurs entrées, six au nord et six au « midi, toutes enveloppées d'une enceinte commune « et renfermant trois mille chambres, moitié sur terre « moitié dessous. » Il ajoute qu'il n'a vu que les premières; on ne voulut pas le conduire dans les lieux souterrains qui renfermaient, lui dit-on, les tombeaux des princes auteurs du labyrinthe et ceux de crocodiles sacrés. « Les issues des appartements et les détours si « variés pour traverser les cours me causaient, dit-il « encore, un étonnement inépuisable, quand je passais « des appartements dans les galeries, des chambres « d'un palais dans un autre palais. Le toit est partout « de pierre comme les murs; ceux-ci sont en grande « partie ornés de sculptures. Chaque palais a un péris-« tyle de pierres blanches assez régulier; à chaque angle « du labyrinthe est une pyramide de quarante orgyées, « où sont gravés des animaux; on y entre par un che-« min souterrain. »

Vingt-trois siècles après Hérodote, le 25 juin 1843, M. Lepsius écrivait [2] sur les ruines du même monument: « C'est du labyrinthe que vous iront chercher ces lignes; non d'un labyrinthe douteux ou du moins toujours contesté, dont je n'avais pu me faire une idée d'après les descriptions toujours défectueuses des voyageurs, qui le plaçaient tantôt ici, tantôt là; mais du labyrinthe de Mœris [3] et des douze rois, clairement reconnu. Il en

[1] II, 147. — [2] Leps., Briefe aus Ægypt., p. 74-5.
[3] M. Lepsius dit Mœris, parce que, comme nous l'avons vu, il attribue le fameux lac à la douzième dynastie.

reste encore une masse considérable de ruines; au milieu d'elles un grand espace où étaient les cours, avec les restes de grandes colonnes de granit, formées d'une seule pierre, et d'autres recouvertes d'une pierre calcaire, blanche, dure, luisante presque comme du marbre..... La première vue du terrain découvre à l'œil un nombre vraiment labyrinthique de chambres embrouillées entre elles (verwirrter), tant au-dessus qu'au-dessous du sol... Nous y trouvons *à la lettre* des *centaines* de chambres, l'une auprès de l'autre, souvent de très-petites auprès de grandes, de grandes pièces soutenues par de petites colonnes.... liées par des corridors, sans régularité pour l'entrée et la sortie, en sorte que sur ce point la description d'Hérodote et de Strabon est pleinement justifiée.... — Quant à la disposition de l'ensemble, il consiste en trois masses de constructions, épaisses de trois cents pieds et dessinant un espace de six cents pieds de long sur cinq cents de large. Le quatrième côté, l'un des petits, est occupé par la pyramide qui a trois cents pieds en carré (à la base)... Du côté oriental, surtout à l'extrémité sud, les murs des chambres s'élèvent à dix pieds au-dessus des décombres, à vingt au-dessus du sol; et du haut de la pyramide on découvre un plan régulier de tout l'édifice. » Le docte voyageur y a vu plusieurs fois inscrit le nom d'Amenemha III, fondateur du monument.

III. Grottes funéraires. — Ce n'est pas le lieu de s'étendre sur la description des grottes funéraires qui se succèdent comme d'étape en étape dans les lettres de Nestor L'Hôte [1]. Il faut s'arrêter ici du moins aux célèbres tombeaux de Thèbes, décrits par Champollion et Lepsius, et qui sont des constructions souterraines presque aussi étonnantes parfois que les édifices du voisinage.

[1] V. p. 31, 36, 38-9, 41-6, 80-4, 112, 126.

Les plus anciens tombeaux thébains remontent au premier empire, à la douzième et même à la onzième dynastie. A cette dernière époque le sarcophage était seul orné [1]. L'époque de décadence, puis de désastre qui suit celle-là, n'a point laissé de grands monuments; mais au retour de la grandeur nationale correspond l'un des plus magnifiques développements de l'art qu'un peuple ait jamais connus, et il se prolonge pendant plusieurs siècles. C'est alors que sont creusés les sépulcres de la vallée d'Asasif, où furent ensevelis Aménophis III et Aschéreï ou Scheraï [2], beau-frère de Horus, selon MM. Lepsius et Bunsen [3]. Ce n'est pas toutefois à la dix-huitième dynastie qu'appartiennent surtout les monuments funèbres découverts jusqu'à ce jour : nous verrons tout à l'heure la place qu'elle s'est faite dans l'histoire de l'art. Ce sont les tombeaux des Ramsès et de leur époque, à Biban el Molouk, qui présentement occupent avec les pyramides le premier rang dans cet ordre de monuments.

Le tombeau de l'un des premiers rois de la vingtième dynastie est le plus remarquable par la longue série de sculptures ou de peintures qui ornent, dans les flancs de la montagne, une succession de salles ou de galeries, qu'il faut traverser pour parvenir à la salle du sarcophage. Ce sont des scènes mythologiques et astronomiques, représentant la marche du soleil et les peines ou les récompenses que l'âme doit rencontrer dans l'autre vie. La salle du sarcophage reproduit la marche du soleil, et les parois en sont couvertes de milliers d'hiéroglyphes [4]. Parmi les seize tombes que Champollion a vues dans le Biban et Molouk ou aux environs, le plus petit nombre ont leur décoration achevée dans toute

[1] Leps., Briefe, p. 279-80, et *Moniteur* du 8 sept. 1861.
[2] On a prononcé aussi *skhàï* et plus récemment *aï*.
[3] V. Rev. archéol., vol. 7. Cette *parenté* est contestée par M. Raoul-Rochette (Journ. des Sav., août 1848), mais *l'époque* d'Aschéreï a été établie par M. Prisse (Rev. archéol., quatrième vol.). — V. aussi M. Mariette, Athenæum français, juin 1855. — Cf Leps., 288. — [4] V. la treizième lettre de Champollion.

leur étendue, et ce sont en général celles de princes que les listes de Manéthon désignent comme ayant régné longtemps [1] : c'est qu'en effet un souverain s'occupait, dès le commencement de son règne, à décorer la demeure future du corps qui devait, comme nous le verrons, prendre part à la vie de l'autre monde, et qu'il fallait un long temps pour achever des travaux si compliqués. Or, une fois le corps déposé dans le sépulcre, la porte en était fermée pour ne plus s'ouvrir. Avec celui dont je viens de parler, il faut compter parmi les monuments funèbres les plus curieux, ceux de Séti Ier et de Ramsès III. C'est dans le premier que sont représentées les différentes races humaines, telles que les concevaient les Égyptiens; les sculptures du second représentent, comme les plus anciens tombeaux, des objets relatifs à la vie privée, mais aussi « le tableau symbolique de l'année égyptienne figurée par six images du Nil et six images de l'Égypte personnifiée.... portant les productions particulières à la division de l'année que ces images représentent [2]. » On sait, en effet que ce sont les eaux du Nil qui déterminent en Égypte la succession des saisons agricoles.

IV. Temples et palais. — C'est aussi le temps qui s'écoula depuis la régence de Hatasou jusqu'au règne de Ramsès Hik-pen, qui a laissé les monuments les plus magnifiques et les plus nombreux parmi ceux qui furent destinés au culte des dieux ou à la demeure des rois,

[1] V. la treizième lettre de Champollion.

[2] V. Champollion, *ibid.* — Il nomme ici Séti Ousireï, comme ailleurs il l'appelle Menephtha, d'après les surnoms ou épithètes qu'il porte en divers monuments. — V. aussi sur les tombeaux de cette époque Leps., p. 288-93. Il cite (de la vingt-sixième dynastie) le tombeau d'un particulier dont les galeries mesurent une étendue de plus de vingt mille pieds.

monuments que je réunis ici parce qu'ils furent quelque fois groupés dans un même ensemble et se trouvent aujourd'hui désignés par des dénominations communes.

A Karnak, c'est-à-dire dans la partie nord-est de l'ancienne Thèbes, se présente une série de constructions à laquelle ont travaillé presque tous les rois fameux de Sésourtesen Ier au père de Cléopâtre [1]. Il est évident que l'on ne peut trouver ici la description de ce vaste ensemble de monuments : elle demanderait un volume. Pour donner l'idée de son étendue, il me suffira de dire qu'au témoignage de M. Lepsius [2] l'enceinte consacrée de Karnak s'étend sur une longueur de 1,170 pieds, sans les lignes de sphinx qui s'étendent devant le pylône extérieur (double massif, formant la décoration d'une porte), et sans le temple de Ramsès Méiamoun élevé sur le même axe derrière le mur postérieur du premier, en sorte que la longueur totale est de près de 2,000 pieds. Et pour faire comprendre, s'il est possible, la magnificence et la majesté de la salle hypostile de Séti, je citerai maintenant quelques mots de trois célèbres voyageurs. « L'imagination, dit Champollion, qui en Europe s'élance bien au-dessus de nos portiques, s'arrête et tombe impuissante au pied des cent quarante colonnes de la salle de Karnak.... Je me garderai bien de rien décrire, car ou mes expressions ne vaudraient pas la millième partie de ce qu'on doit dire en parlant de tels objets, ou bien, si j'en traçais une faible esquisse, même très-décolorée, je passerais pour un enthousiaste et peut-être même pour un fou. » — « Imaginez, dit à son tour M. Ampère, après avoir cité ce passage, imaginez une forêt de tours ; représentez-vous 130 colonnes égales en grosseur à la co-

[1] V. surtout l'appendice aux lettres de Nestor L'Hôte, § II, et Lepsius, p. 272-7.

[2] Briefe aus Ægyp., p. 274.

lonne de la place Vendôme, dont les plus hautes ont 70 pieds de haut (c'est presque la hauteur de notre obélisque) et 11 pieds de diamètre, couvertes de bas-reliefs et d'hiéroglyphes; les chapiteaux ont 65 pieds de circonférence; la salle a 319 pieds de longueur et plus de 150 de large [1] » — « Il est impossible, dit de son côté M. Lepsius [2], de rendre l'impression qu'on éprouve, quand on entre pour la première fois dans cette forêt de colonnes et qu'on s'y promène de rang en rang, entre ces grandes figures de dieux et de rois qui les couvrent, tantôt en entier, tantôt en partie. Tous les murs sont couverts de sculptures peintes, les unes en relief, les autres en creux; elles n'ont été achevées que sous les héritiers de Séthos Ier et surtout sous Ramsès Méiamoun, son fils. » Le temple de Louxor est l'œuvre d'Aménophis III; il est relié à Karnak par une série de colonnades, de béliers de pierre et de chaussées [3]. L'obélisque qu'on en a rapporté pour orner une des places de Paris était dressé en l'honneur de Ramsès II, qui a notablement accru ces constructions.

Sur la rive gauche du Nil, se trouve aussi un édifice où tout nous rappelle Ramsès le grand et sa famille; aussi Champollion l'a-t-il nommé le *Rhamesséion* [4]. M. Brugsch dit que l'architecture et la sculpture en ap-

[1] Revue des Deux-Mondes, 15 décembre 1847. Ce sont, comme on l'a vu, les exploits de Séti lui-même qui sont représentés dans les sculptures de cet édifice. « Ici, dit M. Ampère, on voit Séthos debout sur un char, percer de ses flèches ses ennemis, qui tombent en foule dans mille attitudes désespérées. Le roi, le char, les coursiers, tout est gigantesque, par rapport aux ennemis de l'Égypte.... Plus loin, le vaillant pharaon est aux prises avec un chef ennemi qu'il tient à la gorge et va percer; son pied écrase un adversaire qu'il vient d'immoler. »

[2] Briefe aus Ægyp., p. 273.

[3] Leps., *ibid*, p. 278.

[4] V. sa lettre quatorzième.

partiennent à ce qu'il y a de plus noble et de plus pur à Thèbes. C'est là que sont représentées en partie les guerres de Ramsès contre les Khétas; on y trouve aussi des figures mythologiques et astronomiques [1]. Sur la rive gauche encore, vis-à-vis de Karnak, sont les constructions de Qourna, commencées pendant la jeunesse de Thoutmès III, continuées par Séti et son fils [2]; et plus au sud, celles de Médinel-Habou, dont j'ai eu l'occasion de parler, à propos des tableaux historiques de Ramsès III.

§ 2. Mœurs, coutumes, législation, administration.

I. Mœurs et coutumes. — Il faudrait d'immenses détails pour faire connaître tout ce que les monuments nous ont appris sur les coutumes et la vie privée des Égyptiens. Ce peuple était à la fois agriculteur, industriel et guerrier. Le sol fertile de la vallée du Nil fut de tout temps cultivé par sa nombreuse population, et si les machines proprement dites manquèrent toujours aux Égyptiens, si la fabrication des objets de consommation journalière et universelle paraît avoir été chez eux obtenue par des procédés aussi simples que ceux de leur agriculture [3], les objets de luxe, d'un luxe à la fois élégant et dispendieux, furent de très-bonne heure produits en Égypte : les musées d'Europe en contiennent des preuves trop nombreuses et trop décisives pour laisser un doute à cet égard [4].

[1] Brugsch, Hist. d'Égyp., p. 160-1.

[2] Leps., Briefe aus Ægyp., 280-2, 285-6, et Champollion, lettre vingtième.

[3] V. pour celle-ci Champ-Fig., p. 188-93.

[4] *Ib.*, p. 178-83. V. surtout de Rougé, Notice sur les mon. égyp. du Louvre, p. 66-81. — Leemans, Descr. du mus. égyp. des P.-B.,

Les femmes, au témoignage d'Hérodote[1], se livraient, dans ce pays, aux occupations du commerce, et les hommes s'appliquaient de préférence à la fabrication des tissus. Le moyen le plus facile de communication entre les différentes parties de l'Égypte est la navigation du fleuve : les Égyptiens s'y livraient et savaient faire usage de voiles[2], mais ils n'ignorèrent pas non plus, nous l'avons vu, la navigation de la haute mer. Ils n'avaient point de monnaie et n'usaient pour le commerce que d'échanges ou de lingots.

Des guerriers nombreux, entretenus au moyen de dotations en terres et cantonnés dans certaines provinces, étaient divisés en deux classes : les Kalasiriens, qui atteignirent, dit-on, le nombre de 250,000, et les Hermotibiens, qui s'élevèrent à celui de 160,000[3]. Le sol de l'Égypte était partagé entre eux, les prêtres et les rois[4]; nous avons vu comment les propriétés privées avaient été réduites dans ce pays à une sorte de fermage perpétuel.

Outre les prêtres et les guerriers, Hérodote compte encore en Égypte les familles des bouviers, des porchers, des marchands, des interprètes et des bateliers[5]. Mais on a fort exagéré, soit chez les anciens, soit depuis, la puissance du régime des *castes* dans ce royaume. M. Ampère[6] a recueilli de très-nombreux exemples qui

p. 63-75, 87-8, 97-8. Et, pour les arts et métiers, p. 105-8. V. aussi l'extrait de Champollion (lettre sixième), dans Brugsch, Hist., 60-2.

[1] Hérod., II, 35.

[2] Hérod., II, 96. La voile est en égyptien l'hiéroglyphe du souffle. Pour le commerce et la marine, v. l'Égypte anc., p. 204-5; pour celle-ci en particulier : de Rougé, Notice sur les textes publiés par M. Greene, p. 8.

[3] Hérod., II, 164-6. — [4] Diod., I, 73.

[5] Diod. (I, 73-4) compte deux classes de moins, parce qu'il n'en fait qu'une des pasteurs et ne parle pas des interprètes; ceux-ci, comme nous l'avons vu, datent seulement de Psammétichus.

[6] Rev. archéol., vol. 10.

démontrent[1] que cette perpétuité forcée des mêmes professions dans les mêmes familles n'était pas rigoureusement imposée aux Égyptiens. On y voit, en effet: « 1° que les fonctions sacerdotales et les fonctions militaires n'étaient point exclusives, mais associées (chez certains individus) les unes aux autres et chacune d'elles avec les fonctions civiles; 2° qu'un personnage revêtu d'une dignité militaire pouvait s'unir à la fille d'un personnage investi d'une dignité sacerdotale; 3° enfin, que les membres d'une même famille, soit le père et le fils, soit les fils d'un même père pouvaient, les uns remplir des fonctions sacerdotales, les autres des fonctions et des dignités militaires, d'autres enfin des fonctions et des dignités civiles. » Cependant l'auteur reconnaît aussi que l'hérédité des fonctions était un fait fréquent et même ordinaire. La profession des pasteurs de porcs devait même être absolument héréditaire, à cause de l'horreur qu'elle inspirait au reste de la nation, qui ne s'alliait jamais avec eux par des mariages [2], malgré l'utilité qu'en retirait le pays : les porcs, en effet, par l'habitude qu'ils ont de fouiller dans la boue, servaient à remuer la terre humectée par les débordements du Nil, pour y faire germer les semailles [3].

Hérodote, qui visita l'Égypte bien moins d'un siècle après la conquête des Perses, nous apprend aussi que ce peuple avait une horreur superstitieuse de tout contact avec les étrangers, jusqu'à ne pas vouloir user d'un vase provenant d'un Grec ou de la chair d'un animal qu'un couteau grec aurait coupée [4]. Les Égyptiens avaient, paraît-il, un tempérament sain et robuste [5],

[1] Au moins pour certains temps et certaines professions. J'ignore si les exemples trouvés par M. Ampère ont une portée plus grande.

[2] Hérod., II, 47. — [3] *Ib.*, II, 14. — [4] *Ib.*, II, 41.

[5] *Ib.*, II, 77; III, 12.

entretenu et par leur hygiène et par l'uniformité des saisons. Leurs vêtements étaient de lin ou de laine, mais ils ne portaient point ces derniers lorsqu'ils allaient au temple et ne voulaient pas non plus placer d'étoffes de laine dans les cercueils de leurs morts [1]. Ils cultivaient aussi la vigne, et, quoi que en aient dit les Grecs, ils connaissaient l'usage du vin [2]. Chaque maladie avait en Égypte des médecins spéciaux [3].

II. Législation et administration. — Les lois punissaient de mort le parjure et condamnaient comme meurtrier celui qui, pouvant sauver un homme, l'avait laissé périr. La poursuite du crime devant les tribunaux, le témoignage à rendre contre les coupables étaient encouragés ou prescrits, chacun devant prêter son concours à protéger la société; mais l'accusateur mensonger était frappé de la peine qui eût atteint sa victime; on coupait la main au coupable du crime de faux en matière publique ou privée [4]. Quant à la loi qui organisait les voleurs en corporation régulière et engageait le particulier volé à s'entendre avec leur chef pour obtenir restitution moyennant l'abandon d'un quart, comme on l'attribue à l'époque même où s'éteint la monarchie, au temps d'Amasis, on ne peut la considérer comme une coutume de l'antiquité égyptienne.

L'Égypte était divisée, depuis une époque fort ancienne, en provinces que les Grecs ont appelées *nomes*. On possède diverses listes de ces provinces et une entre autres que M. Brugsch a trouvée en décembre 1857,

[1] Hérod., II, 81. Pour le lin, v. J.-J. Ampère, Revue des Deux-Mondes, 1er mars 1847.
[2] V. J.-J. Ampère, Revue des Deux-Mondes, 15 juillet 1847.
[3] Hérod., II, 84.
[4] Champ. Fig., Égyp. anc., 39-40.

dans un temple élevé par Séti Ier, à Abydos [1]; il est question aussi de cette division dans une inscription de Beni-Hassan, datée de l'an 43 de Sesourtesen Ier [2]. D'ailleurs un pays où, dès la quatrième dynastie, on trouve une série de fonctionnaires, avait nécessairement une administration provinciale destinée à représenter le pouvoir dans chaque partie du royaume; il ne faut donc pas croire que le grand Sésostris en soit l'auteur.

Les prêtres exerçaient, selon Diodore, les fonctions judiciaires [3] (du moins dans l'ordre supérieur) et celles de l'enseignement [4]. Il ne faut pas douter non plus que, chez un peuple très-attaché à la fois à son culte et à ses coutumes, l'influence des prêtres [5], des usages antiques et des lois n'aient apporté des entraves réelles, sinon toujours puissantes, au pouvoir arbitraire des rois. On a déjà vu que l'autorité de ceux-ci était héréditaire et que des femmes pouvaient ou l'exercer comme régentes ou la transmettre comme reines.

§ 3. Écriture, littérature, sciences.

Il n'est plus possible aujourd'hui de soutenir que les *hiéroglyphes* étaient une écriture mystérieuse, réservée seulement aux prêtres et les maintenant seuls en possession du dépôt des connaissances. L'écriture hiéroglyphique se retrouve partout, sur les monuments publics et sur des objets de la vie domestique, dans les récits historiques et les éloges des rois destinés à la plus grande publicité, à la postérité la plus reculée, comme dans l'exposé des plus subtiles doctrines de la religion

[1] Zeitschrift der D. M. G., 1860.
[2] V. Brugsch, Hist., p. 55-6.
[3] Diod., I, 75. — [4] *Ibid.*, 73. — [5] *Ibid.*, 71.

égyptienne; celles-ci se trouvent même bien plus souvent transcrites au moyen de l'écriture cursive, destinée apparemment à l'usage journalier de chacun. Et ce serait aussi une opinion très-éloignée de la vérité que de regarder les hiéroglyphes comme étant toujours ou même généralement des symboles. Il y a sans doute parmi eux des caractères *symboliques*, le plus souvent d'une intelligence assez facile, comme il y a, et en grand nombre, des caractères *figuratifs* qui représentent l'objet lui-même; mais la très-grande majorité des signes qui se trouvent dans une inscription sont des caractères *phonétiques*, c'est-à-dire représentant soit des syllabes (et ceux-là sont assez variés pour offrir des difficultés sérieuses), soit des lettres appartenant à un alphabet médiocrement compliqué. Ces lettres étaient aussi des dessins d'objets, mais d'objets dont le nom égyptien commençait par la lettre en question, comme les caractères syllabiques représentaient un objet désigné par cette syllabe : c'est même ainsi que le génie de Champollion est parvenu à reconstruire tout le système de l'écriture et de la langue égyptienne, dès que la comparaison des noms propres (désignés par un encadrement ou cartouche) dans des textes joints à une traduction grecque, lui eut permis de faire les premiers pas dans le déchiffrement de l'alphabet, s'aidant pour le reste de la connaissance du copte, langue dérivée et très-voisine de l'ancien égyptien.

Outre les hiéroglyphes proprement dits, l'Égypte avait, comme je viens de le dire, une écriture cursive appelée communément *hiératique*, et dont les caractères sont une imitation plus ou moins éloignée des formes hiéroglyphiques; c'est dans ce système que sont écrits presque tous les *livres* que nous possédons aujourd'hui. Enfin, au septième siècle avant Jésus-Christ (du moins

on n'en connaît pas d'exemple antérieur), on fit usage d'une écriture plus abrégée encore, que les Grecs ont appelée *démotique*, mais dont le déchiffrement est aujourd'hui bien moins avancé que celui des deux autres.

Les livres qui ont été retrouvés et lus contiennent d'abord des doctrines religieuses; il y a en Europe un grand nombre d'exemplaires plus ou moins complets du Rituel funéraire, enfermé au moins par extrait dans chaque cercueil, et qui nous donne les renseignements les plus complets et les plus exacts, sinon toujours les plus clairs, sur les croyances de l'ancienne Égypte, surtout relativement au sort de l'âme après la mort. On a aussi quelques fragments historiques, des lettres, des compositions de style, des avis ou préceptes moraux, enfin, quoique en très-petit nombre, des ouvrages de poésie et d'imagination [1]; à ces derniers on peut rattacher aussi des écrits mythologiques vraiment poétiques qui se rencontrent dans cette littérature, tels que les paroles d'Ammon à Thoutmès III et de Phtah à Ramsès II.

La science astronomique des Égyptiens était réelle : ils avaient une année solaire de 365 jours; mais ils n'avaient pas dépassé ce que peut donner une observation patiente et attentive faite avec le seul secours des yeux, secours insuffisant, même sous un beau ciel, pour noter le moment précis de chaque phénomène; les instruments et même, à ce qu'il paraît, les mathématiques (sauf les premiers éléments) leur manquèrent toujours. De plus, leur manière de désigner les constellations différait de la nôtre. Ce n'est qu'aux derniers temps de leur histoire qu'ils empruntèrent le zodiaque des Grecs;

[1] V. Rev. archéol., vol. 17 de la première série et oct. 1860, et le poëme de Pentaour, déjà cité.

aussi l'interprétation des monuments astronomiques remontant aux siècles des pharaons est-elle d'une difficulté extrême, l'assimilation des étoiles à celles que nous connaissons n'ayant pu se faire que pour un très-petit nombre de cas [1].

§ 4. Religion.

I. Observations générales. — Ce serait aujourd'hui encore une tâche impossible que celle d'exposer, dans toute son étendue, avec des détails certains et précis, la religion de l'ancienne Égypte. Cependant, malgré bien des contradictions apparentes ou réelles, malgré la complication et l'immense profusion des faits qui ont été découverts depuis quelques années, malgré la distinction des cultes particuliers à telle ou telle cité, des principes généraux ont été déterminés et jusqu'à un certain point éclaircis; le rang et les fonctions de beaucoup d'êtres mythologiques sont connus d'une manière positive; les principaux traits de ces croyances peuvent être maintenant tracés; on peut ainsi donner une idée juste de l'ensemble et des détails les plus essentiels.

Il faut d'abord rappeler expressément, parce qu'on l'avait bien longtemps méconnu, que la religion égyptienne n'est point exactement la même à toutes les époques de son histoire. J'ai déjà indiqué comment les noms de différents dieux ne furent à l'origine que des qualifications d'un Dieu suprême et unique; cette croyance *primitive* des Égyptiens à un seul Dieu est aujourd'hui un fait hautement proclamé par la science [2].

[1] V. Biot, Mém. de l'Acad. des sciences, t. XIII, XXIV, et Journal des Savants de 1855, 1856 (déc.) et 1857.

[2] « Il serait très-inexact de penser, écrivait M. de Rougé en 1855 (Notice sommaire des monuments égyptiens du musée du Louvre, p. 99), que cette multitude de divinités adorées chez les Égyptiens eût complétement oblitéré chez eux la notion de l'Être suprême. Le Dieu suprême, quel que soit le nom local qu'on lui ait appliqué, est

Elle sait aussi, dans plus d'un cas, reconnaître l'origine étrangère de certaines divinités ou de certaines dénominations, telles que Soutech, Baal, qui pénétrèrent dans la mythologie égyptienne à la suite des conquêtes subies ou faites par les Égyptiens, par leurs rapports si étroits et si prolongés avec les peuples de l'Asie antérieure [1]. La science peut aussi, dans plus d'un cas, ramener à une même figure des noms et des attributs divers, et établir ainsi, même aux époques où la mythologie égyptienne s'est formée depuis longtemps, une

souvent désigné par des expressions qui ne permettent point le doute à cet égard. Il est le seul être vivant en vérité, disent les légendes sacrées. Il a donné naissance à tous les êtres et à tous les dieux inférieurs. Il a tout fait et n'a pas été fait. » — Le même auteur a lu en février 1857, à l'Académie des Inscriptions, un mémoire *sur la religion de l'ancienne Égypte*, que je crois encore inédit, mais qui a été analysé dans la Revue de l'Instruction publique; cette analyse, reproduite par les Annales de philosophie chrétienne d'avril 1857, y a été accompagnée de notes du savant directeur, approuvées par M. de Rougé lui-même. « La conclusion du travail de M. de Rougé, dit M. Desjardins en terminant cette analyse, est que le polythéisme, loin d'être l'expression unique et suprême des croyances de l'Égypte, n'est que l'altération populaire d'un dogme élevé fondé sur la notion philosophique d'un Dieu un, immortel, incréé, immatériel. » — « La qualité de *Dieu unique*, dit-il plus haut, se trouve jointe aux signes qui expriment la divinité sur un grand nombre de monuments. » Le Dieu unique a un fils qui n'est autre que lui-même, et nous verrons tout à l'heure que cette filiation de dieux restant identiques est précisément un des traits fondamentaux de la mythologie égyptienne. — Dans le discours d'ouverture de son cours (avril 1860), M. de Rougé revient sur la même doctrine avec non moins de précision : « Le polythéisme ne fut d'abord chez les Égyptiens que la personnification des attributs divins.... Suivant les textes précis du Rituel funéraire, Dieu est l'Être dont la substance existe par elle-même éternellement.... Un hymne le nomme le dieu *un*, vivant en vérité.... Les hymnes nous enseignent encore que le Dieu suprême a créé le ciel et la terre, et qu'il est le père des hommes. Il les protége durant la vie et les juge après la mort. » — Ces croyances à la fois élevées et primitives, que les croyances populaires altèrent avec le temps, ne peuvent être que les croyances patriarcales.

[1] V. sur ce point le Rapport de M. de Rougé sur les collections égyptiennes, dans le *Moniteur* des 7 et 8 mars 1851.

simplification importante dans ce chaos de dieux et de déesses.

Mais il faut ajouter aussi que, telle qu'elle existe aux époques les mieux connues de l'histoire, cette religion favorisa de la manière la plus déplorable la confusion entre le Créateur et la créature, que les peuples anciens ont si souvent confondus en effet. Non-seulement les symboles créés pour exprimer les attributs divins devinrent des êtres distincts et firent oublier presque partout, presque toujours le grand principe de l'unité de Dieu; mais le Dieu souverain lui-même devint matériel dans l'esprit de ses adorateurs et ne personnifia plus que des êtres visibles. Osiris, dont le nom s'écrivait par un œil au-dessus d'un trône et pouvait signifier également l'*Immobile agissant* ou l'*œil de l'Immobile* [1], Osiris, qui représentait ainsi par des termes sublimes la puissance, la science, l'immutabilité de Dieu, Osiris, qui d'abord avait certainement représenté la Providence, fut confondu avec le chaos, avec cette matière confuse dont Dieu, créateur de la matière elle-même, a fait le monde tout entier; le soleil, fils et successeur ou plutôt *transformation* d'Osiris, fut lui-même sous le nom d'Ammon-Ra, le dieu suprême des dieux et du monde [2].

II. Ra. — «Ammon-Ra (le soleil), dit expressément la glose du rituel funéraire, crée ses membres; ils devien-

[1] *Hese*, siége, demeure; *iri*, faire ou prunelle de l'œil.

[2] V. de Rougé, Études sur le Rituel funéraire des anciens Égyptiens, comprenant la traduction commentée du dix-septième chapitre et de son ancienne glose. Ce travail a paru en 1860 dans la Revue archéologique: les pages 41, 42, 44, 45, 46, 77, 78 du tiré à part contiennent les idées énoncées dans ce passage. M. de Rougé distingue ici le texte du Rituel qui paraît désigner Osiris comme l'éternité elle-même de la glose antique, mais probablement postérieure, qui le confond avec le chaos, avec une *eau* primordiale. C'est là sans doute le *Nil céleste* dont parle Champollion dans sa douzième lettre.

nent les dieux associés à Ra [1]. » — « Cette formule, ajoute M. de Rougé, nous explique comment les Égyptiens [2] cherchaient à concilier leurs dieux multiples avec l'unité du premier principe, qu'ils affirment d'ailleurs d'une manière si absolue. Ces dieux associés à Ra sont des *attributs;* leur personnification produit le polythéisme. » Mais à côté de cela le soleil physique, œuvre magnifique du Créateur, et adopté sans doute dans l'origine comme symbole de sa majesté suprême, était positivement adoré comme incarnation de Dieu : Osiris, confondu avec le soleil levant ou plutôt avec le soleil pendant la nuit, par allusion au chaos, est l'*âme de Ra*, selon le même texte [3]. « *Le soleil*, dit ailleurs M. de Rougé [4], est le plus ancien objet du culte égyptien que nous trouvions sur les monuments..... Ce qui sans doute n'avait d'abord été qu'un symbole est devenu sur les monuments égyptiens que nous connaissons *le fond même de la religion.* C'est le soleil lui-même que l'on y trouve habituellement invoqué comme l'être suprême. »

A côté de ce trait dominant des croyances égyptiennes, il en faut noter un autre : « C'est que les nombreuses divinités de cette mythologie se groupent ordinairement par séries de trois, et que chaque triade représente avec des noms distincts le père, la mère et le fils, La triade la plus vénérée, celle qui était particulièrement adorée à Thèbes, c'est Ammon, Mouth et Chons : *Ammon* habituellement confondu avec le soleil sous le nom d'Ammon-Ra; *Mouth*, la mère par excellence [5]; et Chons, fils d'Ammon sans doute, mais aussi

[1] V. de Rougé, *ib.*, p. 43.

[2] Ou du moins les plus subtils d'entre eux.

[3] *Ib.*, 41, 45, 47.

[4] Notice sur les mon. égyp. du musée du Louvre, p. 100-1.

[5] Ce nom signifie *mère*, en égyptien. — Pour cette triade, v. la Notice, p. 102.

transformation d'Ammon lui-même, car chaque filiation divine était chez les Égyptiens une véritable transformation, où le fils était considéré comme faisant un même dieu avec son père et pouvant se confondre avec lui. Chaque triade à son tour était, au témoignage de Champollion, la transformation de la précédente[1], bien entendu dans le sens abstrait et originaire de la fable, et non dans les croyances populaires des siècles les mieux connus.

III. AUTRES DIVINITÉS. — Je ne puis songer ici à exposer le rôle ni même les noms des dieux compris dans les diverses triades, et, je le répète, la science rencontre encore de nombreuses obscurités dans l'étude de la religion égyptienne; mais je ne puis non plus omettre d'indiquer les attributions des dieux les plus connus. Cnouphis, Chnoum ou Noum, comme on voudra l'appeler, représenté avec une tête de bélier, comme Ra avec une tête d'oiseau de proie, et souvent appelé esprit des dieux[2], créateur de l'univers, principe vital des essences divines, soutien des mondes[3] « n'est qu'une forme d'Ammon, considéré comme fabricateur des dieux et des hommes[4]. » Aussi les Grecs l'appelaient-ils Jupiter Ammon. — Phtah, dieu suprême de Memphis, seigneur de justice et seigneur des mondes, considéré comme auteur de l'univers, mais dont les attributs expriment la confusion entre le Créateur et la créature[5], entre l'auteur de l'ordre du monde et la matière in-

[1] V. le développement de cette idée dans sa lettre 11.
[2] V. de Rougé, Notice, etc., p. 103.
[3] Champollion, lettre 12. Cf Chabas, Rev. arch., 15 juillet 1857.
[4] De Rougé, *ibid.* — Il ajoute que la triade de Chnoum, adorée aux cataractes de Nubie, se composait, avec lui, de deux déesses, Sati et Anouké, qu'on identifia pour les Grecs à Junon et Vesta. Cf Leemans, Description raisonnée des mon. égyp. du musée des Pays-Bas, numéros 1, 58-87, 90.
[5] De Rougé, Notice, p. 105.

forme, était adoré sous le plus bizarre symbole, celui du bœuf Apis que l'on considérait comme une incarnation de Phtah, mais qui n'en était pas moins noyé s'il survivait à un nombre déterminé d'années; on en cherchait ensuite un autre, que l'on choisissait d'après certaines marques du poil ou de la bouche. — A Memphis, on paraît avoir considéré Phtah comme le père du soleil [2]. Son épouse était Pascht, la déesse de Bubaste, à la tête de lionne et quelquefois de chatte, considérée comme vengeresse des crimes et comme une des formes de Mouth [3].

Neith, quelquefois considérée comme déesse guerrière, était unanimement reconnue pour mère du Soleil, et se proclamait la substance de tous les êtres, dans la célèbre inscription de Saïs [4]. C'était la mère universelle, la mère par excellence, une des formes ou l'un des noms de Mouth, comme on l'a remarqué déjà [5] : il fallait le parti pris des Grecs de reconnaître leurs dieux chez les autres nations pour la confondre avec Athéné (Minerve).

De même aussi Mont ou Mandou, à la tête d'épervier, est regardé comme une des formes du soleil [6] : ses attributions paraissent surtout guerrières, à en juger par les invocations ou les éloges qui lui sont adressés [7]; Ritho est le nom de son épouse, et leur fils Harphré (Horus le soleil, ph-ra ou ph-ré), complète cette triade : ici encore on voit que le fils est le même dieu que son père.

[1] V. encore de Rougé, *ib.*, p. 101 et 105; et Leemans, 93-191.

[2] V. Brugsch., Hist., p. 13. — Leemans, nos 285-315. — Les Grecs ont eu l'idée bizarre de l'appeler Héphaïstos ou Vulcain.

[3] V. Champ., lettre 14. — Leemans, nos 192-201, 232-3, 239-41. — De Rougé, Notice, p. 108-9.

[4] V. de Rougé, Mémoire sur la statuette naophore du Vatican deuxième partie, cf Notice, p. 104.

[5] Même mémoire. Cf Leemans, nos 27-30, et Champ., lettre 12.

[6] V. Champ., lettres 17 cf 8, et Leemans, nos 317-8. — De Rougé, Notice, p. 107.

[7] V. le discours de Phra à Ramsès II, dans le poëme de Pentaour, et celui de Ramsès III dans la grande inscription publiée par M. Greene.

Thoth, à la tête d'ibis, et dont le nom pouvait s'exprimer par la figure de cet oiseau, Thoth, inventeur des sciences, était identifié quelquefois avec la lune; or, cette dernière attribution appartenait aussi au dieu Chons, et Champollion dit positivement que Thoth en était une forme secondaire [1]. On le voit, à mesure qu'on avance dans l'étude, même très-sommaire de la mythologie égyptienne, on vérifie de plus en plus la pensée de M. Ampère : « Le système religieux des Égyptiens se compose partout d'un petit nombre d'éléments qui, avec le temps, vont se diversifiant à l'infini [2].

Il faut maintenant considérer un autre aspect très-curieux et très-bizarre de cette histoire mythologique, c'est la transformation complète, à ce qu'il semble, du rôle d'une même divinité. Rien de plus connu, d'après les traditions égyptiennes recueillies par les Grecs, que la fameuse lutte d'Osiris et de Typhon, du bien et du mal, où le mal triomphe momentanément pour être ensuite châtié; on a même voulu en faire le fond de toute la religion égyptienne. L'idée de cette lutte remonte réellement à une époque très-ancienne de ces croyances qui montrent l'Osiris premier, le soleil qui s'est fait lui-même, et le serpent gigantesque Apap, engageant le combat dès l'origine des choses [3]. C'est là une idée qui se conçoit fort bien sans doute, un souvenir confus de la révolte de Satan contre l'Éternel. Mais il n'était point question alors de confondre l'auteur du mal avec le dieu Set, auquel deux rois de la dix-neuvième dynastie empruntèrent leur nom : l'on s'en avisa plus tard, et alors l'image du Dieu proscrit en quelque sorte fut poursuivie jusque dans le nom du glorieux père de Ramsès [4]. Comment cette confusion a-t-elle pu s'accomplir? Je l'ignore, mais je me rappelle que, selon le savant que je viens de citer, « un trait fondamental de la mythologie égyptienne est d'associer, dans un même type, les attributs les plus contraires... *Sévek*, le dieu crocodile, le dieu dévorant, dont la queue est l'hiéroglyphe des *ténèbres*, est assimilé au dieu Soleil, à Horus : sur le mur du portique d'Ombos tous

[1] Lettre 19, cf 11, et Leemans, nos 424-33. — De Rougé, Notice p. 114-15.
[2] Revue des Deux-Mondes, 1er janv. 1849. Cf Movers Phœn, I, 150.
[3] V. M. Chabas dans son commentaire d'un hymne à Osiris, Rev arch., juillet 1857.
[4] J.-J. Ampère, Revue des Deux-Mondes, *ubi suprà*.

deux sont en regard, portant sur la tête le disque solaire[1]. » Nous avons vu, en effet, que *tous* les dieux étaient dits formés de la substance même du soleil.

IV. Osiris terrestre et infernal. — Il ne nous reste plus, pour terminer cet exposé, qu'à suivre sur la terre Osiris et sa famille, et à le considérer comme juge dans les enfers. La triade divine se manifeste, après ses nombreuses transformations, sous une forme terrestre : Sev, que les Égyptiens disent avoir régné sur eux[2], mais qui est aussi regardé comme le dieu de la terre ou comme la terre elle-même, époux de Nout ou Netpé, déesse et personnification du ciel[3], fut père du dernier Osiris. Les frères de celui-ci sont Aroéris, ou Horus l'aîné, et Set (aussi appelé Typhon); ses sœurs sont Isis et Nephthys[4]. Osiris est l'époux d'Isis et le père d'Horus, qui, comme Osiris lui-même, est assimilé au soleil[5]; mais Osiris, roi d'Égypte et bienfaiteur de la race humaine, est tué par son frère Typhon. Isis retrouve le corps de l'époux qu'elle avait pleuré, et le ressuscite avec l'aide de Nephthys. Horus venge son père, sans néanmoins anéantir Typhon[6]. Isis elle-même, qu'on a souvent considérée

[1] J.-J. Ampère, *ib.*, 1er avril 1848. — Le temple d'Ombos offre cette particularité qu'il est double et dédié aux deux triades de Sevek et d'Aroéris; mais il est postérieur à Alexandre. — V. Champollion, lettre 11.

[2] Brugsch, Hist., p. 12-3. — De Rougé, Notice, p. 111-12.

[3] V. de Rougé, note sur les noms égyptiens des planètes, p. 21.

[4] V. Plut. de Is. et Os., ch. 12. Pour Haroéris, v. Leemans, nº 890. De Rougé, Notice sur les mon. égyp. du Louvre, p. 116. — Brugsch, Géogr. III, 35.

[5] V. de Rougé, p. 115-6, Leemans, nos 883-6 (pour Horus); et, pour Osiris, Leemans, 534-5, 650, mais surtout Chabas, *ubi suprà*. — Harpocrate (Har-pe-chroti), c'est Horus enfant. V. Lepsius, Briefe, p. 105, Leemans, 887. — De Rougé, p. 115. — Brugsch, Géogr. III, 35, 94.

[6] Plut. de Is. et Os., 13-15, 18-19; Leemans, nos 660-9, 829-30, 1045-55; de Rougé. 82-3 et 113-15.

comme représentant la lune, porte aussi le nom de Hathor[1]; et, dans ce cas, elle est appelée Aphrodite (Vénus) par les Grecs, qui ont donné le nom de Demeter (Cérès) à Isis elle-même, car telle est la traduction d'Hérodote[2].

Mais Osiris jouait un rôle plus important encore dans les croyances de l'Égypte. « Osiris, dit M. de Rougé[3], était devenu le type de tout Égyptien qui avait payé son tribut à la mort. L'embaumement le plus complet durait soixante-dix jours, pour se conformer aux rites suivis par Horus dans l'embaumement de son père Osiris. Le corps ainsi conservé, l'âme du défunt, que l'on nommait régulièrement l'*Osiris un tel*, subissait des épreuves et parcourait les sphères célestes de la région des âmes, à la suite de l'âme d'Osiris, qui, sous le nom de Sahou, était censée résider dans une constellation qui répond aux principales étoiles d'Orion. » Ces transmigrations sont décrites dans le Rituel funéraire, que le savant auteur analyse dans les pages suivantes et dont il a commencé, en 1860, à traduire avec d'amples commentaires les morceaux les plus importants. L'âme du défunt devait

[1] « Isis et Athor, dit M. Ampère (Revue des Deux-Mondes, 15 juillet 1847), étaient deux divinités très-voisines, on pourrait dire identiques; elles offrent un des exemples les plus frappants de cette identité de type à laquelle une étude plus approfondie de la mythologie égyptienne ramènera, je pense, de plus en plus.... Athor est, je pense, un autre nom d'Isis, comme le dit expressément Plutarque. » Ceci est écrit à son passage à Denderah; un peu plus tard il écrivait d'Ibsamboul (Revue des Deux-Mondes, 1er janvier 1849) : « Par ses attributs et sa coiffure, elle est entièrement semblable à Isis. Comme Isis, elle était mère d'Horus, et souvent il serait impossible de distinguer ces deux déesses, si l'on n'était éclairé sur ce point par la légende hiéroglyphique. » — Cf de Rougé, Notice, p. 110.

[2] II, 59. M. Lajard, dans son curieux mémoire sur le bas-relief mithriaque de Vienne (Isère), note l'assimilation de Hathor avec Termouthis (Mouth), avec Pascht, l'épouse de Phtah, et avec Neith. Pour l'assimilation de Pascht et d'Isis, v. Brugsch, Géogr., II, 94, III, 34-5.

[3] Notice sur les mon. égyp. du Louvre, 82-3.

revêtir diverses formes, subir différentes épreuves, se livrer dans l'autre monde à des travaux agricoles et se justifier devant quarante-deux juges, assesseurs d'Osiris, des crimes qui l'auraient fait exclure des récompenses futures. On pèse alors l'âme du défunt en présence d'Osiris, juge souverain des enfers. Thot, qui remplit les fonctions de greffier; Anubis, fils d'Osiris, sous la forme d'un chien; Ma, fille du soleil, déesse de la justice et de la vérité, assistent à cette épreuve redoutable. Après que l'âme a été déclarée juste, quatre génies la purifient par le feu de ses fautes légères, et elle peut alors entreprendre à la suite du soleil sa navigation à travers les cieux. Le corps, que l'embaumement a conservé et dont Anubis a reçu le dépôt, est alors réuni à son âme par Isis et Nephthys, comme le fut Osiris lui-même, avec qui le défunt est désormais confondu.

La ferme croyance à une vie future de récompenses ou de châtiments demeura toujours profondément gravée au cœur du peuple égyptien. Au milieu des superstitions les plus grossières qui descendirent jusqu'à l'adoration des animaux et des plantes, il crut à l'immortalité de l'âme, et sut, en dépit de tout, conserver une place à cette noble doctrine dans la religion défigurée que son imagination lui traçait.

VII

ASSYRIENS. — NINIVE ET BABYLONE. — PREMIER EMPIRE D'ASSYRIE. — NINUS. — SÉMIRAMIS. — SARDANAPALE. — DÉMEMBREMENT DE CET EMPIRE.

§ 1. Fondation de l'empire de Ninive. — Sa durée. — Les premières dynasties (du vingt-unième à la fin du douzième siècle.)

Nous avons vu quels empires précédèrent, sur les bords du Tigre et de l'Euphrate, la puissance des descendants de Sem, qu'Assur avait établis sur le cours supérieur du premier de ces deux grands fleuves. Les Sémites parvinrent enfin, environ vingt siècles avant Jésus-Christ[1], à régner en Chaldée et à former à leur tour un empire considérable, celui que les Hyksôs redoutaient, selon Manéthon, pendant leur établissement en Égypte, celui des Rotennou que combattit Thoutmès III. Ils furent quelque temps remplacés, *du moins à Babylone*, objet propre des récits de Bérose, par des conquérants arabes[2]; mais ceux-ci ne détruisirent pas l'empire des Rotennou dans la Mésopotamie, car Séti Ier et Ramsès II les trouvent encore près de l'Euphrate, quoique affaiblis déjà. Mais, si nous savons que, du dix-septième au

[1] V. le Rapport de M. Oppert au Ministre de l'Instruction publique, sur les antiquités assyriennes de Londres, Ann. de phil. chrét., nov. 1856. — Bérose, fragment 11 (extrait d'Eusèbe), Fragm. hist. græc., t. II, p. 503 (édit. Didot).

[2] *Ibid.*, *ibid.* Eusèbe et le Syncelle leur donnent plus de deux siècles, mais celui-ci diminue de moitié les quatre siècles et demi attribués aux rois chaldéens dans l'extrait d'Eusèbe. — V. la page 504 des Fragments.

douzième siècle, l'ascendant des armes égyptiennes éclipsa plusieurs fois et longtemps, dans la Mésopotamie, jusqu'aux murs même de Ninive, toute puissance asiatique, nous savons aussi que ces pays ne devinrent point égyptiens.

L'empire assyrien, proprement dit, qui s'étendait à la fois sur Ninive et Babylone et dura jusqu'au huitième siècle, remonte au quatorzième, d'après les témoignages précis et concordants d'Hérodote et du Chaldéen Bérose[1]; et cette date ne contredit pas les documents authentiques qui nous font connaître l'empire temporaire des Egyptiens dans l'Asie occidentale, même postérieurement à Ramsès II. En effet, outre qu'elle correspond à peu près à la seconde invasion des Hyksôs, temps où les Égyptiens ne pouvaient régner en Mésopotamie, jusqu'à ce que Ramsès III fût venu rendre à leur empire son premier éclat, il faut bien admettre que la domination des rois de Ninive éprouva des variations : les récits des Grecs sur la puissance immense et durable que ces rois auraient créée dès l'origine, n'ayant pas été confirmés par la lecture aujourd'hui certaine et en pleine voie de progrès des monuments assyriens. Il paraît, en effet, qu'il faut reconnaître Ninive elle-même personnifiée dans le fameux Ninus, conquérant de Babylone, de l'Arménie et de la Médie[2], puis, en dix-sept années, de toute l'Asie antérieure : peuples de l'Asie mineure, peuples barbares du Caucase jusqu'au Tanaïs[3], Hyrcaniens, Parthes, Derbyces, Carmaniens, Perses, Phéniciens, jusqu'aux Égyptiens mêmes et enfin aux Bactriens, car Ctésias, cité par Diodore, énumérait tout cela et racon-

[1] *Ibid.*, *ibid.* V. aussi, pour la comparaison de ces témoignages, la partie du Rapport qui est inséré dans le numéro d'octobre.

[2] Diodore, II, 1-2.

[3] Le Don, au nord du Pont-Euxin.

tait même en détail cette dernière expédition[1]. Ninip-palloukin[2] est le véritable nom du premier de ces rois, dont on possède aujourd'hui la filiation presque complète[3], et, si les premières syllabes de ce nom rappellent celui de Ninus et ont peut-être été la cause première de cette confusion[4], rien n'induit à croire qu'il ait porté ses armes depuis le Nil jusqu'à l'Indus, ni qu'il ait eu pour épouse et pour héritière une héroïne, une Sémiramis, qui, après avoir dirigé par ses conseils la conquête de la Bactriane, agrandit les résultats de sa politique belliqueuse par la conquête de l'Éthiopie[5], et accrut par d'immenses travaux l'éclat de Babylone, dont on allait même jusqu'à lui attribuer la fondation[6], comme à Ninus celle de Ninive[7].

Les Asiatiques ne tarissaient pas sur les monuments du règne de Sémiramis : murs où deux chariots pouvaient passer de front, et flanqués de deux cent cinquante tours, pont sur l'Euphrate et châteaux ornés de sculptures, tunnel sous le fleuve, temple de Bel, obélisque de 130 pieds taillé dans une montagne d'Arménie et apporté dans Babylone, tels sont en résumé les travaux que lui devait, selon eux, cette capitale[8]. On y ajoutait plusieurs

[1] V. Diod., II, 2 et 5-6.

[2] V Oppert, Tableau chronol. (Ann., nov. 1856).

[3] Je dis filiation et non succession, s'il faut admettre assez de collatéraux pour compléter le nombre de 45 fourni par le fragment de Bérose (v. Oppert, *ubi suprà*, nov. 1856; sa liste ne contient que 22 noms). Cependant Ch. Müller (ad Ber. fr., 11) se demande si le chiffre 45 n'est pas fourni à un copiste inattentif par les 245 ans des rois arabes.

[4] M. Oppert (*ibid.*, oct. 1856) fait observer dans son Rapport que, dans la liste de rois assyriens fournie par Eusèbe, des noms de villes et de fleuves se rencontrent mêlés à ceux de monarques réellement historiques; les cinq premiers noms ne sont qu'une série de villes. Pour des noms historiques, v. de Saulcy, Revue archéologique, 15 mars 1850.

[5] Diod., II, 14. — [6] *Ib.*, 7. — [7] *Ib.*, 3. — [8] *Ib.*, 7, 8, 9, 11.

villes construites sur l'Euphrate et le Tigre, comme entrepôts de commerce [1]; une chaussée gigantesque amoncelée pour escalader la plate-forme du mont Bagistan, sur la route de Babylone en Médie, où elle voulut planter un parc à 17 stades (2 à 3 kilomètres) de hauteur à pic ; une route percée à travers les sommets et les précipices du mont Zarkée dans le même pays, route qui, au temps de Diodore, portait le nom de Sémiramis ; enfin un riche palais à Ecbatane et une tranchée à travers le mont Oronte peut amener l'eau d'un lac dans cette ville [2]. La tradition assyrienne, transmise à Diodore par le récit de Ctésias [3], avouait seulement que Sémiramis avait échoué dans la conquête de l'Inde [4]; mais elle prenait sa revanche en la transformant en colombe, après 42 ans de règne, et divinisant ces oiseaux en souvenir de Sémiramis, comme elle la faisait fille de la déesse d'Ascalon Dercéto, et nourrie par des colombes [5].

Cette femme étrange, d'origine surhumaine, qui réunissait dans son histoire les œuvres de plusieurs époques, et comptait dans ses nombreux états l'Éthiopie, pays des fables chez tous les écrivains anciens, pays dont le nom même donne lieu plus d'une fois à l'équivoque, la science moderne croit l'avoir reconnue dans un personnage purement mythologique, qui, avec son mari, avec son fils, le Ninias des Assyriens, le roi caché dans son palais, figure aussi bien dans l'Inde qu'à Babylone en tête des dynasties fabuleuses ou historiques de l'antiquité chamitique [6].

[1] Diod., II,11. — [2] *Ib.*, 13.
[3] *Ib.*, 20. — [4] *Ib.*, 16-19. — [5] *Ib.*, 4 et 20.
[6] V. d'Eckstein, Questions relat. aux ant. des peuples sém., § XII, XVII. — Il est prouvé que les Sémites d'Assyrie empruntèrent beaucoup de leurs croyances à la race de Kousch. V. d'Eckstein, *ib.*, § XII et

Revenant à l'histoire proprement dite, nous nous trouvons en présence de ce fait que Ctésias attribuait treize siècles entiers [1] à une série de rois fainéants régnant dans Ninive, sur l'Asie antérieure, de l'Indus à la mer Égée. Ctésias, médecin d'un roi des Perses, fut, pour les Grecs ses compatriotes, l'interprète de ces récits par lesquels la politique ou l'orgueil des monarques persans faisait remonter jusqu'à la plus haute antiquité l'exemple d'un empire maintenu sur les nations de l'Asie par l'obéissance qu'inspirait le nom d'un souverain, fût-il enseveli dans ses plaisirs et invisible au fond de son palais; maintenu aussi par une politique ombrageuse qui ne permettait pas à ses sujets de contrées diverses d'acquérir l'habitude des armes et de se connaître dans les camps, mais envoyait dans chaque province les agents de son pouvoir absolu. Cette tradition d'un empire remontant à treize siècles au delà de l'insurrection qui renversa Sardanapale, d'une dynastie dont la vingtième génération vivait au temps de la guerre de Troie[2], n'ayant éprouvé ni démembrement ni révolte de ses provinces, n'ayant pas même eu besoin de se montrer en armes à ses sujets, ne peut plus se soutenir aujourd'hui, nous l'allons voir. Le chiffre même de la durée de cet empire est inadmissible, ou plutôt il faut, comme l'a fait M. Oppert [3], en chercher

XVII. — Les Cariens, première partie, § III et V, deuxième partie, § II. — Cf Spiégel, trad. allem. de l'Avesta, I, 271, et surtout Schœbel, Ann. de phil., janv. 1861. C'est à une conclusion semblable que doivent conduire les faits développés par M. Lajard. Je reviendrai là-dessus dans l'appendice.

[1] V. Brandis, Rerum assyriarum tempora emendata (Bonn et Londres, 1853), § II.

[2] V. Diod., II, 21-2.

[3] Ann. de phil. chrét., oct. 1856 (Rapport cité). — Il fait observer au même lieu qu'en attribuant à un copiste une seule erreur dans le

l'origine et l'explication dans la confusion (peut-être volontaire) qu'on avait fait à Ninive ou à Suze entre toutes les dynasties chaldéenne, arabe, ninivite, qui se succèdent depuis l'élévation des Assyriens jusqu'à la chute de Sardanapale. Si en effet on les reporte en arrière de ce dernier événement (788), on arrivera à peu près à l'époque où, d'après Bérose, commence le premier empire des Chaldéens ou Sémites.

Bérose, au contraire, qui refusait à l'*Assyrienne* Sémiramis les travaux que les Grecs lui attribuaient dans Babylone [1], ne niait pourtant pas son existence, mais il la plaçait après les rois arabes et ne donnait que 526 ans à l'empire qui leur succède.

Agathias [2], qui lui emprunte ce chiffre, d'ailleurs concordant avec le témoignage d'Hérodote [3], et auquel il faut décidément se tenir, lui empruntait aussi, je pense, le fait d'un intendant des jardins royaux, Belitaras [4], qui, dans cet intervalle, avait usurpé le trône et fondé une seconde dynastie, apparemment par une révolution de palais. Quels qu'en soient les détails, l'élévation d'une nouvelle dynastie en sa personne n'est pas douteuse; car il est qualifié d'*origine de la royauté* dans une inscription d'un de ses descendants, traduite il y peu d'années [5].

Nous ne savons presque rien sur les temps qui précèdent cette révolution: mais ce peu nous apprend combien il faut en rabattre, même pour cette période, d'un empire pacifique et incontesté sur d'immenses régions. Une inscription fort longue d'un roi Téglatphalasar, premier de ce nom, selon

chiffre des dizaines, on arrive non à une approximation, mais à une reproduction exacte du total des chiffres de Bérose.

1 Dans Josèphe contre Apion, I, 20, nº 14 des Fragments de la collection Didot.

2 V. Brandis, *ubi suprà*, et Oppert, Annales, nov. 1856.

3 V. Oppert, oct. 1856. — Hérodote ne parle qu'en passant de l'histoire d'Assyrie, qu'il comptait traiter dans un ouvrage à part.

4 Bel-kat-irassou. V. Oppert, tableau chronologique, nov. 1856.

5 Cette traduction se trouve dans le même article (Rapport cité); j'y reviendrai ailleurs.

M. Oppert, et que tout annonce appartenir à cette dynastie [1], raconte ses guerres et ses conquêtes, aussi en désaccord avec la vie attribuée par Ctésias aux successeurs du fabuleux Ninias qu'avec la géographie politique supposée pour leur époque. On le voit faire la *conquête* de Karkémisch (*sur l'Euphrate*), des pays des Khétas et des Koumani dans la Syrie septentrionale, et ravager l'Égypte. Une autre inscription, du temps de Sennachérib, dit formellement que 418 ans avant ce prince, c'est-à-dire dans la seconde moitié du douzième siècle, peu avant Bélitaras, *un roi de Babylone* enleva ses idoles à Téglatphalasar II, roi d'Assyrie, et *qu'il les conserva* [2]. Rappelons-nous, d'ailleurs, qu'au commencement du douzième siècle l'Égypte domine encore dans la Mésopotamie et y domine paisiblement.

§ 2. Dynastie de Bélitaras. — Chute de l'empire (du commencement du onzième siècle à 788.)

Si maintenant nous arrivons à la dynastie de Bélitaras, sur laquelle des documents abondent, non pas, il est vrai, depuis l'origine, mais depuis Sardanapale le Grand [3], nous trouvons, peu après le commencement de la dynastie, Salmanasar Ier, fondateur, selon M. Oppert, du palais N.-O. de Nimroud [4], le plus ancien édifice ninivite dont on ait retrouvé les ruines [5]; puis, dans l'espace d'un siècle, plusieurs rois, dont la généalogie forme une série à peu près continue; enfin, vers la fin

1 M. Oppert le place vers 1220. M de Vogué (Rev. archéol., févr. 1862) conteste cette date, qui lui paraît inconciliable avec l'état de l'Égypte sous la vingtième dynastie, et voudrait ramener au dixième siècle ce Teglatphalasar; mais le peu que nous savons des successeurs de Ramsès Hik-pen et l'habitude des Égyptiens de taire leurs défaites dans les inscriptions, me paraissent des raisons suffisantes pour accepter sans arrière-pensée les preuves qui ont suffi à M. Oppert.

2 Oppert, *ubi suprà*.

3 Assour-iddana-palla, Assour a donné un fils, ainsi que traduit M. Oppert, qui l'appelle Sardanapale III. — *Ubi suprà*. — Rawlinson lit : Assar-adan-pal (Bonomi, p. 379). Plus tard (v. p. 406), il a émis une lecture un peu différente.

4 Ann., nov. 1856. — Il peut y avoir matière à examen sur cette attribution, j'en dirai un mot dans l'appendice.

5 V. Bonomi (Nineveh and its palaces), p. 379. — Brandis, § VI. — Rev. archéol., mars 1850.

du dixième siècle, ce Sardanapale III, dont je parlais, et dont les annales, trouvées naguères à Nimroud, sont conservées et sur une stèle du Musée britannique et dans de nombreuses inscriptions demeurées en Assyrie [1]. Il y figure comme un conquérant, et les murs de Nimroud contiennent la liste de nombreuses provinces tributaires; néanmoins il laissa beaucoup à faire à son fils Salmanasar III, pour soumettre l'Asie, si nous nous en rapportons aux annales rédigées au nom de ce dernier prince lui-même, annales trouvées à Nimroud sur un obélisque de basalte noir, qui est aujourd'hui déposé à Londres. La traduction de ce curieux document, faite par le colonel Rawlinson lui-même, l'un des plus puissants investigateurs de ces antiquités, occupe plusieurs pages de l'ouvrage de M. Bonomi [2]. En voici l'analyse sommaire : mieux que tout raisonnement elle fera comprendre en quoi consistait la puissance des rois de Ninive, et les noms géographiques qui s'y reconnaissent sont assez nombreux pour permettre d'en apprécier l'étendue à cette époque, c'est-à-dire au commencement du dixième siècle, environ cent ans avant la révolution qui le démembra pour toujours. Nous verrons que ces conquêtes, recommencées à chaque règne belliqueux, et qui n'arrivent jamais à fondre les peuples soumis avec les Assyriens, ressemblent fort aux conquêtes des rois d'Égypte qu'on a racontées plus haut [3]; mais pas du tout à l'uniforme domination décrite par Ctésias.

Après des formules religieuses, intéressantes pour l'étude de la mythologie assyrienne, le récit débute par la mention d'une campagne où les troupes du roi s'emparèrent de Haridu (Harran ?), principale ville de *Nakharni*, pays qu'il n'est pas difficile de reconnaître pour le *Naharim* des Hébreux, le Naharaïn ou *Naharina* des Égyptiens (la Mésopotamie), ce qui n'est pas le bout du monde, comme on voit, quand le conquérant part de Ninive; *puis* le roi franchit le *haut Euphrate* (Harran était, en effet, sur son chemin), pour aller fonder des palais, des villes et des temples dans le pays de *Khamana*,

[1] V. Oppert, *ubi suprà*. — Bonomi, p. 380.

[2] Pages 380 à 388. — Je discuterai dans l'appendice l'attribution de ce monument à un Salmanasar.

[3] Rawlinson disait en 1850 : Ils (ces rois) n'ont *certainement* connu aucune partie de l'Inde, et leurs armes n'ont *jamais* pénétré à l'est de la mer Caspienne. — Bonomi, p. 398.

sans doute le Koumani que M. de Vogué reconnaît[1] pour une contrée du nord de la Syrie, et où il pense retrouver le mont *Amanus*. L'année suivante, le roi d'Assyrie passe encore l'Euphrate pour *s'emparer* des villes de Dabagou[2] et Abarta, appartenant aux Khétas; encore eut-il, un an après, à réprimer une révolte dans la même région : la bataille se donna sur les bords mêmes de l'Euphrate. Nos anciennes connaissances, les peuples d'Atesch (ou Kadesch), de Hamath et les petits rois des Khétas, viennent lui rendre hommage dans la sixième année de son règne. Trois ans plus tard, il *prend* une ville d'Arménie, dont il semble toutefois qu'une partie avait déjà formé une province de son royaume; ensuite il fait des conquêtes en Chaldée, où il possédait déjà Borsippa et deux autres places; il s'avance même jusqu'à la mer (golfe Persique). Puis (onzième année) c'est une nouvelle guerre en Arménie, contre le roi d'Ararat, qui lui était précédemment soumis; c'est un soulèvement d'Atesch, de Hamath et de plusieurs tribus voisines, guerres qui se renouvellent encore peu d'années après, si même elles avaient été réellement interrompues. (Voy. quatorzième, quinzième, seizième années.)

La seizième année de son règne, Salmanasar entre dans une nouvelle période de combats. Il franchit le Zab ou Zabat, pour porter la guerre aux peuples ariens, c'est-à-dire aux Perses ou aux peuples de même race; toutefois il n'abandonne pas les contrées de l'Ouest : « Dans la vingt-unième année, dit-il, je passai l'Euphrate pour la vingtième fois; je vins dans le pays de Kharakan (prince) d'Atesch; j'occupai son territoire, et je reçus les tributs de Tyr, de Sidon et de Gubal (Byblos). » Ensuite il entre sur le territoire des Mèdes, où il occupe plusieurs villes, punit ses ennemis, livre des cités au pillage. Dans la vingt-septième année, on voit encore une guerre en Arménie, et, dans la trente-unième (dernière de ces annales), un de ses généraux livre au pillage cinquante villes ou bourgs de ce pays, puis va guerroyer en Perse. Il est certain aussi, d'après

[1] Rev. archéol., février 1862.

[2] Ceci ressemble fort, quand on a la moindre notion des nuances de prononciation pour les mêmes lettres d'un dialecte à l'autre, à la Tevekhou de Thoutmès III, ville du royaume de Damas au temps de David. — V. de Rougé, Étude sur divers monuments du règne de Thoutmès III, p. 5. — Cf Brugsch, Géogr., II, 54-5.

l'inscription d'une des sculptures de cet obélisque [1], que Jéhu, roi d'Israël, eut avec lui des rapports d'amitié et peut-être de subordination, soit pour le désarmer, soit pour obtenir son alliance [2]. On y trouve aussi le nom du roi de Syrie Hazael et la mention de tributs (ou présents) envoyés par l'Égypte [3].

C'en est assez, je pense, pour comprendre combien on resterait loin de la vérité historique, si l'on s'en tenait aux récits de Ctésias et de Diodore. Le petit-fils de Salmanasar, celui qu'on a nommé Belochus III [4], se vante aussi, dans une inscription, d'avoir, par la protection de ses dieux, agrandi son empire et régné « de la grande mer du soleil levant jusqu'à la grande mer du soleil couchant, » c'est-à-dire, du golfe Persique ou de la mer Caspienne à la Méditerranée.

Vers l'année 820, la veuve de ce dernier prince, Sammouramit, cette Sémiramis qu'Hérodote place un siècle et demi avant Nitocris, épouse de Nabopolassar [5], Sémiramis, dis-je, régna seule pendant dix-sept ans, accomplit probablement une partie des travaux et peut-être des exploits attribués à l'épouse du fabuleux Ninus, et laissa enfin le pouvoir à Sardanapale IV, celui que, d'après un récit fort connu, mais beaucoup moins authentique dans ses détails, Arbace, gouverneur de Médie, aurait trouvé le fuseau à la main, vêtu en femme et cachant au fond de son palais la lâche oisiveté d'une vie voluptueuse. Arbace souleva sa province et la Perse, de concert avec le Chaldéen Bélésis, qui appela aux

[1] V. la concordance remarquable de MM. Hinks et Rawlinson, dans Bonomi, pages 390 et 406. — Cf 391.

[2] Peut-être à l'occasion des succès du roi syrien Hazael (IVe Livre des Rois, X, 31-3).

[3] V. Bonomi, p. 388, 406.

[4] Ce nom a été lu de différentes manières. M. Oppert (*ubi suprà*) s'arrête à la prononciation Hou-likh-khous, mais par respect pour nos gosiers et nos oreilles, il adopte l'orthographe Belochus, employée par Agathias pour le dernier roi de la dynastie précédente, roi homonyme de celui-ci. — Cf Brandis, § II.

[5] V. Oppert, *ubi suprà*.

armes Babylone dont il était gouverneur. Sardanapale, sorti de son repos à la nouvelle du mouvement, remporta trois victoires sur les peuples rebelles, et ceux-ci, dit-on, se découragèrent un instant; mais Bélésis les ramena au combat; Arbace attira à sa cause les troupes qui arrivaient de l'est, et le roi, qui se croyait hors de péril, ayant regagné son palais, son armée fut à son tour plusieurs fois vaincue. Sardanapale soutint néanmoins un long siége dans sa capitale, mais enfin un débordement du fleuve ayant abattu une partie des remparts, il tomba dans le désespoir et se brûla lui-même au milieu de son palais [1]. Ainsi finit le grand empire d'Assyrie; les Mèdes recouvrèrent une indépendance qu'ils avaient, ce semble, perdue depuis peu de temps.

[1] V. Diod., II, 24-7. — M. de Saulcy, dans un grand mémoire sur la *Chronologie des empires de Ninive, de Babylone et d'Ecbatane*, doute très-fort des détails de ce récit, qui lui paraissent empruntés à la chute du dernier empire de Ninive, et rejette positivement la *destruction* de cette ville en 788. — V. aussi Brandis, p. 34-6.

VIII

SECOND EMPIRE D'ASSYRIE. — SES RAPPORTS AVEC LES PEUPLES VOISINS. — FIN DU ROYAUME D'ISRAEL.

§ 1. Phul (788). — Séparation de Ninive et de Babylone (769). — Téglatphalasar (769-25). — Achaz, roi de Juda. — Premier démembrement du royaume d'Israël.

Le Chaldéen Phul, surnommé Balazar, ou le terrible, que les Grecs ont appelé Bélésis et que nous venons de voir renverser, avec Arbace, le trône de Sardanapale, régna d'abord à la fois sur Babylone et l'Assyrie, mais cet état de choses ne dura pas longtemps. La révolution s'était opérée en 788, comme M. de Saulcy l'a montré[1]; Phul, *encore roi des Assyriens*, vint dans le royaume d'Israël au temps de Manahem, second successeur de Jéraboam II[2], et en reçut une somme considérable pour lui garantir la possession de son trône. Mais bientôt l'indépendance des Ninivites reparaît avec Téglatphalasar IV, qui, *dans la huitième année de son règne*, fit à son tour la guerre à Manahem[3]. Celui-ci ayant régné de 771 à 761, et ces deux guerres étant séparées par un intervalle d'au moins huit ans, l'avénement de Téglatphalasar remonte au moins à 769, dix-neuf à vingt ans

[1] V. son mémoire sur la chronologie des empires de Ninive, de Babylone et d'Ecbatane, 1849.

[2] IV R, xv, 8, 10, 14, 19, 20.

[3] Oppert, Rapport cité, Ann. de phil. chrét., oct. 1851. — Ce fait n'est pas, ce me semble, mentionné dans l'Écriture, mais la date assyrienne montre qu'il s'agit ici d'un document assyrien.

après la prise de Ninive et l'avénement de Phul ; or, précisément une inscription de Téglatphalasar nous apprend qu'il devint roi la vingtième année de son prédécesseur [1] : Nous pouvons donc nous arrêter à cette date, pour la création du nouvel empire assyrien.

La dynastie qui arrive alors au trône fut moins favorable encore au royaume d'Israël que Phul ne l'avait été, et ne le fut guère davantage à celui de Juda. Nous venons de voir le roi d'Assyrie guerroyer contre Manahem ; ce n'était là qu'un début. A la mort de Joathan, roi de Juda, son fils Achaz était devenu roi à son tour [2]. Se voyant attaqué par Phacée, second successeur de Manahem [3], et par le roi de Syrie, Rasin, il eut la funeste pensée de recourir à Téglatphalasar, qui dévasta Damas, envahit le royaume d'Israël et emmena en captivité les habitants de Galaad, de Galilée et de plusieurs autres lieux, avec la tribu de Nephthali [4]. Un autre passage de l'Ecriture [5] nous apprend que, par suite de ces invasions des deux rois d'Assyrie, les tribus de Ruben, de Gad et la demi-tribu de Manassès [6], furent emmenées captives par les Assyriens.

[1] *Ibid.* — L'auteur fait observer aussi que, d'après Castor et Eusèbe (c'est-à-dire apparemment d'après Ctésias), le chef de dynastie, successeur de Sardanapale, régna dix-neuf ans : c'est l'intervalle écoulé entre la révolution et l'avénement de Téglatphalasar.

[2] Dans la dix-septième année de Phacée. Joathan avait régné seize ans, tous contemporains du règne de Phacée, qui le précéda d'un à deux ans et qui se prolongea pendant les douze premières années d'Achaz (v. la Bible de Vence). — Le règne d'Achaz dura seize ans, comme celui de son père.

[3] IV R., ch. xv, 22, 27.

[4] *Ib.*, xvi, 6-10, xv, 29.

[5] I Paralip., v, 26.

[6] Sans doute la partie orientale, formant avec Ruben et Gad les provinces au delà du Jourdain, où l'on retrouve le Galaad du passage précité. Cependant une dissertation insérée dans la Bible de Vence suppose que cette conquête était achevée avant la guerre de Juda rien ne le prouve.

Tel fut le résultat du peu de foi où plutôt de l'infidélité d'Achaz. Celui-ci, en effet, oubliant tout ce que la miséricorde et la justice de Dieu avaient opéré au temps de ses pères, avait élevé des statues à Baal, et purifié ses propres fils par le feu, suivant les rites impies des Chananéens; aussi Dieu l'avait-il abandonné à ses ennemis [1]. Cependant, au moment de l'invasion, le prophète Isaïe l'avait encore, au nom du Seigneur, rappelé au souvenir de ses devoirs et lui avait fait espérer l'appui de Dieu [2]; mais le roi paraît avoir eu plus de confiance dans le secours des Assyriens, et occasionna ainsi un premier démembrement de la Palestine, qui encouragea l'ennemi commun d'Israël et de Juda à conquérir successivement toutes les possessions des descendants de Jacob. En effet, Juda lui-même, ne souffrit pas seulement des attaques de Rasin et de Phacée, des rapines de l'Idumée et des conquêtes des Philistins; Téglatphalasar dévasta le territoire d'Achaz, demeuré sans défense dans la stupeur de cette attaque imprévue. En vain le roi de Juda essaya de désarmer son adversaire par les riches présents pour lesquels il spolia jusqu'au temple; il ne put obtenir merci d'un ennemi qui le méprisait, et contre lequel, loin d'invoquer la seule assistance souverainement efficace, il avait recours aux dieux des Syriens, fermant les portes du temple et offrant un encens sacrilége dans toutes les villes de ses États [3].

[1] II Paralip., XXVIII, 1-6 et IV R., XVI, 1-5. Movers montre dans ses Phéniciens (I, 327-9) que cette purification par le feu était un sacrifice humain.

[2] Isaïe, VII, 1-11. — [3] II Paralip., XXVIII, 16-25.

§ 2. Salmanasar. — Fin du royaume d'Israël.

Téglatphalasar régna, d'après les textes assyriens, *au moins* quarante-deux ans [1], ce qui conduit son règne jusque vers 727. Il eut pour successeur Salmanasar IV appelé aussi Sargon, Sargina ou Sarkin [2], dont le règne est un des mieux connus de toute l'histoire d'Assyrie, à cause du grand événement qu'il accomplit en Palestine et des faits nombreux et variés que présentent les riches sculptures et les inscriptions nombreuses laissées par lui dans le palais qu'il fit construire. Ce palais, aujourd'hui désigné par le nom de Khorsabad, du monticule où les ruines en ont été retrouvées, est celui-là même qu'à reconnu en 1842, M. Botta, consul de France à Mossoul, et dont les magnifiques restes furent la première découverte considérable faite par l'archéologie sur le sol assyrien, le point de départ et en partie la cause des vastes et heureuses explorations qui se sont accomplies depuis vingt ans et nous rendent enfin cette histoire.

Salmanasar s'engagea, dès le début de son règne, dans une expédition qui devait amener pour son empire

[1] V. Oppert, Rapport cité, Ann. de phil., nov. 1856, init.

[2] L'idendité de Salmanasar et de Sargon, nettement reconnue par Rawlinson (Athenæum anglais du 23 août 1851 ; dans Bonomi, p. 391) et sur laquelle Stark n'a pas un doute (Gaza, p. 203 et 204), n'ayant été encore unanimement admise, je crois nécessaire d'expliquer sommairement pourquoi je n'hésite pas à ne voir qu'un seul et même roi dans le conquérant de Samarie et le fondateur de Khorsabad. Le premier motif, c'est que le résumé du règne de *Sargon*, inscrit à *Khorsabad* même, parle de la conquête de *Samarie*; le second, c'est que Sargon porte dans plusieurs inscriptions l'*épithète* de Salmanasar; le troisième, c'est que Sennachérib est appelé fils de Salmanasar dans la Bible et fils de Sargon dans un texte assyrien. J'examinerai dans l'appendice les détails de cette question.

une conquête plus durable que ne le furent souvent celles des Assyriens. Le roi d'Israël, Osée, arrivé au trône la douzième année d'Achaz [1], et par conséquent vers 730, fut réduit à payer tribut à Ninive, la première année de Salmanasar, qui avait dirigé une expédition contre lui [2]. Mais bientôt le roi d'Assyrie apprit qu'Osée cherchait à se soustraire à cette condition humiliante, en invoquant l'assistance de l'Égypte. Il revint alors, envahit de nouveau le royaume d'Israël, assiégea Samarie et, après un siége de plus de deux ans, la neuvième année d'Osée, Samarie succomba [3].

Le roi de Ninive voulant accomplir une conquête durable, eut recours à ce moyen cruel, mais efficace, dont on a plus d'une fois usé dans ces vieux empires despotiques de l'Asie : il transplanta la population. Déjà, dans sa première campagne, il avait, nous disent ses *annales*, enlevé 27,280 familles, pour les remplacer par des colons babyloniens, captifs aussi; car la Babylonie n'appartenait pas alors à son royaume; mais il avait fait dans ce pays une incursion victorieuse [4]. Dans cet intervalle encore, il avait, par lui-même ou par ses lieutenants, poussé une pointe au sud-ouest, et, prenant possession de Gaza [5], avait protégé ses opérations en Palestine contre les

[1] IV R., XVII, 1.

[2] Rawlinson, dans l'Athenæum anglais du 23 août 1851 (Bonomi, Nineveh and its palaces, p. 391); et IV R., XVII, 3. — L'Écriture ne dit pas en quelle année d'Osée eut lieu cette première expédition, mais nous pouvons le retrouver autrement : le successeur de Salmanasar est monté sur le trône en 716; or, Salmanasar a régné au moins quinze ans, comme nous l'apprenons par les monuments assyriens (Oppert, Rapport cité), donc son avénement coïncide ou à peu près avec celui d'Osée, et il a été associé à Téglatphalasar au moins pendant trois ou quatre ans. Le premier chapitre de Tobie montre que ce n'est pas Sennachérib qui fut associé à Salmanasar.

[3] IV R., XVII, 4, XVIII, 9-10.

[4] Rawlinson dans Bonomi, p. 391.

[5] *Ibid.*, cf Stark. Gaza, p. 204-5 et 218-23. — Aux raisons proposées par l'auteur pour admettre que la *Khazita* des Assyriens, la *Kadytis* d'Hérodote est Gaza, on peut ajouter qu'en égyptien cette ville se nommait Gazatou. — V. Brugsch, Géogr., II.

tentatives du roi d'Égypte. Maintenant il opéra une déportation en masse et répandit une partie des Israëlites dans les provinces que ses troupes venaient de conquérir au pays des Mèdes [1].

Sargon ne s'arrêta point là. Il exigea, la septième année de son règne, après une victoire remportée à Raphia, un tribut du Pirhu, comme l'écrivent ses annales, c'est-à-dire du pharaon ou roi d'Égypte [2] Sabakon, et il occupa, sur cette frontière, les villes d'Azoth et de Jamneh [3]. Deux expéditions assyriennes furent aussi conduites en Phénicie. La première, contemporaine de la guerre contre Israël, se termina par un traité de paix; sans doute il voulait écraser Samarie avant de s'engager dans des hostilités persévérantes contre un peuple voisin; mais ensuite, appuyé sur plusieurs cités qui se donnèrent à lui, il put bloquer Tyr par terre, couper ses aqueducs, et enfin s'en emparer [4]. La puissance assyrienne s'étendit encore plus loin du côté de l'ouest. Secondé sans doute par la marine de ses nouveaux alliés, il soumit l'île de Chypre, où l'on a trouvé une statue et une inscription témoignant de cette conquête [5].

A côté de ces résultats d'une politique nouvelle, Sargon chercha et réussit, au moins en partie, à reprendre les conquêtes des anciens rois d'Assyrie. Les inscriptions de Khorsabad, contenant le résumé de ce règne jusqu'à sa quinzième année, présentent le tableau de la domination plus ou moins durable qu'il exerça sur divers pays. Au début de la grande inscription des taureaux à tête humaine, aujourd'hui transportés à Paris [6], Sargon est décoré de titres pompeux, suivant l'usage encore subsistant des monarques orientaux. « Palais

[1] Cf IV R., XVII, 6 et l'inscription ci-dessous. — V. aussi le premier chapitre de Tobie. Mais il ne faudrait pas croire avec Bonomi et Brandis que la grande séparation du royaume de Médie n'avait pas encore eu lieu.

[2] V. Rawlinson et Stark, *ubi suprà*.

[3] *Ibid.*, *ibid.* — Et Isaïe, ch. 20, cité par Stark.

[4] Sur ces expéditions de Phénicie, v. de Saulcy, mém. cité. — Stark (Gaza, p. 201-2), qui rappelle le passage des documents tyriens cité par Ménandre, et des passages d'Isaïe et de Zacharie.

[5] Rawlinson ap. Bonomi, p. 292; Rev. archéol. 1846.

[6] Inscription traduite par M. Oppert dans le nº de nov. 1856 des Ann. de phil. chrétienne.

« de *Sargon*, le grand roi, le roi puissant, le roi du monde, « roi d'Assyrie, vicaire de Babylone.., créature des grands « dieux, serviteur de l'Être suprême, à qui *Assur*, *Nebo* et « *Merodach*[1] ont confié la royauté des nations... constructeur « des digues de Babylone, qui force aux travaux les *captifs* « *d'Israël*. » Le texte mentionne ensuite la révolte de Harran (en Mésopotamie), étouffée avec vigueur et clémence; les pays d'Élymaïs, de Van (en Arménie), de *Médie*, etc., réduits à la soumission ou au tribut; les petits rois de Karchémisch, (nommé aussi Circésium), de Hamath, de Commagène, d'Azdod (Azot), dépouillés de leurs états, qui sont transformés en provinces de l'Assyrie, aussi bien que le pays des Hettites (Khétas), et qui ont reçu des *colons assyriens*. L'inscription parle ensuite de la ruine de Samarie et de la destruction de ce royaume; elle rappelle la conquête de la Colchide et de la Cilicie, etc.[2], la victoire remportée à Rapik (Raphia) sur les *Égyptiens*, la prise de Gaza et de Tyr; elle représente Sargon « traversant la mer comme font les poissons, » probablement pour attaquer Chypre, et faisant une descente dans l'île d'Iatnan (Crète), « située à sept journées de navigation... Il déposa « Mérodach-Baladan, roi des Chaldéens[3].... Il entassa, comme « dans une aire à blé, dans le fond de l'Océan, ses ennemis et « ceux qui le combattirent. Il attaqua, comme un poisson « rapace, Upir, roi de Nituk, qui est au milieu de la mer de « l'est[4]. » Et, quelques lignes plus loin : « Sur 350 rois, j'ai « établi la domination de l'Assyrie; je les ai forcés au culte « de Bel. » Viennent ensuite quelques détails sur ses travaux et le culte de ses dieux.

[1] Divinités des Assyriens.

[2] Parmi les domaines de Sargon, M. Rawlinson reconnaît aussi Damas.

[3] Arrivé au trône en 721, comme il résulte du canon de Ptolémée, il régna douze années; cette conquête ne fut pas durable.

[4] Probablement la pointe nord-est de l'Arabie ou quelque île du golfe Persique.

§ 3. Ézéchias roi de Juda et Sennachérib.

Le roi Ézéchias, dont l'Écriture sainte vante les vertus [1], régnait en Juda depuis la troisième année d'Osée (727 ou 726), et il conserva le trône jusqu'à sa mort, c'est-à-dire, pendant vingt-neuf ans [2]. La quatorzième année de son règne (en 713), le nouveau roi d'Assyrie, Sennachérib fit invasion dans ses États [3] : ce prince en était déjà à la troisième année de son règne [4]. Cette invasion fut une rude épreuve pour le royaume hébreu. Toutes les places fortes de Juda furent enlevées, Ézéchias se soumit à payer une rançon pour obtenir la retraite de l'ennemi [5].

Sennachérib n'en était pas à son début d'expéditions militaires. Les deux premières années de son règne avaient été marquées par des combats, toujours signalés comme des victoires dans ses annales, sur les Susiens, les Chaldéens, les nomades de la Mésopotamie, les montagnards du nord et de l'est et particulièrement, à ce qu'il semble, ceux de la Médie [6], qui apparemment rejetaient le joug imposé par Salmanasar à leurs voisins de la plaine. Dans sa troisième année [7], il venait

[1] V. surtout IV R., XVIII init. II Paralip., XXIX-XXXI.
[2] IV R., XVIII, 1-2. — [3] *Ibid.*, 13. — Cf Is., XXXVI, 1.
[4] V. l'art. sur les Annales de Sennachérib, Ann. de phil. par M. Delgeur (avril 1856).
[5] IV R., XVIII, 13-16.
[6] V. les traductions et analyses de l'article de M. Delgeur.
[7] *Ibid.* V. aussi dans Bonomi, p. 393, l'analyse donnée par M. Rawlinson des Annales de la troisième année de Sennachérib, Annales inscrites sur les taureaux de l'entrée principale du palais de Koyoundjik, élevé par ce prince; les noms assyriens pour le roi de Sidon, pour Jérusalem, la Judée, Ézéchias, ont à peine une différence d'orthographe avec la forme grecque du premier donnée par Josèphe et la forme hébraïque des trois autres. — Cf Stark, 204-5.

de terminer avec avantage une guerre contre le roi de Sidon et il était occupé à des expéditions en Syrie, quand il apprit l'insurrection des habitants de la Palestine (ancien royaume d'Israël), en faveur de laquelle armaient les Égyptiens. Il battit cependant ces derniers, et sa première expédition contre Juda lui réussit, comme nous l'avons vu [1]. Mais Ézéchias indigné de cette humiliation souhaitait une revanche. Il rechercha l'amitié du roi de Babylone, Mérodach Baladan, et fit aux députés que lui envoyait celui-ci un étalage assez puéril de ses richesses, ce que lui reprocha le prophète Isaïe [2]. Il paraît avoir compté aussi sur les secours de l'Égypte, et en effet une armée vint à son aide, sous le commandement du roi d'Éthiopie, Tharaka, qui succéda quelque temps après au trône d'Égypte et en amenait sans doute des auxiliaires [3].

Sennachérib n'était point disposé à souffrir qu'on s'en prît ainsi aux résultats de ses conquêtes. La Judée fut envahie de nouveau; le roi d'Assyrie assiégea Lachis et envoya sommer de se rendre les habitants de Jérusalem; l'un de ses députés les mit au défi de trouver leur salut dans la protection du Dieu d'Israël, puisque les dieux des autres nations ne les avaient pas sauvés des armes de Ninive; cette sommation fut répétée par lettres à

1 « Comme Ézéchias, roi de Juda, dit le royal narrateur (ou celui « qui parle en son nom), refusait de se soumettre à ma domination, « je lui enlevai et pillai quarante-six villes fortifiées et une quantité « innombrable de petites villes qui lui appartenaient; cependant je « lui laissai Jérusalem sa capitale et quelques endroits insignifiants « situés autour. » Vient ensuite un passage qui a divisé, quant aux détails, les interprètes de la langue assyrienne et où Sennachérib dit avoir donné aux États voisins plusieurs villages de Juda et ramené des prisonniers et du butin. Il y a là des vanteries, mais M. Rawlinson a trouvé identité dans les chiffres de la rançon du royaume avec ce que nous apprend la Bible.

2 V. IV R., XX, et Is. XXXIX.

3 IV R., XVIII, 21, 24, XIX, 9. Is., XXXVII, 8-9 et *suprà*. V. § 17.

Ézéchias [1]. On sait comment le Seigneur répondit à ce blasphème et aux humbles prières que lui adressa le roi de Juda. Il promit à Ézéchias, par la bouche d'Isaïe, d'exaucer sa demande, et, dans la nuit même, un ange frappa de mort 185,000 hommes dans le camp des Assyriens [2]. Sennachérib s'enfuit éperdu, et l'on se garda bien d'ajouter cette conclusion sinistre aux annales ou du moins aux annales publiques de son règne; annales qu'il eut le temps de faire rédiger, car les dates trouvées dans les monuments assyriens prouvent qu'on a interprété légèrement un passage de l'Écriture, quand on a *supposé* que ce prince périt presque aussitôt après sa défaite miraculeuse [3].

Il semble même avoir pris à tâche de faire oublier cette funeste expédition et de l'oublier lui-même, en tournant vers d'autres contrées l'effort de ses armes. Les annales de sa quatrième et de sa cinquième année nous le montrent chassant Mérodach de la Chaldée et faisant venir des marins de la Phénicie pour équiper une flotte sur le golfe Persique et poursuivre les Chaldéens émigrés [4]. Il entreprit aussi la restauration de

[1] IV R., XVIII, XIX. — II Paralip., XXXII. Is., XXXVII.

[2] *Ibid., ibid., ibid.* — M. de Saulcy (mémoire cité) a établi que ce fait suit de près la première campagne, et que la maladie où Ézéchias reçut la promesse de quinze ans de vie et l'ambassade babylonienne envoyée à cette occasion précédèrent, mais de peu de temps, la destruction de l'armée assyrienne. — Cf IV R., XX, 1, 6, 12. — Is., XXXVIII, 1, XXXIX, 1.

[3] La fin du ch. XIX du IVe liv. des Rois, et la fin du XXXVIIe chap. d'Isaïe auraient dû cependant faire soupçonner que les 45 jours dont il est question dans Tobie (I, 24) devaient s'entendre de la retraite du pieux Israélite et non du temps écoulé depuis le retour de Sennachérib.

[4] Sennachérib parvint à établir un de ses fils à Babylone, mais ce gouvernement ne tint pas, et ce fut seulement en 680 que le roi d'Assyrie donna définitivement pour maître aux Babyloniens Assarhaddon, qui lui succéda. — V. Oppert et Brandis.

divers travaux de ses prédécesseurs, et l'on a une date de sa vingt-deuxième année, mais le reste de sa vie nous est inconnu jusqu'ici, sauf sa fureur contre les Israélites captifs et sa fin qui fut extrêmement tragique. Deux de ses fils l'assassinèrent, mais ces parricides ne lui succédèrent pas et s'enfuirent en Arménie [1].

§ 4.—Assarhaddon.—Manassès, roi de Juda.—Derniers rois de Ninive.

Assarhaddon, déjà vice-roi de Babylone, fut reconnu à Ninive après la mort de Sennachérib. C'est lui qui, selon l'opinion commune, colonisa complétement l'ancien territoire d'Israël et qui amena captif à Babylone le roi de Juda Manassès, successeur d'Ézéchias, mais oublieux des pieux exemples de son père. Cependant Manassès reconnut ses fautes, dans l'abaissement où l'avait réduit la justice divine, et obtint ainsi d'être délivré de sa prison; il revint à Jérusalem achever le règne le plus long parmi ceux des héritiers de David (698-43) [2]. Assarhaddon [3] exigea aussi la soumission toujours précaire de la Phénicie, et pénétra en Égypte, comme nous l'apprennent les monuments assyriens [4] qui mentionnent aussi la captivité du roi de Juda [5].

Son fils, Téglatphalasar V, est demeuré fort obscur, et n'est guère connu encore que par l'insurrection de Saosdoukhin à

[1] V. le premier chap. de Tobie et les textes rappelés dans l'avant-dernière note.

[2] IV R., XXI, et II Paralip., XXXIII. Il avait élevé des autels à Baal et dressé, dans les parvis du temple même, des autels à la milice du ciel, c'est-à-dire aux corps célestes (V. Van Drival, Ann. de phil., juin 1859). Il avait livré son propre fils à l'ardeur des flammes, pour le consacrer à Moloch. — V. IV R., XXIII, 10.

[3] Assour-akh-iddin, Assour a donné un frère. — V. Oppert, Ann., nov. 1856.

[4] *Id., ibid.* — [5] *Id.,* sept. 1856.

Babylone[1]. Sardanapale V, frère de Téglatphalasar, bâtit un palais magnifique et remporta des victoires sur les Susiens, mais ne put ou n'osa réduire de nouveau la capitale de la Chaldée. Assourdanil fut d'abord plus heureux. Il parvint à soumettre cette antique métropole (647); mais, vingt-deux ans plus tard, il succomba à son tour.

Ce dernier des rois de Ninive porta aussi les noms ou surnoms de Chinaladan et de Nabuchodonosor. La Bible[2] et Hérodote[3] nous racontent également la guerre dans laquelle il vainquit Phraorte, autrement nommé Arphaxad, roi de Médie (635), qui fut mis à mort; guerre à la suite de laquelle le roi d'Assyrie, ayant entrepris de soumettre l'Occident, du Taurus à la haute Égypte, son armée fut arrêtée devant Béthulie par la main de Judith, durant l'adolescence du roi Josias, petit-fils de Manassès[4]. Enfin, en 625, une nouvelle coalition des Chaldéens et des Mèdes lui enleva le pouvoir et la vie; Ninive fut détruite et ne se releva jamais. C'est à cette grande tragédie à laquelle Bérose et d'autres encore, confondant le fils avec son père, ont attaché le nom de Sardanapale, et dont les détails, reportés à la chute du premier empire, ont servi à former le récit célèbre sur l'élévation d'Arbaces[5].

[1] *Id.*, nov. 1856. — Cependant Rawlinson (*ubi suprà*) parle de guerres contre les Susiens, Babylone et l'Arménie.

[2] V. le livre de Judith, chap. premier.

[3] I, 102. Pour les dates, v. le Mém. de M. de Saulcy, qui est d'accord avec le tableau de M. Oppert (nov. 1856).

[4] Le père de Josias, Amon, ne régna que deux ans; il surpassa l'iniquité de son père sans imiter son repentir. — IV R. et II Paralip., *ubi suprà*.

[5] V. l'extrait de Polyhistor, dans le Mémoire de M. de Saulcy, qui adopte dans toute son étendue la thèse ici indiquée, et Brandis (p. 34-6, cf 45, 50, 55), qui me paraît l'exagérer.

§ 5. Civilisation des Assyriens.

Les magnifiques monuments exhumés de nos jours ne permettent aucun doute sur le haut degré de civilisation matérielle où était monté l'empire de Ninive. La sculpture y reproduit avec autant de variété que de richesse les scènes diverses où se montrent tantôt la vie des cours, tantôt la vie militaire des Assyriens, et il est à remarquer que l'on ne peut guère établir de différence bien sensible entre les sculptures des différentes époques. De Nimroud à Khorsabad, l'étiquette du palais, les costumes amples et brillants, les fonctions des princes et des courtisans, la stratégie des guerriers dans les combats et les siéges, les procédés de navigation, l'appareil de la présentation des tributs demandés aux peuples conquis, ne me paraissent pas différents. Seulement à Khorsabad le plan architectural est plus régulier et la cruauté des mœurs est peut-être plus sensible à côté de ce luxe et de ces raffinements de la vie des rois, à côté de ces imposants travaux et de cette immense profusion d'œuvres d'art que pouvaient accumuler les monarques absolus de grands empires, où tout semblait destiné à l'unique objet de flatter l'orgueil et la mollesse du prince, en enrichissant la cour où il vivait, le palais que créait son fastueux caprice, l'immense capitale où il résidait. On s'étonne pourtant de trouver de singulières naïvetés dans les procédés de la sculpture, l'on se demande si les bizarres superstitions qui répandent, à côté des scènes de la vie réelle, tant de figures fantastiques d'hommes ailés ou à tête d'animal et d'animaux à tête humaine, n'avaient pas aussi créé des écoles qui imposaient aux artistes la reproduction in-

variable de modèles consacrés par l'usage des siècles passés.

La perspective n'était pas ignorée de ceux qui ont orné ces palais. L'emploi des couleurs était connu des Assyriens pour orner leurs sculptures, mais je ne sache pas qu'on ait trouvé là de peintures proprement dites. Les bijoux et les meubles paraissent ciselés avec art, et le tissage des étoffes, comme l'agencement des draperies, semble n'avoir rien laissé à désirer pour la richesse et l'élégance dans le costume des Assyriens; je ne dirai pas des Assyriennes, attendu que, malgré le souvenir de Sémiramis, les femmes sont à peu près exclues des tableaux sculptés de Khorsabad et de Nimroud [1].

§ 6. Religion des Assyriens.

Ce ne serait pas ici le lieu d'aborder une dissertation sur les origines de la religion ninivite et sur les variations qu'elle a pu subir; qu'il nous suffise d'indiquer le plus exactement possible le caractère ou les attributs de diverses divinités que les monuments nous font connaître, et que par conséquent on ne peut pas supposer forgées ou transformées par l'imagination des Grecs.

La grande inscription des taureaux de Khorsabad contient un passage où se trouve le nom de l'être suprême, et montre ainsi que, même à la fin du huitième siècle, le souvenir du Tout-Puissant n'était pas entièrement anéanti à Ninive : ceci peut nous aider à comprendre comment l'appel menaçant à la pénitence proféré par le prophète Jonas eut un si prompt et si

[1] Pour ce §, outre l'ouvrage de Bonomi, voyez la magnifique publication faite par le gouvernement français des découvertes de M. Botta, et le travail de Mercey sur les fouilles de Ninive.

merveilleux effet. *Assur*, l'ancien fondateur du premier État assyrien, était, comme on l'a vu, divinisé par ses descendants, et il est signalé comme le dieu qui donne la victoire au roi de Ninive. Il est associé a *Nébo* et à *Mérodach*, comme ayant confié à Salmanasar la royauté des nations; l'on peut remarquer que, soit à Ninive, soit à Babylone, ces trois noms entrent assez souvent dans la composition des noms propres des souverains. Il faut même reconnaître qu'*Assur* paraît quelquefois désigné comme le *chef des dieux;* du moins c'est ainsi que M. Oppert traduit le nom d'Assour-ris-ili, le quatrième roi du haut empire, le père de Téglatphalasar 1er; et l'inscription citée plus haut du mari de la Sémiramis historique appelle aussi Assour *le maître des dieux*[1]. Nébo figure dans une inscription avec l'épithète d'*intelligence suprême.*

Des êtres matériels reçoivent aussi l'adoration des rois assyriens : *Samas* (le soleil), *Sin* (le dieu lune). *Ninip* est appelé à la fois le rejeton du zodiaque et le fils de Bel-Dagon, ce qui donne lieu de croire que *Bel* est ici une autre forme du soleil. *Nana*, déesse de la pluie, est dite épouse du soleil hyperboréen. *Oannès* est un dieu poisson ou du moins ayant apparu jadis sous la forme d'un poisson, suivant Bérose : on a retrouvé et son nom et probablement son image. *Aó*, qui cependant est représenté comme la lumière intelligible, comme le gardien du ciel et de la terre, est appelé son fils.

Mylitta[2], qui fut la Vénus des Grecs et des Romains, porte aussi, dans la grande inscription de Salmanasar que j'ai citée, le titre de souveraine des dieux; elle

[1] C'est lui sans doute qui est appelé *Assarac, roi des grands dieux*, dans les annales de Salmanasar III.

[2] Ou *Beltis, mère des dieux* (même inscription). — V. infra ch. IX, § 4.

donnait son nom aux portes du midi de Khorsabad avec *Nisrosch, qui dirige les mariages des hommes,* celui-là même qu'adorait Sennachérib au moment où il fut assassiné par ses fils. « Le soleil me fait acquérir ma propriété, disait un peu plus haut Sargon, Ao creuse mes canaux... Bel-Dagon conserve les réservoirs de ma ville... Oannès achève les œuvres de ma main ; » et ces dieux recevaient (peut-être en récompense de leurs bons et loyaux services envers Sa Majesté) la consécration de diverses portes de l'édifice [1].

Maintenant faut-il, avec M. Lajard et M. Raoul-Rochette [2], voir dans les animaux ailés à tête humaine quelque symbole des attributs divins? Cela est probable assurément, si l'on considère l'origine de ces figures, mais ce serait faire beaucoup d'honneur au peuple assyrien que d'admettre qu'il conserva toujours cette interprétation de ses idoles. Faut-il y voir aussi des symboles de quelque loi physique du monde? Cela est possible, et tel peut avoir été le sens donné à ces figures après que l'autre sens en fut oublié ; mais, dans tous les cas, tout ce que l'antiquité nous fait connaître de l'Assyrie nous permet de croire que le sentiment religieux fut chez ces peuples extrêmement défiguré, et que le culte avilissant de la matière domina surtout chez eux.

[1] V. les divers textes traduits par M. Oppert, Ann. de phil. chrét., nov. 1856. Il faut observer cependant que les *épithètes de Ninip* et l'invocation à Nana se trouvant dans une inscription babylonienne, aussi bien que la désignation de Ao comme fils d'Oannes, il y lieu peut-être de douter encore que ces particularités appartiennent au culte des Sémites de Ninive.

[2] Journal des Savants de 1850.

IX

EMPIRE BABYLONIEN. — NABUCHODONOSOR. — FIN DU ROYAUME DE JUDA. — CAPTIVITÉ DE BABYLONE.

§ 1. — Royaume de Babylone. — Nabopalassar. — Josias, roi de Juda.

Le démembrement du premier empire de Ninive avait, comme nous l'avons vu, donné naissance, en 769, à un royaume chaldéen ou babylonien dans lequel Bélésis-Phul continua de régner après que Téglatphalasar eut reconstitué l'indépendance de l'Assyrie. Phul eut pour successeur, en 747, Nabonassar, dont la date est fixée avec certitude par l'ère qui porte son nom et par la série chronologique des rois de Babylone que nous a conservée Ptolémée, célèbre astronome et géographe du temps de l'empire romain; mais Nabonassar ne paraît avoir rien fait d'illustre[1]. Son règne finit en 733.

Quatre princes lui succédèrent dans un espace de douze ans; ils sont demeurés obscurs, et peut-être cette époque fut-elle marquée par des révolutions. En somme même le petit état de Babylone n'est guère connu jusqu'à Nabopolassar que par ses rapports, souvent malheureux, avec celui d'Assyrie. Merodach-Bal-Adan, autrement appelé Mardokempad (721-709), essaya, sans en profiter beaucoup, de gagner contre ce puissant voisin l'amitié des Hébreux, et fut détrôné par Sargon. Sennachérib, nous l'avons vu, prit deux fois possession de Babylone, et Assarhaddon en était vice-roi au nom de son père quand il succéda au trône. Pendant les soixante années qui suivirent, les deux États demeurèrent le plus souvent unis, et ils l'étaient encore quand, vers 625, Nabopolassar reçut du dernier souverain de Ninive la mission d'aller com-

[1] Bérose l'accuse d'avoir fait détruire l'histoire de ses prédécesseurs par un sentiment de folle vanité. Frag. H. g., II, p.504.

battre des barbares qui menaçaient cette province et probablement aussi de la gouverner[1].

Nabopolassar conçut le projet de se substituer à son maître et d'affranchir pour toujours la Chaldée, à laquelle peut-être il appartenait par sa naissance. Il députa vers le roi des Mèdes, s'unit avec lui en demandant pour son fils Nabuchodonosor (ou Nabucodrotzor, suivant l'orthographe orientale)[2] la main d'une fille de ce prince, et lui envoya des troupes auxiliaires[3] pour la lutte qu'il préparait contre Ninive. Les Chaldéens et les Mèdes se déclarèrent donc à la fois, et la monarchie assyrienne succomba pour toujours (625). Babylone resta la capitale du nouvel empire et Nabopolassar l'embellit de divers travaux, que dirigea peut-être son épouse Nitokris, à qui Hérodote en fait honneur[4].

Nabopolassar régnait encore en 607, quand Néchao, vainqueur de Josias, roi de Juda, au combat de Mageddo, parut sur les bords de l'Euphrate, menaçant le nouvel empire. Le début de cette guerre avait été brillant pour les Égyptiens, car, malgré l'humiliation temporaire de Manassès, le royaume de Juda était redevenu un État assez considérable. Une partie de l'ancien territoire d'Israël, Siméon, Éphraïm, Manassé, Nephtali même

[1] V. Brandis, Rerum assyriarum tempora emendata, p. 31.
[2] V. le Mémoire de M. de Saulcy : on l'a trouvée dans l'Écriture et dans une inscription. V. aussi Polyhistor, dans Oppert.
[3] Eusèbe et le Syncelle l'appellent Astyage et le nomment satrape, mais nous verrons ailleurs que ce ne peut être que le roi Cyaxare. Brandis, p. 29, pense qu'Astyage est un nom de famille, et, d'après un article de M. Dulaurier sur les chants populaires de l'Arménie, il semblerait presque que ce fût un surnom (Revue des Deux-Mondes, 15 avril 1852). — Pour le fragment de Polyhistor, v. Frag. H. græc., p. 505.
[4] V. ci-dessus, chap. VII. Le nom de Nitokris est, comme on sait, égyptien.

s'y trouvaient réunis[1], et la piété dont Josias avait fait preuve dès sa jeunesse avait ramené l'observation des lois du Seigneur, non-seulement dans Juda, mais parmi les restes des Israélites[2]. Cette prospérité fut brusquement interrompue par une guerre que Josias aurait pu éviter, Néchao le priant de lui livrer passage comme à un ami et n'en voulant qu'au roi d'Assyrie. On sait que les traditions militaires des grands Ramsès marchant vers l'Oronte ou l'Euphrate ne comprenaient point la conquête de Jérusalem. Mais Josias voulut combattre; il fut blessé mortellement[3]. Joachaz, son fils, prit possession d'un royaume qui déjà touchait à sa fin. Néchao, après l'avoir reconnu, le déposa, l'exila en Égypte et choisit à sa place un autre fils de Josias, Éliakim, nommé par lui Joachim, en lui imposant une contribution de guerre[4].

Nabopolassar, qui voyait son empire attaqué par un ennemi victorieux et craignait peut-être un soulèvement dans le nord, crut devoir associer à son pouvoir un prince plus jeune et plus actif[5]. Nabuchodonosor régna conjointement avec son père, durant les deux dernières années de celui-ci (607-5), ce qui a donné lieu à une double manière de compter les années du nouveau règne, les uns datant de cette association, les autres de la mort de Nabopolassar[6]; mais la politique, ou du moins la politique extérieure de Babylone pa-

[1] IV R., XXIII, 15-9. II Paralip., XXXIV, 6, 9.

[2] IV R., XXII-XXIII. II Paralip., XXXIV (surtout 32-3) et XXXV. Josias, proclamé à huit ans, en a régné trente-un (641-10).

[3] II Paralip., XXXV, 20-5. On voit, en rapprochant ce passage de celui du quatrième livre des Rois (XXIII, 29-30), que Josias mourut sur la route, comme on le transportait à Jérusalem.

[4] IV R., XXIII, 31-5. II Paralip., XXXVI, 1-4.

[5] V. Bérose, qui prétend que Néchao était un satrape révolté (Fr. H. græc., II, p. 506.

[6] V. le Mémoire de M. de Saulcy.

rait désormais reposer tout entière sur la tête du nouveau roi.

§ 2. Nabuchodonosor. — Fin du royaume de Juda.

Dès le début, il justifia les espérances de son père. Vainqueur de Néchao à Circésium (Karkemish), il vit l'armée égyptienne fuir devant lui jusqu'aux bords du Nil. L'infortuné royaume de Juda subit la loi du vainqueur. Un certain nombre d'Hébreux furent, dès 606, emmenés captifs, et de là datent les soixante-dix années de la célèbre captivité de Babylone. Joakim fut aussi, dès cette époque, asservi à Nabuchodonosor, comme il l'avait été au roi d'Égypte. La tentative qu'il fit pour briser le joug lui valut un sort plus rigoureux encore : il fut emmené prisonnier, et bientôt après le conquérant, disposant à son gré du sceptre, détrôna le nouveau roi Jéchonias, pour le remplacer par Mathanias, frère de Joakim. Jéchonias fut accompagné à Babylone par des milliers de nouveaux captifs au nombre desquels étaient sa mère, les juges, les grands du pays et les meilleurs soldats[1].

Onze ans plus tard, Mathanias lui-même, qui porta aussi le nom de Sédécias, vit Jérusalem ruinée et inondée de sang après un siége de seize mois (588 ou 587). Le temple fut brûlé, ses trésors, ceux du roi, ceux des princes du peuple hébreu furent transportés à Babylone. Sédécias, qui avait essayé de s'enfuir, au moment où le

[1] IV R., XXIII, 36, XXIV, 1-4, 6-17. II Paralip., XXXVI, 5-7, 9-10. Jérém , XXXVII, 1. Joakim avait régné onze ans, mais dès sa troisième année il est asservi à Nabuchodonosor (607); il est détrôné en 599 et son successeur ne règne que trois mois; le nom de celui-ci se lit plus communément Joachin : en hébreu, la lecture des voyelles est quelque peu arbitraire.

vainqueur entrait dans la ville, fut atteint et amené au roi. On égorgea ses fils devant lui, on lui creva les yeux, on le mit aux fers pour l'emmener à Babylone; les grands furent mis à mort, les édifices de Jérusalem incendiés, ses murs détruits. Le peuple, qui avait obstinément refusé de se rendre aux avertissements du Seigneur et de revenir à sa loi, fut tout entier réduit en servitude [1]. Ceux qui du moins n'avaient pas pris la route de l'Euphrate et avaient subi le joug dans leur propre pays, ayant provoqué la colère du vainqueur par une tentative de soulèvement, s'enfuirent en Égypte [2], qui bientôt fut elle-même livrée à l'invasion étrangère [3], invasion que Bérose plaçait à tort immédiatement après la retraite de Néchao [4]. Des récits recueillis par Mégasthène ajoutaient à ces conquêtes des exploits fabuleux dans les contrées les plus lointaines de l'Occident [5], et faisaient conquérir à Nabuchodonosor la plus grande partie de la Libye, l'Espagne elle-même (si toutefois il ne faut pas entendre par *Ibérie* le pays qui se trouve au pied des monts Caucase). Mais, pour la conquête de la Phénicie, nul ne peut la nier, les annales de Tyr se trouvant ici d'accord avec celles de Babylone [6]. Néanmoins ce fut seulement après un siége de treize ans que Nabuchodonosor se rendit maître de Tyr [7], et les habitants lui échappèrent en partie, ou du moins d'autres Phéniciens transportèrent leurs familles, leur industrie et leur indomptable activité dans une île voisine, nouvelle Tyr, qui plus tard fit presque oublier la gloire de l'ancienne.

[1] V. le dernier chapitre des Rois, le dernier des Paralipomènes et les chap. XXXVII-XXXIX de Jérémie.

[2] Jérém., XL-XLIII. — [3] *Id.*, XLII-XLIV, XLVI. Ézéchiel, ch. XXIX à XXXII. — [4] Fr. H. græc., II, p. 506.

[5] *Ibid.*, 507.

[6] *Ib.*, *ibid.* — V. aussi Ézéchiel, cité par M. de Saulcy.

[7] Hœfer, Phénicie, 118-9.

Le roi d'Assyrie ne se rendit pas seulement fameux par les travaux de la guerre, il décora sa capitale, Babylone, d'édifices considérables, et, comme je le disais ailleurs, releva ou répara la tour de Babel. « La pyra« mide, dit-il dans l'inscription déjà citée, est le grand « temple du ciel et de la terre, la demeure du maître « des dieux, Mérodach. J'en ai restauré en or pur le « sanctuaire, le lieu du repos de sa souveraineté. La « tour à étages, la maison éternelle que j'ai refondée et « rebâtie, je l'ai construite en argent, en or et autres « métaux; en briques émaillées, en cèdre et en cyprès, « j'en ai achevé la magnificence. » Au rapport de Bérose [1], il agrandit Babylone en élevant ou fortifiant une nouvelle cité sur l'autre rive du fleuve, avec trois lignes de remparts. C'est là, selon toute apparence, qu'il réunit en partie les nombreux captifs amenés de Judée, de Phénicie et d'Égypte, captifs dont il établit des colonies en divers lieux de la Babylonie ou Chaldée. C'est là sans doute aussi, c'est dans l'enceinte d'un palais construit, disait-on, en quinze jours qu'il fit planter sur une colline naturelle ou artificielle les fameux jardins suspendus de Babylone, près du palais que son père avait habité à l'ouest du fleuve, et qui surpassait en beauté celui de l'ancienne ville [3].

Malheureusement pour lui, Nabuchodonosor s'enorgueillit de sa puissance; il eut la cruauté impie d'exiger, sous peine de mort, que chacun se prosternât devant une statue qu'il avait fait élever. A la vérité, le miracle, par lequel Dieu sauva d'un supplice horrible trois Hébreux qui s'y étaient refusés, émut le roi de Babylone, et il rendit publiquement hommage à la puissance di-

[1] *Ubi suprà*, p. 507. — [2] *Ib.*, p. 506-7.
[3] *Ib.*, et Quatremère, Mémoire sur la Babylonie (Ann. de phil. chrét., juin 1844).

vine [1]. Mais, dans une autre circonstance, le roi, se glorifiant des édifices qu'il avait bâtis, fut tout à coup frappé par la main de Dieu. Atteint de la plus abjecte démence, il fut chassé de la société des hommes et réduit à se nourrir d'herbes comme les animaux. Exposé aux intempéries de l'air, son corps devint hideux et repoussant; mais au bout de quelque temps (*septem tempora*, dit l'Écriture, sept mois ou sept semaines peut-être, quoique Josèphe ait supposé sept ans), il revint à lui et reprit possession du pouvoir [2]. Il mourut la quarante-troisième année de son règne, sans compter les années d'association, c'est-à-dire en 561 (ou plutôt 562, les mois de ces années ne correspondant pas aux nôtres), et il eut pour successeur son fils Évilmérodach [3].

§ 3. — Fin de l'empire de Babylone.

Évilmérodach est signalé dans l'histoire sacrée par un trait d'humanité. Il fit, au début de son règne, sortir de prison Jéchonias, qui, trente-sept ans auparavant (599 ou 598), avait pris la route de Babylone, lui donna un rang supérieur à celui des autres rois qui séjournaient dans cette capitale, l'admit à sa table et lui assigna une pension [4]. Mais le reste de son règne ne correspondit pas à cette action honorable. Bérose le signale comme ayant foulé aux pieds toute loi et toute retenue. La

[1] V. le troisième chap. de Daniel. — Du reste, ces mêmes captifs avaient été chargés par le roi de la surveillance ou de la direction des travaux de Babylone. Il fit de Daniel son ministre, et les Hébreux eurent dans la captivité des juges nationaux; ils ne se confondirent nullement avec les Babyloniens.

[2] Daniel, IV. — V. aussi de Saulcy.

[3] Cf de Saulcy, Mémoire cité, Bérose, *ubi suprà*, la liste de Ptolémée et le commencement du §. suivant.

[4] IV R., XXV, 27-30.

Bible nous en donne un exemple mémorable, puisque, d'après l'examen le plus exact de la question [1], c'est lui qui est le Balthasar de Daniel, c'est-à-dire qu'il porta ce surnom qu'a porté Daniel lui-même [2], et qu'un passage de l'Écriture sainte [3] attribue expressément au fils de Nabuchodonosor, sans parler même de celui où la chute de Balthasar est racontée et où le nom de son père est plus d'une fois rappelé. Ayant profané dans une orgie les vases sacrés du temple de Jérusalem, un signe effrayant (des doigts écrivant sur la muraille) lui annonça le châtiment que lui réservait la Providence. La nuit même, en effet, il fut tué, non par les Perses, comme on l'a supposé arbitrairement, mais par son beau-frère, gendre de Nabuchodonosor et Mède de naissance. Le livre de Daniel nous apprend qu'il se nommait Darius; mais il portait à Babylone le nom *chaldéen* de Nériglissor, ou, comme l'écrit M. Oppert, Nergal-sar-Ossor [4]. Évilmérodach n'avait régné que deux à trois ans [5].

Cette tragédie domestique valut à Nériglissor un sceptre dont il usa sans dignité et qu'il conserva peu. C'est lui qui se laissa entraîner par des courtisans jaloux de la faveur de Daniel à défendre que, pendant trente jours, nul n'adressât de prières ni à un Dieu, ni à un homme, si ce n'est au roi; c'est lui qui, malgré sa répugnance et ses remords, ordonna le supplice de son

[1] V. de Saulcy, *ubi suprà*. — [2] Daniel, IV, 16. — [3] Baruch, I, 11.

[4] Cependant il faut reconnaître qu'une autre opinion a été produite dans la science, d'après laquelle Darius le Mède serait le Nabonid dont il sera bientôt question. Balthasar serait, en ce cas, le petit-fils par sa mère de Nabuchodonosor, le mot fils ayant une acception assez large en hébreu comme en arabe (et quelquefois même chez nous, quand nous disons que Louis XIV est fils de saint Louis). Mais le passage de Baruch se prête moins à cette explication.

[5] V. Ptolémée et Bérose, Fr. H. græc., II, p. 507. Cf de Saulcy, *ubi suprà*.

ministre, coupable d'avoir prié le Tout-Puissant. On lui représenta qu'un édit rendu conformément à la loi des Mèdes et des Perses ne pouvait jamais être enfreint ni changé [1]. Un préjugé de naissance ou le faux point d'honneur de faire observer à Babylone les coutumes de son pays natal et une vague espérance que le Dieu de Daniel le sauverait lui firent rendre cette cruelle sentence; mais Dieu défendit son serviteur contre la dent des lions.

Après quatre ans de règne (559–5), Nériglissor mourut, tué selon un récit douteux, dans une guerre contre les Mèdes et les Perses. Laborosoarchod, son fils ou son neveu et petit-fils de Nabuchodonosor, ne lui survécut que quelques mois. Il fut assassiné par ses courtisans à cause de ses dispositions vicieuses, dit Bérose; et ils mirent sur le trône un des leurs, le Babylonien Nabonid [2]. Celui-ci régna pendant les dix-sept dernières années de l'empire babylonien [3], qui se vit enfin, en 538, attaqué dans sa capitale par une redoutable invasion. Cyrus, déjà renommé pour ses victoires, s'avançait contre elle à la tête des Mèdes et des Perses, et allait réunir le royaume de Chaldée à ses États.

Nabonid s'avança à la rencontre de Cyrus, mais il éprouva une défaite et alla, suivi d'un petit nombre de soldats, se renfermer dans Borsippa [4], tandis que Cyrus mettait le siége devant Babylone. Cette ville, en y comprenant les accroissements considérables que lui avait donnés Nabuchodonosor, formait, dit Hérodote, un

[1] Daniel, VI.

[2] V. Bérose (Fr. H. græc., II, 507-8) et de Saulcy (*ubi suprà*). Toutes ces dates sont maintenues par M. Oppert. V. son tableau chronologique, Ann. de phil. chrét., nov. 1856. Il adopte pour le Laborosoarchod de Bérose l'orthographe Bel-akh-isrouk, et pour Nabonid celle de Nabou-nahid (Nabou est majestueux).

[3] Ptolémée dit dix-sept ans, et Bérose que Cyrus s'approcha de Babylone dans la dix-septième année de Nabonid.

[4] V. Bérose, *ubi suprà*, p. 508. — V. Hérodote, I, 190.

carré dont chaque côté avait cent vingt stades (environ cinq lieues), entourée d'un fossé profond et de fortifications formidables [1] qui rendaient presque impossible l'ouverture de la brèche ou le succès d'un assaut. L'Euphrate qui traversait la ville était dominé par des fortifications intérieures; enfin le palais et le temple de Bel formaient comme deux grandes citadelles [2]. Aussi les Babyloniens, pourvus de vivres pour plusieurs années, dédaignaient-ils un assiégeant moins bien approvisionné qu'eux-mêmes. Mais le temps fixé par la Providence pour punir Babylone était arrivé.

Cyrus, qui tout récemment avait épuisé par des canaux le Gyndes, affluent du Tigre [4], résolut de reproduire le même travail et d'entrer dans Babylone par le lit de l'Euphrate. Il fit creuser un canal qui déversa dans un grand marais les eaux du fleuve, et ses troupes, descendant alors dans l'Euphrate où elles n'eurent de l'eau qu'au-dessus du genou, s'engagèrent dans la ville ou plutôt entre ses deux quartiers. Les habitants pouvaient encore les prendre comme dans un filet, en fermant sur eux les portes d'airain de leurs quais, et les accabler du haut de leurs murs. Mais ils célébraient alors une fête, et, dans leur tumultueusé insouciance, ils laissèrent occuper par l'ennemi le centre de la ville avant que les quartiers éloignés en fussent seulement instruits. Ainsi se vérifièrent les prophéties qui annonçaient le desséchement du fleuve de Babylone, l'orgie de ses guerriers et de ses sages suivie du sommeil de la mort, ses portes ouvertes devant les ministres de la justice divine, et *Cyrus* (nommé par Isaïe contemporain d'Ézéchias) prenant possession de cette orgueilleuse

[1] Hérodote, I, 178-9. — [2] *Ib.*, 180-1. — [3] *Ib.*, 190.
[4] *Ib.*, 189. — [5] *Ib.*, 191.

cité dont Jérémie avait *décrit* la prise au temps de sa plus haute puissance [1].

Nabonid échappa au sort funeste des Babyloniens. Il n'attendit pas dans Borsippa un siége qui n'eût peut-être pas été long et se rendit à Cyrus, qui l'envoya en Carmanie, où il passa le reste de ses jours [2]. Dès lors le royaume babylonien a cessé d'exister, quoique la ruine de la ville elle-même ait été graduelle et lente. Désormais l'empire des Perses l'a remplacé en Asie jusqu'à l'arrivée d'Alexandre et de ses Grecs.

§ 4. Religion et civilisation de Babylone.

Nous avons vu un peu plus haut une esquisse rapide de la religion que les Assyriens avaient empruntée, au moins en partie, aux Chaldéens, mais les doctrines de ceux-ci ont laissé aussi quelques traces dans l'antiquité classique, et j'ai dû omettre, en parlant de Ninive, ce qui n'avait peut-être pas pénétré dans les croyances de ce peuple sémitique, tandis qu'à Babylone le fond de la population paraît avoir été toujours la race chamitique de Nemrod.

Leur divinité principale était Bel ou Baal, représentant la lumière, le feu, le firmament des étoiles fixes, à côté duquel ils avaient Mylitta, déesse du ciel inférieur, des planètes, de l'air, de la mer et de la terre; mais tous deux étaient provenus d'un premier principe appelé le Temps sans bornes [3], qui fut appelé aussi Belitan ou Bel l'ancien, par opposition au Bel proprement dit, à qui était attribuée la fonction de créateur ou

[1] V. ces passages rapprochés du récit d'Hérodote, dans le Mémoire de M. Quatremère sur la Babylonie.

[2] Bérose, *ubi suprà*.

[3] V. Lajard, premier mémoire sur le culte de Vénus.

plutôt d'organisateur de l'univers [1]. Plusieurs divinités secondaires, bienfaisantes ou malfaisantes, figuraient encore dans la religion des Chaldéens, telles qu'Oannès, le dieu poisson, Merodach, Bel-Dagon, Ao, Sin, Nisroch que nous trouvons en Assyrie [2]; Nebo, considéré comme intelligeuce suprême, Ninip, Nana, qui paraissent être des lois de la nature personnifiées; les diverses manifestations de Bel et de Mylitta furent considérées comme des divinités spéciales [3]; il paraît aussi qu'à une certaine époque Mylitta fut jugée divinité supérieure à Bel [4]. Le nom d'Astarté ou d'Artergatis se trouve aussi comme celui d'une déesse dans la mythologie chaldéenne [5]; peut-être est-ce seulement une dénomination particulière de Mylitta.

« Selon les idées... du temps, dit M. Lajard, la terre étant l'image du ciel... l'empire assyrien (ou chaldéen) dut être constitué de manière à reproduire l'idée du monde. Le roi fut le dieu de ce monde et l'incarnation de Dieu sur la terre. Ses pensées.... avaient donné l'existence et la vie au grand empire. Les insignes de la royauté furent ces mêmes attributs qui servaient à caractériser la puissance et les fonctions des dieux créateurs..... La cour fut exactement composée comme l'était celle dont on supposait la divinité entourée dans le séjour céleste. On construisit le palais et la capitale des souverains à l'image du monde..., les divisions territoriales de l'empire furent calquées sur celles que l'on était convenu d'adopter pour le ciel. L'organisation civile et militaire eut enfin pour modèle la distribution des rôles et, si je puis m'exprimer ainsi, l'organisation

[1] V. Spiegel, traduction allemande de l'Avesta, premier Excursus du premier vol., p. 271. Cf Movers Phœn., I, 268-70.
[2] V. *suprà*, ch. VIII, et Schœbel, Ann. de phil. chrét., déc. 1860.
[3] Lajard, *ubi suprà*. — [4] *Id.*, *ibid.* — [5] Schœbel, *ubi suprà*.

des divers départements que le système religieux avait assignés à chacun des agents ou dieux secondaires. » Sans me porter garant de tous les détails énoncés dans ce morceau, j'ai voulu le reproduire pour donner une idée, juste selon moi dans l'ensemble, de la manière dont les peuples d'Orient concevaient alors le rôle de la royauté.

La culture des arts se retrouve à Babylone. A la vérité les ruines de ses édifices, construits en matériaux généralement moins solides que les palais de Ninive, ne nous présentent pas, comme ceux-ci, de magnifiques monuments d'architecture et de sculpture. On a d'ailleurs observé avec raison que les proportions de la statue colossale élevée par Nabuchodonosor « accusent une ignorance complète, un oubli entier des rapports entre les différentes parties du corps humain, » puisque sa hauteur était égale à dix fois sa largeur; et les figures d'hommes ou d'animaux, trouvées sur les cylindres babyloniens, n'ont rien de comparable aux productions de l'art grec; mais la fabrication et la teinture des tissus furent florissantes dans ce pays [1] et nous avons vu ailleurs que les populations couschites furent généralement adonnées à l'industrie et au commerce.

La science astronomique des Chaldéens est fameuse dans l'antiquité, et la pureté du ciel dans cette région avait du en effet favoriser de bonne heure l'observation des astres par les pasteurs de Chaldée; mais l'antiquité de leurs observations écrites est pour le moins très-douteuse [2], et leur science même, comme celle des

[1] V. Quatremère, Mémoire sur la Babylonie.

[2] C'est ce que M. Martin, doyen de la Faculté de Rennes, a montré dans son Mémoire, lu le 21 février 1862 à l'Académie des Inscriptions, sur les prétendues dates d'observations chaldéennes, envoyées par Callisthène à Aristote. Voici comment on peut résumer ce mé-

Égyptiens, ne paraît pas avoir dépassé les résultats de l'observation directe et des calculs les plus simples sur le retour périodique des phénomènes célestes. Cependant une longue série d'observations les avaient conduits à reconnaître une période assez compliquée et fort exacte dans le retour des lunaisons; mais lorsqu'ils voulurent dépasser ces données, ce fut leur imagination et une imagination superstitieuse qu'ils consultèrent : l'astrologie, ou prétendue science de l'avenir d'après la position des astres lors de la naissance de chaque homme, prit son origine en Chaldée, et ce fut le nom de ce peuple que l'on donna sous l'empire romain aux astrologues que payait la crédulité inquiète des Européens.

moire, *encore inédit,* résumé que l'auteur m'autorise à donner ici. L'objet de ce travail est de montrer que les systèmes chronologiques fondés sur le rapprochement des 1903 ans, durée supposée de ces observations avant Alexandre, avec la durée totale des cinq dynasties de Bérose, ne reposent sur aucune base solide. Ni Simplicius ni Porphyre n'ont donné ce nombre; on l'a pris dans l'édition aldine du Commentaire de Simplicius sur le *Traité du Ciel* d'Aristote. Mais, dès 1810, M. Amédée Peyron a démontré que le prétendu texte publié par les Aldes est la traduction grecque de la traduction latine très-infidèle faite au treizième siècle par le moine Guillaume de Meerbecke. Il existe des manuscrits du texte authentique, et M. Brandis l'a publié presque en entier en 1836. Au lieu de 1903 ans, on y trouve 31,000. Dans un autre passage, on lit que les observations des Égyptiens remontent à 630,000 ans et celles des Chaldéens à 1,440,000. Guillaume a mis 5000 ans pour les Égyptiens et plus encore pour les Chaldéens. Le traducteur grec de la traduction latine a encore réduit les 5000 ans du moine à 2000. Simplicius, Porphyre, les néoplatoniciens, les astrologues prétendaient que l'astrologie se fondait sur des observations écrites continuées pendant des milliers de siècles. Les 31,000 ans de Porphyre viennent d'un mensonge des astrologues. Ni Aristote, ni Hipparque, ni Ptolémée n'ont connu des observations chaldéennes antérieures à l'ère de Nabonassar.

X

[illegible] ET PERSES. — ROIS DE MÉDIE. — ENFANCE ET AVÉNEMENT DE CYRUS.

§ 1. [illegible] et [illegible] des Mèdes et des Perses.

[illegible] et [illegible] Perses descendaient de Japhet, [illegible] plus haut, et il y a quelques [illegible] ces derniers habitèrent la Bac[illegible] que le pays appelé plus tard la Perse était [illegible] Elam [1]. Les Perses s'y établirent à [illegible] impossible de fixer aujourd'hui, [illegible] plus ancienne que l'a[illegible] mentionné par Bérose. [illegible] de leur religion avaient été [illegible] traditions, c'est en [illegible] par leur législateur Zo[illegible] communs [3], avec les [illegible] des Aryas indiens. Les Mèdes, [illegible] peut-être, mais auprès de qui [illegible] d'abord peu de faveur [4], l'a-

[illegible]
[illegible] du deuxième vol., VIII,
[illegible] ann. de phil. chrét., janv. 1862,
[illegible]
[illegible] vol. II, [illegible]

doptèrent cependant à leur tour et ce fut même, grâce sans doute à une civilisation supérieure, une *tribu* de leur nation, les *mages*, qui forma la caste sacerdotale de cette religion[1]; tandis que, dans l'origine[2] le culte paraît célébré dans chaque famille par son chef, ainsi qu'il en était chez les patriarches. Le nom de mage est inconnu dans l'Avesta ou loi religieuse des vieux Perses. Cette transformation ne dut avoir lieu que quand la Perse et la Médie furent réunies dans un seul empire, et je ne sache pas que la caste des mages se soit jamais établie dans la lointaine Bactriane.

Le principe fondamental de cette doctrine appelée magisme, du nom de ses prêtres, ou mazdéisme, c'est-à-dire science universelle, c'est qu'il existe deux êtres souverains, indépendants l'un de l'autre et en lutte perpétuelle, savoir Ormuzd (Ahura-Mazda) principe du bien, représenté par la lumière, par le soleil, par le feu qu'on appelle son fils[3], et Ahriman (Agra-Mainyus) principe du mal, représenté par les ténèbres. Le premier a créé, par sa parole, les hommes, les êtres utiles; la loi morale a été révélée par lui à Zoroastre (Zarathustra) pour la répandre parmi les hommes. Du second viennent les êtres nuisibles et tous les maux, moraux ou physiques, qui affligent l'humanité[4].

Plusieurs passages de livres sacrés de la Perse font entendre qu'Ormuzd a tiré de sa propre substance le genre humain

[1] Hérodote, I, 101. Cf. 132, et Spiegel, vol. II, VI.

[2] Pour l'état primitif, XIV-XV, LXXIII. — [3] Vendidad, V, 10, XVIII, 56, et *passim* Yaçna, XXXI, XXXIV et surtout XXXVI.

[4] V. les divers travaux de M. Lajard sur les monuments mithriaques et sa lettre à M. Nicolas. — V. aussi H. Martin, Vie future, p. 14. Dubeux, Perse, p. 266. Guillemin, Hist. anc., p. 319. — Pour la création par la parole et l'œuvre d'Ormuzd, v. Yaçna, XXVIII, 11, XXIX, 4, XXXI, 11, XXXVII, 1-2, XLI, 8, 21, 24, L, 7. Vendidad, I, II, XI, XIX, 46-9. — Pour les œuvres d'Ahriman, v. Vendidad, I. XIX, 20, etc. Yaçna, XLV, 6, XLVII, 1.

et le monde tout entier[1]. Ce serait donc une confusion monstrueuse du créateur et de la créature qu'on aurait voulu exprimer par là ; mais cette doctrine ne se retrouve pas clairement dans les livres subsistant aujourd'hui, dont la haute antiquité ne peut être niée, et de nombreux passages y rappellent l'idée de la création[2]. Il y a donc lieu de croire que le mazdéisme primitif, celui qui était un écho moins éloigné des croyances révélées à nos premiers pères, ne contenait pas cette confusion, et qu'elle provient du temps où les Chaldéens et les Mèdes avaient altéré l'enseignement fondé par Zoroastre. C'est même à une semblable source que de très-savants et judicieux auteurs ont attribué [3] le personnage de Zervân, qui, d'après les livres persans postérieurs à Alexandre, aurait fait sortir de son sein Ormuzd et Ahriman pour les y absorber un jour avec tous les êtres qui peuplent le monde. Zervân se confondait ainsi avec la matière; cependant le nom que lui donnent les livres mazdéens, et qui signifie l'*ancien* sans bornes [4], l'éternel, donnent lieu de croire qu'en empruntant aux Babyloniens leur Bel Itan ou Bel *l'ancien*, les Perses cherchaient à lui donner une signification plus relevée, et l'ont volontairement confondu avec l'être que suppose, sans le nommer, un passage du Yaçna [5], où Ormuzd et Ahriman semblent désignés comme fils d'un même père. N'oublions pas du reste que la majeure partie des anciens livres sacrés de cette religion sont perdus, et ne soyons pas surpris de trouver bien des lacunes quand nous voulons l'approfondir; mais comme les livres postérieurs qui parlent de Zervân le mettent tantôt au

[1] V. H. Martin, *ib.* — Burnouf, Extrait d'un commentaire sur le Vendidad sadé, p. 26-31. — Chassay, Ann. de phil. chrét., nov. 1847.

[2] Schœbel, Ann. de phil. chrét., oct. 1860. — Cf. Lajard, lettre à M. Nicolas. — Dubeux, *ubi suprà*. Le nom de créateur est celui sous lequel Ormuzd est habituellement invoqué par Zoroastre dans le Vendidad. Cependant au ch. XIX du Vend. (44 et 55), il est question du ciel, qui s'est fait lui-même.

[3] Spiegel, deuxième vol., CXIX et 217. — V. Schœbel, *ubi suprà*. — D'Eckstein, Quest. sur les ant. sém., XV. — Oppert, Ann. de phil., janv. 1862, p. 61.

[4] V. Spiegel, II, 217. Au Vendidad (XIX, 44, 55), il est question du temps sans bornes comme d'un objet de vénération religieuse.

[5] XXX init. — Conformément au jugement de M. Spiegel, je ne me réfère dans l'Avesta, comme preuve décisive des croyances au siècle de Cyrus, qu'au Vendidad et à la deuxième partie du Yaçna.

dessus, tantôt au-dessous d'Ormuzd, il est bien difficile de croire que le fondateur de cette religion en eût fait la divinité suprême, le père d'Ormuzd lui-même, et le seul éternel [1]. Néanmoins il faut avouer, que, dans un chapitre de l'Avesta, le Temps sans bornes paraît confondu avec le ciel, qui, dit le texte, s'est formé lui-même, et Ormuzd est dit avoir opéré dans lui [2].

A côté, ou plutôt au-dessous d'Ormuzd et d'Ahriman, sont des génies puissants qui les assistent dans leur œuvre bienfaisante et malfaisante. Ormuzd a donné naissance aux Amschaspands (Amescha-çpenta) souvent mentionnés dans l'Avesta [3]. D'après une tradition mazdéenne, le premier des Amschaspands portait le nom d'Ormuzd lui-même, et le représente comme le roi du firmament [4]; les autres présidaient, dit-on, à la bonté, à la vérité, à la justice, à la piété, à la richesse et à l'immortalité [5]. Au-dessous de ces génies étaient les Izeds (Yazata) [6]. Les hommes étaient encore protégés par leurs *ferouers*, ou types, êtres spirituels formés par la parole d'Ormuzd [7]. Ahriman avait aussi formé des Dews ou Daevas, qui se retrouvent à chaque instant dans l'Avesta; à leur tête, on place Mithra Daradj; c'est par eux que *le premier homme fut séduit* et soumis à une *dégradation* qu'Ormuzd voulut *réparer* en révélant l'Avesta [8]. Mais le *médiateur* par excellence ce n'est pas Zoroastre, c'est Mithra, gardien des hommes pendant leur vie et leur *juge* après la mort; Mithra qui a chassé du ciel Ahriman, représenté par le serpent à deux pieds [9]; Mithra, dont le rôle est détaillé surtout dans les livres plus récents, mais dont le nom, le titre de victorieux et le rang élevé dans les croyances persanes appartiennent bien authentiquement au temps de la famille de Cyrus [10], et doivent remonter fort au delà. L'ori-

1 Spiegel, II, 218-20. Zervan joue à une époque un peu postérieure le rôle du Destin.

2 Vendidad, XIX, 33, 44, 55. Cf. 119, 122.

3 On trouve aussi des divinités secondaires et Ormuzd, dieu suprême, dans les inscriptions de l'ancien empire persan. — V. Spiegel, II, 214. Pour les Amschaspands, v. Vend., XIX.

4 Lajard, Mémoire sur une urne du musée de Rouen.

5 Guillemin, p. 318.

6 Vendidad, II, 42, et Spiegel, I, 10. — 7 Chassay, *ubi suprà*, Vend., XIX, 124. Yaçna, XXXVII, 8. — 8 V. Martin, Vie future, et Lajard, *passim*.

9 Lajard, Mém. sur les bas-reliefs découv. en Transylv., sect. II et sect. III, *in fine*.

10 Vendidad, III, 5, IV, 36, XIX, 52, 92, et v. Hérod., I, 131.

gine de la plupart de ces croyances, qui rappellent si distinctement la chute de l'homme et le rédempteur promis, est d'ailleurs trop claire pour avoir besoin d'être détaillée ici. Le culte des astres, fort répandu plus tard dans l'empire persan, tient peu de place dans ce qui nous reste de l'Avesta [1].

La croyance aux peines et aux récompenses futures y est nettement exprimée, quoique sans beaucoup de détails : l'âme, qui pendant la vie a cédé aux séductions du mal, ne peut franchir la redoutable épreuve du passage sur le pont Chinvat, où les âmes sont amenées le jour qui suit la troisième nuit après leur mort ; mais les bons en sortent victorieux, conduits par les Yazatas célestes, et, accueillis dans le monde impérissable, ils vont rejoindre dans leur demeure Ormuzd et les Amschaspands qui siégent sur des trônes d'or [2] : ces âmes deviennent redoutables aux Daevas [3].

Des règles de saine morale, quelquefois même d'une grande délicatesse, et surtout l'horreur du mensonge se rencontrent, dans l'Avesta [4], à côté d'une certaine complaisance pour les jouissances matérielles [5] ; mais on est surpris d'y trouver des passages qui semblent témoigner d'une vénération religieuse pour certains animaux, surtout pour la vache et le chien [6], et en même temps une horreur extrême pour certains objets, surtout pour les

[1] V. le vingt-unième chap. du Vendidad et l'introduction spéciale de ce chapitre dans Spiegel, qui regarde même ces invocations comme n'appartenant pas au fond primitif de la doctrine. Cf. deuxième vol., p. CXIX-XX de l'Introd., et Excursus, 217.

[2] Vendidad, XIX, 89-107. Cf. V, 172-8, XVIII, 16-17. Yaçna, XXXIII, 6, XLV, 11, L, 13.

[3] Vendidad, XIX, 108. Selon Spiegel, il y a lieu de croire que la doctrine de la résurrection des corps n'était pas extrêmement ancienne chez les Perses et n'appartenait point aux écrits qui portent le nom de Zoroastre, non plus que la doctrine d'après laquelle, après une période de 12,000 années, le monde, les bons et les méchants, Ahriman lui-même, seraient reçus ou absorbés dans le sein de l'Eternel .(Spiegel, I, 15, et II, 217-9. — Cf. Lajard, lettre à M. Nicolas.) V. cependant, pour la résurrection, Yaçna, XLVII, et les notes de Spiegel.

[4] Vendidad, I, IV, V, XII, XV, XVIII. Yaçna, XXXI, XLVII, LII.

[5] Vendidad, III, 8-17, 77-101. Yaçna, XXXVIII, XLV.

[6] Vendidad, XIII, XV. Yaçna, XXIX, XXXII.

cadavres humains qu'il n'est permis ni de brûler ni d'enterrer, à cause du respect porté au feu et à la terre, mais que l'on doit abandonner aux oiseaux de proie (dans des enceintes réservées à cet effet) : c'est encore aujourd'hui la coutume des sectateurs de Zoroastre, car il s'en trouve quelques-uns dans la Perse et surtout dans l'Inde.

Si cependant on veut bien y regarder de près, on se laisse amener à reconnaître que les plus bizarres contrastes de cette religion s'expliquent par sa doctrine fondamentale, qui partage le monde entre les empires d'Ormuzd et d'Ahriman, jugeant ainsi absolument bons ou absolument mauvais par eux-mêmes divers êtres de la création. Les animaux utiles, le blé, les pâturages, l'eau qui rafraîchit et désaltère, le feu qui aide à la conservation de la vie, sont réputés objets sacrés comme œuvre du bon principe; certains animaux, au contraire, sont regardés comme les auxiliaires et les créatures du principe du mal. Une conséquence bien plus étrange encore, qui n'est peut-être pas formellement exprimée; mais qui est partout sous-entendue et supposée, et qu'a très-bien mise en lumière le savant traducteur et commentateur de l'Avesta, M. Spiegel; c'est que la mort change à cet égard la condition de chaque être : Ahriman, en faisant périr ceux qui ont reçu la vie d'Ormuzd, demeure vainqueur sur ce point et reste maître du corps qui est rangé parmi les objets impurs, et le contraire a lieu quand Ormuzd ou les siens font périr une créature d'Ahriman[1]. Il en résulte aussi que le culte ne consiste guère que dans les prières, l'offrande du jus de l'Haoma et l'entretien du feu sacré[2]; les sacrifices sanglants y sont inconnus; car, quoique la nourriture animale ne soit pas défendue aux mazdéens d'une manière absolue, ce ne serait pas à leurs yeux un acte de piété que d'immoler une créature d'Ormuzd, et on ne peut lui offrir celles de son ennemi[3].

[1] V. Vendidad, III, V, XII. — Spiegel, Introd. du deuxième vol. de l'Av., p. XLII-VII, et surtout LXXI-III. Cf. Hérodote, I, 140.

[2] V. Vendidad, III, 4, V, 123-5, XVIII, 56-7, et Spiegel, deuxième vol., chap. II et IV de l'Introd.

[3] V. p. LXXI de l'Introd. au deuxième vol.

Dans l'ordre de la société civile les anciens Perses ou en général les habitants de l'Irân se partageaient, comme on le voit dans l'Avesta, en prêtres, guerriers et laboureurs, qui furent considérés plus tard comme descendant de trois fils de Zoroastre. Hérodote, qui a eu soin de dire que les mages étaient des Mèdes, distingue les Perses nobles, laboureurs et pasteurs [1]. On voit aussi que ces professions étaient héréditaires, et que le genre de vie primitif du peuple persan était fort éloigné des habitudes industrielles et commerçantes des couschites de Babylone et des Assyriens de Ninive; ce fut seulement après l'ère chrétienne que les livres sacrés reconnurent formellement des castes d'artisans; néanmoins il ne faudrait pas croire qu'il n'y ait pas eu d'artisans iraniens jusque-là. Le système de la tribu, si bien en rapport avec la vie belliqueuse, pastorale et agricole, existait, dit M. Spiegel, dans toute sa pureté chez les Perses primitifs. Les familles se groupaient en tribus, celles-ci en communautés, les communautés en régions, qui paraissent gouvernées tantôt par un seigneur, tantôt par une assemblée populaire; il y avait d'ailleurs des assemblées pour limiter le pouvoir des chefs [2]. Ce système se retrouve encore à une époque comparativement récente, et il est permis de croire qu'il s'en maintint des vestiges pendant le plus grand éclat de l'empire persan. Hérodote assure qu'un roi de Perse n'avait pas le droit de prononcer un arrêt de mort pour une faute unique; et les écrivains grecs, malgré leur connaissance très-imparfaite de l'organisation intérieure des Persans, ont entrevu quelque chose des mœurs antiques de la Perse, quand ils parlent de l'éducation toute militaire et morale donnée dans ce pays. De cinq à vingt ans, dit Hérodote, on apprend trois choses aux jeunes Persans : à monter à cheval, à tirer de l'arc et à dire la vérité [3]. » Mais il ne faudrait pas attribuer ces formes austères et ces libres allures à la totalité de l'empire que conquit Cyrus. On ne doit les reconnaître que chez les Perses proprement dits, ou même dans la caste des guerriers ou nobles, ou tout au plus dans les tribus de l'Irân, toujours mal connues des peuples enropéens.

[1] V. Spiegel, introd. au deuxième vol. de l'Av., p. IV et VI. V. Yaçna, XL, XLI. — [2] Spiegel, *ibid.* — Cf. Yaçna, XXXI, 18, XLV, I.

[3] Hérodote, I, 136-7. Cf. Spiegel, introd. du deuxième vol., p. CXVII. Oppert, *ubi suprà*, p. 58-9.

§ 2. Rois de Médie jusqu'à la mort de Cyaxare.

Nous savons peu de chose sur l'histoire des Mèdes, depuis l'insurrection d'Arbace jusqu'à l'avénement de Cyrus. S'il en faut croire Ctésias [1], Arbace régna vingt-huit ans, et après lui divers rois, durant une suite d'années, qui, prise à la lettre, nous conduirait à 506, date impossible pour l'avénement d'Astyage auquel il arrête sa liste. Mais cette erreur même trouvera peut-être une explication dans l'anarchie qu'Hérodote dit avoir existé chez cette nation, et qui ne prit fin que par l'élection du roi Déjocès, renommé pour son équité comme juge dans sa province [2] (c'était apparemment un de ces chefs de district dont je parlais). Sans doute ces différents princes régnèrent, sauf les derniers, dans des cantons différents, et il ne faut pas mettre à la suite la durée de leur administration.

Déjocès paraît s'être occupé surtout à rétablir le règne des lois, bien que son rang dans la liste corresponde à celui d'un prince que Ctésias engage dans une guerre plus sanglante qu'heureuse contre les Cadusiens [3]. Hérodote le représente se fortifiant dans Ecbatane, et, pour inspirer plus de respect et de crainte, se rendant invisible à ses sujets, qui ne communiquaient avec lui que par messages, mais toujours attentif et même rigoureux à administrer la justice [4]. Phraorte, son fils, ne conquit la prépondérance dans la haute Asie, par la conquête successive de plusieurs pays, dont le premier fut la Perse, que pour périr misérablement dans une guerre contre les Assyriens [5].

[1] Ap. Diod., II, 32. — [2] Hérodote, I, 96-7. — [3] Ap. Diod., II, 33.
[4] Hérod., I, 98-100. — [5] V. chap. VIII.

Le successeur de Phraorte, Cyaxare, parvint, dit Ctésias, à soumettre les Parthes révoltés, sans doute à la suite de cette grande défaite; mais il est connu bien davantage par l'invasion des Scythes qui restèrent, dit-on, vingt-huit ans en Médie, par la ruine de Ninive, à laquelle il prit part après avoir fait massacrer les Scythes[1], et enfin par une bataille contre les Lydiens, bataille qu'une éclipse de soleil interrompit en effrayant les deux partis qui firent la paix[2]. Cyaxare avait régné quarante ans.

§ 3. Astyage et Cyrus. — Commencement de l'empire des Perses.

Astyage hérita du royaume de Médie en 594, selon l'opinion commune. Menacé en songe d'être détrôné par l'enfant de sa fille Mandane, qu'il avait mariée à un Perse de haute naissance[3], mais de mœurs paisibles, nommé Cambyse, il voulut faire périr le nouveau-né, et chargea de cette cruelle commission un de ses officiers, nommé Harpagus : telle était du moins le récit des Perses, jaloux d'attribuer une enfance merveilleuse au conquérant qui leur donna l'empire de l'Asie. On devine ce qui arriva : Harpagus, touché de pitié et redoutant d'ailleurs la vengeance de Mandane, ne voulut point consentir au meurtre et cacha l'enfant chez un berger. Plus tard, le roi le reconnut à ses traits, et, croyant l'oracle satisfait par la royauté que Cyrus avait exercée, en jouant, sur les enfants du voisinage, il le prit à sa cour; mais il se vengea de la désobéissance d'Harpagus en lui faisant manger la chair de son propre fils comme celle

[1] V. chap. VIII. On verra dans l'appendice qu'il faut corriger dans la durée et la date de cette invasion.

[2] Hérod., I. 74. Cf. Diod., II, 34.

[3] Il était de la tribu des Pasagardes, la plus noble de toutes, et de la famille des Achéménides. Hérodote, I, 125.

de quelque animal. Harpagus, plein de ressentiment à son tour, poussa Cyrus à la révolte, l'engageant à affranchir les Perses de la domination des Mèdes, et lui promettant de l'aider de tout son pouvoir quand le moment serait venu [1].

Cyrus, en effet, parvint à déterminer un soulèvement chez ses compatriotes, et Astyage ayant eu l'imprudence de donner à Harpagus le commandement de l'armée, celui-ci trahit la cause des Mèdes et livra la victoire aux Perses. Astyage essaya en vain de défendre sa capitale; vaincu de nouveau, il fut fait prisonnier après trente-cinq ans de règne [2], et les Mèdes demeurèrent assujettis aux Perses qu'ils avaient tenus longtemps soumis.

Ctésias [3], tout en racontant cette guerre, rejette la filiation maternelle de Cyrus, et dit seulement qu'Astyage, fugitif dans Ecbatane, supplia Cyrus d'épargner sa femme et ses enfants; que le vainqueur l'honora comme un père; qu'Amyrtis, fille du roi des Mèdes, reçut tous les honneurs rendus à la mère du roi des Perses et devint ensuite son épouse : il ajoute même que la conduite de Cyrus envers Astyage et son entrée dans la famille royale des Mèdes lui valurent la soumission spontanée des Bactriens, qui, comme nous le savons, étaient des peuples de même origine. Quoi qu'il en soit, les Perses substituèrent leur pouvoir à celui des Mèdes. Ce fut en 559, selon les chiffres d'Hérodote, en 565, d'après ceux de Ctésias, que s'accomplit ce mémorable changement [4].

[1] Hérod., I, 107-24. — [2] *Ib.*, 125-30. — [3] Phot., Bibliot.
[4] V. Brandis, p. 12.

XI

TABLEAU SOMMAIRE DES PRINCIPAUX ÉTATS DE L'ASIE OCCIDENTALE A L'AVÉNEMENT DE CYRUS. — CONQUÊTES DE CYRUS.

§ 1. L'Asie mineure. — Les rois de Lydie.

Au moment où Cyrus substituait, à l'est du Tigre, la monarchie des Perses à celle des Mèdes, l'Asie, entre l'Indus et la Méditerranée, se partageait entre un assez grand nombre de peuples. Si nous laissons de côté Babylone, que nous avons déjà étudiée, et la Phénicie dont il sera question bientôt avec quelque détail, nous aurons à nous rendre compte surtout de la situation du plus puissant royaume de l'Asie mineure, celui de Lydie, alors occupé par Crésus, qui l'avait accru de beaucoup.

Le royaume de Lydie était fort ancien. Nous avons vu [1] que des Cariens et des Méoniens avaient d'abord occupé cette région et qu'ils furent ensuite subjugués par les Lydiens proprement dits, peuple émigrant de la race de Sem; mais ceux-ci ne détruisirent pas la population primitive et ne la chassèrent pas non plus. Les Cariens gardèrent leur nom et même leur indépendance au sud-ouest de la presqu'île; les Méoniens conservèrent seuls la partie centrale, s'il est vrai qu'ils soient les mêmes que les Phrygiens [2]; dans l'ouest, le nom de Méonie resta conservé par la tradition des indigènes. La dynastie lydienne des *Atyades* fut remplacée au pouvoir par une colonie de même race, par une émigration assyrienne

[1] Au chap. II.

[2] V. d'Eckstein, Quest. relat. aux ant. des peuples sém., XI. — M. d'Eckstein distingue les Cariens chamitiques des Méoniens, qu'il croit de la famille japétique des Ariens. M. Oppert (Ann. de phil. chrét., janv. 1858) croit que les Chamites ou Touraniens sont les premiers habitants de la Lydie.

dont les Grecs jugèrent à propos d'appeler les souverains *Héraclides* [1], probablement parce que leur chef passait pour fils d'un dieu assyrien qui avait l'attribut de la force[2]. Ces Héraclides régnèrent 505 ans suivant l'historien grec, et leur empire, dont l'histoire est d'ailleurs inconnue, se prolongea jusqu'à la seconde moitié du huitième siècle, où ils furent remplacés par la dernière dynastie antérieure aux Persans, celle qu'on appelle *Mermnades*. Cette révolution fut-elle une revanche très-tardive prise par les Méoniens contre les derniers venus? On l'a supposé; pour moi, je l'ignore; mais il paraît du moins que les Sémites avaient, pendant une si longue domination, profondément pénétré de leur civilisation et de leurs idées la population du pays. En effet, « nous avons, dit « M. Oppert, une certaine quantité de mots lydiens transmis « par les Grecs; *tous ceux qu'on peut expliquer* n'admettent « qu'une interprétation par les langues *sémitiques* [3]. »

Le premier roi Mermnade, Gygès, régna, dit-on, trente-huit ans, et s'acquit peu d'illustration; il engagea contre les colonies grecques, établies depuis longtemps sur cette côte, une guerre qui devait se prolonger ou se renouveler sous ses héritiers; c'est même presque tout ce que nous savons de l'histoire de ceux-ci, sauf l'invasion des Cimmériens, qui, reculant effrayés devant les Scythes nomades, s'étaient jetés sur l'Asie mineure, et s'emparèrent de la ville de Sardes pendant le règne d'Ardys, fils et successeur de Gygès (676-27). Ce peuple commit de grands ravages, désolant également les terres des Grecs et celle des Lydiens, et Ardys ne vit pas la fin de l'invasion, non plus que son successeur Sadyatte (627-15). Enfin Alyatte (615-558) parvint à les chasser; mais le malheur commun n'avait pas réconcilié les anciens adversaires : Sadyatte et son fils continuèrent la guerre contre les Grecs et les conquêtes, fort lentes, du reste, de la monarchie lydienne sur ce rivage, les Grecs d'Asie n'ayant point eu l'avisement de se réunir pour arrêter ses progrès [4]. Ce fut aussi Alyatte qui soutint contre les Mèdes la guerre terminée par la bataille de l'éclipse, fixée d'après les astronomes à l'an 597; la guerre avait commencé six ans plus tôt [5].

[1] Hérodote, I, 7. — [2] Oppert, *ubi supra*.
[3] *Ubi suprà*. — [4] V. Hérodote, I, 14-22. Cf. 25 et IV, II-12.
[5] V. de Saulcy, Mémoire sur la chron. des emp. de Ninive, de Babylone et d'Ecbatane.

En 558, Crésus, le plus fameux, le plus puissant et le dernier des rois de Lydie, monta sur le trône. Les villes grecques de Colophon, de Priène et de Smyrne étaient tombées au pouvoir de ses prédécesseurs, mais Milet, quoique soutenue par la seule île de Chio, avait tenu en échec les forces du royaume : sous Crésus tout changea. Il dirigea d'abord ses forces contre la ville d'Éphèse, mais toutes les autres colonies tant Ioniennes qu'Éoliennes eurent leur tour; les premiers échecs ne leur ayant pas appris à se défendre mutuellement, chaque canton se laissa attaquer l'un après l'autre[1]. Dépourvu de bons marins, Crésus eut la sagesse de renoncer à poursuivre ses conquêtes dans l'Archipel[2], mais une suite de campagnes heureuses lui livrèrent tout le pays compris entre cette mer, l'Hellespont, le Pont-Euxin, le fleuve Halys et le mont Taurus : Mysiens, Maryandiniens, Bithyniens, Paphlagoniens, la Phrygie tout entière subirent le joug dans un petit nombre d'années, car Crésus ne régna en tout que quatorze ans[3]; sur le versant du sud, les Cariens et la Pamphylie furent aussi conquis; la Lycie, peuplée de Sémites et de Grecs lui échappa cependant.

A cette époque la guerre était toujours accompagnée de pillage; aussi l'opulence du conquérant et de son pays devinrent-ils célèbres. D'ailleurs l'Asie mineure occidentale, colonisée de si bonne heure par les Cariens qui s'y étaient toujours maintenus, avait pu conserver les habitudes d'industrie et de commerce de cette race; les Lydiens passaient même pour les plus anciens brocanteurs du monde[4]; mais la profonde dépravation des mœurs lydiennes devait ôter aux habitants l'énergie nécessaire pour résister au choc d'un peuple aux habitudes mâles

[1] Hérod., I, 26. — [2] *Ib.*, 27. — [3] *Ib*, 28 et 86. — [4] *Ib.*, I, 94.

et courageuses comme l'étaient alors les Perses, avec lesquels Crésus eut l'imprudence d'engager le conflit.

Le reste de l'Asie mineure était surtout occupé par les Cappadociens, nommés Syriens par les Grecs [1], ce qui permet de croire qu'ils étaient de race sémitique; et par les Ciliciens, population mélangée, à ce qu'il semble. La Cappadoce dépendait alors de l'empire médique [2], et s'étendait jusqu'au Pont-Euxin, comprenant la contrée qu'on a plus tard appelée le Pont [3].

§ 2. L'Arménie et le sud-ouest de l'Asie.

A l'est de l'Asie mineure s'étend l'Arménie, pays montagneux et dont la civilisation distincte comme la nationalité séparée paraît, d'après leurs traditions, remonter à l'époque patriarcale, bien qu'ils n'aient eu d'histoire écrite et peut-être même d'écriture que fort tard [4]. Les Arméniens furent, dit-on, compris dans le premier empire d'Assyrie, et, tout en conservant les descendants de leurs anciens rois comme gouverneurs héréditaires de leur pays, ils ne recouvrèrent leur pleine indépendance que par la chute de Sardanapale, à laquelle contribua, en qualité d'allié d'Arbace, le prince Arménien Barouïr [5]. Unis politiquement aux Mèdes, les Arméniens partagèrent aussi leurs croyances [6]; ils étaient d'ailleurs issus de la race bactrienne, celle des Mèdes,

[1] *Ib.*, 72. — [2] *Id.*, *ibid.*

[3] Hérodote dit en effet (*ibid.*) que l'Halys sépare la Cappadoce de la Phrygie et de la Paphlagonie. — V. aussi 76.

[4] V. Boré, l'Arménie, p. 73.

[5] Dulaurier, Chants populaires de l'Arménie (Revue des Deux-Mondes, 15 avril 1852).

[6] *Ibid.*

des Perses, des Indiens et des Grecs[1]. Tigrane Ier régnait en Arménie, lorsque s'éleva la puissance de Cyrus. Selon les écrivains orientaux, il s'allia au jeune conquérant contre la puissance des Mèdes, qui sans doute lui portait ombrage, et il emmena sur les bords de l'Araxe une colonie de Mèdes captifs, qui s'y conserva longtemps sans se confondre avec la population arménienne[2].

La Syrie et la Judée, nous l'avons vu, dépendaient alors de Babylone. Quant aux Arabes, population brave sans doute et répandue sur une immense péninsule, mais ne formant nulle part un grand état régulièrement constitué, si ce n'est peut-être au midi, dont les relations étaient plutôt avec l'Afrique qu'avec l'Asie, ils ne jouaient pas alors de rôle important dans l'histoire de ce dernier continent. L'agriculture et le commerce dans les contrées du sud, la vie nomade et peut-être le pillage dans le centre paraissent avoir de tout temps occupé les habitants de l'Arabie; la répartition de ce pays entre leurs différentes tribus n'est pas d'ailleurs assez importante dans l'histoire de l'antiquité pour devoir nous arrêter ici.

§ 3. — Peuples de l'Est.

Entre la Médie proprement dite et le fleuve Indus vivaient des populations de race arienne, moins avancées sans doute que les Mèdes dans la civilisation industrielle, mais moins exposées à la corruption que communiquait le voisinage de l'Assyrie, et que l'on doit regarder comme ayant alors des mœurs analogues à celles que j'ai esquissées, en parlant des Perses, dans le chapitre précédent. Strabon[3] limite l'Ariane

[1] V. Boré, l'Arménie, p. 101, où il constate que la langue arménienne n'est point sémitique, mais sœur du persan, du sanscrit et du grec. L'Arménie primitive, celle du mont Ararat, c'est la Bactriane.
[2] Dulaurier, *ubi supra*. — [3] Liv. XV, ch. 2.

à l'est par l'Indus, au sud par l'Océan, au nord par la chaîne du Paropamisus, et à l'ouest par ce contre-fort de la même chaîne, qui séparait, dit-il, les Parthes des Mèdes et la Carmanie de la Perse; ce qui n'est pas très-exact, mais représente cependant cette suite de chaînons qui vont en serpentant depuis les Portes Caspiennes (point où Strabon en marque l'origine) jusqu'au versant du golfe Persique. Strabon, comme on le voit, comprenait dans l'Ariane : la Carmanie, la Gédrosie, l'Arachotie; et, s'il distingue des Ariens les Parthes et les Bactriens, il dit cependant : « Le nom de l'Ariane s'étend jusqu'à « un certain point aux Perses, aux Mèdes et, vers le nord, aux « Bactriens et Sogdiens; car tous ces peuples parlent presque « la même langue. »

Selon Ctésias, nous l'avons vu [1], les Bactriens se soumirent à Cyrus, quand ils connurent l'usage qu'il faisait de sa victoire envers la famille royale de Médie. Quoi qu'il en soit de cette anecdote, passablement suspecte, on voit du moins que, dans le récit des Perses, la Bactriane était considérée comme une dépendance du royaume des Mèdes; or, des Bactriens eux-mêmes dépendaient, selon Hérodote [2], non-seulement les Sogdiens, qui s'étendaient jusqu'à l'Iaxarte, mais les Parthes, plus voisins de la mer Caspienne et anciens sujets des Mèdes sous l'aïeul d'Astyage, d'après le même Ctésias, les Chorasmiens, voisins du lac d'Aral, les Gandariens, qui habitaient vers le haut Indus [3], qui tous avaient le même équipement guerrier que les Bactriens [4] et tenaient peut-être à la même race. Hérodote parle aussi [5] d'Éthiopiens orientaux, c'est-à-dire de peuples couschites, qui s'étaient maintenus dans l'est du nouvel empire persan.

§ 4. Conquêtes de Cyrus.

Les peuples Aryens coûtèrent peu de peine à Cyrus. Ils voyaient en lui le chef glorieux d'une branche de leur famille bien plus sympathique à leurs mœurs que l'an-

[1] Au chapitre précédent. — [2] VII, 66.

[3] Pour ces indications géographiques, je me suis conformé à l'*Atlas antiquus* de Kiepert (1861).

[4] Her., VII, 67. — [5] VII, 74.

cienne monarchie des Mèdes, un conquérant qui promettait à leurs guerriers des aventures et du butin; lui-même avait peu de chose à leur demander que de marcher avec lui à la guerre, puisque, quelques années après, l'Ariane tout entière avec la Parthie, la Sogdiane et les Chorasmiens ne paya pas plus d'impôts que la Susiane et le pays des Cisséens [1]. Aussi ne voit-on nulle part qu'il ait trouvé là ni guerres acharnées à soutenir ni embarras qui aient arrêté sa marche. L'Arménie s'était déjà unie à sa cause, d'après le récit de ses propres historiens : restaient, dans l'Asie occidentale, les deux empires de Lydie et de Babylone, qui allaient bientôt tomber sous ses coups; quant à la tribu scythique des Saces, Ctésias dit qu'il eut à combattre contre elle, mais il ajoute que peu après leur roi l'accompagna contre la Lydie.

Si Hérodote est bien informé, la guerre de Lydie fut engagée par Crésus lui-même, qui voulait arrêter les progrès du nouvel empire et venger Astyage qui était le mari de sa sœur, les deux nations s'étant réconciliées et unies par ce mariage après la bataille de l'éclipse [2]. Il avait, dit-on, consulté l'oracle grec de Delphes sur l'issue de la guerre, et la Pythie (qui voulait ménager sa réputation, quelle que fût l'issue) lui répondit que, s'il passait l'Halys, il détruirait un grand empire. Crésus partit plein de confiance, assuré qu'il allait ruiner l'empire des Perses; or, il se trouva que l'empire détruit, ce fut le sien.

Il entra en Cappadoce par le nord-ouest et trouva peu d'obstacles, tant qu'il n'eut affaire qu'aux habitants du pays [3], mais bientôt arriva l'armée commandée par Cyrus en personne et grossie des peuples qu'il avait

[1] Hérodote, III, 91-92. — [2] Hérod., I, 46, 73-4. — [3] *Ib.*, 76.

trouvés sur sa route, c'est-à-dire surtout des Arméniens. Une bataille s'engagea, sanglante mais indécise, que la nuit termina et que Crésus ne voulut pas renouveler le lendemain, parce qu'on lui représenta que ses troupes étaient beaucoup moins nombreuses que celles de son adversaire. Il se retira donc à Sardes, sa capitale; invoqua, en vertu de ses alliances, le secours d'Amasis en Égypte, celui de Babylone, où régnait alors Nabonid, et celui de Lacédémone, et il remit la campagne au printemps [1].

Cyrus prévint l'effet de ces longs préparatifs. Il avait appris que Crésus, croyant avoir l'hiver à lui, avait dispersé ses troupes, et il s'avança droit vers Sardes avant qu'elles eussent le temps de se réunir. Crésus, quoique surpris, marcha au combat avec ce qu'il put trouver de monde : les Lydiens venaient de faire sous son règne des conquêtes qui avaient exalté et très-probablement surfait leur renom militaire; ils ne manquaient pas de confiance et étaient fort habiles à manier les chevaux. Les deux armées se rencontrèrent dans une vaste plaine découverte au confluent de l'Hyllus et de l'Hermus, en avant de Sardes [2].

Là, au rapport d'Hérodote, les chevaux de l'armée lydienne effrayés par la vue et l'odeur des chameaux perses, auxquels ils n'étaient pas accoutumés et que Cyrus avait fait placer en avant de son infanterie s'enfuisent avant d'avoir choqué l'ennemi. En vain leurs cavaliers mirent pied à terre et voulurent combattre; leur meilleure ressource était perdue; ils furent vaincus et Crésus refoulé dans Sardes [3].

[1] Hérodote, 76-7.

[2] *Ib.*, 79-80. C'est la bataille qu'on nomme à tort bataille de Thimbrée. — Thimbrée est indiqué bien plus à l'Est.

[3] *Ib.*, 80.

Cependant il n'avait pas perdu tout espoir. Les Grecs nouvellement soumis lui étaient restés fidèles, et il envoya presser, chez les peuples alliés, les secours attendus : tout fut inutile. Dès le quatorzième jour du siége, Crésus fit donner l'assaut qui fut repoussé d'abord; mais un soldat avait remarqué la veille un sentier par où l'on pouvait escalader la citadelle dégarnie alors de troupes, parce qu'on croyait inaccessible le roc où elle était assise. Il y monta, beaucoup de ses camarades l'imitèrent [1]; Sardes, le roi et la monarchie tombèrent au pouvoir de Cyrus (544).

Il fit bientôt attaquer les villes grecques qui ne reçurent aucun secours de l'Europe. Ceux de Téos et de Phocée aimèrent mieux abandonner leur patrie que de reconnaître sa loi, et les Phocéens vinrent retrouver en Occident leurs compatriotes, les colons grecs de Marseille : tout le reste subit le joug et la Carie eut le même sort; puis la Lycie, malgré sa résistance acharnée [2]. Pendant que Harpagus achevait ainsi la conquête de l'Asie mineure, Cyrus, dit Hérodote, soumettait la haute Asie tout entière, mais de ces exploits il ne veut raconter que la prise de Babylone comme le plus remarquable [3]. Il y a lieu de croire, vu la difficulté qu'aurait offerte une véritable conquête, s'il avait fallu l'effectuer dans l'Ariane, que celle-ci reconnaissait déjà le roi des Perses et que Cyrus eut seulement à conquérir les diverses nations soumises à l'empire babylonien. Babylone tomba en 538, et dès lors, de la vallée de l'Indus à la mer Égée, de l'Arabie Pétrée à l'Iaxarte, Cyrus ne compta plus que des sujets ou des alliés obéissants, sauf peut-être quelques montagnards sauvages, ou quelques hordes nomades qu'il dédaignait de troubler dans leurs soli-

[1] Hérodote. 84. — [2] Hérod., *ib.*, 168-76. — [3] *Ib.*, 177.

tudes. Rien ne prouve du reste qu'il ait rien changé aux divisions ou aux coutumes établies dans chacune de ces nombreuses nations : c'était un empire militaire qu'il avait fondé surtout, ou du moins qu'il avait cru fonder.

§ 5. Fin de Cyrus.

Le nouveau roi rendit aux Juifs la liberté de retourner dans leur patrie, et ils en profitèrent avec joie, sous la conduite de Zorobabel, petit-fils de leur dernier roi, qui, cependant, ne rétablit pas en Judée une monarchie héréditaire et vraiment indépendante. Quant à Cyrus lui-même, soit passion des conquêtes, soit vieille haine des peuples de l'Irân ou Ariane contre les peuples du Tourân, soit incursions de ces derniers qu'il voulait réprimer et punir, il porta, peu d'années après, la guerre au nord-est de son empire, contre les Massagètes, dit Hérodote, contre les Derbices, dit Ctésias (c'était peut-être une tribu du même peuple) : ils habitaient au delà de l'Iaxarte, dans ces grandes steppes de l'Asie centrale, que les anciens réunissaient avec les plaines de la Russie européenne sous le nom vague de Scythie. Ce peuple était alors gouverné par une femme, veuve de leur ancien chef et appelée Tomyris [1].

Cyrus s'avance avec ses troupes jusqu'au bord du fleuve et fait tout préparer, pour effectuer et protéger le passage. Tomyris alors députe vers lui et lui offre de le laisser librement passer et avancer de trois journées pour livrer bataille, où, s'il l'aime mieux, de faire passer les troupes massagètes à une pareille distance sur le territoire per-

[1] Hérod., I, 204-205. Cf. 201. — La suite du récit se trouve dans les neuf chapitres suivants. Hérodote se sert du mot Araxe, pour désigner l'Iaxarte.

san. Cyrus accepte la première proposition, et passe l'Iaxarte, mais feint de reculer après la première journée abandonnant son bagage et son camp. Une partie des Massagètes y entrèrent et se gorgèrent d'aliments et de vin : c'est ce qu'avaient prévu les Perses. Revenant donc à l'improviste, ils les surprirent, en tuèrent beaucoup et firent une multitude de prisonniers. Mais ce premier succès fut payé bien cher. Ils ne tardèrent pas à rencontrer la grande armée ennemie, et, après une bataille extrêmement acharnée, engagée à coups de traits, mais poursuivie avec l'épée et le poignard, les Massagètes furent victorieux. La majeure partie des Perses tombèrent sous les coups de l'ennemi et Cyrus parmi eux, après un règne de 29 ans (530). On raconte que Tomyris, rendue furieuse par la mort de son fils, qui, fait prisonnier dans l'ivresse, s'était tué lui-même, chercha elle-même parmi les morts le cadavre de Cyrus, et jeta la tête détachée du tronc dans une outre pleine de sang humain. Cyrus eut pour successeur son fils Cambyse, qui lui succéda sans trouble [1].

[1] Ctésias dit que Cyrus donna la Bactriane, la Carmanie et d'autres pays encore à Tanyaxarce, le même qu'on appelle ailleurs Smerdis; mais, comme il parle aussi d'une défaite et d'une soumission des Derbices dans le court intervalle entre la blessure et la mort de Cyrus, histoire étrange dont les Perses du temps d'Hérodote n'avaient pas entendu parler, il me semble qu'il n'y a point de fond à faire sur toute cette histoire.

XII

CAMBYSE. — CONQUÊTE DE L'ÉGYPTE. — AVÉNEMENT DE DARIUS, FILS D'HYSTASPE.

§ 1. Conquête de l'Égypte.

Peu de temps après son avénement, Cambyse entreprit de porter la guerre en Égypte, dont l'indépendance, affaiblie par les conquêtes des Assyriens et des Perses cherchait probablement à se relever depuis la mort du dernier conquérant. Cambyse, possesseur de plusieurs provinces maritimes [1], fit équiper une flotte pour menacer les côtes d'Égypte, et s'avança lui-même à la tête d'un corps de troupes, par l'isthme de Suez. Un traité conclu avec un prince arabe assura, dans le trajet à travers le désert, ses approvisionnement d'eau [2], et des troupes grecques levées dans les villes d'Ionie et d'Éolide [3], devaient peut-être balancer l'avantage que pouvaient donner au prince égyptien les mercenaires grecs établis dans son pays.

Ce fut en 528 selon les uns, en 525 selon les autres et plus vraisemblablement vers le commencement de 526 [4] que la guerre s'engagea. Amasis était mort depuis peu de temps, et son fils Psamménit ou plutôt Psammétik III

[1] Surtout la Phénicie. V. *infrà*.
[2] Hérodote, III, 7-9.
[3] Hérodote parle d'un navire de Mitylène.
[4] V. les faits rapprochés par Brugsch, Hist. d'Ég., p. 266-7.

gouvernait alors l'Égypte. Selon une tradition plus fameuse que certaine, mais assez bien d'accord avec les mœurs superstitieuses des Égyptiens, Cambyse, au moment d'attaquer Péluse, fit mettre au premier rang de son armée des chiens, des chats ou autres animaux, tenus pour sacrés chez ce peuple; les défenseurs de la place n'osèrent lancer leurs traits contre l'ennemi, de peur de les atteindre, et l'armée de Cambyse entra dans Péluse. Quoi qu'il en soit, l'Égypte fut envahie, une bataille livrée tourna à l'avantage des Perses [1], et les fuyards se renfermèrent dans Memphis. Un navire de Lesbos, envoyé pour sommer la ville de se rendre, fut brisé par les Égyptiens et l'équipage massacré [2]. Mais l'armée des Perses s'empara de la ville et punit cruellement cette violation du droit des gens en faisant mourir, après la victoire, le fils de Psamménitik avec un grand nombre de prisonniers de distinction [3]. Psammétik lui-même fut épargné d'abord; on songea même, dit-on, à lui confier l'administration du pays, sous l'autorité du monarque persan; mais, sur la nouvelle qu'il cherchait à devenir maître du royaume, il fut condamné à mort [4].

Cambyse, disaient encore les Égyptiens, souilla sa victoire en outrageant et faisant brûler le corps d'Amasis [5], mais il est certain pourtant qu'il chercha à gagner la bienveillance des Égyptiens par des marques de déférence envers les plus considérés de ceux qu'avait épargnés la fureur de la conquête et surtout par une protection déclarée envers leur culte. Il prit des titres purement égyptiens, chercha peut-être à se faire passer pour descendant des rois d'Égypte [6], et se fit instruire dans les doctrines religieuses du pays. Sur les remontrances

[1] Hérod., III, 11-2. — [2] *Ib.*, 13. [3] *Ib.*, 14. — [4] *Ib.*, 15.
[5] *Ib.*, 16.
[6] V. de Rougé, Notice sur les fouilles de M. Greene, vers la fin.

d'un Égyptien il fit même très-lestement évacuer par les vainqueurs l'enceinte d'un temple de Neith, dont il paraît qu'on avait fait le quartier d'un corps d'armée [1], Cambyse ordonna même de maintenir ou de rétablir dans toute sa splendeur le culte des dieux de Saïs, et sans doute aussi des autres dieux de l'Égypte. Il vint accomplir en personne dans cette ville tous les rites du culte, comme l'avaient fait jusque-là chacun des rois du pays [2].

§ 2. Expédition d'Éthiopie. — Fin de Cambyse.

L'Égypte paraissait pacifiée. Cette fois on ne voyait plus de guerre de partisans dans le Delta, et la seule ombre à ce tableau d'une puissance si rapidement établie était le refus que firent les Phéniciens d'employer leur marine contre Carthage, autrefois bâtie par des colons de Phénicie [3], refus qui amena Cambyse à ne pas donner suite à ce projet. Mais Carthage était bien loin et cette conquête n'importait guère à la sûreté de la domination persane en Égypte; elle fut compromise par de tout autres événements.

Cambyse avait voulu soumettre l'Éthiopie et même la tribu la plus lointaine dont on eût ouï parler, celle qu'on appelait les Hommes à la longue vie (en grec les Macrobioi), à cause de leur tempérament sain et robuste. Il serait difficile de savoir au juste où les anciens plaçaient la résidence de ce peuple; mais ce ne devait pas être loin de l'Abyssinie moderne. Bien que Cambyse eût

[1] Tous ces détails sont tirés d'une inscription rédigée ou complétée sous Darius par un habitant de Saïs, en faveur auprès de Cambyse, et des commentaires dont M. de Rougé en a accompagné la traduction (Mémoire sur la statuette naophore du Vatican).

[2] *Ibid.* — [3] Hérod., III, 19.

fait explorer ce pays par des Ichthyophages[1], qui en connaissaient la langue et qu'il avait envoyés offrir à leur roi des présents dont celui-ci ne fut pas dupe, le roi de Perse dirigea son expédition avec une témérité incroyable, un complet oubli des besoins de son armée et de sa propre sûreté ou une ignorance absolue des lieux[2]. Voulant abréger sa route vers l'Éthiopie supérieure, il quitta les bords du Nil, au premier grand détour du fleuve, et s'avança dans les déserts à la tête de ses soldats. La route qu'il prenait était sans doute celle de Sebouâ à Abou-Hammed que suivent effectivement bien des caravanes ; on y trouve de loin en loin quelques puits qui peuvent suffire à renouveler les provisions d'eau d'un petit nombre de marchands, mais sur lesquels il serait extravageant de compter pour une armée; les caravanes même y sont exposées à des dangers très-réels[3]. Lancés au milieu d'immenses plaines de sable, sans habitants, sans arbres, sans fourrage, sans eau, sans ressources d'aucune espèce, les soldats de Cambyse se virent réduits à la plus affreuse disette et en vinrent à se manger les uns les autres[4]. Il fallut revenir, mais l'orgueil du roi de Perse avait subi une si cruelle blessure que sa raison n'y résista pas. Les quinze mois qu'il vécut encore ne furent remplis que par des actes de folie et de cruauté.

Arrivé à Memphis, il trouva la population en fête. Il crut d'abord qu'on se réjouissait de son désastre, mais les

[1] C'est-à-dire mangeurs de poissons. On donnait ce nom à diverses tribus des côtes de la mer Rouge et de la mer Érythrée.

[2] Il avait aussi envoyé à travers les sables, vers l'oasis d'Ammon, une armée qui périt tout entière (Hérod., III, 26).

[3] V. le saisissant récit qu'en fait un officier américain (M. English) qui a fait ce voyage en sens inverse, c'est-à-dire d'Abou-Hammed à Sebouâ.

[4] Hérod., III, 25.

magistrats lui apprirent qu'on célébrait la découverte d'un nouveau bœuf Apis. Cambyse pensa qu'on se moquait de lui et fit, dit-on, périr ces magistrats; puis, quand il fut convaincu que la réponse était sérieuse et vraie, il voulut voir l'Apis et le frappa de son glaive, ordonnant sous les peines les plus terribles la cessation de la fête [1]. Une tyrannie épouvantable s'abattit alors sur les Égyptiens. L'inscription citée plus haut, bien qu'elle tâche de voiler sous des expressions vagues le souvenir de ces fureurs, avoue qu'il ne se vit jamais, à la connaissance d'Outhahorsoun (l'auteur de l'inscription), de semblable calamité : le droit de propriété fut partout méconnu, le culte aboli ou entravé, les cérémonies funéraires, auxquelles l'Égypte attachait tant de prix, étaient troublées ou interdites. Les Asiatiques n'étaient pas plus épargnés que les indigènes par ce fou furieux [2], et, sur la foi d'un songe, dit-on, il ordonna d'égorger Smerdis, son propre frère [3].

Des mages profitèrent de ce désordre et de l'horreur qu'excitait Cambyse pour satisfaire leur ambition et leur rancune de Mèdes vaincus contre les Perses. L'un deux fut présenté comme Smerdis, dont le meurtre avait été tenu secret, et se fit proclamer roi [4]. Cependant il ne fut pas reconnu par l'armée que Cambyse ramenait alors en Asie, mais Cambyse se blessa lui-même avec son épée en voulant marcher contre son rival et mourut avant que la guerre eût commencé 522 ou 521 [5].

[1] Hérod., III, 27-9. — [2] *Ib.*, 33-7 et Mémoire cité. — [3] *Ib.*, 30.
[4] Hérod., III, 61-3. — [5] *Ib.*, 64-5.

§ 3. Le règne des mages. — Élévation de Darius.

Le succès des mages avait donc été facile et il était complet[1], mais il ne fut pas de longue durée. Les principaux des Perses, irrités de voir le pouvoir réel revenu aux Mèdes, pénétrèrent le fatal secret et conjurèrent contre l'usurpateur et le tuèrent[2]; puis délibérèrent, s'il en faut croire Hérodote[3], sur le gouvernement qu'il conviendrait de donner au pays, monarchique, aristocratique ou démocratique, délibération moins impossible qu'on ne l'a pensé, si l'on tient compte des mœurs politiques des anciens Perses, telles que je les ai esquissées dans le chapitre x; or, selon Hérodote même c'était le peuple *perse* qu'il était question d'appeler au gouvernement. Ils se décidèrent enfin pour le maintien de la monarchie et convinrent d'élire celui d'entre eux dont le cheval hennirait le premier au lever du soleil. Ce présage désigna Darius, qui d'ailleurs descendait à un degré peu éloigné, à ce qu'il semble, des anciens princes de la Perse et qui fut proclamé et reconnu. Les Perses avaient accueilli avec transport la nouvelle de cette révolution; non-seulement les conjurés mais tous les habitants perses de la ville avaient couru sus aux mages et en avaient fait un affreux massacre. Bien plus, une fête annuelle fut établie pour célébrer ce massacre même et on l'observait encore au siècle suivant[4], tant

[1] J'ai entendu exprimer l'opinion que le faux Smerdis pourrait bien avoir été le véritable; le récit du meurtre et de la fraude aurait en ce cas été inventé par Cambyse pour déconsidérer son rival et accepté par les Perses dans la réaction contre les mages. Avec les mystères de ces cours invisibles de l'Orient, ce n'est pas absolument impossible.

[2] Hérod., III, 68-78. — [3] *Ib.*, 80. — [4] *Ib.*, 79.

la rivalité des peuples avait fait taire la confiance et le respect témoignés en toute autre occasion à ces mêmes mages dans le même temps et par les mêmes hommes. Les Achéménides avaient donc repris le pouvoir, mais les rancunes nationales n'existaient pas seulement chez les Perses. D'autres nations, mécontentes sans doute de voir la prépondérance des princes persans changée en une souveraineté véritable et encouragées par l'irritation profonde qui venait de se manifester entre les deux plus fameuses nations Aryennes, allaient essayer d'en tirer parti.

XIII

CONQUÊTES DE DARIUS. — ÉTENDUE ET DIVISION DE L'EMPIRE DES PERSES SOUS DARIUS. — ORIGINE DES GUERRES MÉDIQUES.

§ 1. Troubles de l'empire persan.

Darius, comme on l'a vu, était fils d'Hystaspe, et celui-ci avait pour trisaïeul Achéménès, probablement la tige de cette famille achéménide à laquelle appartenait Cyrus. Il voulut se rattacher plus étroitement encore au fondateur de la monarchie persane, en épousant Atossa et Artystone, ses filles, car la polygamie régnait à la cour des rois de Perse. Il se crut assez fort pour régler sur de nouvelles bases l'administration des provinces. Tout l'empire fut partagé par lui en vingt gouvernements, à la tête de chacun desquels il plaça un satrape désigné par lui et chargé de faire lever un impôt annuel fixé par le roi lui-même, réunissant d'ailleurs plusieurs peuples dans un même gouvernement, sans même observer pour cela un ordre géographique bien régulier, et surtout sans réserver à chaque province un gouverneur du pays [1]. Il voulait sans doute par là fondre en un seul peuple tous ceux que comprenait l'empire; ni lui ni ses successeurs n'y réussirent, et ces brusques changements furent peut-être une des causes de ces troubles si nombreux, si opiniâtres qui désolè-

[1] V. sur tout cela Hérod., III, 88-9.

rent son règne et que nous a dévoilés un monument de Darius lui-même, destiné à célébrer ses victoires sur les rebelles, la fameuse inscription de Behistoun [1].

Ces mouvements, en effet, n'étaient pas de simples émotions populaires produites par un caprice passager, une vexation locale ou les instigations ambitieuses de quelque grand seigneur. Ils éclatèrent en grande partie dans des contrées que des rivalités nationales séparaient profondément de leurs nouveaux maîtres et rappelèrent d'anciens souvenirs nationaux. Du reste, presque toutes les parties de l'empire en furent successivement ou simultanément le théâtre; la Susiane et même un instant la Perse en furent témoins; mais il semble que les Mèdes, récemment irrités par la perte de leur prépondérance et par le massacre des mages, les Arméniens, blessés sans doute de se voir sujets de leurs récents alliés, enfin les Babyloniens, jaloux d'une indépendance dont ils avaient privé les Hébreux, et qui venaient de perdre à la fois la liberté et l'empire, furent ceux qui opposèrent la plus dangereuse résistance.

L'inscription de Behistoun, après avoir énuméré les contrées dépendant de sa couronne et avoir raconté la mort de Smerdis, l'usurpation de l'imposteur et sa catastrophe qui arriva, dit l'inscription, dans un château de la Médie, raconte les victoires de Darius (rien que ses *victoires*, bien entendu) sur les divers agitateurs.

La Susiane s'était d'abord soulevée et avec elle Babylone, sous la conduite d'un chef qui se donnait pour fils de Nabonid, son dernier roi. Cette guerre était très-sérieuse, et, malgré deux victoires remportées sur les bords du Tigre puis de l'Euphrate, le prétendant se

[1] Ce qui va suivre est le résumé de la traduction faite sur le texte assyrien de l'inscription, par M. de Saulcy, et de l'Étude de M. Maury sur la traduction du texte perse.

défendit longtemps dans Babylone. Hérodote, qui raconte le soulèvement de cette ville, à la fin de son troisième livre, dit que le siége dura vingt mois et ne fut terminé que par la trahison de Zopire. Ce serviteur de Darius, animé par ce fanatisme monarchique ou patriotique dont on trouve bien des exemples dans l'histoire, s'était coupé le nez et les oreilles pour persuader aux Babyloniens qu'il avait été cruellement traité par Darius et qu'il venait parmi eux chercher vengeance. Il obtint ainsi leur confiance et livra la ville au roi. Mais, pendant que l'armée perse était retenue sous ses murs, une vaste insurrection agitait les provinces du Nord. Mèdes, Assyriens, Arméniens s'armaient, réconciliés par une haine commune; la Margiane et d'autres pays du N.-E. les secondaient par une diversion; en Susiane même, bien près du quartier royal, s'élevait une seconde insurrection, qui fut, il est vrai, momentanée; mais il n'en fut pas de même en Médie. Le chef de ce dernier mouvement se fit passer, dit l'inscription, pour fils de Cyaxare (sans doute d'un fils d'Astyage, écarté de la couronne par l'avénement de Cyrus). La guerre commune à l'Arménie et à la Médie se prolongea avec beaucoup de vivacité tant que dura le siége de Babylone. Il fallut d'ailleurs envoyer contre la Margiane un des généraux qui y furent employés, et, en Perse même, Darius eut encore pour rival un faux Smerdis. Viennent ensuite les mentions d'insurrections nouvelles dans l'Arachosie (en pleine Ariane), puis à Babylone encore, où un autre imposteur se prétendit fils de Nabonid, en Susiane et dans le pays des Saces, c'est-à-dire des tribus scythes comprises dans l'empire persan; mais les détails de celles-ci ne sont pas connus. Tous furent enfin soumis.

§ 2. Administration. — Division de l'empire.

Il faut reconnaître maintenant que Darius ne fut pas adroit en constituant dans son empire des gouvernements si étendus, qui faisaient de chaque satrape le souverain d'un royaume, souverain qui n'était, il est vrai, ni héréditaire ni même viager, mais qui dépendait d'un maître trop éloigné pour prévenir ses révoltes, surtout si l'on se souvient que les habitants de chaque province ne voyaient pas et probablement ne virent jamais des compatriotes dans les Perses. Jamais l'empire des Perses n'a formé une nation; les peuples qui le composaient ne connaissaient guère que par les tributs ou le service militaire le souverain, étranger pour eux, qui trônait à Ecbatane, à Babylone, à Suse ou à Persépolis.

Voici le tableau sommaire des provinces qui composèrent l'empire de Darius, énumérées au troisième livre d'Hérodote :

I. Les Grecs de la côte d'Asie mineure, avec la Carie, la Lycie et la Pamphylie.

II. La Lydie et la Mysie, avec d'autres districts moins connus.

III. Les bords de l'Hellespont, la Phrygie, la Paphlagonie et la Cappadoce.

IV. La Cilicie.

V. La Phénicie, la Syrie, la Palestine et l'île de Chypre.

VI. L'Égypte et la Cyrénaïque.

VII. Les Sattagydes, les Gandariens et autres peuples

situés entre les monts de l'Hindou-Kosch et le fleuve Indus.

VIII. La Susiane.

IX. La Babylonie et l'Assyrie.

X. La Médie.

XI. Les Carpiens, les Darites et autres peuples voisins de la mer Caspienne.

XII. La Bactriane.

XIII. L'Arménie et quelques districts voisins.

XIV. Divers peuples voisins de la mer Érythrée (Sagartiens, Saranges, Thamaniens, Utiens).

XV. Les Saces, vers les sources de l'Iaxarte.

XVI. Les Parthes, les Sogdiens, les Chorasmiens et les Ariens.

XVII. Les Éthiopiens d'Asie, au delà du détroit d'Ormuz.

XVIII. Les Saspires et d'autres peuples entre l'Araxe et la chaîne du Caucase.

XIX. Les Tibaréniens, les Mardes, etc., près du Pont-Euxin.

XX. La petite portion de l'Inde sur la rive droite de l'Indus, soumise par Darius, vers le milieu de son règne, après la guerre des Scythes [1].

[1] La Perse proprement dite n'est pas comprise dans ce tableau parce que, primitivement du moins, elle n'était pas soumise à l'impôt, et qu'Hérodote donne ici le tableau des provinces avec le tribut de chacune d'elles.

§ 3. Guerre des Scythes. — Origine des guerres médiques.

Excitée par des succès répétés, l'ambition de Darius conçut un projet déraisonnable et dont le succès même ne pouvait accroître ses richesses ni l'étendue réelle de son pouvoir; il voulut aller soumettre les Scythes européens, c'est-à-dire les peuples qui habitaient au nord-ouest et au nord du Pont-Euxin. Il passa donc en Thrace, en jetant un pont sur le Bosphore, et en fit jeter un sur le Danube dont il confia la garde aux Ioniens de son armée. Mais les Scythes, reculant sans cesse devant lui dans des plaines sans bornes, eurent bientôt affamé ses troupes. Il fallut reculer pour prévenir un désastre semblable à celui de Cambyse, et reculer promptement, car les Scythes se montrèrent quand ils jugèrent l'ennemi assez affaibli pour l'écraser. L'armée perse abandonna même ses malades pour précipiter sa retraite, qui fut commencée la nuit, afin de dérober quelques heures à un ennemi plein de confiance, dont on redoutait la rencontre autant qu'on l'avait souhaitée pendant qu'il entraînait Darius dans une poursuite dont on ne voyait pas le terme. Cette fuite même eût été inutile, si les Ioniens n'eussent fidèlement conservé le pont du Danube et sauvé ainsi les malheureux habitants de l'Asie, victimes de la témérité ambitieuse de leur roi [1].

Cependant Darius et ses lieutenants avaient fait des conquêtes en Thrace. On avait touché la terre d'Europe, et il n'était pas probable que la cour de Perse eût renoncé à tout agrandissement de ce côté. Le prétexte en fut donné bientôt par la révolte de l'Ionie, révolte dont

[1] V. ce récit détaillé dans Hérodote, IV, 23-141.

un gouverneur ou satrape menacé de disgrâce prit l'initiative et que les Athéniens soutinrent un instant, quoique sans résolution ni vigueur. Dès lors la Grèce devint l'objet des plus ardentes préoccupations du monarque persan, et il va engager une lutte qui par les armes, par la politique et par les armes encore va se prolonger presque constamment pendant un siècle et demi, jusqu'à ce qu'elle amène la ruine de l'empire asiatique et la demi-transformation de l'Asie occidentale, sous l'action des arts et de la langue des Grecs.

XIV

PHÉNICIENS. — TYR ET SIDON. — COLONIES PHÉNICIENNES. — CARTHAGE.

§ 1. Géographie.

La Phénicie, d'abord peuplée par des Chananéens, qui ne disparurent jamais complétement de ce pays, s'imprégna de très-bonne heure, dans son langage et ses croyances, d'une couleur sémitique très-prononcée. La langue phénicienne, telle qu'on la trouve aux époques auxquelles remontent les inscriptions, est même toute sémitique, presque identique à l'hébreu, et la mythologie est au fond semblable à celle de la Syrie et de la Chaldée. Comme nous l'avons vu plus haut, les populations araméennes de l'Anti-Liban et des vallées voisines furent probablement les intermédiaires de cette transformation; n'oublions pas d'ailleurs que les Chaldéens eux-mêmes professaient en grande partie des doctrines répandues dans leur pays au temps des Kouschites, issus d'un frère de Cham, et qu'ainsi on ne peut regarder comme réellement formée parmi les descendants de Sem ni la religion de Babylone, ni celle de Ninive, ni celle de Sidon.

Mais pour la langue, il est certain qu'elle fut complétement transformée; et, pour le comprendre, il faut se rendre compte de la position géographique du pays. La Phénicie ne présentait point un peuple compacte et pouvant vivre séparé des

nations limitrophes. Resserrée entre le Liban et la mer et *partout fort étroite*, sa longueur a varié sans doute dans les estimations des géographes grecs ou latins; mais la population phénicienne proprement dite ne s'est jamais guère étendue que d'Aradus au nord, à la ville d'Acco (Ptolemaïs, ou Saint-Jean-d'Acre) au midi; naturellement les rapports de voisinage devaient être fort étroits et les échanges de résidence continuels entre les familles phéniciennes et les provinces de Syrie les plus voisines; un bon nombre des familles qui habitaient la côte devaient être sémitiques dès avant David et Salomon. Des études récentes ont porté à conclure que cette extension des populations syriennes en Phénicie s'était surtout produite dans la partie septentrionale, Sidon et Tyr ayant conservé davantage le caractère chananéen [1].

Aradus ou Arvad, situé dans une petite île à très-peu de distance du rivage phénicien et à la même latitude que Citium en Chypre, se trouve mentionnée, nous l'avons vu, dans l'histoire des pharaons, comme siége de l'un des États les plus importants de la Syrie, et avait, en effet, fondé ou réuni sous son pouvoir plusieurs villes du rivage voisin, entre autres, Marathus, peut-être l'Amrit actuel. L'île, qui conserve encore son nom antique d'Arvad sous une forme à peine altérée, celle de Rouad, était enceinte tout entière d'un mur destiné à servir tout à la fois de fortification et de digue. Il subsiste encore en partie et se compose de blocs de pierre ayant chacun 4 à 5 mètres de longueur [2]. Un peu plus au sud se trouve d'abord Tripoli, bâti par les habitants de Tyr, Sidon et Aradus, qui y fondèront trois établissements distincts [3]; puis Gebeil, que les Grecs ont appelée Byblos, mais dont le nom véritable était Gebal. Nous avons trouvé ce nom dans l'histoire des conquêtes assyriennes. C'était une colonie d'une plus ancienne, Gebal, située à quelque distance dans l'intérieur [4]. Les Giblites étaient gouvernés par un conseil de vieillards; mais vécurent,

[1] C'est dans ce pays que les anciens recueillaient le coquillage appelé *murex*, qui servait à fabriquer la teinture de pourpre, et l'on y trouvait aussi le sable qui servait chez les anciens à le fabrication du verre.

[2] Troisième rapport à l'Empereur sur la mission scientifique de Phénicie, I, par M. Renan.

[3] V. Hœfer, Phénicie, p. 12, qui cite Pline et Diodore.

[4] Ou Gab-al, le tombeau du dieu, à cause de la grotte sépulcrale

à ce qu'il paraît, sous la dépendance de Tyr, qui, durant les derniers temps de son indépendance, exerçait une domination réelle sur les autres cités maritimes du voisinage par sa richesse, l'étendue de son commerce et l'habileté de sa politique. Au sud de Gebal était Béryte, qui aujourd'hui, sous le nom de Beyrouth, est la ville la plus florissante de ces parages.

Sidon, aujourd'hui Saïda et réduite à un état misérable, était jadis par sa population, son commerce, son industrie savante et son extrême antiquité, l'une des villes les plus fameuses de l'Asie; mais Tyr, qui en était une colonie, finit par l'éclipser et par devenir la véritable maîtresse du commerce phénicien. L'ancienne Tyr était située sur le continent [1], mais, comme nous l'avons vu, une ville nouvelle s'éleva dans l'île, où elle existait aux temps classiques, après que la première eût été prise par Nabuchodonosor. On croit avoir reconnu à l'extrémité sud-ouest de cette petite île le lieu où était le fameux temple de Melkarth et qui paraît avoir été jadis séparé du reste par un canal.

d'Adonis. V. le troisième § de l'intéressante brochure du P. Bourquenoud sur le culte d'Adonis dans le territoire de Palæbyblos (1861).

[1] La nécropole de Sidon, c'est-à-dire son lieu de sépulture, bien dévastée sans doute, mais pourtant bien reconnaissable, se laisse voir à l'est de la ville. On y a retrouvé les fragments sculptés d'un sarcophage d'une époque antique et qui reproduit la figure du corps humain, tandis que d'ordinaire les cercueils, en marbre de Sidon, imitent seulement à une de leurs extrémités la forme d'une tête, le reste imitant la momie enveloppée de son linceul. Les tombeaux eux-mêmes sont creusés sous le sol, tantôt en forme rectangulaire, tantôt en voûte (deuxième rapport à l'Empereur, I). Les sarcophages découverts près de Tyr sont encore plus simples (*ib.*, II).

[2] Selon M. de Bertou, cité par Hœfer, p. 7-8, la ville assiégée par Salmanasar, puis par Nabuchodonosor, occupait déjà une petite île, à peine séparée de la Tyr continentale par un étroit canal, qui fut comblé par ce dernier prince.

§ 2. Histoire.

L'histoire de la Phénicie, avant l'époque de David, n'est guère connue que par le passage des armées égyptiennes. Cependant on croit que, dès le douzième siècle, ces peuples avaient des établissements sur la côte septentrionale de l'Afrique et peut-être jusqu'en Espagne. Chaque ville avait alors son gouvernement séparé; au onzième siècle, Abibal obtint dans Tyr la souveraine puissance et en fut, dit-on, le premier roi. Tyr était ou devint alors non-seulement la plus opulente des cités phéniciennes, mais une sorte de capitale [1]. Nous avons vu comment Hiram, son fils, entretint avec David et Salomon des rapports d'amitié, qui sans doute amenèrent d'étroites relations commerciales entre les deux peuples, en même temps qu'ils montrent à quel degré d'estime les arts étaient parvenus chez les Phéniciens, puisque le roi de Tyr donne le nom de père à l'artiste qu'il envoie à Jérusalem [2]. D'autres écrivains, cités par Josèphe [3], nous apprennent que ce prince soumit la ville de Citium, dans l'île de Chypre, soulevée contre son pouvoir, agrandit la ville de Tyr et construisit des temples à ses dieux.

On connaît aussi par Josèphe la liste des successeurs de Hiram jusqu'à Pygmalion, qui vivait au neuvième siècle, et au règne de qui appartient la fuite d'Élissa ou Didon, c'est-à-dire la fondation de la grande colonie de Carthage, d'après le récit de Trogue-Pompée, abrégé par Justin. Ithobaal, le père de Jézabel, était le troi-

[1] Hœfer, Phén., p. 108.
[2] V. II Paralip., II, 11-14.
[3] V. ces passages dans Hœfer, p. 109.

sième prédécesseur de Pygmalion. A partir du huitième siécle, l'histoire de l'Asie occidentale se rattache en grande partie à celle des Assyriens, dont nous avons vu les conquêtes en Phénicie. L'histoire intérieure des Phéniciens nous est d'ailleurs presque inconnue, sauf ce qui concerne le développement de l'industrie et du commerce. On sait cependant que le gouvernement royal subsistait à Tyr durant le siége de cette ville par Nabuchodonosor; le souverain s'appelait alors Ithobal. Plusieurs chefs nommés tantôt rois, tantôt juges, et parmi lesquels on compte aussi un grand prêtre, administrèrent ensuite ce petit État jusqu'à l'avénement de Cyrus [1].

On ne sait si celui-ci inquiéta la cité insulaire, mais elle reconnut du moins Cambyse, sans devenir son esclave, et continua à faire partie de l'empire persan, conservant toutefois ses mœurs, sa religion, son administration indigène sans doute, et surtout cette marine redoutable dont les rois de Perse estimaient si fort les services. Son refus d'agir contre Carthage empêcha la guerre que Cambyse voulait y porter; son concours prêté contre les insurgés d'Ionie amena la soumission de ce pays.

§ 3. Agriculture et commerce.

Bien que les Tyriens fussent surtout commerçants, il ne faut pas oublier que l'agriculture fut aussi pratiquée en Phénicie et qu'il en reste, comme dans l'intérieur de la Palestine, des traces manifestes. « La Phénicie, dit le rapport déjà cité [2], est le seul pays du monde où l'in-

[1] V. Hœfer, 118-9.
[2] Second rapport, § 3.

dustrie ait laissé des restes grandioses.... Dans la région de Tyr ces restes d'une primitive économie rustique, se rencontrent presque sur chaque hauteur et toujours avec le même caractère : vastes travaux dans le roc, restes de maisons carrées, bâties sans style, en belles pierres mal jointes, nombre énorme de citernes, de caves, de cuves d'une grandeur extraordinaire, sarcophages de formes imposantes. »

La culture de la vigne était aussi ou devint florissante en Phénicie; les vins de Tyr, de Béryte, de Byblos, de Tripoli, furent l'objet d'un commerce important [1]. Les bois du Liban fournissaient une matière abondante à la création de ces flottes, pour la construction et la manœuvre desquelles les Phéniciens et leurs colons furent presque sans rivaux dans l'antiquité. Leur pays ne fournissait pas, il est vrai, de métaux précieux, mais ils en allaient chercher jusqu'aux extrémités du monde alors connu. Leur commerce comprenait les productions et embrassait les besoins d'une multitude de peuples étrangers ou plutôt de tous les peuples connus. Il me suffira de choisir, parmi les objets si variés que cite la prophétie d'Ézéchiel contre Tyr, l'hyacinthe et la pourpre des îles d'Élissa; l'argent, le fer, l'étain, le plomb, que lui fournissait Carthage; l'ivoire, apporté sans doute d'Afrique; les pierres précieuses, la pourpre, le lin, la soie, dont les Syriens se faisaient les marchands ou les courtiers et que l'on travaillait en Phénicie; le blé, le baume, le miel, l'huile, que lui apportaient les habitants de Juda et d'Israël; le vin et les laines teintes, dont elle faisait le commerce avec Damas; le fer, les tapis, les bestiaux, les aromates et l'or. Harran est nommé parmi les villes qui lui servaient d'entrepôt; la Grèce,

[1] Hœfer, Phén., p. 98

Saba et l'Assyrie parmi les pays qui lui fournissaient des denrées. Les Phéniciens, ou les Carthaginois leurs frères, allèrent chercher de l'étain jusqu'aux îles Sorlingues, à l'entrée de la Manche, sortant ainsi de la Méditerranée pour affronter les tempêtes de l'Océan. Les navigateurs de Tyr osèrent encore, nous l'avons vu, se lancer sur les mers lointaines et inconnues du Midi, partir d'Ailath et d'Aziongaber pour parcourir la mer Rouge et la mer des Indes. Au temps de Néchao, ils consentirent à tenter l'entreprise maritime la plus téméraire de toute l'antiquité, celle de faire le tour de l'Afrique. On racontait du temps d'Hérodote qu'ils y réussirent et revinrent au bout de trois ans par le détroit de Gadès (de Gibraltar). Ce fait a été contesté; Hérodote lui-même se montre peu disposé à en croire tout le récit; mais les rares détails transmis par lui et la connaissance aujourd'hui complète des circonstances physiques que l'entreprise devait rencontrer, m'a semblé lui donner au contraire un degré de vraisemblance imposant [1].

§ 3. Religion.

La religion des Phéniciens est imparfaitement connue, et, malgré des détails nombreux transmis par l'antiquité, reste encore difficile à comprendre. Il est assez visible que le fragment considérable conservé en grec, sous le nom d'un historien national, Sanchoniaton, appartient à une époque où les croyances phéniciennes étaient altérées par le mélange de croyances étrangères. On y reconnaît néanmoins la doctrine fondamentale de ces peuples, l'adoration du monde matériel, considéré

[1] J'ai discuté ce point d'histoire de la géographie dans un travail que la Revue archéologique a publié en mars 1861.

comme un être éternel, indépendant et puissant; on y peut entrevoir aussi des souvenirs confus et informes de la croyance primitive à un seul Dieu.

Mais la religion phénicienne peut se résumer dans ces courtes paroles de l'homme qui l'a le plus étudiée et approfondie, Movers : « C'était l'apothéose des forces et des lois de la nature, l'adoration des êtres dans lesquels elles se produisent et où elles étaient considérées comme actives [1], » c'est-à-dire comme vivant par elles-mêmes.

Les principales divinités adorées à Tyr et à Sidon, étaient d'abord *Baal* ou le *maître souverain* (le Bel des Babyloniens). Baal était même regardé comme un dieu-nature par excellence, opérant dans tout le monde et auteur de la vie physique, ravageant chaque année son œuvre, pour la renouveler ensuite au changement des saisons; aussi porta-t-il des noms divers pour exprimer ces œuvres diverses : Baal-Adonis comme producteur, Baal-Chon comme conservateur, Baal-Moloch comme destructeur des différents êtres [2]. En qualité de Dieu suprême des Phéniciens, on l'a quelquefois appelé Jupiter [3]; sous le nom de *Melkarth* il avait un temple fameux à Tyr, et là les Grecs le désignaient sous le nom d'Hercule Tyrien [4]. Mais il était surtout adoré sous la forme du soleil [5], dont l'action est si puissante sur la nature; aussi bien que les dieux analogues de Babylone et de Syrie [6], il était aussi représenté, dit-on, par les planètes de Saturne et de Mars.

Le fameux *Adonis*, devenu chez les Grecs un simple chasseur de Syrie, était, dans la religion du pays, le dieu Baal lui-même, le dieu soleil, considéré dans la saison du printemps, mourant chaque année pour renaître, dans l'ordre invariable des phénomènes naturels, lorsque la riante végétation du commencement de l'année est brûlée par les chaleurs de l'été ou comprimée par le froid de l'hiver; en sorte que ses fêtes se célébraient avec des scènes de deuil [7].

On sait que le dieu du feu, *Baal-Moloch*, était honoré chez

[1] Die Phœnizier, I, 148.
[2] *Ib.*, 149-50. — [3] *Ib.*, 175. — [4] *Ib.*, 176-8. — [5] *Ib.*, 182-3.
[6] *Ib.*, 180-2.
[7] V. le Mémoire du P. Bourquenoud, § II.

les Chamites de Phénicie et de Chanaan par d'horribles sacrifices, où des enfants étaient brûlés vifs par leurs propres parents, soit pour les réunir à l'être divin, soit pour apaiser sa colère [1]. Le culte qu'ils rendaient à la nature physique leur faisait considérer le feu lui-même comme un être divin.

On adorait encore en Phénicie plusieurs divinités appelées du nom commun de *Cabires*, c'est-à-dire les dieux puissants, et qui étaient au nombre de huit; les sept premiers étaient assimilés à différents corps célestes : le soleil, la lune, les planètes; le huitième et le plus fameux, *Esmoun*, représentait le système céleste tout entier [2]. La mer et l'air furent aussi quelquefois assimilés à des Cabires; certaines montagnes, certaines sources étaient regardées comme des objets sacrés [3].

Comme l'Isis des Égyptiens, la grande déesse de Syrie avait les attributions et les formes les plus diverses, en sorte que rien n'est plus difficile que de distinguer entre elles les déesses d'une mythologie qui semble les avoir systématiquement confondues. Cependant Movers croit que, sans prétendre les séparer partout et toujours, on peut en général les distinguer en deux classes : celles qui représentaient la terre et celles qui représentaient des astres, surtout la lune et la planète de Vénus. L'*Astarté* de Sidon et de Tyr paraît avoir été souvent considérée comme déesse-lune; ce qui la rapproche de Diane [4]. L'Astarté de Byblos eut peut-être plus de rapport avec Cybèle ou la déesse Terre, que les Phéniciens nommaient Aschera ou Baaltis.

§ 5. Colonies. — Carthage.

Créées pour la facilité du commerce, les colonies phéniciennes se trouvaient répandues dans une multitude de pays différents. Nisibe, en Mésopotamie, a, dit-on, appartenu aux Phéniciens; Tarse, en Cilicie, était une colonie d'Aradus [5]; l'île de Chypre, nous l'avons vu,

[1] Die Phœnizier, 1, 327-32.
[2] Ib., 528-9. — [3] V. Hœfer, p. 71-3.
[4] Die Phœnizier, p. 559, 560, 602.
[5] Hœfer, Phén., p. 42.

leur appartint, au moins en partie; ils précédèrent les Grecs dans l'île de Rhodes et possédèrent, dans les mers de la Grèce européenne, les îles de Théra, Mélos, Cythère, Oléaros, Thasos, ainsi qu'une partie de la Crète[1]. La fable de Cadmus, chef d'une émigration phénicienne en Béotie, est célèbre parmi les Grecs, et il est démontré qu'ils durent à des navigateurs de cette nation leur premier alphabet. Un autre fait intéressant, remarqué par M. Hœfer[2], c'est que divers noms de poids, mesures et marchandises ont passé de la langue des Phéniciens dans celle des Grecs.

En Sicile, ce peuple commerçant eut aussi des colonies importantes; la plus fameuse est celle que les Grecs ont depuis nommée Panorme et qui aujourd'hui, sous le nom de Palerme, est la ville la plus peuplée de l'île. Malte et Gozzo reçurent aussi leurs colons, aussi bien que la Sardaigne, les Baléares et peut-être la Corse[3]. Il serait sans doute bien difficile de distinguer si, dans ces contrées, les établissements phéniciens vinrent d'Asie ou de Carthage, mais l'antiquité s'accorde à reporter à une époque reculée le commerce de la Phénicie avec l'Espagne, qui lui fournit une immense quantité d'argent. Gadès, aujourd'hui Cadix, à l'ouest du détroit de Gibraltar, est un de leurs plus célèbres comptoirs dans cette contrée.

Les côtes septentrionales d'Afrique se couvrirent de leurs établissements, et Carthage, le plus important d'entre eux, devenant métropole à son tour et capitale d'un grand empire, envoya des colons jusque sur la côte occidentale de l'Afrique. Carthage abolit d'assez bonne heure la royauté et la remplaça par des juges annuels (suffètes), qui partageaient avec le sénat, et, en

[1] *Ib.*, 42-3. — [2] *Ib*, 53-4. — [3] *Ib.*, 43-4.

certaines occasions, avec le peuple, le pouvoir souverain, mais n'eurent pas en général d'attributions militaires, les Carthaginois craignant toujours l'autorité que pourrait prendre chez eux un général d'armée. Ils eurent même soin de recruter leurs armées parmi des aventuriers de toute nation, croyant par là les tenir dans une plus sûre dépendance et ne voulant point se détourner eux-mêmes des soins industriels qu'ils poursuivaient avec une ardeur sans pareille. Aussi, comme ils ne songeaient qu'à exploiter leurs colonies et leurs sujets pour s'enrichir, leur domination fut-elle extrêmement odieuse; mais elle resta longtemps redoutée de peuples qui leur étaient fort inférieurs en connaissances et en force. Ce fut seulement à l'époque où se termine cet ouvrage que Carthage entra en lutte pour la possession de la Sicile, avec les Grecs d'abord, qui soutinrent le choc pendant deux siècles, puis avec Rome, qui sut non-seulement rester maîtresse, mais enfin écraser Carthage et l'anéantir à jamais.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA.

Page 39, titre du paragraphe, au lieu de 1497, lisez 1493.
— 88, ligne 3, au lieu de Aa, lisez Aa.
— 139, note 2, ajouter · Cette attribution est fort contestée. Voyez l'Appendice.
— 184, titre du paragraphe, au lieu de : Démembrement, lisez Conquête partielle.
— 207, note 4, ajouter à la fin : Ainsi que le huitième chapitre de Daniel. Voyez de Saulcy.
— 232, ligne 5, au lieu de Crésus, lisez Cyrus.

Paris. — Imprimerie Divry et Ce, rue Notre-Dame des Champs, 49.

DE LA CONNAISSANCE DE DIEU, par A. Gratry, prêtre de l'Oratoire de l'Immaculée Conception. 2e édition. 2 beaux vol. in-8°. 12 fr.

Le même. 2 vol. in-12. 7 fr. 50

LOGIQUE, par le même. 2 vol, in-8°. 12 fr.

Le même. 2 vol. in-12. 7 fr. 50

DE LA CONNAISSANCE DE L'AME, par le R. P. Gratry, 2 vol. in-8°. 12 fr.

Le même. 2 vol. in-12. 7 fr. 50

MOIS DE MARIE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION, par le même. 1 vol. in-18. 2 fr. 50

LES SOURCES, par le même. Ire Partie. CONSEILS POUR LA CONDUITE DE L'ESPRIT. 1 vol. in-18. 2 fr.

IIe Partie. LE PREMIER ET LE DERNIER LIVRE DE LA SCIENCE DU DEVOIR. 1 vol. in-18. 1 fr. 50

LA PHILOSOPHIE DU CREDO, par le même. 1 volume in-8°. 5 fr.

VIE DU R. P. XAVIER DE RAVIGNAN, de la Compagnie de Jésus; par le R. P. A. de Ponlevoy, de la même Compagnie. 2 beaux volumes in-8°, ornés d'un portrait gravé par M. Martinet, membre de l'Institut, avec un autographe. 15 fr.

Le même. 2 forts volumes in-18, avec portrait et autographe. 7 fr. 50

On a beaucoup écrit sur le P. de Ravignan, et l'ouvrage de M. Poujoulat l'a fait connaître dans tout le monde catholique. Mais il appartenait au P. de Ponlevoy, tour à tour supérieur et subordonné du P. de Ravignan, et, plus que cela, son ami le plus intime, de le faire connaître et apprécier entièrement. L'auteur s'est tout à fait effacé, et c'est le P. de Ravignan lui-même qu'on retrouve dans ces deux volumes : on le suit pas à pas dans sa carrière de magistrat et de prêtre, et surtout dans ces grandes luttes de la liberté religieuse et de la liberté de l'enseignement, auxquelles, on le sait, il prit une grande part dans sa mission sacerdotale, prêchant, convertissant, consolant toutes les douleurs, à Notre-Dame où, succédant au P. Lacordaire, il sut, non pas faire oublier son prédécesseur, c'était impossible, mais attirer un auditoire aussi nombreux; enfin dans sa cellule, où l'orateur, cédant la place à l'écrivain, préparait les ouvrages qui devaient ajouter un nouvel éclat à son nom, et dévouait le reste de ses forces à la direction des consciences. L'ouvrage se termine par tous les détails de sa maladie et de sa mort, le récit de ses funérailles et la magnifique oraison funèbre prononcée en cette occasion par Mgr l'Evêque d'Orléans.

A l'intérêt qu'inspire directement le R. P. de Ravignan, vient se joindre celui de sa correspondance et de ses relations avec toutes les notabilités de notre époque, que le lecteur voit tour à tour passer devant lui.

LE CURÉ D'ARS, vie de M. Jean-Baptiste Vianney, publiée sous les yeux et avec l'approbation de Mgr l'Évêque de Belley, par l'abbé Alfred MONNIN. 2 beaux vol. in-8°, avec portrait et autographe. 15 fr.

Le même, 2 forts volumes in-18, avec autographe. 8 fr.

UN PRÊTRE DÉPORTÉ EN 1792, épisode de l'Histoire de la Révolution et de l'Histoire des Missions, par l'abbé MEIGNAN, chanoine honoraire, professeur titulaire d'Ecriture sainte à la Sorbonne. 1 joli vol. in-18. 3 fr. 50

MIROIR DES SAGES ET DES FOUS, par M. CATALAN, avec une préface par Louis Ulbach. 1 vol. in-18. 3 fr.

ÉDUCATION DES JEUNES FILLES sous l'influence de la Foi, par M[me] Augustine DE GAY. 1 vol. in-12. 3 fr.

ABOLITION DE L'ESCLAVAGE, ses résultats et son avenir, par M. A. COCHIN. 2 volumes in-8°. 12 fr.

GRANDEUR ET DÉCADENCE DES NATIONS, par M. JABOUILLE, auteur des *Désastres des passions humaines*. 1 vol. in-8°. 7 fr.

UN NOM, par M. Alfred DE COURCY. 1 vol. in-18 anglais. 2 fr. 50

CE QUE C'EST QUE LA MESSE aux points de vue de la raison, de la philosophie, de la doctrine, de la morale, de l'histoire, de la poésie et de l'art, par Louis TREMBLAY, auteur de l'Esope chrétien, avec approbation de S. Em. le Cardinal-Archevêque de Paris et de S. Em. le Cardinal-Archevêque de Bordeaux. 1 vol. in-12. 2 fr.

ÉTUDE SUR L'IRLANDE CONTEMPORAINE, par le P. PERRAUD, prêtre de l'Oratoire de l'Immaculée Conception, avec une lettre de Mgr l'Evêque d'Orléans. 2 beaux volumes in-8°. 15 fr.

L'ÉGLISE CATHOLIQUE EN POLOGNE, par le R. P. LESCŒUR, prêtre de l'Oratoire de l'Immaculée Conception. 1 vol. in-8°. 6 fr.

MA CONVERSION ET MA VOCATION, par le R. P. SCHOUVALOFF, barnabite; suivi de *Lettres de direction*, par le R. P. de Ravignan. 1 beau vol. in-8°. 6 fr.

LA RELIGION CATHOLIQUE enseignée brièvement et simplement, par l'abbé P. CARRON, vicaire général honoraire de Versailles, ancien curé de Saint-André d'Antin. 1 vol. in-12. 1 fr.

LES SŒURS DES ANGES, par Mme ANNA-MARIE. 1 volume in-18. 2 fr. 50

IMITATION DE SAINT VINCENT DE PAUL, ses maximes et ses exemples, lectures pratiques pour le mois de juillet, par le R. P. A. DELAPORTE, de la Société de la Miséricorde. Ouvrage approuvé par S. Em. Mgr l'Archevêque de Bordeaux. 1 vol. in-18. 1 fr. 80

Ce petit volume, fait sur le même plan que l'*Imitation de Jésus-Christ*, sera bien accueilli par toutes les personnes qui aiment et admirent les œuvres de saint Vincent de Paul.

VIE DES CHRÉTIENS ILLUSTRES, par M. MARTY. 1 volume in-12. 3 fr.

Sous ce titre, l'auteur, ancien recteur d'académie, nous offre, non une vie de tous les saints, mais l'histoire de « ceux qui ont eu le plus d'influence sur les destinées de la foi, ou dont la vie intéresse le plus l'imagination et le cœur. » Malgré le goût de notre temps pour d'autres lectures, nous espérons que cet ouvrage, où se peint la vie des hommes qui furent tout à la fois la gloire de l'humanité et de l'Eglise, trouvera des lecteurs empressés.

MÉDITATIONS SUR LE CHEMIN DE LA CROIX, par l'abbé H. PERREYVE. 1 vol. in-18. 1 fr. 50

Cet ouvrage est digne de tout l'intérêt des personnes pieuses; car, à des méditations fort remarquables, l'auteur a joint l'admirable Chemin de la Croix du Bienheureux Léonard de Port-Maurice, ainsi que de nombreuses prières, choisies dans les œuvres de saint Bonaventure, Thomas à Kempis, Bossuet, Fénelon, etc.

LA JOURNÉE DES MALADES, Réflexions et Prières pour le temps de la maladie, par le même, avec une Introduction du R. P. Pététot, supérieur de l'Oratoire de l'Immaculée Conception. 1 vol. in-18. 3 fr.

LA QUESTION ENTRE LES CATHOLIQUES ET LES PROTESTANTS jugée par le bon sens, la Bible et l'Histoire, Lettres sur l'Eglise et le schisme, par UN CATHOLIQUE, avec une Lettre de M. l'abbé Mermillod à l'auteur. 1 volume in-18. 2 fr.

HISTOIRE DE FRANCE, par E. KELLER, député au Corps législatif. 2e édition. 2 vol. in-12 de 600 pages. 7 fr. 50

CHEFS-D'ŒUVRE D'ÉLOQUENCE FRANÇAISE, accompagnés de Notes historiques, morales et littéraires et d'un Tableau chronologique du mouvement de l'art oratoire en France à son époque classique; par le P. A. CAHOUR, de la Compagnie de Jésus. 1 beau vol. in-8o. 5 fr.

POÉSIES FRANÇAISES, distribuées et annotées par le P. Arsène CAHOUR, de la Compagnie de Jésus. 5 volumes in-8°. 25 fr.

PREMIER RECUEIL. Cours élémentaire ; tome I. Tables, contes, sentences, petits poëmes. 1 vol. in-8°. 2 fr. 50

DEUXIÈME RECUEIL. Classe de cinquième ; tome I. Fables, contes, sentences, petits poëmes. 1 vol. in-8°. 2 fr. 50

Les mêmes. In-12 cartonné, pour les classes, chaque recueil. 1 fr. 75

TROISIÈME RECUEIL. Classe de quatrième ; tome II complet. Poëmes, discours, épîtres, satires. 1 vol. in-8°. 5 fr.

Le même. Extraits divers. In-12 cartonné, pour les classes. 1 fr. 25

QUATRIÈME RECUEIL. Classe de troisième ; tome III. Cours de belles lettres. 1 vol. in-8°. 5 fr.

Le même. Classe de troisième. In-12 cartonné. 1 fr. 25

CINQUIÈME RECUEIL. Classe de seconde ; tome IV. Cours de belles lettres ; Poétiques diverses ; Poésies lyriques, Boileau, l'*Art poétique* ; Châteaubriand et Lamartine, leur poétique ; Victor Hugo, sa poétique. 1 vol. in-8°. 5 fr.

Le même. Classe de seconde. In-12 cartonné. 1 fr. 50

FLEURS DE SAINTE ENFANCE, ornées de 18 gravures sur acier, par M. GRIMOUARD DE SAINT-LAURENT. Ouvrage approuvé par NN. SS. les Évêques de Poitiers, de Luçon, d'Angoulême. 2 vol. in-8°. 12 fr.

Le même. 2 vol. in-12. 8 fr.

SOUVENIRS DE SAINT-ACHEUL, ou Vie édifiante de jeunes gens élevés dans les colléges de la Compagnie de Jésus, recueillis et mis en ordre ; par le R. P. GUIDÉE, de la même Compagnie. 1 beau vol. in-18 Jésus. 3 fr. 50

MISSION DE LA COCHINCHINE ET DU TONKIN, avec gravure et carte géographique ; par les RR. PP. DE MONTÉZON et ESTÈVE. 1 vol. in-8°. 5 fr.

Le même. 1 vol. in-12. 3 fr.

LES MARTYRS, Tableau des trois premiers siècles de l'Église chrétienne, par M[me] la comtesse IDA DE HAHN HAHN, traduit de l'allemand par J. Turck, revu avec soin par l'abbé Goschler, chanoine honoraire, ancien directeur du collége Stanislas. 2 vol. in-18. 6 fr.

LE CARDINAL MAURY, sa Vie, ses Œuvres, par M. POUJOULAT. 2e édit. revue et augmentée. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

NOUVELLES MORALES DES FAUBOURGS DE PARIS, par M. l'abbé ARNAULT, curé de Saint-Joseph. 3 vol. in-18. 3 fr.

MOZART, Vie d'un artiste chrétien au dix-huitième siècle, extrait de sa correspondance authentique, traduite et publiée pour la première fois en français; par l'abbé GOSCHLER, chanoine honoraire, ancien directeur du collége Stanislas. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

PENSÉES PIEUSES APRÈS LA SAINTE COMMUNION pour les dimanches et fêtes principales, par l'auteur des *Lectures et Conseils*. 1 fort vol. in-18. 2 fr.

MANDEMENTS ET DISCOURS DE MONSEIGNEUR LANDRIOT, évêque de la Rochelle et de Saintes. Années 1856-1857-1858-1859-1860. 3 vol. in-8°. 16 fr. 50

ALBUM DE LA GRAND'MÈRE, dialogues mêlés d'histoires, par Mme Z. Deslonchamps. 2 vol. in-12. 5 fr.

Voici un charmant petit volume qui, en s'appelant *album*, a été vrai; car c'est une suite de tableaux vifs, légers, brillants, pris sur nature, et qui peut-être n'eussent pas été aussi bien rendus s'ils avaient été copiés par un pinceau.

Les livres destinés aux enfants ne manquent pas; mais, en général, ils sont tous, soit pour des enfants tout jeunes, ou bien pour des jeunes gens; celui-ci, en grande partie composé de dialogues qui nous rappellent les joyeux entretiens de notre enfance, complète la série des livres d'enfants et entre dans le genre si aimé de Berquin et du chanoine Schmidt.

LES RUINES DE MON COUVENT, nouvelles tirées de l'HISTOIRE CONTEMPORAINE, suivis de :

MON CLOITRE OU MES MÉMOIRES DE SŒUR ADÈLE, traduit de l'espagnol sur la seule édition reconnue de l'auteur; par M. Léon BESSY. 3 vol. in-12. 7 fr. 50

ÉTUDES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES, publiées par des Pères de la Compagnie de Jésus. — Prix de l'abonnement annuel : Paris et département, 10 fr. — Etranger, le port en sus, selon les conventions postales. — Prix des collections : 1re série, 1855 à 1858, 3 vol. in-8°, 15 fr. — 2e série, 1859 et 1861, 3 vol. in-8°. 30 fr.

LETTRES SPIRITUELLES DE BOSSUET, par le R. P. DE MONTÉZON, 1 vol. in-12. 3 fr.
Le *fac-simile* à part. 30 c.

DOCTRINE SPIRITUELLE DE BOSSUET, extraite de ses Œuvres, avec indication des tomes et des pages des Œuvres de Bossuet, par le même. 1 vol. in-12. 2 fr. 50

LES ANGOISSES ET LES ÉPREUVES DE LA SOCIÉTÉ CONTEMPORAINE, par l'abbé BONNEFOY, 1 vol. in-12. 3 fr.

CHARLES Ier ET LE PARLEMENT, par M. Baptistin POUJOULAT. 1 vol. in-12. 1 fr. 50

LA CHARITÉ CHRÉTIENNE dans les premiers siècles de l'Église, par le comte Franz DE CHAMPAGNY (ouvrage couronné par l'Académie française). 1 vol. in-12. 3 fr.

COURS D'HISTOIRE ANCIENNE, professé à la Faculté des lettres, de 1844 à 1846, par Ch. LENORMANT, membre de l'Institut. 2 vol. in-18 Charpentier. 8 fr.

Cette nouvelle édition a été revue, corrigée, complétée, annotée avec soin par le savant auteur.

CROISADE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. Les Dettes acquittées, nouvelle de Fernand CABALLERO, traduite de l'espagnol, avec une introduction (lettres écrites de Madrid pendant la campagne du Maroc), par Antoine DE LATOUR. 1 vol. in-18. 1 fr.

L'ÉCOLE CHRÉTIENNE DE SÉVILLE, sous la monarchie des Visigoths, recherches pour servir à l'histoire de la civilisation chrétienne chez les barbares, par M. l'abbé BOURRET. 1 vol. in-8°. 2 fr. 50

L'ÉDUCATION D'YVONNE, par Mlle Julie GOURAUD. 2e édit. 1 beau vol. in-18. 1 fr. 50

Dans ce beau livre, Mlle Julie Gouraud offre aux jeunes demoiselles, sous la forme d'un divertissement aussi honnête qu'agréable, une suite d'histoires, où la morale pratique et les notions élémentaires des sciences utiles, habilement entremêlées, sont développées avec tout le soin et toute l'exactitude convenables, de manière à composer une sorte de cours gradué d'éducation, dans lequel elles trouveront la haute et solide instruction qui leur est nécessaire pour paraître avantageusement dans le monde.

DE L'ÉDUCATION DES FEMMES. Le monde, le chez soi, la famille, par Mme la comtesse DE BASSANVILLE, avec une préface de M. Alfred Nettement. 1 vol. in-18. 3 fr.

EXPOSITION DU MYSTÈRE DE LA SOUFFRANCE, développement du livre de Job, ouvrage dédié à Mgr l'Archevêque de Paris, par l'abbé Em. CASTAN, chanoine honoraire. 1 vol. in-12. 1 fr. 50

La plus belle recommandation que nous puissions faire de ce charmant ouvrage, c'est de donner la lettre que Mgr l'Archevêque de Paris a adressée au jeune et savant auteur.

« Paris, ce 23 juin 1853.

« Mon cher abbé,

« J'ai déjà lu quelques pages de votre *Exposition du mystère de* « *la souffrance*, et je me propose de reprendre cette lecture qui m'a « intéressé. On m'a d'ailleurs parlé favorablement de votre ouvrage :

« il annonce un esprit grave et un cœur pieux. Je vois avec plaisir « qu'au milieu des travaux d'un ministère actif vous gardez l'amour « de l'étude, et j'apprécie le talent dont vous avez donné plus d'une « preuve.

« En même temps que je vous exprime ma satisfaction, monsieur « l'abbé, je vous remercie de l'attention que vous avez eue de me dé- « dier votre livre ; il m'est très-agréable de trouver ainsi l'occasion « de féliciter publiquement le neveu de mon saint et illustre prédé- « cesseur.

« Recevez, mon cher abbé, l'assurance de mon sincère et « bien affectueux dévouement.

« M. D. AUGUSTE, Archevêque de Paris. »

MALDONAT ET L'UNIVERSITÉ DE PARIS AU SEIZIÈME SIÈCLE, par le R. P. J. PRAT, de la Compagnie de Jésus. In-8°. 5 fr.

LA GLOIRE DE SAINT JOSEPH, représentée dans ses principales grandeurs avec quelques exercices de dévotion pour l'honorer et le servir, par Jean JACQUINOT, de la Compagnie de Jésus. 1 vol. in-18. 1 fr. 50

LE DIRECTEUR SPIRITUEL des âmes dévotes et religieuses, tiré des écrits du bienheureux François de Sales, évêque et prince de Genève, par un Père de la Compagnie de Jésus. Nouvelle édition. 1 vol. in-32. 80 c.

DIRECTION pour rassurer dans leurs doutes les âmes timorées, et direction pratique pour vivre chrétiennement, par le R. P. QUADRUPANI, barnabite. Traduct. nouvelle. 4e édit., par le R. P. V. H., de la Compagnie de Jésus. 1 volume in-32. 80 c.

AUX AMES AFFLIGÉES, paroles tirées de la Sainte-Écriture, ouvrage posthume du R. P. D. BOUHOURS, de la Compagnie de Jésus. Nouvelle édition. 40 c.

SENTENCES ET ÉLÉVATIONS SPIRITUELLES. In-32. 60 c.

MÉTHODE POUR CONVERSER AVEC DIEU, suivi du bon emploi du temps, par le P. Michel BOUTAUD, de la Compagnie de Jésus ; nouvelle édition par un Père de la même Compagnie. 1 vol. in-32. 60 c.

MÉDITATIONS PRATIQUES POUR LE MOIS DE SAINT JOSEPH, par l'auteur des LECTURES ET CONSEILS. 3e édit. 1 vol. in-18. 80 c.

Paris. — Imp. Divry et Ce, rue Notre-Dame des Champs, 49.

Imprimerie Divry et Ce, rue N.-D. des Champs, 49.